This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

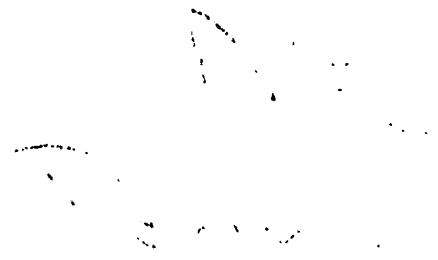
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

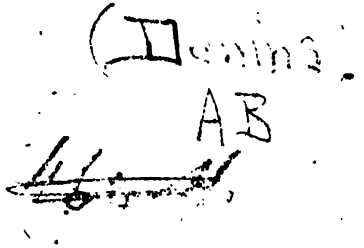
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06727569 7

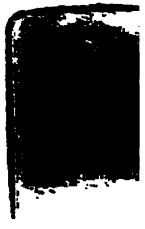


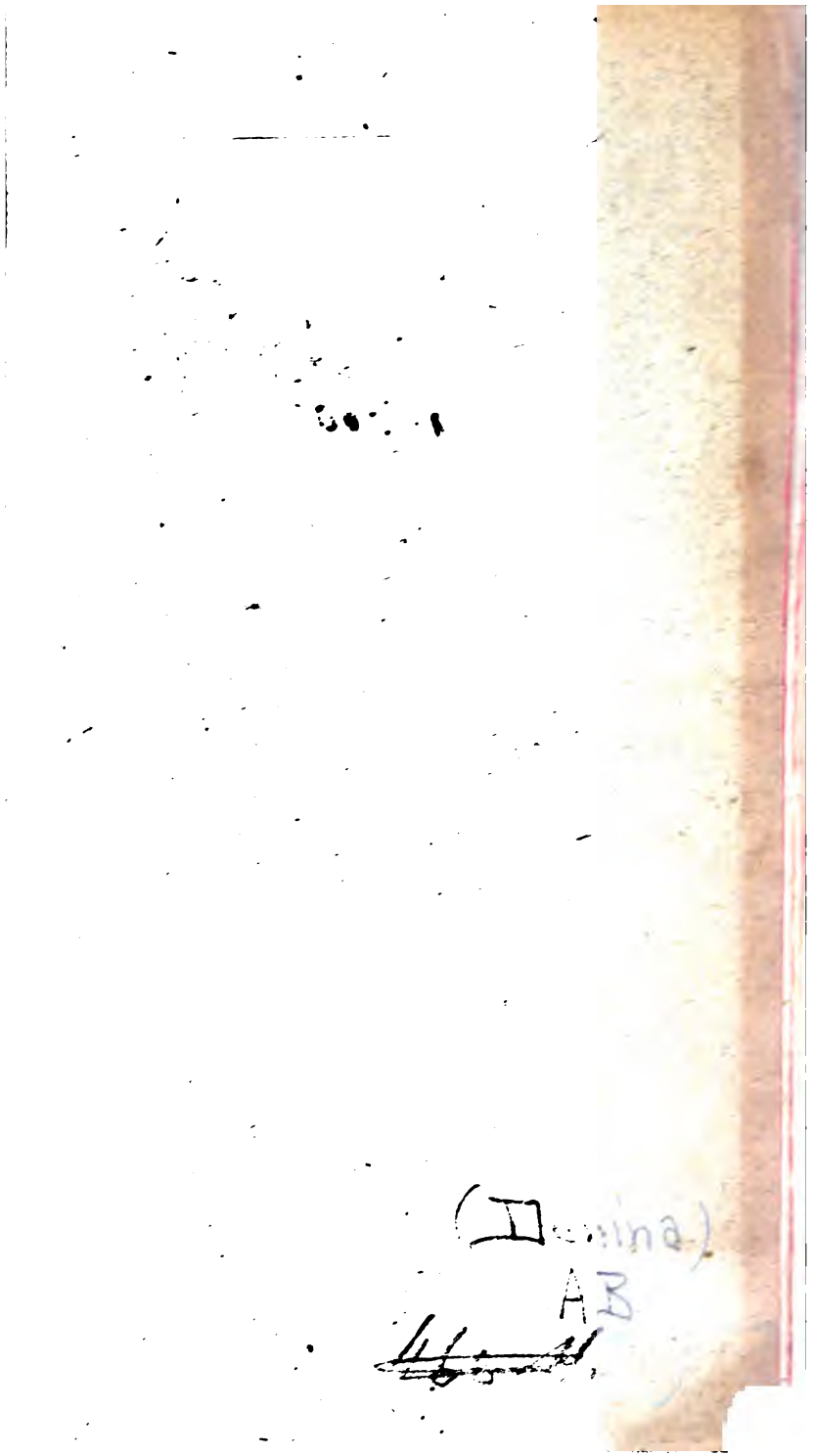


LA
PRUSSE LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDÉRIC II.

Pour ſervir de continuation à l'Eſſai ſur la vie & le règne de ce Roi.

MEBES — ZOELLNER.





parmi les savans allemands, & très-versé dans la direction des écoles, nous a assuré qu'on ne connoît point d'homme plus fait pour un tel emploi que Mr Meierotto, & qu'il feroit encore mieux s'il n'étoit pas gêné par la commission scolastique. Ce n'est pas la seule fois que nous ayons entendu dire en Allemagne comme ailleurs, que les bons régens font toujours mieux lorsqu'on les laisse faire. (*V. l'art* ZEDLITZ.) Mais Mr Meierotto est à son tour membre de la commission scolastique, *Ober-Schul-Collegium*. Il est conseiller au grand directoire de l'église réformée, & depuis 1786 membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont la plupart en latin, & sur des sujets relatifs à sa place. On compte jusqu'à présent seize de ses programmes latins, tous aussi intéressans qu'érudits. Il y en a un sur l'art de bien parler, ou sur l'éloquence de la société particulière; un autre sur le trop grand empressement de lire toutes les nouveautés; un troisième, qui est de l'année 1789, a pour objet d'empêcher qu'on ne bannisse des écoles, comme quelques pédagogues tâchent de le faire, l'étude du grec & du latin. Parmi les autres ou-

vrages qu'il a publiés à l'uſage de la jeuneſſe ſuédoiſe, le plus conſidérable eſt la Vie de Cicéron, tirée de ſes propres écrits. Elle eſt par conſéquent en fort bon latin. Il a auſſi lu en allemand à l'académie d'excellens mémoires ſur les hiſtoriens grecs, & un mémoire ſingulier ſur l'antiquité phyſique du nord de l'Allemagne. En 1776 il a publié en allemand un livre intéreſſant ſur les mœurs & la vie domeſtique des Romains; en 1785, en latin, des doutes ſur certains paſſages des auteurs claſſiques, de Virgile & d'Horace ſurtout, & un nouveau plan d'éditions claſſiques. Il a donné dans la même année une grammaire latine de ſon invention, dont toutes les règles ſont tirées de paſſages choiſis des anciens, qui en contiennent des exemples, & s'apprennent par conſéquent ſans effort & ſans dégoût. Cette méthode eſt pratiquée depuis au collège de Joachim, & des perſonnes très-intelligentes atteſtent comme témoins oculaires les excellens effets qu'elle produit.

MEIL (Jean Guillaume) frère du ſuivant, naquit en 1730 à Altenbourg, où ſon père travailloit alors pour le duc de Saxe-Gotha ſon

ſouverain. Il perdit ſon père lorsqu'il n'avoit que ſept ans; ſa mère & ſon beau-père le deſtinoient à l'étude du droit, & l'envoyèrent à l'univerſité de Leipſic. Le célèbre Leſſing, qui avoit abandonné la théologie pour la belle littérature, remarquant dans les amuſemens que ſe donnoit Guillaume Meil un talent particulier pour les beaux arts, le détermina à changer de profeſſion, & à s'appliquer au deſſein. Étant venu ſe domicilier à Berlin, le célèbre académicien Sulzer lui fit deſſiner les eſtampes dont il vouloit enrichir ſon dictionnaire des arts. Depuis-lors Mr Meil a fait une grande quantité de deſſeins; & il excelle ſurtout dans les figures où il faut obſerver le coſtume. A l'occaſion d'une fête théâtrale que le roi de Pruſſe donna à Madame la princeſſe d'Orange ſa ſœur, plus de ſoixante dames & gentilshommes qui devoient repréſenter les divinités du ciel, de la terre & de l'enfer, des demi-dieux, & des héros, demandèrent à cet artiſte le deſſein de leur habillement. Je n'oſerois dire qu'il ait égalé dans ſon genre Mr Marini, deſſinateur des habits pour le grand théâtre de Turin, homme d'une érudition & d'une imagination inépuiſa-

bles dans cet art. Mais je sais qu'il connoît ce que celui-ci a fait imprimer & graver, & qu'il étudie comme lui soigneusement l'histoire des nations & leurs coutumes.

MELL (Jean Henri) né en 1733 à Gotha, frère du précédent, n'apprit point de son père la sculpture, puisqu'à l'âge de quatre ans il le perdit. Sa mère, qui se remaria avec un autre sculpteur, le conduisit à Bareuth, où il apprit à modeler, & se forma au reste presque de lui-même. Il fit connoître ses talens à Leipsic, où il demeura vingt ans. En 1773 il vint travailler à Berlin.

MEINECKE (Auguste Christophe) receveur de l'accise dans le duché de Magdebourg, où il est né en 1731, semble imiter Mr Weisse de Leipsic, qui dans un emploi semblable cultive la poësie & la belle littérature. Il donna en 1768 & 1769 un journal qui paroissoit chaque mois, (*Monatschrift*,) sous le titre de *Damon & Doris*. Il publia aussi une autre espèce de journal qu'il intitula *le Chrétien au premier jour de l'année*. Il essaya la trompette de Tassoni dans un poëme

héroï-comique : *La Foire de l'armée de Magdebourg*. Mais il trouva que cette trompette ne lui convenoit pas aussi bien qu'à Wieland. Il donna encore d'autres cahiers hebdomadaires pour les amateurs des énigmes & des devises, & quelques ballades. Nous citerons un autre petit ouvrage de Mr Meinecke dans l'article STRUENSÉE A.

MEINECKE (Jean Christophe) né à Quedlinbourg en 1722, étudia la théologie, & obtint une cure à Oberwiderstedt, petite ville du comté de Mansfeld. Pendant long-temps il ne s'occupa que de son ministère, & ne publia pas même des sermons. Mais vivant dans un pays de mines, il s'est adonné à l'histoire naturelle & à la minéralogie, & s'est mis dans cette classe sur le rang des auteurs. En 1774 il publia plusieurs mémoires dont les naturalistes semblent faire assez de cas.

MEINECKE (Jean Henri Fréderic) recteur de la grande école, ou *Gymnase* de Quedlinbourg, né en 1745, est de la même famille que les précédens, & cultiva un genre différent de

littérature. Il a traduit du grec en allemand les événemens incroyables de Palephate, & les hiſtoires diverſes d'Ælien, enſuite les poëſies d'Anacréon. Voici le ſujet d'un de ſes programmes: *Les laboureurs, les ouvriers diligens & honnêtes ſont des gens plus eſtimables & plus heureux que les demi-ſavans.* Rien n'eſt plus vrai. Combien de candidats en Allemagne, combien de docteurs en droit & d'humaniſtes de tout pays ont regretté de s'être voués aux études, au lieu d'apprendre un métier! Mais la difficulté eſt de déterminer quels ſont les demi-ſavans. A quel âge, à quelle occaſion doit-on exhorter les hommes à quitter l'école ou l'univerſité & à apprendre un métier? Le pis eſt que pluſieurs de ceux qui ont regretté dans de certaines circonſtances de n'être pas laboureurs ou manœuvres, cultivateurs ou ouvriers, ont eu du génie, & ils étoient nés pour les lettres. D'ailleurs la plupart de ceux que l'on pourroit appeler demi-ſavans, ſont ſouvent les plus utiles à la ſociété (*a*).

(*a*) Voyez les Articles KRAUSE, KRUGER, LAMBERT, MOSER, PAUL.

MEISTER (Chriſtophe George) né à Halle l'an 1736, prédicateur à Ellenbourg, puis à Wilden, enſuite profeſſeur de théologie à l'univerſité de Duisbourg, a traduit l'ouvrage de Gilbert ſur l'éloquence de la chaire. Il a compilé deux ouvrages du célèbre Mosheim, & a donné quelques thèſes ſur la théologie.

MENDELSOHN (Moſès) ſavant Juif, naquit dans le pays d'Anhalt à Deſſau en 1729. Son père, qui étoit maître d'école pour les enfans de ſa nation, lui donna les premières inſtructions, & les rabbins lui apprirent l'hébreu. Il vint s'établir à Berlin comme teneur de livres d'un autre Juif, & il apprit le françois. Leſſing l'encouragea & l'aida à étudier le latin; & il débuta comme auteur en 1755 par quelques dialogues philoſophiques, par un petit ouvrage *ſur le ſentiment du beau*, & par la traduction du diſcours de J. J. Rouſſeau *ſur l'inégalité des hommes*. Leſſing eut part à toutes ſes productions; du moins ce fut avec lui que Mendelſohn compoſa les dialogues philoſophiques. Tous deux s'étant unis avec Abt & Nicolaï, ils entreprirent un ouvrage périodique,

ſous le titre de *Lettres ſur la littérature allemande*. En 1764 Moſès Mendelſohn remporta un prix à l'académie de Berlin par un mémoire *ſur l'évidence des ſciences métaphyſiques*. Trois ans après il donna ſon *Phédon*, qui fut toujours regardé comme ſon chef-d'œuvre, & qui le plaça dès-lors au nombre des illuſtres écrivains allemands. C'eſt un dialogue ſur l'immortalité de l'ame, entre Échécrates, Phèdre, Apollodore, Socrate, Cébès, Criton & Simmias. Cet ouvrage d'environ trois cents pages, y compriſe la Vie de Socrate, & la célébrité qu'en acquit l'auteur, prouvent évidemment que la belle littérature & auſſi la philoſophie ſpéculative étoient après le milieu de notre ſiècle au même degré où elles avoient été en Italie avant le milieu du ſiècle ſeizième. Car Speron Speroni écrivit des dialogues ſur la métaphyſique avant 1550 dans le même goût, & auſſi élégamment que l'a fait le Juif auteur vers 1765. Mendelſohn travailla enſuite pour la bibliothèque univerſelle de Nicolai, & traduiſit de l'hébreu quelques livres de l'Écriture, particuliérement les Pſeaumes. Cette traduction eſt le moins eſtimé des ouvrages de ce ſavant Juif. La

nation ſemble faire plus de cas de la traduction de l'Eccléſiaſte par Friedland. Ce que Mr de Dohm venoit d'écrire ſur les Juifs engagea Mendelſohn à traduire de l'anglois un ouvrage qui y a du rapport. Rien de ce qu'il publia ne nuiſit à la réputation que le Phédon lui avoit acquiſe. Mais depuis ce dialogue de métaphyſique, ſon ouvrage le plus intéreſſant eſt celui qu'il intitula *Jéruſalem*, dans lequel il ſoutint que les livres de Moyſe ne contiennent point un ſyſtème de religion, mais qu'ils ſont ſeulement un code de législation & de liturgie. Il avoit déjà touché ce principe dans un autre ouvrage intitulé *Rituel des Juifs*. Il eſt mort peu de temps après, au mois de Janvier 1786. A la fin de ſes jours il fut inquiété ſur ſes principes religieux. Mr Jacobi vouloit faire paſſer Leſſing pour athée ou ſpinoziſte. Mendelſohn écrivit pour diſculper ſon ami de cette accuſation. L'agitation de corps & d'eſprit qu'il éprouva en publiant cette apologie, a contribué, dit-on, à abréger ſes jours. Après ſa mort on diſputa encore ſur ſes ſentimens religieux, & on auroit dit que la fameuſe querelle, nommée *des trois chapitres*, qui a fait tant de bruit

dans ce siècle, alloit se renouveler au sujet d'un pauvre commis d'un fabricant juif. Mendelsohn n'avoit pas l'imagination de Lessing, ni l'érudition de Nicolai, & ne faisoit pas de beaux vers comme Mr Ramler; mais il avoit un tact pour le choix du style, qui le met dans la première classe des écrivains allemands. Il étoit né & il avoit été élevé dans le pays d'Anhalt, où, selon Dunckel l'on parle le saxon le plus pur de toute la Saxe; & il avoit vécu à Berlin depuis l'âge de vingt ans avec les restaurateurs de la littérature nationale.

MERIAN (Jean Bernard) né en 1723. Son père, mort pasteur principal & surintendant des églises de Bâle, n'étoit alors que pasteur de Liechstall, petite ville du canton de Bâle. Les places ecclésiastiques ont toujours été fort honorables dans la Suisse protestante; en Allemagne les gens de naissance ne se soucient plus guère de ces places. La famille des Merian est une des premières du canton de Bâle: l'un d'eux périt avec la troupe qu'il conduisoit, en 1444, dans la sanglante journée de Saint Jaques, que les Suisses comparent à

celle des Thermopyles (a). Le grand-père & un autre proche parent de l'académicien dont nous devons parler, ont été bourguemaîtres de Bâle, comme d'autres de la même famille ont servi en France & ailleurs, & dans le Brandebourg même. L'un d'eux étoit résident du grand électeur à Francfort sur le Mein, du temps du refuge, & fut chargé de la direction des établissemens des réfugiés. Un Merian de la même famille est mort vers la fin du règne de Frédéric II, au rang de major général dans l'armée prussienne, chef du même régiment qu'avoit eu le fameux Lentulus, & décoré de l'ordre pour le mérite (b). D'autres de cette famille se sont distingués dans les beaux arts (c). Les Bauroard, d'où descend la mère de l'aca-

(a) *Hæc pugna memorabilis Lacedæmoniorum prælio, ad Thermopylas comparanda videtur, ob insignem ferocitatem paucorum militum, qui pro totius patriæ, imo Germaniæ salute, omnia inexhaustis pene hostium copiis pugnarunt.* Simler, *de Republ. Helvet.* Lib. I, Voltaire, qui dit quelque part que *la journée de Morgarten est plus belle que celle des Thermopyles*, semble confondre cette journée avec celle de St Jaques, postérieure de plus d'un siècle. Voyez le *Dictionnaire philosoph.* Sect. I. Article *Abraham.*

(b) V. *Mémoires des Réfugiés.* Tom. I. p. 289 & suiv.

(c) V. Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* Tom. III.

démicien, ne ſont pas moins illuſtres. On en trouve pluſieurs dans l'état major des armées françoiſes; & le grand-père maternel de Mr Merian y avoit ſervi comme capitaine dans les guerres de Louis XIV. Sa fille Marie Charlotte Bourcard épouſa le paſteur de l'égliſe de Liechſtall; mais il fut en 1724 transféré à Bâle; & dans la ſuite, en 1738, il fut élu premier paſteur de l'égliſe cathédrale, & chef des égliſes de la ville & du canton de Bâle. Il fit ſoigneuſement inſtruire ſon fils, qui donna dès l'enfance des preuves de beaucoup d'eſprit & de ſagacité dans l'étude des langues, des humanités, de la philoſophie, & particulièrement dans la lecture des poëtes anciens. Après avoir à l'âge de quinze ans ſubi les examens accoutumés, il lut publiquement une diſſertation latine qu'il avoit compoſée ſur un ſujet qui pouvoit occuper de vieux politiques. C'étoit ſur un axiome connu & diſcuté ſurtout par le fameux Machiavel dans le meilleur de ſes ouvrages, qui ſont les diſcours ſur Tite-Live; c'eſt-à-dire *que les états ſe ſoutiennent & qu'ils tombent en décadence par les mêmes arts par leſquels ils ſe ſont élevés, dès qu'ils les né-*

gligent. En 1741 une chaire de rhétorique devint vacante; Mr Merian, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans, ſe préſenta, fut approuvé, & obtint les ſuffrages, qui le déclarèrent capable de l'occuper. Mais à Bâle c'eſt la coutume qu'après avoir été approuvés, les candidats qui poſtulent une place, tant littéraire que civile, ſont tirés au ſort. On met dans une urne les noms de trois concurrens, que l'on choiſit d'après leurs épreuves; & c'eſt celui dont le nom ſort le premier qui obtient la place (a).

Ce fut par une eſpèce de fatalité que Mr Merian, après avoir donné en pluſieurs occaſions des preuves de ſa capacité pour les chaires qui vaquoient, éprouva toujours le ſort contraire pendant neuf ans de ſuite. Dans ces intervalles il ſe voua à la théologie par complaiſance pour ſes parens, qui auroient voulu le voir entrer dans la carrière de ſon père, généralement eſtimé & reſpecté. Pouſſé ainſi par le ſort qui l'excluoit des places qu'il auroit ſouhaitées dans ſa patrie, il quitta Bâle pour aller en Hollande, où

(a) *Adumbratio Eruditorum Baſilienſium, ad pen. Loco Antonii Mauricii addita.* p. 126.

où il voulut bien ſe charger de diriger les études d'un jeune gentilhomme. Il paſſa près de quatre ans en Hollande, pendant lesquels Mr de Maupertuis, qui le connoiſſoit lui, ou ſes ouvrages, le fit connoître à Fréderic II; & on l'appela à Berlin en qualité de membre de l'académie dans la claſſe philoſophique. Comme l'académie n'avoit point alors de fonds, le roi lui fixa ſur ſa chatoulle une penſion qui fut enſuite transférée ſur une autre caiſſe. Il n'étoit à Berlin que depuis peu lorsque les Eſſais philoſophiques de David Hume parurent. Frappé des ſingularités & des paradoxes du philoſophe écoſſois, que l'on a vus reſſuſcités depuis en partie par Mr Kant, il en parla au préſident de l'académie, qui devint extrêmement curieux de connoître de plus près cette philoſophie, & engagea Mr Merian à la traduire. Cette traduction, faite d'abord pour le préſident ſeul, fut imprimée dans la ſuite, avant qu'il en parût aucune autre en Allemagne, ſoit en allemand, ſoit en françois. (*V.* SULZER.) Elle a été imprimée à Berlin en deux volumes. Pour compléter le ſecond, Mr Merian y ajouta quatre diſcours, qu'il traduiſit du même auteur, dans les

quels un épicurien, un platonicien, un ſtoïcien & un pyrrhonien ſont introduits pour expoſer, chacun à ſon tour, leurs idées ſur le bonheur & ſur la morale. Mr. Merian intitula cet ouvrage: *Les quatre Philoſophes.* On trouve à la tête de ces deux volumes une préface, & ſous le texte des remarques de Mr Formey, qui avoit aſſiſté le traducteur dans l'édition de cet ouvrage, & deux ou trois notes de Mr Merian lui-même, où certaines opinions de Hume ſont réfutées. Tout cela fut enſuite réimprimé pluſieurs fois en Hollande. Au milieu de ſes travaux académiques, dont le produit ſe trouve dans les volumes des Mémoires depuis le Vme jusqu'au dernier qui a paru, ce ſavant littérateur donna en 1767 deux traductions, l'une du latin, l'autre du grec, en deux genres totalement différens, ſavoir l'enlèvement de Proſerpine par Claudien, & quelques pièces choiſies des œuvres morales de Plutarque. Fréderic II déſiroit de connoître cette partie des ouvrages du maître de Trajan; & ce fut pour ſatisfaire la curioſité du roi que Mr Merian donna cet eſſai, comprénant le diſcours ſur Alexandre & le traité de la ſuperſtition. Il entreprit enſuite un autre travail d'un

troiſième genre, & peut-être plus utile. Les Lettres cosmologiques n'étoient encore connues en France que par un extrait inſéré par lui dans le Journal encyclopédique de l'an 1765. Mr Merian voulut les faire mieux connoître; & au lieu de les traduire ſimplement, il jugea à propos de les rédiger; en écartant ainſi les répétitions & un certain déſordre qui ſe trouvent dans l'original, & qui dans le genre épiſtolaire ſemblent inévitables. Dans le précis qu'en fit Mr Merian, & qu'il donna ſous le titre de *Syſtème du monde*, les idées lumineuſes de Mr Lambert ſe préſentent beaucoup mieux, & le lecteur les ſaiſit avec moins de peine & plus de plaiſir. Cet ouvrage a été imprimé à Bouillon en 1770, & réimprimé en Suiſſe. On trouve dans le recueil des mémoires de l'académie, qu'on appelle les *anciens Mémoires*, depuis le volume Vme jusqu'au XXIIme, douze à treize diſſertations ſur des ſujets particuliers de métaphyſique & de morale, tels que ſur *l'action, la puiſſance & la liberté*, ſur *le ſens moral*, ſur *le déſir*, ſur *la crainte & le mépris de la mort*, ſur *le ſuicide*. Son parallèle *des deux principes pſycologiques* forme un traité intéreſſant & eu-

rieux. Un discours sur la métaphysique en général, qu'il lut à une assemblée publique en 1765, eut beaucoup d'approbation; & ayant été d'abord imprimé à Berlin chez Voss, puis à Bâle, fut inséré tout entier dans l'encyclopédie d'Yverdun (a). Les dissertations philosophiques ne l'empêchèrent point de continuer à cultiver la belle littérature, & d'écrire sur les poëtes & sur l'art poëtique. Il donna en 1767 une traduction de *l'enlèvement de Proserpine* de Claudien, avec un discours sur ce poëte & des remarques. L'extrait raisonné qu'il avoit lu à l'académie, & qui fut publié ensuite par la voie de l'impression, d'un excellent mémoire de Mr Michaelis, célèbre professeur de Gœttingue, sur l'influence des opinions sur le langage, & du

(a) Mr le baron de Gorgier de Neuchâtel, jadis précepteur du feu prince Henri, frère de S. M. régnante, connoissant la dissertation de Mr Merian, & la voyant rapportée toute entière sans le nom de l'auteur dans l'Encyclopédie d'Yverdun, le fit remarquer à Mr de Felice, auteur & éditeur de cette encyclopédie; & lui ajouta que la dissertation de Mr Merian étant dans les mains du public, on regarderoit comme un plagiat l'article de l'encyclopédie. Mr de Felice répondit au baron, de qui nous tenons cette anecdote: *Croyez-vous donc que le public lise?* Cette réponse doit paroître singulière dans la bouche d'un auteur, imprimeur & libraire tout à la fois.

langage ſur les opinions, pièce qui avoit obtenu le prix à l'académie, ne rappela pas moins au public le ſouvenir des études profondes que l'académicien avoit faites des langues ſavantes, & ſon érudition philologique. Le marquis d'Argens, directeur de la claſſe de belles lettres, ayant reçu ſon congé en 1771, tandis qu'il étoit en Provence, & étant mort peu de temps après, le roi choiſit Mr Merian pour le remplacer; & depuis cette époque il fut en effet, ſans en avoir le titre, conſeiller du roi pour pluſieurs affaires de littérature dont S. M s'étoit réſervé la direction immédiate. Mr Merian avoit épouſé en 1761 l'aînée des deux filles qu'avoit laiſſées Mr Jordan, conſeiller intime de nom & de fait du roi philoſophe. Il ſe peut que la mémoire de cet ancien favori (*V.* JORDAN) ait contribué quelque choſe à l'eſpèce de faveur dont Mr Merian a joui auprès de ce monarque. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que le genre de ce ſavant académicien étoit celui que Fréderic aimoit & cultivoit le plus, à l'exception des langues anciennes que le roi n'avoit pas étudiées, mais dont pourtant ſon bon eſprit connoiſſoit l'utilité. C'eſt pourquoi Mr Merian lui parut

tout-à-fait propre pour avoir le titre de visiteur de deux colléges que la cour protége particuliérement, parce que les profeſſeurs ſont par conſtitution de la même religion que profeſſe la famille royale; & c'eſt auſſi la même religion dans laquelle eſt né & a été élevé Mr Merian. Ces deux colléges ſont celui qu'on appelle de Joachim ou Joachimsthal, & le collége françois. Quoique Mr Merian n'eût aucun titre qui l'attachât à l'école militaire, que Fréderic II regarda comme ſa fille chérie, il n'étoit pas moins conſulté par S. M. lorqu'il étoit queſtion d'y remplacer des profeſſeurs. Fréderic s'adreſſoit également à lui dans ſes dernières années lorsqu'il avoit à chercher des ſujets pour l'inſtruction de ſes neveux; & ce fut Mr Merian qui lui recommanda le dernier lecteur qu'eut Fréderic II. Après la mort de Mr Sulzer & de Mr de Beauſobre, l'adminiſtration des finances de l'académie étoit encore conſiée à Mr Merian. Depuis qu'il eſt membre de cette commiſſion les revenus de l'académie ont plus que doublé; & les académiciens n'ont certainement pas lieu de ſe plaindre de cette commiſſion. Mr Merian eſt en même temps biblio-

thécaire de l'académie, qui a une bibliothèque à elle depuis ſa première fondation; & cette bibliothèque n'eſt guère d'une moindre utilité aux académiciens de Berlin que celle de Gœttingue l'eſt aux profeſſeurs, quoique celle-ci ſoit incomparablement plus riche par l'argent qu'y dépenſe le roi d'Angleterre. Mr Merian fut encore diſtingué d'une manière très-particulière & très-honorable par le feu roi: c'eſt qu'il étoit appelé plus ſouvent qu'aucun autre de ſes collégues à l'entretenir, lorsque ce monarque philoſophe & auteur venoit paſſer l'hiver à Berlin. Si Mr Merian en ſortant de ces entretiens ſe fût aviſé d'écrire les propos que le roi avoit tenus, il pouvoit nous donner un plus riche & plus ſûr recueil des apophthegmes de ce grand homme que ceux qu'ont publiés Mr Zimmermann & Mr le prince de Ligne. Voici ce que Mr Merian a publié depuis qu'il eſt directeur de la claſſe philoſophique, outre quelques mémoires qu'il a donnés encore ſur le ploblème de Molineux, ſur lequel il en avoit déjà donné pluſieurs étant encore attaché à la claſſe de philoſophie ſpéculative. En 1774 il commença à rechercher dans un premier mé-

moire *comment les ſciences influent dans la poëſie.* Cette entrepriſe le conduiſit à faire des recherches très-profondes & très-ſavantes ſur quelques-uns des poëtes tant anciens que modernes, particulièrement ſur Dante & ſur Pétrarque, qui ont rendu le nom de l'auteur très-célèbre en Italie, où l'on fut étonné qu'au nord de l'Allemagne on eût vu dans les œuvres de ces deux poëtes ce qu'on n'avoit guère obſervé dans les pays où ils ont vécu & écrit. En 1784 il lut & publia en françois un extrait raiſonné d'un excellent mémoire de Mr Schwab, qui avoit partagé le prix de l'académie, *ſur l'univerſalité de la langue françoiſe.* Il nous ſeroit difficile de nommer en toute l'Europe un littérateur qui fût plus en état que Mr Merian de prononcer ſur le mérite des langues dont il étoit queſtion. Auſſi ce petit ouvrage a-t-il fait beaucoup d'honneur à la langue françoiſe, qui en eſt le ſujet principal; & il ne ſera pas inutile aux ecrivains allemands, auxquels Mr Merian & l'auteur qu'il analyſe, préſentent quelques réflexions importantes.

Je ne doute pas que tôt ou tard on ne voie paroître un recueil complet de tout ce que Mr

Merian a donné au public; & ce ſera en le comparant avec les éditions complètes des ouvrages des académiciens d'autres pays, qu'on pourra juger quel étoit l'objet du fondateur de l'académie de Berlin, & jusqu'à quel point cet objet a été rempli.

MERREM (Blaſius de) né à Brême, a donné pendant quelque temps des leçons particulières à Greſſingue; & il fut enſuite en 1734 profeſſeur à l'univerſité de Duisbourg, la dernière à la vérité des quatre univerſités pruſſiennes, & qui cependant devroit être la première de celles de Weſtphalie, où il n'y en a guère de fort célèbres. Il donna à Gœttingue quelques ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle, & entr'autres un en latin, intitulé: *De animalibus Scythicis apud Plinium.* Il en donna depuis en allemand pluſieurs autres dans le même genre ſur l'origine des langues (a).

METTRIE (Julien Offray de la) né à St Malo en 1709, étudia ſous Boerhaave en Hollande, & s'y établit. Il publia quelques ou-

(a) V. *Analyſe de Michaelis*, de 1771.

vrages qui renferment le matérialisme le plus décidé, le plus outré. Tels sont *l'homme machine*, le *traité de l'ame*, *l'homme plante*. Son Traité du bonheur parut encore plus étrange & plus pernicieux, puisqu'il renverse tout principe de moralité. L'auteur, banni de la Hollande, se retira à Berlin en 1748. Frédéric II le fit son lecteur, & le fit agréger à l'académie, sans que le président Maupertuis pût empêcher le roi de suivre ses principes de tolérance, même à l'égard d'un athée presqu'avoué. On raconte que la Mettrie passant devant la maison d'un épicier, il entendit dire que c'étoit la maison d'un matérialiste: on appelle de ce nom en Allemagne ceux qui vendent les épices & des denrées étrangères. La Mettrie demanda sur le champ à voir le *matérialiste*; il entra, il l'embrassa avec transport, en le félicitant de ce qu'il étoit matérialiste. Il plaisoit dans la conversation par ses saillies, & par sa gaieté, quoique souvent extravagante. Il étoit excessivement inconséquent dans ses écrits, & presque à chaque page. Il n'étoit pas marié; mais il vivoit avec une femme. Gourmand au dernier point, & vraiment épicurien dans toute l'étendue du ter-

me, il gagna une forte fièvre d'ingeſtion pour avoir trop mangé d'un pâté d'anguilles ou de truffes chez l'envoyé de France. Il prit des bains pour ſe guérir, & ſe fit ſaigner. On lui repréſenta que ce n'étoit pas le cas de ſe faire ſaigner. Il répondit qu'il vouloit accoutumer l'indigeſtion à la ſaignée; & il mourut. Frédéric II (*a*), comme nous l'avons dit, compoſa l'éloge de ce médecin, & le fit lire par Darget, ſecrétaire de ſes commandemens (*b*). On ne ſauroit lire les ouvrages de ce médecin, qui prétendoit avoir abandonné la médecine du corps humain pour s'attacher à celle de l'ame, que comme on écoute un fou, dont les propos découſus offrent quelques bonnes ſaillies parmi une foule d'abſurdités. Diderot, à qui l'on n'impute point d'être trop religieux, n'a pu parler de la Mettrie que déſavantageuſement. Voltaire en a dit quelque bien, parce que Maupertuis n'avoit pu qu'en dire du mal. Le ſage baron de Haller, dont la Mettrie ſe diſoit l'ami & le diſciple, & à qui il dédia ſes

(*a*) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 11.

(*b*) *Mémoires de l'académie*, de l'an 1752.

mémoires pour ſervir à l'hiſtoire naturelle de l'homme, c'eſt-à-dire les ouvrages ci-deſſus mentionnés, n'a pu qu'être embarraſſé à parler de cet élève ou plutôt condiſciple, auquel il ſurvécut vingt-cinq ou vingt-ſix ans. Il paroît cependant par l'article du Nouveau Dictionnaire hiſtorique qu'il a trouvé en France des apologiſtes & des partiſans.

MEYER (Fréderic Élie) né à Erfurt, fils d'un ſculpteur, apprit à modeler à Gotha. Le duc de Weimar prit ſoin du jeune artiſte, & l'envoya à Berlin pour ſe perfectionner ſous Adam. Le prince qui le protégeoit étant mort en 1745, Meyer alla chercher de l'occupation à Dresde, d'où on l'envoya à Meiſſen à la fabrique de porcelaine. Gotskowsky, qui vouloit établir à Berlin une manufacture de ce genre, l'y attira pendant la guerre en 1761. Fréderic Meyer devint maître modeleur dans cette fabrique, qui égale aujourd'hui pour le moins celle de Meiſſen.

MEYER (Guillaume Chrétien) frère du précédent, naquit à Gotha, où ſon père avoit

été appelé d'Erfurt. Il reçut de ſon frère aîné les premières inſtructions dans le deſſein; enſuite il alla travailler & ſe perfectionner à Leipſic; de là il vint à Berlin & à Potsdam. Il alla à Halle, où il trouva de l'ouvrage; & revint encore à Berlin, où il devoit en trouver davantage. S'étant en effet acquis quelque réputation, l'électeur palatin l'appela à Duſſeldorff en 1757. Clément Auguſte, électeur de Cologne, l'attira à Bonn, où il lui fit faire pluſieurs ſtatues aſſez belles. Après la mort de cet électeur, Meyer retourna à Berlin. Quelques groupes & quelques ſtatues qui ornent le pont du canal près du grand théâtre, ſont de lui. En 1780 la ville de Jaroslaw, une des plus riches & des plus commerçantes de la Ruſſie, voulut ériger une ſtatue de bronze à l'impératrice Catherine II. On donna la commiſſion à Berlin, & on fit faire le modèle par Meyer. La jalouſie de métier s'en mêla. Un artiſte, d'ailleurs habile & honnête homme, ne trouva pas le deſſein de ſon goût, & prétendoit que le viſage de l'impératrice n'étoit pas reſſemblant au portrait qu'en avoit le prince Dolgoroucky, envoyé de Ruſſie. L'ordre de ſon-

dre la ſtatue fut ſuſpendu. Enfin un Juif venant de Ruſſie prit le parti de l'artiſte contre ſes émules, fit changer d'idée à ce prince, & la ſtatue fut fondue ſur le deſſein de Meyer, qui ne vécut pas aſſez pour voir ſon ouvrage achevé. Il eſt mort en 1786. La ſtatue partit de Berlin ſur la Sprée en 1788. C'eſt depuis celles que fit Schluter pour repréſenter le grand électeur & le roi Fréderic I ſon fils, la plus grande ſtatue en bronze qui ait été faite dans les états du roi de Pruſſe, & peut-être en Allemagne.

MEYER (George Fréderic) né en 1718, fils d'un paſteur du village d'Ammensdorff dans le cercle de la Saale proche de Halle, fut profeſſeur à l'univerſité de cette ville. La liſte de ſes ouvrages n'occuperoit pas moins de ſix pages de ce volume. Il écrivit ſur la morale & la religion. Un de ces ouvrages qui a pour titre *Penſées philoſophiques ſur l'influence du Diable ſur la terre*, ne parut pas philoſophique à tout le monde, non plus que ſes traités des ſpectres. Contradicteur déclaré des eſprits libres, Meyer étoit à Halle ce que Gœze étoit

à Hambourg; & il a dû paroître un peu reculé dans les progrès que faiſoient les ſciences. Il a fait cependant des ouvrages dont le but moral frappe d'abord, quoique non nouveau; dans l'un d'eux, par exemple, il recherche *pourquoi dans cette vie les hommes vertueux ſont ſouvent plus infortunés que les vicieux.* Il jugea avec beaucoup de ſévérité ce que le marquis d'Argens avoit écrit ſur l'empereur Julien. Son jugement ſur le Meſſias de Klopſtock lui occaſionna quelques querelles avec des journaliſtes de Halle. Wolffien décidé en philoſophie, il ſe mêla auſſi des diſputes littéraires entre les partiſans de Gottſched & le parti ſuiſſe. C'eſt un des auteurs allemands qui n'a point fait de traductions. Mort l'an 1777.

MEYER (Jean Charles) fils d'un apothicaire de Stettin, où il eſt né vers 1740, étudia la chimie à Berlin ſous Pott & Margraff, & la botanique à Upſal ſous Linné. Il étoit comme chimiſte dans la claſſe des Achard, des Klaproth, & même de ſon maître Margraff. Il y a en Europe plus de cent, plus de mille villes qui n'ont pas d'apothicaires auſſi renommés

parmi les ſavans que l'eſt Mr Meyer de Stettin. Ses ouvrages de chimie & ſon cabinet d'hiſtoire naturelle, loin de porter aucun préjudice, ni à ſon ménage, ni à ſon apothicairerie, leur donnent du relief & de la conſidération.

MEYER (Jean Chriſtophe) né à Haſſeldorn proche de Wernigerode en 1732, ſe voua à la pédagogie, quoiqu'il ne fût pas du même ſentiment que les pédagogiſtes de nos jours. Il publia en fort bon latin deux ouvrages ſur ce ſujet. Enſuite il écrivit ſur les mots étrangers qui s'introduiſent dans cette langue. Voici la traduction du titre de cet ouvrage ſingulier: *Courte conſidération ſur quelques mots hébreux, grecs, latins, françois, italiens & anglois qui entrent en foule dans la langue allemande, pour ceux qui ſont totalement ignorans dans cette langue, & pour demander aux ſavans ſi la plupart de ces mots étrangers ne peuvent pas être changés en bon allemand.* Mr Adelung pourroit répondre à cette demande. Il ſeroit queſtion de ſavoir ſi les Allemands écrivent plutôt pour les Allemands que pour les étrangers. Car il eſt évident qu'à l'égard des étrangers ce mélange

lange de mots, la plupart tirés du latin ou du françois, leur facilite l'intelligence de la langue allemande; mais ils la rendent plus difficile aux Allemands (a).

MEYER (Jean Jaques) paſteur de village en Poméranie, enſuite profeſſeur à Stettin dans la phyſique & les mathématiques. Son éloge de Leibnitz, inſéré dans un journal de Cléve, eſt eſtimé; & ſa pièce ſur la queſtion *pourquoi l'économie rurale & pratique n'a pas encore tiré un grand avantage de la phyſique & de la métaphyſique*, eſt intéreſſante; quoique l'on ait de la peine à comprendre le rapport que peut avoir la métaphyſique avec l'économie rurale.

MEYKE (Chriſtophe André) né l'an 1712 a Morungue dans la Pruſſe occidentale, profeſſeur de droit à Altona. On trouve dans Goldbeck & Weidlich le catalogue de ſes ouvrages, qui ſont en latin, ſur *le droit naturel & civil.* Il vivoit encore en 1788.

(a) Voyez l'article NICOLAÏ F. §. 3.

MICHAELIS (Auguſte Benoît) fils du ſuivant, né à Halle en 1725, enſeignoit le droit public à Altona, où beaucoup de ſavans s'étoient retirés ſous la protection du comte de Bernsdorff pendant la guerre de ſept ans. Auguſte Benoît Michaelis y eſt mort en 1768, âgé de quarante-trois ans. Ses ouvrages en latin ne ſont que des livres aſſez communs, & ceux qu'il écrivit en allemand ne roulent pas ſur des ſujets plus nouveaux. Le plus utile ſeroit celui qui a pour titre *Introduction à une hiſtoire complète des maiſons ſouveraines d'Allemagne*, ſi tant d'autres écrivains n'avoient donné de meilleurs ouvrages dans ce genre. *Putter*, *Hamberger*.

MICHAELIS (Chrétien Benoît) né à Elrich dans la haute Saxe, l'an 1680, d'une famille originaire de la Siléſie. Un oncle paternel, Jean Henri, qui étoit directeur du ſéminaire théologique à Halle, l'attira auprès de lui dans cette ville, avant la fondation de l'univerſité, & lui communiqua ſon goût pour les langues orientales. Lorsque l'univerſité y fut établie, Chrétien Benoît étudia la théologie ſous Breithaupt & Francke; les belles lettres

ſous le célèbre Cellarius, & la philoſophie ſous Buddeus. Il fut lui-même fait profeſſeur l'an 1730, & ſuccéda dans quelques emplois à ſon oncle. Tous ſes ouvrages ſont ſur la ſainte écriture, ſurtout ſur le vieux teſtament, & ſur la langue hébraïque, qui y a infiniment de rapport. Il a écrit quelque choſe ſur l'alcoran. *Mort* en 1764.

MICHAELIS (Daniel Chrétien Gotthilff) né à Magdebourg en 1737, mort en 1787 ſurintendant à Grætz, après avoir été curé dans un village du Harz, eſt auteur de quelques livres de piété & de quelques ſermons.

MICHAELIS (Jean Benjamin) fils d'un drapier de Zittau en Luſace, né en 1747, mort à Halberſtadt en 1772, n'a rien de commun avec celui qui précède, ni avec celui qui va ſuivre, ni avec d'autres Michaelis qui eurent des emplois littéraires à Halle avant le règne de Frédéric II. Ce Jean Benjamin Michaelis paroît avoir été tout pétri de fiel; car à l'âge de vingt-quatre ans il mérita d'être comparé à Juvenal & à Perſe. Il falloit cependant bien que

les gens de lettres qui le connurent à Leipſic, à Halberſtadt, à Magdebourg, lui euſſent trouvé du génie, puiſque ſon humeur chagrine & la mordacité de ſon ſtyle ne les empêchèrent point de s'intéreſſer pour lui. Ses ſatires, qui ont été recueillies & imprimées après ſa mort, avec quelques autres ouvrages qu'il a laiſſés, paſſent pour médiocres. *Schmid.*

MICHAELIS (Jean David) fils aîné de Chrétien Benoît, né en 1717 à Halle, où il étudia & obtint le grade de *magiſter* en 1739. Il voyagea enſuite, & il paſſa quinze mois en Angleterre. A ſon retour il commença à donner des leçons à Halle; il paſſa de là à Gœttingue, où les connoiſſances qu'il avoit acquiſes en Angleterre, ne pouvoient que lui ſervir de recommandation. Il enſeigna d'abord comme maître; en 1746 il fut fait profeſſeur extraordinaire, enſuite profeſſeur ordinaire de philoſophie, & il occupa dignement cette chaire près de quarante ans. Les ouvrages qu'il publia depuis 1741 jusqu'en 1759 ne rouloient que ſur la théologie, ſur la bible & ſur la langue hébraïque; parce que c'étoit la première

baſe des inſtructions qu'il avoit reçues (a). Mais un grand fonds de philoſophie perçoit toujours dans ſes ouvrages, qui ſembloient n'annoncer que de l'érudition. Dès qu'il fut fait profeſſeur de philoſophie, il s'y livra totalement, & l'aſſocia à la critique. Un mémoire qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1759 ſur l'influence des opinions ſur le langage, & du langage ſur les opinions, le fit connoître dans les pays étrangers, où ſes autres écrits, ſoit en latin, ſoit en allemand, ne s'étoient guère répandus. Son eſſai *ſur le paſſage des Iſraëlites par la mer rouge* parut à-peu près dans le même temps que le fameux Montaigu alla en Égypte pour examiner ſi le

(a) Il paroiſſoit fatal au nom de Michaelis de profeſſer les langues orientales. Un Jean Henri Michaelis, fils d'un fermier d'un comte de Hohenſtein, fut profeſſeur à Halle du temps de Benoît Michaelis. Son père l'avoit deſtiné au commerce, & il avoit même paſſé quelques années dans une boutique de marchand à Bronswic. Une ſanté foible obligea les parens à le laiſſer ſuivre d'autres inclinations, & il s'appliqua à l'hiſtoire eccléſiaſtique, à la théologie, à l'étude de l'hébreu. Il paſſa quelque temps à Berlin avant d'être fait profeſſeur ordinaire à Halle; & il paroît que ce fut dans la bibliotheque du célèbre baron de Canitz qu'il ſe forma, & qu'il ſe rendit capable de ſoutenir ſon emploi avec honneur. Il mourut âgé de ſoixante & quinze ans, en 1738. *Dreyhaupt.*

reflux de la mer rouge n'auroit pas pu, ſans miracle, ouvrir le chemin aux Israëlites. Vers ce temps-là Fréderic V, roi de Danemark, par le conſeil ſans doute du comte de Bernsdorff, chargea le profeſſeur Michaelis de dreſſer des inſtructions aux deux voyageurs qu'on envoya en Arabie. La cour de Danemark étoit alors à une époque brillante & dans un état heureux, tandis que le reſte du nord étoit en guerre. Les ſeuls titres de ſes ouvrages rempliroient au moins dix pages de ce volume. Les curieux les trouveront ailleurs, & il ſera facile de voir que ce ſavant profeſſeur, décoré dignement du titre de conſeiller de cour, comme le ſont la plupart de ceux qui ſe diſtinguent dans les univerſités, a fait ſervir l'érudition profane à l'éclairciſſement de la ſainte écriture, & l'étude de celle-ci à l'éclairciſſement des auteurs profanes les plus utiles. Son érudition théologique, (car la bible eſt le vrai cours de la théologie,) le mit à même de rendre des ſervices eſſentiels à la géographie, à l'étude des langues modernes, & ſurtout à l'hiſtoire naturelle. Il écrit en trois langues; & il pouvoit le faire en deux ou trois autres, s'il avoit la vanité de faire

ſavoir qu'il peut écrire en grec, en hébreu & en arabe. Il n'eſt ni barbare ni obſcur dans aucune des langues dans lesquelles il écrit. Pluſieurs cours lui ont prouvé le cas qu'elles font de lui: celle d'Angleterre le fit conſeiller; celle de Danemark le conſulta ſur de grands projets, celle de Suède le décora de l'ordre de l'étoile polaire. La Pruſſe ſe vante de l'avoir produit, de l'avoir inſtruit, & d'avoir contribué à ſa célébrité par le prix que lui adjugea l'académie. On citera l'exemple de Jean David Michaelis toutes les fois qu'on diſputera s'il faut conſerver ou bannir l'étude des langues anciennes, particulièrement de la latine. On le citera pour l'oppoſer à ceux qui font tant retentir le mot de lumières, & l'on demandera ſi le genre humain, ſi du moins l'Allemagne ſera plus redevable de ſon bonheur à des Bahrdt ou à des Michaelis. Quoiqu'il profeſſe la religion proteſtante, il ne ſeroit pas impoſſible que ſa nouvelle traduction de la ſainte écriture contribuât à introduire dans les égliſes catholiques de l'Allemagne l'uſage de la langue vulgaire. Agé de ſoixante & douze ans il continue, avec la même ardeur & le même eſprit qu'il fit pa-

roître au commencement de ſa carrière, à travailler ſur la ſainte bible & dans la littérature orientale. Quoiqu'on ne liſe plus aujourd'hui cette ſorte de livres avec le même empreſſement qu'au commencement & vers le milieu du ſiècle, Mr Michaelis eſt encore un des profeſſeurs d'Allemagne les plus connus dans les pays étrangers. Il écrit & il fait imprimer en latin, en françois, & en allemand. *Meuſel*, *Putter*.

MICHAELIS (Jean George) naquit à Zerbſt l'an 1670. Il apprit les langues orientales dans ſa patrie, où ſon père étoit profeſſeur dans une école alors floriſſante. Il paſſa trois ans en Hollande, pour entendre quelques théologiens célèbres, & donner des leçons à ceux qui étudioient les langues orientales. A ſon retour il eut une place comme maître dans la même école où étoit ſon père. Sous Fréderic Guillaume I il fut fait recteur d'une école royale à Francfort ſur l'Oder, enſuite profeſſeur & inſpecteur au ſéminaire de Halle, *Ephorus Gymnaſii illuſtris*. Sa diſſertation ſur la gloire & ſur l'antiquité de la maiſon d'Anhalt peut encore intéreſſer les lecteurs, ſurtout depuis qu'une

princeſſe d'Anhalt-Zerbſt eſt ſur le trône de Ruſſie. Il a auſſi écrit pluſieurs diſſertations curieuſes ſur des antiquités juives, grecques & romaines. Né dans le pays où l'allemand eſt peut-être le plus pur, il ne ſavoit cependant écrire qu'en latin les choſes un peu graves. Des eccléſiaſtiques réformés qui ont étudié à Halle de ſon temps, nous ont aſſuré qu'il écrivoit en latin les ſermons qu'il devoit faire au peuple allemand; & ce n'étoit pourtant pas pour les faire imprimer & les mettre à la portée des autres nations chrétiennes. *Dreyhaupt*, & *Not. part.*

MICHELSEN (Jean André Chrétien) né à Quedlinbourg, étudia dans ſa patrie à l'âge de vingt à vingt-deux ans. Il alla en 1769 à l'univerſité de Halle, où il étudia pendant trois ans la théologie, les mathématiques, la philoſophie & l'hiſtoire, la langue hébraïque & la grecque. En même temps il donnoit des leçons à des jeunes gens pour gagner ſa ſubſiſtance; parce que ſes parens ne pouvoient pas lui fournir les moyens de ſubſiſter autrement. Il fut enſuite précepteur des enfans de Mr de Beville, alors lieutenant colonel à Brandebourg, auprès desquels il paſſa

ſept ans. Mr Buſching ayant dans ce temps-là fait un voyage à Reckan, connut à Brandebourg Mr Michelſen; & en 1777 il l'attira dans ſon collége de Berlin, où il enſeigne depuis douze ans les mathématiques. Outre différens autres ouvrages ſur la géométrie, & l'arithmetique, il a publié en 1789 des *Réflexions ſur l'état actuel des mathématiques*. Il n'a pas négligé les belles lettres, puisqu'il publia une traduction de la Poëtique d'Horace.

MILACK (Jean) né à Greiffenhagen en Poméranie en 1736, profeſſeur de langue hébraïque & de langue grecque à Brieg en Siléſie. Mais ce qu'il a donné au jour n'a aucun rapport avec ſa profeſſion. Ce ſont des traductions de romans, & des pièces de théâtre de Mr Arnaud & de Mr Mercier. Mort en 1785.

MIRABEAU (comte de) eſt l'aîné de deux fils d'un homme très-célèbre, l'auteur de *l'Ami des hommes*. Il reçut de la nature plus d'eſprit que d'autres dons; & le fils du marquis, le neveu du bailli de Mirabeau, ne pouvoit pas manquer d'inſtruction. Mais dans les premiers luſtres de ſa jeuneſſe la fougue de ſes paſſions

l'empêcha de faire connoître ſes talens littéraires. Il étoit entré fort jeune dans l'état militaire, & ſe trouva dans l'armée françoiſe en Corſe. Nous ne ſavons pas comment ni pourquoi il quitta le ſervice; ni par quels motifs ſon père ſe crut en devoir de le faire retirer. Mr le comte de Mirabeau avoue même expreſſément qu'il a pu cauſer des peines à ſon père; que ſa jeuneſſe a été orageuſe, "très-orageuſe par la faute des autres, & ſurtout par „ la *ſienne; qu'il a eu* de grands torts, & que „ peu d'hommes ont dans leur vie privée donné „ plus que lui prétexte à la calomnie, pâture à „ la médiſance" (*a*). Ce qu'il n'eſt pas indifférent de ſavoir, c'eſt qu'il attribue ſes ſuccès littéraires aux traitemens qu'il eſſuya alors. Il ſe remit à l'étude étant dans le château de Vincennes. On lui fournit dans cette priſon quelques mémoires ſur l'hiſtoire de France, & particulièrement ſur les priſons d'état, & il en tira l'ouvrage ſur les lettres de cachet. C'eſt de là que date ſa réputation littéraire. Si la France, après les troubles qui l'agitent dans ce

(*a*) V. ſon Épître dédicatoire de la *Monarchie pruſſienne*, & ſon *Courier de Provence*, Nº IX.

moment, reçoit une conſtitution meilleure que la précédente, le comte de Mirabeau pourra ſe vanter d'y avoir eu part non-ſeulement comme membre de l'aſſemblée nationale, mais comme auteur d'un ouvrage qui a préparé la nation à ce changement imprévu. Sorti de ſa priſon il trouva le moyen d'avoir de l'argent pour paſſer en Angleterre. Son eſprit d'indépendance le mit en relation avec des Américains des provinces indépendantes, auxquels il prêta ſa plume pour écrire contre l'ordre de chevalerie qu'on avoit inſtitué en Amérique ſous le nom d'*ordre de Cincinnatus*. Cet ouvrage très-ſenſé, en tant qu'il fait voir que la nobleſſe eſt ordinairement plus nuiſible qu'utile à la ſociété, devoit avoir d'autant plus de ſuccès que ce n'étoit point un roturier qui parloit de nobleſſe. Il paſſa en Hollande; & ſous le titre de *Doutes ſur l'Escaut*, il écrivit contre l'empereur Joſeph II, & par épiſode contre l'impératrice de Ruſſie. Des banquiers de Paris l'engagèrent à écrire en faveur de leurs ſpéculations; & il fit deux brochures ſur la banque de l'eſcompte de Paris & ſur celle de Charles établie à Madrid. Il vint à Berlin au mois de Janvier 1786.

Ce n'étoit probablement que pour des affaires particulières d'un négociant d'Amſterdam, nommé Caſenove, qui ſe ſauva depuis en Amérique. Fréderic II parut ignorer l'objet de ce voyage (a). Il accorda cependant au voyageur l'audience qu'il demanda, & lui parla à Potsdam une demi-heure. Ses entretiens avec Fréderic II ſe ſont bornés là. Mr de Mirabeau fit cependant connoiſſance avec pluſieurs perſonnes qui, par différentes raiſons, pouvoient le ſervir dans ſes deſſeins, & qui de leur côté crurent trouver dans le voyageur françois l'homme qu'elles ſouhaitoient pour répandre en France leurs noms, leurs idées, leurs écrits. Car on a vu par les ſuites que le motif qui le conduiſit la première fois à Berlin, étoit bien plus de cenſurer l'adminiſtration de Fréderic II que de la propoſer pour modèle. Très-décidé en faveur du ſyſtème phyſiocratique, & contre tout gouvernement réglementaire, il vouloit, en puiſant ſur le lieu des faits & des témoignages qui puſſent appuyer ſes principes, être à même de répondre à ceux qui trouvoient dans la proſpé-

(a) V. la Lettre du Roi à Mr Formey, du 23 Janvier 1786. *Souvenirs d'un Citoyen.* Tom. I. p. 139.

rité de la Pruſſe un grand exemple contraire aux idées qu'il avoit adoptées. D'abord Mr de Mirabeau trouva à la cour du prince Henri, frère de Fréderic II, un homme d'eſprit, & qui ſans doute avoit quelques connoiſſances d'économie politique, mais frondeur enragé du gouvernement pruſſien. C'étoit le baron de Knyphauſen. La cour qu'il faiſoit au prince, ne l'empêcha point de ſe lier avec des Allemands, même avec ceux qui n'aimoient pas les François, qui crurent trouver dans Mr de Mirabeau un ennemi de ſa propre nation, puiſqu'il en avoit écrit du mal & qu'il en diſoit. L'hoſpitalité de pluſieurs miniſtres pruſſiens & d'autres perſonnés en place, lui procura facilement la connoiſſance des ſavans; & d'ailleurs lui-même les cherchoit avec des aſſiduités ſouvent incommodes. Il trouva dans Mr de Dohm un antagoniſte de l'avocat Linguet; dans Mr de Struenſée un financier qui n'approuvoit pas la banque de St Charles, contre laquelle Mr de Mirabeau avoit écrit; dans Nicolaï un frondeur de l'Autriche; dans Mr Bieſter un ennemi ardent du fanatiſme & du catholicisme. De concert avec eux, Mr de Mirabeau projeta un journal qu'il

annonça ſous le titre de *Conſervateur*, pour lequel on s'étoit offert de lui fournir des matériaux. Voici dans quels termes il l'annonça, après quelques lignes de ces lieux communs qu'on trouve dans toutes les annonces de nouveaux ouvrages périodiques. " L'ouvrage que nous „ offrons au public ſera donc, ſi ſon exécution „ répond à nos deſſeins, un dépôt précieux „ pour les ſciences & les lettres, & intéreſſant „ pour les bons citoyens qui cultivent l'éco- „ nomie. Il contiendra : 1°. Des notices & des „ analyſes des anciens livres où ſe trouvent „ des idées ſaines, des morceaux bien faits, „ des anecdotes curieuſes au milieu d'un fatras „ inutile & faſtidieux. 2°. Un choix des pièces „ mêlées & fugitives éparſes dans tous les jour- „ naux de l'Europe. 3°. Une analyſe des dé- „ bats parlementaires de l'Angleterre & de l'Ir- „ lande, & quelques fragmens des papiers-nou- „ velles anglois, où parmi une foule d'erreurs, „ parmi des inutilités ſans nombre & d'étranges „ fauſſetés, il ſe rencontre fréquemment des „ choſes utiles, défigurées dans les gazettes de „ l'Europe par des traductions auſſi étranges à „ la grande Bretagne qu'à ſa langue. 4°. Une

„ analyſe ſyſtématique des recueils des compa-
„ gnies ſavantes, c'eſt-à-dire un choix des mé-
„ moires les plus intéreſſans qu'elles ayent pu-
„ bliés, réunis par ſujets, fondus les uns dans
„ les autres, & corrigés les uns par les autres.
„ 5° Des morceaux de littérature, de politi-
„ que, & de philoſophie morale & naturelle,
„ qui n'ont jamais paru. 6°. Enfin des réfle-
„ xions ſur quelques opérations politiques de
„ divers gouvernemens de l'Europe. Nous ne
„ nous interdiſons pas de parler des ouvrages
„ qui nous paroîtront occuper ou mériter l'at-
„ tention publique; mais nous ne prenons pas
„ l'engagement de rendre compte des livres
„ nouveaux. Le nombre des bons écrits eſt né-
„ ceſſairement trop rare pour fournir tous les
„ mois un volume d'extraits intéreſſans; & la
„ vérité eſt trop difficile à concilier avec l'amour
„ propre des auteurs. Pluſieurs hommes de let-
„ tres très-diſtingués s'intéreſſent à cet ouvrage,
„ & promettent d'y concourir; le rédacteur ne
„ l'auroit jamais entrepris ſans la certitude d'un
„ tel ſecours". S'il annonça cet ouvrage dans l'intention de le donner, il eſt très-probable que c'étoit pour publier ſous ce titre ſes idées politiques,

politiques, & ſurtout économiques. Le public fut un peu étonné d'entendre qu'un homme qui avoit eſſuyé des lettres de cachet pour ſes diſſipations & ſon inconduite, étalât le titre de *Conſervateur.* Mr de Mirabeau reprit le chemin de Paris lorsqu'on s'attendoit à le voir livrer à la preſſe le premier cahier du journal. Il ne donna pendant ſon ſéjour à Berlin qu'un petit pamphlet contre Meſſieurs Caglioſtro & Lavater. On le vit revenir en Allemagne, ſans qu'on pût deviner l'objet de ce ſecond voyage. Il s'arrêta à Bronswic, & reparut à Berlin au moment de la mort de Fréderic II; & on n'a ſu que deux ou trois ans après, qu'il étoit venu comme émiſſaire de Mr de Calonne, & que le deſſein de l'un & de l'autre étoit de perſuader au nouveau roi, 1°. de verſer ſon tréſor en France; 2°. de congédier une partie de ſon armée; 3°. de permettre l'entrée libre dans ſes états aux manufactures de France. Car voilà ce qu'il lui conſeilla dans une lettre qu'il préſenta à Fréderic Guillaume II le jour de ſon avénement au trône. Un autre motif particulier & direct de ce voyage étoit d'empêcher que la cour de Berlin ne prît part aux

affaires de Hollande. En s'agitant vivement pour s'acquitter de cette commiſſion, il eſpionnoit en même temps la cour & la ville, & il écrivoit à Verſailles tout le mal imaginable de ceux mêmes qui le combloient le plus d'amitiés. Il continuoit cependant à raſſembler des matériaux pour un ouvrage qu'il méditoit ſur la Pruſſe. Il acheta des livres qu'il paya ou qu'il ne paya pas; il en emprunta beaucoup qu'il oublia de rendre. Il s'adreſſa à des régens de collége pour avoir des écoliers qui puſſent copier & traduire de l'allemand en françois les morceaux qu'on lui indiquoit & qui pouvoient être employés à l'ouvrage qu'il vouloit faire. Il envoyoit à Bronswic à Mr Mauvillon ce qu'il ne pouvoit pas faire compiler par les écoliers du collége françois. Mr de Luchet, attaché alors à S. A. R. le prince Henri, fut peut-être auſſi un de ſes co-laborateurs; au moins il fut ſon guide dans ſes recherches. Malgré qu'il paſſât les ſoirées jouant & ſoupant en ſociété, l'illuſtre émiſſaire étoit prêt & même habillé le matin d'aſſez bonne heure pour aller de porte en porte conſulter & queſtionner tous ceux de qui il eſpéroit d'apprendre

quelque choſe. Il avoit même pris ſes précautions pour que des affaires de cœur, des intrigues, des rendez-vous ne le détournaſſent guère de ſes inveſtigations politiques. Il conduiſit avec lui une femme hollandoiſe, nommée Madame Nerva, qui ne lui fut pas non plus tout-à-fait inutile dans ſon travail, quand ce n'auroit été que pour entretenir les gens qui alloient trouver Mr le comte.

Dans ces entrefaites il retourna en France pour aller écrire ſur *l'agiotage* pendant la tenue de l'aſſemblée des notables. Il revint pour la troiſième *fois en Allemagne*; mais il s'arrêta à Bronswic, où ſur les extraits & les analyſes que Mr Mauvillon avoit faites & ſur ſes notices particulières, il compoſa l'ouvrage qu'il a intitulé *la Monarchie pruſſienne*, où il refondit ce qu'il avoit deſtiné au *Conſervateur*. Car il n'a pas diſſimulé que c'étoit moins pour faire connoître la Pruſſe que pour répandre en Europe ſous un titre intéreſſant ce qu'il penſoit ſur différens ſyſtèmes d'adminiſtration introduits en Allemagne. Cet ouvrage, qui dut paroître très-allemand aux yeux des François, & qui parut cependant françois aux yeux

des Allemands, offre ſans contredit beaucoup d'idées juſtes & des apperçus intéreſſans. L'on auroit même lieu de s'étonner que l'auteur n'ayant été qu'environ neuf mois dans le pays, il eût pu voir tant de choſes, ſi nous ne connoiſſions pas d'autres ouvrages de cette nature faits en auſſi peu de temps que l'a été la Monarchie pruſſienne (a). D'ailleurs il eſt certain que de ces cinq volumes qui comprennent la Monarchie pruſſienne, le quatriéme & le cinquiéme contiennent des réflexions ſur la Saxe, ſur l'Autriche & la Baviére, & n'ont pas plus de rapport à la Pruſſe que s'il y étoit queſtion de la Suéde, du Danemark & de la Ruſſie. De ces cinq volumes, dis-je, il n'y a que le tiers qui ſoit proprement l'ouvrage de Mr de Mirabeau; & de ce tiers les deux derniéres parties ne ſont guére que des répétitions de la premiére. Car ce qu'il dit dans le huitiéme livre ſur la législation, la religion, l'inſtruction, avoit déjà été dit dans le premier livre; & le *réſumé* & la *concluſion* ne diſent que ce qu'il avoit dit

(a) Le Voyage d'Italie de Mr de la Lande, qui embraſſe encore plus d'objets que la *Monarchie pruſſienne*, a été fait en auſſi peu de temps, & il y a moins de fautes, moins d'inexactitudes.

dans le premier livre ſous le titre de *Conſidérations générales.* Ce ſont trois beaux diſcours ſur le même ſujet. L'auteur, homme d'eſprit & très-verſé dans des matières économiques, ayant puiſé à de grandes ſources, ayant eu un co-laborateur très-habile pour rédiger les matériaux, devoit offrir dans cette compilation de fort bonnes choſes; & il y en a ſans doute. Il préſente des réflexions ſur les finances, ſur le commerce, ſur la législation, ſur la littérature, quelques-unes même ſur la religion, qu'il ſeroit difficile de contredire; il y a des coups de pinceau auſſi juſtes que hardis. Il loue des princes, des hommes d'état, des ſavans, des gens de lettres dont le mérite eſt très-connu. Mais combien de calomnies, combien de fauſſetés n'a-t-il pas mêlées à tout cela? Que de fauſſes conſéquences tirées quelquefois de ſuppoſitions haſardées ou de faits mal conſtatés & confondus avec des menſonges! Nous ſavons pour très-ſûr que des militaires de l'état major à qui il s'adreſſa, tâchèrent non-ſeulement d'éluder ſes queſtions, mais même de le dérouter par des contes qu'ils forgèrent ſur le champ. Nous ſavons qu'un financier que Mr

de Mirabeau loue avec raiſon comme un homme très-habile dans ſa partie, & même fort verſé dans d'autres, ne lui communiqua qu'en partie & avec réſerve ce que l'économiſte françois lui demandoit; parce qu'il ne jugeoit pas à propos de révéler le ſecret de ſon département à un étranger, quand même celui-ci n'auroit pas été ſuſpect. Il ajoute que lorsqu'il eſt vrai dans les faits qu'il rapporte, il eſt faux dans les conſéquences qu'il en tire. (*V.* STRUENSÉE.) Enfin l'homme du monde le plus capable de porter un jugement ſolide ſur la Monarchie pruſſienne de Mr le comte de Mirabeau, trouve qu'on ne peut abſolument faire aucun fond ſur cet ouvrage (*a*). On aura lieu de relever ces fautes dans le Tableau de la Monarchie pruſſienne que nous avons annoncé. Nous devons nous borner ici à faire quelques remarques ſur ce qu'il dit au ſujet de la littérature. On ne lui diſputera pas que la Saxe n'ait précédé la

(*a*) Nous avons vu de la main propre de Mr Buſching ces deux lignes adreſſées à une perſonne qui lui avoit prêté la Monarchie pruſſienne. "On pourroit dire de ce livre ce que l'auteur a dit (Tom. I. p. 109.) des Lettres d'un voyageur françois en Allemagne : Il eſt *ſurchargé de mille & mille fautes de tout genre.*

Pruſſe dans la culture des beaux arts & de la philoſophie, ni que Leipſic, Wittenberg & Jéna n'ayent toujours plus influé dans leurs progrès que Francfort ſur l'Oder. Mais Mr de Mirabeau oublie à cet égard que Leipſic doit ſon éclat, ſa proſpérité, auſſi bien à la Pruſſe qu'à la Saxe même. S'il croit, comme il y a lieu de le croire, que le ſol & le climat de la Saxe ſont plus favorables aux productions de l'eſprit que le ſol & le climat du Brandebourg, il n'ignore pas que Halberſtadt, Halle, Magdebourg, Quedlinbourg, Wernigerode, qui ſont partie de la monarchie pruſſienne, ſont enclavés dans la Saxe électorale: s'il penſe que les Saxons ſont meilleurs latiniſtes que les Pruſſiens, il ignore ſans doute que Buchner & Klotz écrivoient à Halle en auſſi bon latin qu'Erneſti à Leipſic; que le jeune profeſſeur Spalding imite auſſi bien Virgile à Berlin que feu Mr Clodius ſaxon imitoit Horace à Leipſic; que parmi les profeſſeurs des colléges & des univerſités pruſſiennes il s'en trouve qui pourroient faire les mêmes ouvrages que Mr Heyne fait à Gœttingue. Mais quand il ſeroit vrai qu'à Wittenberg, & à l'école de Pforte, on écrivît mieux en

latin qu'à Berlin, Mr de Mirabeau auroit dû remarquer que les Allemands écrivent moins bien le latin à meſure qu'ils ſe ſont plus attachés à la littérature françoiſe. Il dit qu'il n'y a pas à Vienne des écrivains auſſi célèbres que le ſont pluſieurs de ceux qui ſe trouvent à Berlin. N'ayant pas été en Bohême & en Autriche, comme il a été dans le cercle de la Saxe, il devoit naturellement entendre parler plus ſouvent des écrivains berlinois que des viennois, & plus avantageuſement de Meſſieurs Bieſter, Engel, Nicolaï, Ramler, Spalding & Teller que de Mr Blumawer, Mr Denis, Mr Maſtalier, Mr de Sonnenfels, & du comédien auteur Stéphanie, qui cependant ſont tous fort connus & fort eſtimés, même dans les pays proteſtans. Peut-être, s'il avoit été en Souabe & ſur le Rhin, auroit-il plus entendu parler d'auteurs viennois que de berlinois. Mais en ſuppoſant avec lui que le nombre des écrivains généralement connus, au moins en Allemagne, ſoit plus grand à Berlin, Mr de Mirabeau, qui raiſonne ſur tout, auroit dû relever les cauſes de cette différence. Deux cauſes principales dont il ne dit pas le mot, empêchent les auteurs au-

trichiens d'être autant lus & vantés dans les autres cercles de l'Allemagne, & particuliérement dans les deux cercles de la Saxe, que peuvent l'être ceux qui vivent à Berlin. La capitale de la monarchie autrichienne non-ſeulement eſt éloignée du pays dont le dialecte eſt devenu la langue littéraire de la nation allemande; mais elle eſt néceſſairement peuplée de quatre nations dont la langue vulgaire n'eſt pas l'allemande, les Hongrois, les Bohémiens, les Italiens, & même les Flamands. Il faut un triple travail aux écrivains viennois pour ſe former au ſtyle, s'ils veulent ſe faire lire en Saxe; & à cet égard ce ſeroit moins la religion catholique que la poſition géographique & politique de Vienne qui retarderoit en Autriche les progrès de la littérature nationale. La ſeconde cauſe, c'eſt l'uſage du latin dans les prières publiques; ce qui fait que le commun de la nation apprend plus difficilement ſa propre langue. Ceci tient ſans doute au ſyſtème de religion; & je m'étonne que Mr le comte de Mirabeau ne l'ait pas obſervé. Auſſi une grande partie des auteurs autrichiens écrivent-ils en latin; au lieu qu'à peine y en a-t-il quelques-uns à Berlin qui

faſſent uſage de cette langue, même dans les matiéres de ſcience. Il eſt étonnant que Mr de Mirabeau, qui dans ſes écrits n'a pas ménagé le gouvernement autrichien, & moins encore Joſeph II, qu'il accuſe ſi ſouvent d'inconſéquence, n'ait pas encore remarqué en parlant de l'ignorance de ſes peuples, & n'ait pas relevé les deux uniques moyens que l'empereur auroit pu employer pour mettre ſes peuples au pair des proteſtans ſans ceſſer d'être catholique: l'un étoit d'introduire la langue allemande dans les prières publiques; l'autre de rétablir le mariage des prêtres. Car ce ſont-là les deux ſeules cauſes véritables de la ſupériorité des proteſtans ſur les catholiques à l'égard de la littérature; & ces deux choſes ne touchent en rien les fondemens du catholicisme. Voilà, ce me ſemble, ce qu'il auroit dû obſerver; car au reſte un François auroit grand tort de dire que la religion catholique eſt contraire aux progrès, ſoit des ſciences, ſoit des beaux arts (a). Les quatre poëmes épiques que les trois derniers ſiècles ont vu paroître, la Luſiade, la Jéruſalem

(a) V. la lettre au roi de Pruſſe qui eſt jointe au *Diſcours ſur les viciſſitudes de la littérature.*

délivrée, la Henriade, auſſi bien que les deux Rolands, l'amoureux & le furieux, ont été faits par des catholiques; & le merveilleux qui les ſoutient, eſt né des opinions & même des préjugés religieux du peuple catholique. L'inquiſition d'Eſpagne & d'Italie a-t-elle empêché les Lope de Véga & les Caldéron de la Barca, les Goldoni de divertir le public par des comédies? Le clergé de France a-t-il étouffé le génie de Corneille & de Racine? Les tragédies mêmes de Voltaire, à quelques vers près, ne ſont-elles pas traduites & repréſentées partout? Metaſtaſio, créateur d'un nouveau genre de tragédie, n'a-t-il pas toujours travaillé à Rome, & à Vienne ſous une reine non-ſeulement catholique, mais dévote? Qu'a fait Shakespear à Londres qu'il n'eût pu faire à Madrid, à Veniſe, à Paris? Cela ſe réduit à quelques pièces dans leſquelles des papes, des cardinaux, des moines ne jouent pas un fort beau rôle. Voudra-t-on nous ſoutenir que ce ſoit dans ces pièces que conſiſte le mérite de ce fameux auteur? Le théâtre allemand, quel qu'il ſoit dans ce moment, eſt né au milieu de la plus grande liberté de penſer & d'écrire; car à l'exception

de deux tragédies qu'on ne joue plus, & qui pourroient toujours se jouer dans tout pays catholique, il n'y a pas une seule pièce qui ne soit postérieure à l'avénement au trône de Frédéric II. On a fait des efforts incroyables pour former le théâtre, le perfectionner, l'enrichir. Je demande à Mr le comte de Mirabeau s'il a fait plus de progrès à Berlin, à Leipsic, à Hambourg, qu'à Vienne, à Manheim. De quelle religion sont-ils les poëtes dramatiques que l'Allemagne vante le plus aujourd'hui? Dans quels pays vivent-ils, Babo, Schiller & Stéphanie? Où écrit, où joue Iffland protestant?

Devons-nous demander à l'auteur de qui nous parlons dans ce long article, s'il croit vraiment que le catholicisme ait empêché les progrès de la géométrie, des autres parties des mathématiques, & de la physique? Surement il n'ignore pas que le premier géomètre qui soit à présent en Europe, a été reconnu pour tel, tandis qu'il vivoit & publioit ses mémoires dans un pays catholique, où il est né. (*V.* de la GRANGE.) Euler, Pott, Margraff auroient-ils fait moins d'utiles expériences en chimie; Meckel, Gleditsch, Walter & Mayer auroient-ils

fait moins de découvertes dans l'anatomie & dans la botanique, s'ils n'avoient pas été de la religion proteſtante? Puisque ce ne ſont ni la bonne critique, ni le goût en littérature, ni les arts, ni les mathématiques, ni la phyſique, ni l'hiſtoire naturelle, ni l'économie dont la religion catholique empêche les progrès; ce ne peut être qu'en métaphyſique, en théologie & en morale qu'on écrit peut-être moins librement dans les pays catholiques. Eſt-ce à cet égard que ces pays manquent de lumières & qu'on voudroit les éclairer? Mais quel ſera le réſultat de ces prétendues lumières? Que l'on diſe publiquement, que l'on imprime que Dieu n'eſt point, que l'homme n'a rien à craindre ni à eſpérer après ſa mort, que la règle de la morale n'eſt que l'intérêt du moment? Si ce ſont là les lumières qu'il voudroit voir ſe répandre, tout citoyen ſouhaitera certainement que ſa patrie demeure dans les ténèbres. Ce que Mr le comte de Mirabeau a fait & écrit depuis deux ans n'entre point dans le plan de cet ouvrage, n'ayant aucun rapport avec la littérature pruſſienne (*a*).

(*a*) Il eſt très-certain que pluſieurs perſonnes, ſurtout Mr de Mauvillon, ont fourni & même préparé les matériaux qui com-

MOEHSEN (Jean Charles Guillaume) médecin de la perſonne du roi, membre du collége de médecine de Berlin & de l'académie des ſciences, eſt né dans cette ville vers 1725. Comme médecin ſimplement il n'a donné que de petits ouvrages, dont le plus conſidérable eſt en allemand, ſur l'inoculation de la petite vérole. Mais comme médecin érudit il en a donné pluſieurs, & il a travaillé à l'illuſtration de l'art qu'il exerce. Il a raſſemblé dans ſon cabinet tout ce qui peut avoir du rapport à l'hiſtoire de la médecine, livres, eſtampes, médailles & portraits. Il écrivit d'abord un long mémoire en latin ſur les médecins qui ont été

poſent la *Monarchie pruſſienne*; & il eſt très-probable qu'un oncle ou un avocat, que les banquiers Clavière, Gorſas, Panchaud, Meſſieurs Maron, Dumont, Duroveray, le docteur Brice, &c. en ont fourni à Mr de Mirabeau pour ſes autres ouvrages. Mais il eſt très-faux que la Monarchie pruſſienne ſoit du profeſſeur Merian, comme on l'a dit dans quelque pamphlet. Il eſt vrai que là où Mr de Mirabeau parle de la langue allemande, il copie pluſieurs pages d'un extrait que Mr Merian a donné en françois d'une diſſertation de Mr Schwab de Stoutgard. Peut-être au lieu du profeſſeur Merian (qui n'a jamais été profeſſeur) a-t-on voulu dire le paſteur & profeſſeur Erman, qui a beaucoup fourni de renſeignemens à Mr de Mirabeau, & lui a recommandé des traducteurs & des copiſtes. *V. les articles* ERMAN & MERIAN.

faits chevaliers. Ce travail le conduisit à l'hiſtoire générale de la littérature des arts & du commerce. Probablement l'hiſtoire du nord de Mr Schloetzer, qui parut en 1772, lui fit donner plus d'étendue au plan qu'il s'étoit propoſé, & au lieu de ſe borner à l'hiſtoire de la médecine, il embraſſa beaucoup plus d'objets que celle-ci ne lui en offroit. Il intitula ſon ouvrage, *Hiſtoire des ſciences & des lettres*, & il y a compris l'hiſtoire du commerce, & même l'hiſtoire diplomatique, qui offre un abrégé fait avec beaucoup de choix de l'hiſtoire des margraves électeurs de Brandebourg, & de leur adminiſtration. Il n'eſt guère probable que cet ouvrage ſoit jamais mis à la portée de ceux qui n'entendent point l'allemand. Une hiſtoire littéraire du Brandebourg qui remplit près de ſix cents pages in-4°, à laquelle manque encore la ſuite des trois derniers ſiècles, n'engagera point les libraires étrangers à la faire traduire, ni à ſe charger de l'édition, ſi quelque amateur la traduiſoit. Mais elle fournit des choſes très-curieuſes, dont ceux qui peuvent la lire dans l'original ne manqueront pas de profiter; & l'auteur de la Monarchie pruſſienne,

ou ſes co-laborateurs, ne l'ont pas négligée. La matière eſt bien digérée, bien diſtribuée, les réflexions ſont amenées à propos. Sans prétendre juger du ſtyle, nous pourrions dire qu'il eſt clair, facile & précis; & ce qui nous a paru remarquable, c'eſt qu'on y trouve infiniment moins de mots françois qu'on n'en rencontre dans d'autres écrivains qu'on vante comme réformateurs du vieux ſtyle. L'exécution typographique, quoiqu'en caractères allemands, pourroit presque ſervir de modèle pour les éditions in-4°.

MOERSCHEL (François) aumônier d'un régiment d'infanterie à Berlin, naquit en 1751. On doit lui ſavoir gré d'avoir traduit *Tyrtée*, puisque c'eſt le poëte des ſoldats. Je ne ſais s'il a continué l'hiſtoire de la Marche du Brandebourg qu'il a entrepriſe.

MOLDENHAWER (Daniel Gotthilff) né à Kœnigsberg en 1752, profeſſeur de langues orientales, enſuite de théologie à Kiel. On ne connoît de lui que des recherches ſur le premier livre de Moyſe, & une nouvelle traduction,

ction de Job. Il ſemble s'être dégoûté du métier d'auteur avant ſon père qui ſuit. Car depuis dix ans on ne voit plus rien paroître de lui, tandis que ſon père écrivoit encore en 1787.

MOLDENHAWER (Jean Henri Daniel) né à Halle en 1709, père du précédent, a donné au jour des cours de théologie, des commentaires ſur des livres ou des paſſages de la ſainte bible, des ſermons, des traités ſur la religion chrétienne. Quand il commença à faire imprimer, en 1736, ces ſujets n'étoient pas encore tout-à-fait ſi rebattus, ni ſi dédaignés qu'ils le ſont aujourd'hui. Il y a de lui en allemand une introduction aux antiquités égyptiennes, juives, grecques, romaines & perſannes. Cet eccléſiaſtique, aujourd'hui octogénaire, a écrit pendant quelque temps en latin; depuis quarante ans il n'écrit plus qu'en allemand.

MORITZ (Charles Philippe.) Cet homme fait aſſez parler de lui en Allemagne pour qu'on ſoit curieux de ſavoir l'hiſtoire de ſa vie, quoiqu'il n'ait pas encore trente-cinq ans, & qu'il n'ait donné au jour que quelques cahiers ſur

des ſujets peu importans. Il eſt né en 1756 à Hameln dans la principauté de Calenberg, qui fait partie de l'électorat de Hanovre. Ses parens comptoient de lui faire apprendre un métier. Effectivement lorſqu'il eut appris à lire & à écrire, & qu'il eut atteint ſa douzième année, ils le placèrent comme apprenti chez un chapelier de Hanovre. Mais le garçon, ſe ſentant capable de faire quelqu'autre choſe que des chapeaux, quitta le chapelier; il alla au gymnaſe, c'eſt-à-dire aux écoles ſupérieures de la ville. Un eccléſiaſtique, nommé Marquard, le protégea, & lui procura quelques ſecours du prince Charles de Mecklenbourg. A l'âge de dix-neuf à vingt ans il alla à Erfurt, pour étudier la théologie, & trouva de l'appui dans la perſonne d'un profeſſeur, nommé Froriep. Il quitte cependant les écoles & la théologie, entre dans une troupe de comédiens, & paroît ſur la ſcène, ſoit qu'il manque de moyens de ſubſiſter autrement, ſoit qu'il ne puiſſe réſiſter au penchant qui l'entraîne à ſe montrer en public, à faire parler de lui. Il quitte encore le théâtre pour la chaire évangélique, & il eſpère de devenir un prédicateur célèbre.

Pour ſubſiſter en attendant, il va chez les Hernouthiens de Barby; mais ce genre de vie tranquille & retiré ne le ſatisfait point; ou ces braves gens ne le trouvent pas fait pour vivre dans leur ſociété. De Barby il va à Wittenberg, où il entend quelques-uns des profeſſeurs de cette univerſité, & gagne ſa vie à enſeigner le peu d'anglois qu'il a appris à Hanovre. Il paſſe ainſi deux ans, & de là il ſe rend à Deſſau, dans la vue d'être employé dans le célèbre Philanthropin. Il tombe malade, & tout ce qu'on peut faire pour lui c'eſt de l'empêcher de mourir de miſère. De Deſſau il vient à Potsdam en 1778, à l'ouverture de la guerre de Bavière, comptant d'être employé comme aumônier dans quelque régiment; mais n'ayant aucun certificat des études qu'il avoit faites, on ne peut l'employer ni comme chapelain, ni même pour maître dans la maiſon des orphelins. Réduit à une extrême indigence, il vit quatorze jours avec ſix gros, dépenſant à peine un ſou & demi par jour. Comme il n'a point avec cela de quoi payer le loyer d'un lit & d'un coin d'auberge, il eſt obligé de paſſer les nuits hors de la ville & de ſe coucher dans les fougères. On l'adreſſe enfin,

ou il s'adreſſe lui-même à Mr Teller, prévôt de l'égliſe de St Pierre de Berlin, & inſpecteur des égliſes du cercle de cette capitale. Mr Teller ne trouvant point ce candidat étranger propre à être placé dans aucune égliſe, ni de ville, ni de village, le recommande à Mr Buſching, chef d'un collége conſidérable & de quelques écoles inférieures qui en dépendent. On lui offre un appointement d'une centaine d'écus, pour enſeigner en qualité d'adjoint ſans titre dans les baſſes claſſes. Le candidat ſe croit au comble du bonheur d'avoir, moyennant ces cent écus, ſix ou ſept gros par jour, après avoir vécu des ſemaines entières avec la moitié de cet argent. Cependant au bout de quinze ou vingt mois il trouve cette ſomme trop modique. Ayant donné des preuves de ſa capacité, il obtient d'être placé comme maître en titre dans une autre école appartenant pareillement au collége réuni de Berlin & de Cologne (a), que dirige Mr Buſching, & qui dépend du magiſtrat de la ville. En 1780 Mr Moritz paroît comme auteur pour

(a) C'eſt un des plus anciens quartiers de cette réſidence royale. V. la *Topographie pruſſienne*, Part. I. ou *Tableau géographique & hiſtorique des Etats pruſſiens*.

la première fois, en publiant ſes *Entretiens avec ſes écoliers.* Il fait imprimer en 1781 quelques tables & quelques obſervations grammaticales ſur la différence qu'il faut faire entre *mir* & *mich.* Ce petit ouvrage met en vogue le jeune maître d'école hanovrien. Il donne l'année ſuivante pluſieurs autres brochures de cette eſpèce, & une *grammaire allemande pour les dames*, qui lui rapporte une centaine d'écus. Avec ce capital il ſe croit en état de faire le tour du monde, & il eſt ſur le point de partir pour l'Amérique ſeptentrionale. Ses collégues le détournent de cette réſolution; il veut cependant voir au moins l'Angleterre. Il va s'embarquer à Hambourg, où il oublie des lettres de recommandation qu'on lui avoit données; de ſorte qu'il ne ſe trouve pas mieux à Londres & à Oxford qu'il n'avoit été trois ans auparavant à Potsdam. Il retourne à Berlin comme il peut, & il recouvre ſa place avec ſes trois cents écus. Il paroît content de ſon ſort, n'ignorant pas que Mr Ramler, après quarante ans de réputation faite, n'avoit pas davantage, & ne gagnoit pas plus que lui par des leçons particulières, ni par des écrits livrés aux libraires. Il

eſt vrai que Mr Ramler avoit le titre de profeſſeur; & le jeune grammairien ambitionne ce titre. Il demande d'être déchargé de la claſſe qu'il régente & d'être fait profeſſeur extraordinaire au collége réuni, & il s'offre de renoncer à ſa penſion de trois cents écus pour en prendre une de ſix-vingts. Malgré les repréſentations que lui font ſes ſupérieurs, ſurpris d'une pareille demande, il inſiſte, & obtient cet avancement qui lui ôte cent quatre-vingts écus. Il remplit ce déficit par les ouvrages qu'il écrit, & travaille à des gazettes. A cette époque l'hiſtoire de ſa vie précédente lui paroît devoir intéreſſer le public, & il la donne ſous le titre d'*Anton Reiſer*, roman pſycologique. Ce nom de *Reiſer*, qui ſignifie voyageur, lui ſembloit caractériſtique, puisque ſous ce nom emprunté (*a*) il vouloit décrire ſa vie. Mais on a remarqué que ſa pſycologie eſt toute particulière, & qu'on y trouve peinte l'ame de Moritz plutôt que l'ame en général (*b*).

(*a*) C'eſt le nom d'un théologien littérateur du ſiècle dernier, natif d'Augsbourg, qui après pluſieurs aventures fut paſteur à l'égliſe de St Jaques de Hambourg, où il mourut. V. *Thieſſen, Verſuch eines Hamburg. Gelehrten-Lexicon.* P. II. p. 122 & 123.

(*b*) *Buſching, Wœchentliches Blatt.* 1786.

Tandis que les premiers cahiers du roman vont à la preſſe, l'auteur médite un voyage en Italie; il demande le conſentement de ſes ſupérieurs. Sur les difficultés qu'on lui fait il ſe brouille avec le recteur du collége, & ſemble vouloir en venir à des coups de déſeſpoir. Cependant, ſoit qu'on lui accorde, ou qu'on lui laiſſe prendre ſon congé, Mr Moritz part pour l'Italie, en calculant toujours un peu mal les frais du voyage. Il s'en apperçoit qu'il n'eſt encore qu'à Bronswic, au mois d'Août 1786. Là il va trouver Mr Campe, lui demande de l'argent, & lui promet de lui envoyer la deſcription du voyage qu'il entreprend. Car Mr Campe, outre qu'il eſt *pédagogiſte* & auteur, fait en même temps commerce de librairie. Il lui avance une ſomme.

Le profeſſeur prüſſien étant à Rome vers la fin de l'année 1786, écrit à ſon protecteur Buſching qu'il viſite Rome & les environs ſon Tite-Live à la main, qu'il veut ainſi voir tous les endroits dont il eſt parlé dans l'hiſtoire romaine, & qu'il va jeter enſuite un nouveau jour ſur les auteurs claſſiques. Mr Buſching lui répond, le plaiſante avec ce fonds d'érudition

qu'il poſſéde, le compare à Wood & à d'autres ſavans qui ont parcouru la Grèce Homère à la main; & lui ajoute enfin qu'il auroit dû paſſer en Sicile avec ſon Virgile en poche, & ſuivre la route qu'avoit faite Énée en venant de Troie en Italie, pour mieux ſentir les beautés de l'Énéide & les mieux faire ſentir à ſes diſciples. Cependant Mr Campe attend du profeſſeur Moritz la deſcription de ſon voyage; & il ne reçoit pas méme de ſes nouvelles, jusqu'à ce qu'un fâcheux accident lui en procure. Mr Moritz avoit compté de faire ce voyage à pied, comme voyageoit le nommé baron de Riesbeck. Mais trouvant que cela ne l'accommode pas, il ſe met à voyager à cheval, probablement à l'exemple de l'abbé Chaufpie, qui a parcouru pendant vingt ans l'Italie, & examiné de ſes yeux ce qui reſte des ouvrages romains. Le profeſſeur pruſſien, meilleur piéton que cavalier, fait une chute & ſe caſſe un bras, comme Mr d'Archenholz s'étoit caſſé une jambe. Ce malheur le réduit dans un état plus fâcheux qu'aucune des circonſtances de ſa vie précédente. Il écrit alors à ſes amis berlinois, & leur fait ſavoir ſon malheur & ſes beſoins. Mr Bieſter fait à Berlin une collecte,

& lui envoie trois cents écus. Mr Campe, quoique mécontent du procédé de Moritz, lui anticipe de nouveau de l'argent ſur l'aſſurance qu'il lui renouvelle de lui livrer la relation de ſon voyage. Cette relation, auſſi bien que d'autres ouvrages, avoit été promiſe à plus d'un libraire de Berlin. Mr Campe ne l'ignoroit pas; mais il eſpéroit apparemment d'avoir la préférence. Enfin Mr Moritz s'acquitte en quelque manière de ſa promeſſe; mais au lieu d'envoyer à Mr Campe la relation de ſon voyage & des remarques ſur les antiquités de Rome, il lui envoie un traité métaphyſique *ſur le beau* qui ne fait point fortune. De là une querelle, une eſpèce de procès littéraire, & un ſujet de pamphlets du littérateur pédagogiſte & libraire, & du voyageur pſycologique. Sur ces entrefaites Mr Moritz rencontre en Italie Madame la ducheſſe douairière de Weimar, & à ſa ſuite Mr le baron de Gœthe, qui lui facilite très-à-propos le moyen de revenir en Allemagne. Il reparoît à Berlin vers le printemps de 1789. Il parle des tableaux, des ſtatues, des groupes qu'il a vus; & Mr Heinitz, qui eſt à la tête de l'académie de peinture, lui fixe une penſion aſſez

conſidérable, pour qu'il donne des leçons aux élèves de cette académie. Nous ne connoiſſons que de vue Mr le profeſſeur Moritz. Nous avons tiré ce qu'on vient de lire, en partie de ſes propres écrits, en partie de pluſieurs livres ou brochures d'autres écrivains qui le connoiſſent beaucoup (a). Nous en avons aſſez entendu parler. Nous n'avons rien contre lui; nous ſerions même aſſez portés à excuſer ſon inconſtance; puisque d'autres Allemands très-eſtimés ont été accuſés de ce défaut, (*V. l'art.* LESSING) à l'âge même de cinquante ans. Et puisqu'on avoue que Mr Moritz a de l'imagination & même du génie, on ne doit pas être ſurpris qu'il ait voulu quitter une école d'enfans pour être profeſſeur, & qu'étant profeſſeur il ſouhaitât de voyager. Les mauvais calculs économiques ſont un effet très-ordinaire de l'inexpérience. Et comment ne pas excuſer ſa vanité, s'il en a? Il vient à Berlin, qui eſt en quelque ſens le ſiége principal de la littérature

(a) Voyez un Diſcours d'inſtallation de Mr Buſching, de l'an 1786; le Journal du même auteur, intitulé *Wœchentliche Nachrichten*; *die Berliniſche Büſten*, ou les Buſtes berlinois; *Moritz* par Mr Campe, avec la réponſe; *Anton Reiſer*, par Mr Moritz, &c.

allemande. Une brochure ſur la différence d'un pronom perſonnel; puis une grammaire allemande pour les dames, (comme ſi les dames devoient avoir une grammaire différente des étudians,) lui font une réputation. Il voit l'Angleterre comme peut la voir un jeune homme qui n'a ni recommandation ni argent; & on achète ſa relation. Il s'achemine vers l'Italie, & un homme ſavant & très-célèbre lui paye d'avance la deſcription de ſon voyage & ſes futures réflexions ſur les antiquités; malgré cette foule de voyageurs qui ont parlé de l'Italie, & d'auteurs qui ont écrit ſur ce qui nous reſte des Romains. Il eſt vrai que s'il s'eſt flatté de faire à Rome la fortune qu'y avoit faite Winckelmann, il s'eſt trompé dans ſes eſpérances. Mais il revient à Berlin; & un miniſtre qui a ſous lui une cinquantaine d'artiſtes, dont pluſieurs ont certainement du mérite, le place au milieu d'eux pour donner des leçons ſur l'art. Comment ne ſera-t-il pas tenté d'être fait conſeiller au moins dans le collége qui dirige l'éducation nationale, & même dans le département des bâtimens? Mais qu'il nous ſoit permis de dire un mot ſur ſa deſtination préſente. Si les grands mots de

nature, de proportion, de nobleſſe, de coſtume, d'harmonie, d'élégance; ſi ces épithètes d'idéal, de ſentimental, de caractériſtique, de national, de raviſſant, de touchant, élèvent l'ame des apprentis, ſans doute que les leçons du profeſſeur feront quelque choſe. Si ce profeſſeur, laiſſant un peu à côté la pſycologie, s'attache à expliquer aux élèves la mythologie grecque & latine, & leur raconte en plus d'une manière l'hiſtoire des héros & des grands hommes ſinguliers qui peuvent faire le ſujet de grands tableaux, & orner des ſales & des galeries, il fait encore mieux. Mais ſi n'ayant jamais eu en main ni pinceau, ni ciſeau, peut-être pas même le crayon, il juge, il critique les pièces qu'on met devant lui, que doivent penſer, que peuvent dire les artiſtes & leurs élèves?

Quoi qu'il en ſoit, les cahiers qu'il livre à la preſſe ſur les ouvrages de l'art qu'il a vus en Italie, ſeront lus avec plaiſir & avec profit; & ce ſera peut-être un des livres allemands qu'on lira dans les pays étrangers, parce qu'il eſt écrit avec préciſion & clarté, & qu'il eſt très-bien imprimé en lettres latines.

MORITZ (Jean Chrétien Fréderic) né à Berlin vers 1745, recteur d'un collége & diacre à une égliſe de Riga, a écrit ſur la maniére d'enſeigner, & de régenter les écoles.

MOULINES (Guillaume de) né à Berlin en 1730 d'une famille réfugiée du Languedoc, vouloit dans ſa jeuneſſe ſervir dans le génie; mais ſa mère, perſuadée qu'il n'y avoit point au monde de meilleur état que l'eccléſiaſtique, le fit entrer dans cette carrière. Auſſitôt qu'il eut achevé ſon cours d'humanités, de philoſophie & de théologie, il fut fait paſteur de la colonie françoiſe à Bernau, d'où Mr de Jarriges qui l'aimoit beaucoup, le fit transférer à Berlin. Ses liaiſons avec ce magiſtrat devenu grand chancelier, le mirent en relation avec Voltaire, qui avoit beſoin d'appui pour ſe tirer d'un procès qu'il avoit avec le Juif Hirſch. Mr de Voltaire près de quitter la cour de Berlin après l'affaire de l'Akakia, en 1752, cherchoit quelque jeune homme qui voulût s'attacher à lui. Mr de Moulines ne voulant ni s'expatrier ni s'attacher à Mr de Voltaire, propoſa à ſa place Mr Collini ſon ami & presque ſon camarade, puisque

ce jeune italien étoit logé chez lui. Cependant ſes entretiens journaliers, pendant pluſieurs mois, avec le plus grand écrivain qu'ait eu la France, contribuèrent autant que ſes lectures à perfectionner Mr de Moulines dans la langue françoiſe. Auſſi eſt-il regardé à Berlin comme un de ceux qui l'écrivent & la parlent le mieux parmi tous les gens de lettres qui y ſont établis. En 1764 le roi voulant écarter cette foule de monde qui accouroit à lui pour faire caſſer les arrêts que les tribunaux avoient portés pendant la guerre, fit publier un écrit que Mr de Steck, juriſte célèbre, compoſa, pour perſuader aux mécontens que le ſouverain ne devoit pas juger par lui-même les procès, ni ſe mêler des querelles civiles de ſes ſujets. Le grand chancelier engagea Mr de Moulines à abréger cet écrit & à le mettre en françois. Cette brochure, qui parut en 1765 ſous le titre de *Réflexions ſur les déciſions arbitraires & immédiates du ſouverain*, trouva beaucoup d'approbation tant auprès du roi que du public. C'eſt une des pièces presque authentiques qui ſervent à prouver que le gouvernement de Frédéric II n'étoit rien moins

que deſpotique dans l'adminiſtration ordinaire & eſſentielle. Lorsque la ſeconde édition de l'*Hiſtoire philoſophique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes* parut avec la fameuſe tirade contre Fréderic, le colonel Quintus fit ſavoir à Mr de Moulines que le roi agréeroit qu'on y répondît; & Mr de Moulines fit cette réponſe. Fréderic II le chargea enſuite de traduire Ammien Marcellin, qu'il ſouhaitoit de lire. Cette traduction, qui valut à l'auteur une place à l'académie, avec une penſion de cinq cents écus, paſſe pour la meilleure qu'on ait en françois (*a*); & je ne ſais s'il y en a de meilleures dans d'autres langues. Il traduiſit après cela les auteurs de l'*Hiſtoire-Auguſte*, & entreprit la traduction de Dion Caſſius du grec. Celle-ci n'a pas encore paru. Mr de Moulines a quitté l'état eccléſiaſtique depuis l'an 1783, pour être réſident du duc régnant de Bronswic à la cour de Berlin. Fréderic II le choiſit auſſi pour donner des inſtructions de philoſophie au prince royal, l'aîné de ſes petits-neveux, auquel il continue d'en

(*a*) V. le *Nouveau Dictionnaire hiſtorique* à l'art. *Ammien Marcellin.*

donner depuis que le père de S. A. R. eſt ſur le trône. Sa majeſté régnante, en 1786, accorda la nobleſſe à Mr de Moulines, le fit conſeiller privé, membre de la commiſſion économique de l'académie, & conſeiller au conſiſtoire ſupérieur françois.

MUCHLER (Charles Fréderic) fils de Jean George qui ſuit ici, naquit à Stargard, étudia le droit, & cultiva les muſes. Son Ariſtippe, ouvrage dialogué qu'il ſuppoſe tiré du grec, a trouvé de l'approbation. Sa Bibliothèque des femmes, ſon Dictionnaire d'anecdotes & quelques feuilles hebdomadaires ſemblent n'avoir pas eu le même ſuccès. Mais il n'eſt pas moins reconnu pour un jeune homme de beaucoup d'eſprit & qui a des connoiſſances en pluſieurs genres. Il a fourni quelque choſe à l'hiſtoire de la Poméranie, tirée des archives. Actuellement il eſt ſecrétaire d'un département de guerre & de juſtice à Berlin. Il y a un autre Muchler, maître de langue latine à l'école militaire, frère, je penſe, du précédent, & fils du ſuivant.

MUCHLER

MUCHLER (Jean George) né à Drecho dans la Poméranie ſuédoiſe, étudia la théologie à Greifswalde, & a été long-temps profeſſeur à Stargard dans la Poméranie pruſſienne. Il écrivit ou traduiſit du françois, de l'anglois & de l'italien des ouvrages ſur la religion & la morale, d'autres ſur la littérature, ſur les beaux arts. Il donna enſuite des feuilles périodiques dans le goût du Spectateur, du Hableur, & d'autres pareils ouvrages anglois : l'un a pour titre *le Conteur;* un autre *le Caméléon;* un troiſième *le Paſſe-temps après dîné.* Il quitta ſa chaire au collége de Stargard, & vint vivre comme particulier à Berlin, compoſant ou traduiſant toujours, ou rédigeant des recueils pour ceux qui étudient l'allemand, l'anglois, le françois & l'italien. Vers la fin du règne de Fréderic II, cet eccléſiaſtique patriote propoſa une ſouſcription pour ériger, ſur la place qui eſt devant la bibliothèque royale, un monument à Leibnitz, Lambert & Sulzer, ſavoir une pyramide dont les faces auroient préſenté en médaillon le portrait de ces ſavans célèbres; mais les Juifs voulurent joindre à ce triumvirat leur philoſophe Mendelſohn; & cela fit ſuſpendre l'exécution du projet.

MULLER (Chriſtophe Henri) Zuricois de naiſſance, étoit profeſſeur au collége de Joachimsthal à Berlin, où il entreprit de donner des éditions d'anciens poëtes allemands. Il en a publié quelques-unes, entr'autres une traduction de l'Énéide, qu'il prétend être du treizième ſiècle. Il donna auſſi un discours philoſophique qui a pour titre *le Curé de village le plus heureux des mortels*. En 1785 une noire mélancolie lui troubla l'imagination. Mais jamais homme dans un état de démence ne fut plus traitable & plus honnête. On lui laiſſa une modique penſion ſur la caiſſe du collége, & on lui accorda la permiſſion de ſe retirer à Zurich ſa patrie.

MULLER (George Fréderic) conſeiller de guerre à Berlin. La première de ſes productions littéraires parut en 1760; le titre de *Droit de la guerre pruſſien*, (*Königlich-Preuſſiſches Kriegs-Recht*) pourroit paroître équivoque. Il a donné enſuite une traduction du *Droit de change* de Heineccius, avec des remarques & des additions, & d'autres ouvrages ſur l'économie civile & rurale, & ſur la police. V. *les Buſtes berlinois*.

MULLER (Gérard Fréderic) fils d'un maître d'école à Herford, ville abbatiale de la Weſtphalie pruſſienne. Il étudia ſous ſon père, enſuite à Rinteln, puis à Leipſic, où il s'attacha particuliérement à Gottſched & à Mencken. Lorsque celui-ci, parmi pluſieurs autres ſavans allemands, fut invité à Pétersbourg pour être membre de l'académie que Pierre I projeta, & que Catherine I établit en 1725, il recommanda à ſa place ſon jeune élève Muller; & Laurent Blumentroſt, premier médecin de la cour de Ruſſie, qui étoit à la tête de l'établiſſement, l'accepta pour académicien adjoint. Ces adjoints devoient être en même temps profeſſeurs dans un collége. Agé alors de vingt-un ans, Muller fut deſtiné à enſeigner la langue latine, la géographie & l'hiſtoire. Il aſſiſta à l'ouverture publique de l'académie qui ſe fit en 1726, vingt ans avant le rétabliſſement de celle de Berlin. En 1728 il eut auſſi une place de ſous-bibliothécaire de la cour; & deux ans aprés le préſident de l'académie Blumentroſt le fit membre ordinaire, avec un appointement de ſix cents roubles, & le titre de profeſſeur; il ſe chargea en même temps de rédiger la gazette. En 1731

il demanda un congé pour faire un voyage en Hollande & en France. A ſon retour on le fit voyager dans la Sibérie avec Gmelin, pour faire des recherches ſur l'hiſtoire de ce vaſte pays. Ce voyage dura prés de dix ans, & il parcourut 4480 milles d'Allemagne, qui font 8960 lieues de France environ. Cette abſence de la capitale laiſſa gagner le terrain à ſes rivaux. A ſon retour il ne reçut point les frais de ſon voyage. Il trouva que de jeunes profeſſeurs nouveaux venus avoient obtenu des augmentations d'honoraires qu'on lui refuſa. Le comte de Rozumowsky étoit alors à la tête de l'académie, que Schumacher & Teplow ſes favoris, tous deux ennemis de Muller, gouvernoient deſpotiquement. Il ſouffrit ces torts patiemment, & n'en continua pas moins à travailler avec ardeur. Cependant on fit mine de lui augmenter ſes appointemens; & le préſident Rozumowsky lui fixa en effet mille roubles de penſion, & le déclara hiſtoriographe. Mais on exigea de lui une aſſurance par écrit qu'il reſteroit toute ſa vie attaché à l'académie; on voulut même comprendre ſes enfans dans cet engagement. Il endura toutes ces avanies inſupportables.

Mais il tomba malade; & pendant cette maladie Schumacher & Teplow ſes ennemis lui firent encore eſſuyer de nouveaux déſagrémens & quelques torts. Comme il avoit des talens utiles à l'établiſſement auquel il étoit attaché, qu'il travailloit beaucoup, on le fit ſecrétaire des conférences de l'académie. Il auroit dû par-là jouir de deux mille quatre cents roubles d'appointement; mais les chicanes de ſes rivaux pendant la préſidence de Ruzomowsky, & le déſordre qui ſuivit pendant la préſidence, le réduiſirent à quinze cents roubles. Il s'arrangea avec cela, & il acheta une maiſon. Durant le règne d'Éliſabeth le profeſſeur Muller n'améliora pas non plus ſa condition; & ſous Pierre II on n'eut pas le temps de ſonger à des établiſſemens. Catherine II, parvenue au trône, ſongea d'abord à tout. Un de ſes premiers projets fut d'établir à Moscow une maiſon d'orphelins, & d'enfans trouvés. Mr de Betzkoi, chargé de l'exécution de ce grand projet, vouloit mettre à la tête de l'établiſſement de Moscow Mr Buſching, qui étoit alors recteur d'un collége à Pétersbourg. Mr Buſching refuſa l'offre, propoſa à ſa place le profeſſeur Muller, & en-

gagea celui-ci à l'accepter. Muller eut à Moscow non-ſeulement la direction de la maiſon des orphelins, mais celle des archives de cette ancienne capitale de l'empire ruſſe. On le fit enſuite conſeiller; & ſes appointemens furent portés en tout à deux mille deux cent cinquante roubles. Agé de ſoixante à ſoixante &. dix ans il travailla avec plus d'ardeur que jamais à débrouiller le chaos de l'hiſtoire de Ruſſie. Il eut pendant quelque temps pour co-laborateur Mr Schlœtzer, aujourd'hui profeſſeur à Gottingue. Il a éclairé la géographie de ce vaſte empire; il a jeté quelque jour ſur la vie des anciens czars, & fait connoître les mœurs & les uſages de la nation; & il a même donné des recueils de poëſies ruſſes. Tous ceux qui ont écrit ſur l'hiſtoire de Ruſſie ont profité de ſes travaux. Il paroît cependant qu'ils n'en ont pas été complétement ſatisfaits. Mr Lévêque lui fait quelque reproche, & Mr Schlœtzer de Gœttingue, qui a été en Ruſſie & qui travaille ſur l'hiſtoire de ce pays, paroît même l'accuſer de quelque ſorte de plagiat. On trouve la liſte exacte des ouvrages du profeſſeur Gerard Fréderic Muller à la ſuite de la vie qu'en a don-

née Mr Buſching dans le troiſième volume de ſes biographies.

MULLER (Jean). *V.* le Tome IV.

MULLER (Jean David) paſteur à Stemmern, né à Magdebourg en 1755, a été pendant ſeize ou dix-ſept ans un des maîtres du collége de Kloſterberge. On a de lui des odes, des chanſons, & quelques traductions de poëſies latines.

MULLER (Jean Gottgetreu) né à Calbe, dans le pays de Magdebourg, en 1701. Les controverſiſtes des deux derniers ſiècles trouvèrent dans les animaux de l'apocalypſe les emblèmes des prélats catholiques. L'aſſeſſeur conſiſtorial Muller y trouva les emblèmes de ſes confrères luthériens; & comme recteur d'école il trouva auſſi dans les écoles de ſon pays l'Urim & le Thummim. Son programme *de Scholis purgatoriis*, qui n'eſt pas moins ſingulier, offre un objet plus directement utile. Il faudroit ſans doute qu'il y eût dans tous les pays des écoles où l'on envoyât les jeunes gens corrompus, pour y être corrigés & ſéparés des autres, afin qu'ils ne les corrompiſſent point.

MULLER (Jean Philippe) profeſſeur de chirurgie & de philoſophie à Halle. On eſt ſurpris de voir qu'un chimiſte ait traduit & commenté la *recherche de la vérité* du père Mallebranche.

MULLER (Jean Pierre André) né dans le comté de Mansfeld, étudia, enſeigna, & publia des livres à Halle. Il eſt profeſſeur de théologie à l'univerſité de Butzow dans le Mecklenbourg. Un des ouvrages de ce profeſſeur eſt intitulé: *La Tolérance conſidérée dans ſes juſtes bornes;* imprimé à Leipſic en 1776.

MULLER (Louis) capitaine dans le corps des ingénieurs fixé à Berlin depuis 1787, a compoſé, étant encore dans le rang de lieutenant à Potsdam, un ouvrage qui ſera toujours recherché; c'eſt le *Tableau des campagnes de Frédéric II*, en allemand & en françois. On ne peut guère trouver un ſtyle plus concis, plus propre, ni une exactitude plus parfaite dans les noms, les dates & les lieux. S'il eſt vrai qu'il ait fait retoucher à quelques autres officiers plus lettrés que lui le ſtyle de cet ouvrage, il n'en eſt que plus digne de louange (a). Les plans

(a) V. l'article KNOBEL dans le Supplément.

des batailles y ſont tracés en petit ſur une ſeule grande planche, & très-nettement enluminés.

MULLER (Madame) née à Berlin, a été lectrice de la reine de Suède, mère du roi Guſtave. De Stockholm elle paſſa à Pétersbourg, pour être gouvernante des filles de la générale d'Ismaïlow. On a d'elle des mémoires qui pourroient intéreſſer quelques lecteurs, ſi elle y parloit des intrigues de la cour de Stockholm. On lui a auſſi attribué, mais ſans fondement, la Vie de Juſti, inſérée dans le Journal des ſavans ſous le nom de Mad. M.

MUNCHOW (Louis Guillaume, comte de) d'une ancienne famille de la Poméranie, né en 1709, fit plus pour l'académie que ne fit le comte Dohna; parce qu'il étoit plus inſtruit, plus laborieux & plus zélé. Au moins paroît-il que le corps dont il étoit membre honoraire lui a quelque obligation de ce qu'il ne s'oppoſa point à ſes priviléges, comme ſa place lui en fourniſſoit le moyen. Car étant à la tête des finances il auroit pu la chicaner à cet égard. Mort en 1753.

MURRAY (André). Il y a eu & il y a quantité d'Écoſſois répandus en Danemark, en Suéde, en Pruſſe, en Ruſſie. Celui-ci, né à Mémel l'an 1695 de parens écoſſois, étoit paſteur à Schleswic, lorsqu'en 1737 il fut appelé à Stockholm, & fait aſſeſſeur du conſiſtoire & inſpecteur de l'école allemande de cette ville. On a de lui des ouvrages ſur la théologie, & des ſermons qui ont eu quelques lecteurs dans le temps. Mort en 1771. Deux fils d'André Murray, nés l'un à Schleswic, l'autre à Stockholm, ont été profeſſeurs à Gœttingue, & ont donné à l'Allemagne des traductions de pluſieurs livres ſuédois, & d'autres bons ouvrages. *Putter*, *Meuſel.*

MURSINNA (Chrétien Louis) né à Bielefeld, chirurgien d'un régiment pruſſien d'infanterie, a publié en 1782 & 1783 des recueils d'obſervations ſur la médecine & ſur la chirurgie. Il en avoit donné en 1780 de particulières ſur les fiévres lentes & ſur la dyſſenterie Il eſt d'ailleurs trés-habile oculiſte; & quand il n'auroit d'autre titre pour être eſtimé dans ſa profeſſion, il ſuffiroit peut-être de ſavoir qu'il eſt

chirurgien-major du régiment de Mr de Mœllendorf, gouverneur de Berlin, un des plus grands hommes de guerre de l'armée pruſſienne, qui unit la théorie la plus réfléchie à une grande expérience.

MURSINNA (Samuel) né à Stolpe en Poméranie l'an 1717, mort depuis peu inſpecteur de l'école réformée de Halle. J'ai entendu des ſavans s'applaudir d'avoir étudié ſous Murſinna, lorsqu'il étoit profeſſeur de théologie. Il ne s'occupoit pourtant pas moins d'ouvrages d'autres genres. Il corrigea une traduction des Stratagèmes de Polyen. Il écrivit ſur la Théorie de la terre de Burnet. Il eſt un de ceux qui ſe tinrent le plus conſtamment à l'uſage du latin. Il traduiſit néanmoins de l'anglois en allemand la *Biographie claſſique*. Ce Murſinna ne devoit pas paſſer pour trop crédule, ni pour trop bigot, puisque le docteur Bahrdt a publié quelques-uns de ſes écrits.

MUTZEL (Fréderic Erman Louis) fils du ſuivant, a été fort célèbre à Berlin comme praticien, mais peu connu dans l'étranger comme auteur, puisqu'il n'a donné que deux petits vo-

lumes d'*obſervations médicales & chirurgicales.* Une de ſes cures a fait beaucoup de bruit, & a excité par ſa ſingularité la curioſité des ſavans étrangers; ç'a été d'avoir inoculé la galle à un homme que la mélancolie avoit rendu inſenſible (*a*).

MUZEL *ou* MUZELIUS (Fréderic) naquit à Ruckerodt dans le comté de Wied en Weſtphalie en 1684. Son père étoit curé calviniſte ou réformé, ſa mère fille d'un colonel Henri de Hachenberg. Il vint chercher de l'emploi dans le Brandebourg; & on le fit en 1712 co-recteur de l'école de Kuſtrin. Il ſe maria avec une ſœur de ce baron Stoſch (*V.* STOSCH) ſi connu à Florence comme antiquaire. Vers 1714 il fut transféré à Berlin, & fait recteur du collége de Joachim, qu'il régenta pendant plus de quarante ans. Il étoit actif, laborieux, & zélé pour les progrès de la littérature & de l'hiſtoire. Il a fait des livres élémentaires, & des recueils choiſis de pièces tirées des auteurs claſſiques pour toutes les claſſes. Un de ces livres eſt intitulé *Satura theſium philoſophicarum;*

(*a*) V. les *Souvenirs d'un Citoyen.* Tom. II. p. 312?

un autre *Infundibulum latinitatis* (*l'Entonnoir de la latinité*). On dit que ce livre, ſous ce titre ſi peu noble, & à préſent totalement mépriſé, a été la baſe de la riche librairie de Mr Nicolaï. Muzelius a laiſſé une famille non moins nombreuſe que la liſte de ſes ouvrages; & cette famille, d'abord brillante, courut le ſort de toutes les familles des perſonnes qui font quelque fortune dans de grandes villes. Un de ſes fils devint médecin célèbre; c'eſt celui dont nous avons parlé dans l'article précédent. L'autre voulut par eſprit de libertinage devenir ſoldat, bas-officier; déſerta enſuite, obtint ſa grâce, hérita le cabinet & le nom de ſon oncle maternel, que Charles VI avoit créé baron. La collection que ce baron Stoſch laiſſa à ſon neveu, & que celui-ci vendit à Fréderic II, exiſte encore à Potsdam. Le médecin ſurvécut à ſon fils, & ne laiſſa qu'une fille. Celui qui devint baron Stoſch vécut en gentilhomme rentier & lettré, dans les meilleures compagnies, & ne fut point marié. Le ſeul qui ait laiſſé quelques enfans, eſt mort depuis peu paſteur d'une égliſe réformée à Prenzlow dans le Brandebourg. Il étoit né à Berlin en 1717. On a de lui de l'an 1756

une dissertation sur la religion & les belles lettres; & une autre qui a pour titre *Nouvelles Découvertes de la nature du diable moyennant le jasmin & la poudre à fusil*, publiées en 1770. Croiroit-on qu'en la trentième année du règne de Fréderic II on fît dans son pays de tels ouvrages? Un des fils de ce pasteur de Prenzlow est professeur à Duisbourg.

MYLIUS (Christophe) né en Lusace en 1722, étudia à Leipsic dans les beaux jours de Schlegel, de Gellert & de Zachariæ, & vint ensuite vivre à Berlin, où des amateurs l'entretenoient, pour qu'il les aidât dans leurs travaux sur l'histoire naturelle. Ses amis vouloient même l'envoyer à leurs frais en Amérique, pour faire des recherches & des découvertes; mais il mourut à Londres avant de partir, dans un état misérable, après y avoir dépensé l'argent de la collecte faite pour son expédition en Amérique. Lessing jugea ses écrits posthumes dignes de voir le jour, & les fit imprimer à Berlin. Ils pouvoient valoir quelque chose dans ce temps-là en 1754; mais il n'y a rien d'intéressant que le congé qu'il prit de l'Europe. Il

étoit porté à la ſatire; & ce n'a jamais été par ce genre de poëſie qu'un homme s'eſt procuré du bien-être. *Kutner*, & *Not. part.*

MYLIUS (Guillaume Chriſtel Sigismond) né à Berlin l'an 1754. Il a étudié en droit; mais ſon goût paroît décidé pour la belle littérature. Il a fait quelques petites pièces badines aſſez agréables, & a traduit du françois *le Candide* ou *l'Optimisme* de Voltaire, *Gil-Blas* de le Sage, l'*Hiſtoire des Flibuſtiers*, la *Vie de mon père* de Rétif de la Bretonne, & *les Contemporaines* du même auteur, le *Compte rendu* par Mr Necker, les œuvres du philoſophe de Sans-Souci, & beaucoup d'autres ouvrages. L'éloge qu'on fait de ce traducteur dans les *Buſtes*, nous a été confirmé par des perſonnes qui ont tout le droit poſſible d'en juger. Il connoît parfaitement la littérature étrangère, ſurtout la françoiſe. Il ſait choiſir ce qui mérite d'être traduit, & le rend en allemand avec propriété, avec élégance; & s'il y ajoute des remarques, elles prouvent qu'il a très-bien ſaiſi le fort & le foible de ſon auteur.

N.

NACHTIGAL (J.... C.... C....) co-recteur de l'école du Dôme à Halberstadt, a donné des extraits latins tirés de Cornélius Népos & de Justin, à l'usage des écoliers, & un petit recueil de passages choisis tirés des livres hébraïques. Mort en 1783.

NAGEL (Christian Gottlob) prédicateur luthérien dans un village de la principauté de Brieg, a publié quelques cantiques pour les soldats de la garnison dont il étoit aumônier, avec quelques prières, & une harangue prononcée lorsqu'on bénit les drapeaux du régiment.

NAGEL (Joseph Antoine) né à Rietberg en Westphalie en 1717, président & directeur de la faculté philosophique à l'université de Vienne, où vraisemblablement il fut attiré par le prince de Kaunitz, héritier par femme des anciens comtes de Rietberg. C'est M. Nagel que la commission chargea de rédiger un cours de mathématiques à l'usage des écoles des états autrichiens. Cette compilation, tirée des ou-

vrages

mes de Wolff, a pour titre : *Mathesis wolffiana*, imprimée à Vienne en 1776. A cette époque Wolff ne régnoit déjà plus dans les écoles pruſſiennes ; & cet ouvrage ſert à prouver, comme tant d'autres, qu'en Autriche les ſciences ne ſont pas ſi avancées qu'en Pruſſe, malgré la protection que leur avoit accordée Marie Thérèſe.

NAPIERSKY (Jean Gottfried) né dans la Pruſſe occidentale en 1714, eſt depuis long-temps premier paſteur & inſpecteur à Landshut en Siléſie. Il a donné des ouvrages ſur la religion luthérienne, des ſermons, des lettres paſtorales, (*Hirtenbriefe*,) & un livre de cantiques, & a fourni des articles à un journal intitulé Bibliothèque de Brême & de Verden. *Goldbeck*, & *Meuſel*.

NAUMANN (Bernard) médecin ou docteur dans la ſcience vétérinaire à Halle, a donné un ouvrage dans le genre qu'il cultive. Un autre Naumann, autrefois quartier-maître d'un régiment pruſſien, a écrit ſur les campagnes des armées pruſſiennes ; il a auſſi publié quelques poëſies, & des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire moderne. *Meuſel*, date de l'an 1784.

NENCKE (Charles Chriſtophe) auditeur du bataillon de grenadiers qui eſt à Treuenbritzen. Une deviſe qu'on mit à ſon buſte, *Veritas odium parit*, *la vérité nous fait haïr*, annonce aſſez clairement que ſes premiers écrits & le genre auquel il s'eſt attaché, devoient lui faire des ennemis. Nous ne rapporterons pas ici toûs les titres des ouvrages que ce jeune avocat littérateur a déjà compoſés ou traduits du françois. Je n'indiquerai que la tragédie intitulée *Carvallo*, ou *la malédiction des ancêtres*, & une autre pièce dramatique d'un genre & d'un goût ſinguliers, qui a pour titre *Juliette Grunthal*, ou *les ſuites des penſions*; diviſée en ſept actes. Il a traduit *le Payſan perverti* de Rétif de la Bretonne, dans l'intention de guérir le bas peuple allemand de l'envie dangéreuſe de s'élever. Il a auſſi travaillé à des ouvrages périodiques, particulièrement à la *Olla Podrida*, (*V.* KNUPPEL) & on croit qu'il eut part aux Buſtes berlinois des ſavans & des artiſtes. Si Mr Nencke n'avoit pas écrit avant que Mr de Mirabeau vînt en Allemagne, on le croiroit proſélyte de ce fameux écrivain & depuis un an fameux démagogue. Tous ſes ouvrages re-

ſpirent la haine contre le deſpotisme miniſtériel (a). Il a écrit ſur le ſyſtème phyſiocratique, & traduit en allemand les recherches ſur différens objets d'économie du comte de Bruhl. Il ſeroit difficile de lui refuſer la qualité d'économiſte philoſophe & profond, & dont les maximes miſes en pratique ſeroient d'une grande utilité au genre humain.

NERGER (Jean Gotthard) maître de philoſophie à Francfort ſur l'Oder, eſt un des premiers qui ayent donné en Allemagne des abrégés hiſtoriques, ou tableaux ſtatiſtiques, que les Anglois avoient mis à la mode. M. vers l'an 1757.

NETTELBLADT (Daniel) né à Roſtock l'an 1719. Pour faire plaiſir à ſon père il avoit commencé à étudier la théologie ſous le célèbre Æpinus; mais dès qu'il fut maître de lui-même il ſe voua à la juriſprudence. Il s'attacha comme compagnon d'étude & de voyage

(a) *Wir wünſchen, daſs Herr Nencke, welcher Muth zu haben ſcheint, dem Deſpotismus jeder Art entgegen zu gehen, durch keine Verhältniſſe, die ſchon ſonſt manchen Freund der Publicität unter ihr Joch gebeugt haben, verhindert werden moge, der Göttin Wahrheit ferner zu huldigen.* Buſch.

à deux gentilshommes mecklenbourgeois; & il quitta Roſtock pour aller à Marpourg entendre Wolff, lorsque ce fameux philoſophe y enſeignoit. Wolff ayant été rappelé à Halle, Nettelbladt y alla auſſi en 1742; & deux ans après il y fut fait profeſſeur, & il l'eſt depuis quarante-quatre ans. La plupart des miniſtres & des magiſtrats pruſſiens ont été ſes diſciples. Quelques-uns de ſes ouvrages ont été imprimés en Italie; quelques autres ſur le droit germanique, ſurtout à l'égard de l'élection des empereurs, n'intéreſſent que les Allemands. Il en fit un ſur le droit qu'ont les eccléſiaſtiques proteſtans de ſuccéder aux fiefs, ouvrage qui pourroit être de plus grande utilité pour les prélats catholiques, & ſurtout pour des évêques d'Osnabruck & de Lubeck. Nous avons vu chez ce profeſſeur une collection très-conſidérable de diſſertations, qui moyennant une bonne table fourniroit une véritable bibliothèque univerſelle pour les juriſconſultes de tous les pays de l'Europe. La collection complète de ſes propres ouvrages ne formeroit guère moins qu'une encyclopédie juridique; mais elle ſeroit moitié latine, moitié allemande. Lorſqu'en 1789 on

parla de donner un chancelier à l'université, place qu'on avoit laissée vide trente-cinq ans, après la mort du baron de Wolff, Mr Nettelbladt parut y aspirer. Et si une profonde érudition dans la science des lois étoit une qualité essentielle pour cette charge, Mr Nettelbladt avoit tous les droits possibles d'y prétendre. Mais on crut qu'il falloit des qualités plus directement utiles pour le bien de la chose.

NEUFVILLE (Robert) né à Breslau l'an 1728, employé à Glogau, a traduit de l'anglois du chevalier Guillaume Hoyd un ouvrage intitulé *la Laideur*; & il a fourni quelques essais à des rédacteurs de feuilles périodiques.

NEUMANN. Il y a de ce nom un ministre du saint évangile à Kœnigsberg, nommé Jean David, auteur de quelques catéchismes; & il y a dans la nouvelle Marche un cultivateur, nommé Jean Frédéric, qui a fait des livres sur l'amélioration du blé & sur d'autres sujets d'économie rurale.

NEVRON (Pierre Joseph) né à Brandebourg en 1740. Je ne sais pourquoi le feu roi

de Pruſſe, qui cherchoit des profeſſeurs & des maîtres françois pour les collèges des gentilshommes & des cadets, n'a pas employé celui-ci qui étoit né ſon ſujet, & que le général Fouquet auroit pu lui recommander. Quelle qu'en ſoit la cauſe, Mr Neyron enſeigna comme particulier à Gœttingue, où il avoit auſſi fait ſes études. Il a traduit un traité du célèbre Putter *ſur la contrefaçon des livres*, & il a donné en françois & en latin des ouvrages très-eſſentiels ſur des ſujets de droit public; un, par exemple, eſt un *précis des droits & des obligations que les états ſe ſont acquis & s'impoſent par des conventions & des uſages reçus, que l'intérêt commun a rendus néceſſaires.* Le duc de Bronswic, parmi un grand nombre de ſavans diſtingués qu'il a attachés à ſa cour, à ſon univerſité de Helmſtedt, & au collége carolin, attira auſſi Mr Neyron en 1782. *Putter.*

NICHELMANN (Chriſtophe) né à Treuenbritzen l'an 1717, a été muſicien au ſervice du roi de Pruſſe. Je le nomme ici, parce que c'eſt un des cinq ou ſix muſiciens qui'ont écrit ſur la muſique, & particuliérement ſur la muſique françoiſe & italienne. Mort vers 1770.

NICOLAÏ (Erneſt Antoine) né à Sondershauſen dans la Thuringe, étudia à Jéna, & à Halle, où il fut fait profeſſeur extraordinaire de médecine. En 1748 il fut appelé à Jéna, & eut une place de profeſſeur ordinaire. Il y vécut près de trente ans, étant mort vers l'an 1778. Ses ouvrages, tant en latin qu'en allemand, ſont utiles; mais ils ne ſemblent guère offrir que ce qu'on apprend dans bien d'autres livres. *Bœrner.*

NICOLAÏ (Fréderic) ſavant libraire de Berlin, eſt né dans cette ville en 1733. Son père avoit déjà fait dans le commerce de librairie quelque fortune, non par de grandes entrepriſes, ni par des ouvrages de ſa compoſition & de ſa rédaction, comme le fils a fait dans la ſuite; mais par une eſpèce de monopole de livres élémentaires compoſés par des maîtres d'école, tels que *l'Entonnoir de la latinité* de Muzelius, & le *Catéchisme hiſtorique* de Hilmar Curas. Ce bon libraire fit étudier ſes fils; & il eut la ſatisfaction d'en voir un profeſſeur à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder; enſuite directeur d'une grande école & paſteur à Zerbſt. Fré-

deric, qu'on destinoit au mécanisme du commerce, & qu'on n'envoya point aux universités, surpassa son frère en réputation comme savant & auteur. Le premier fruit de ses études faites à Berlin, & de ses entretiens avec les professeurs de Leipsic, où il alloit à la foire comme associé ou commis de son père, est une dissertation imprimée à Halle en 1753, sur un point d'histoire littéraire de la grande Bretagne, à savoir si Milton avoit copié son Paradis perdu de quelques poëtes latins modernes, comme on l'a prétendu. Il semble que son frère ait eu part à cet essai. Depuis lors pendant sept ans entiers Mr Nicolaï ne parut plus comme auteur. Mais à la mort du major de Kleist, il donna un éloge de ce soldat poëte. Sept ans se passèrent encore avant qu'on vît bien paroître de lui. En 1767 il donna aussi la Vie ou l'éloge de Thomas Abbt. Cependant, peu avant la mort de Kleist, il s'étoit déjà chargé de la rédaction d'un ouvrage périodique, auquel d'autres jeunes littérateurs travailloient de concert avec lui. On intitula cet ouvrage *Lettres sur la littérature moderne.* En même temps Mr Nicolaï donna un recueil de différens écrits

pour servir aux progrès des belles lettres & des arts libéraux.

§. 1. *Sa Bibliothèque universelle* commença à paroître en 1765, un siècle après que le Journal des savans a commencé en France. Cette Bibliothèque est un des meilleurs journaux qu'on ait depuis l'invention de ce genre d'ouvrages; & a rapporté pendant long-temps des sommes très-considérables au rédacteur. Aussi Mr Nicolaï s'y est-il pris d'une manière fort propre à en soutenir la réputation & le débit. Il n'y a guère d'articles de sa composition. Il les commet secrétement à différens professeurs & autres savans dans toutes les parties de l'Allemagne, & il les leur paye, deux, trois, quatre louis la feuille. Par-là il peut prétendre qu'ils soient soignés tant pour la matière que pour le style; & les co-laborateurs ou commis, très-sûrs de n'être pas compromis, disent avec liberté leur sentiment sur les ouvrages qui paroissent. C'est une véritable administration qu'il a établie dans son cabinet, & qui est plus propre à exécuter de pareilles entreprises que ne le seroit aucune société, aucune académie fondée ou protégée par le gouvernement. Le succès prodigieux

qu'eut en Allemagne cette Bibliothèque périodique, excita enfin l'émulation. Il s'en commença une autre à Jéna sur le même pied, avec la même liberté de jugement; & l'on dit que ce nouveau journal, parmi une foule d'autres, a un peu diminué le débit de celui de Nicolaï, qu'on trouve d'ailleurs un peu trop théologique ou anti-théologique. L'exécution typographique est peut-être la partie la moins louable de cet ouvrage, quoiqu'un libraire en soit l'auteur principal. On ne s'avisoit pas même de mettre en doute s'il falloit substituer les caractères latins aux gothiques. Le papier est en Allemagne généralement plus mauvais que ne l'est dans les autres pays celui des gazettes & des journaux. Ce n'est pas la faute de Mr Nicolaï (a). Il y a déjà de cette bibliothèque plus de cinquante volumes.

§. 2. En 1768 Mr Nicolaï donna une description des deux résidences royales de la maison

(a) Nous avons parlé dans l'*Introduction*, de la mauvaise qualité du papier qu'on fait en Allemagne, malgré que ce soit un pays où l'on use de toiles plus fines, par exemple, qu'en Italie. Voici d'où cela vient. Les servantes, les domestiques, & tout le bas peuple de chez qui sortent les chiffons dont on fait le papier, brûlent ces chiffons pour faire une poudre qui leur tient lieu d'amadou, pour allumer de la chandelle ou du feu.

de Pruſſe, Berlin & Potsdam. Il employa différentes perſonnes à compoſer cette topographie, & ſe procura des chefs ou des commis de chaque dicaſtère, de chaque établiſſement, les détails néceſſaires, qui ſont par conſéquent aſſez exacts. Il ſe ſervit d'un ſoldat lettré & entendu dans pluſieurs matiéres, pour ſe procurer une notice ſur des manufactures. (*V.* JACOBSON.) C'eſt ce même ſoldat qui compila par commiſſion du même libraire les deſcriptions des métiers. Il eſt vrai que le ton en eſt un peu celui d'un écrivain louangeur. Mais cela étoit d'autant plus naturel, que ni Mr Nicolaï, ni ſon devancier Kuſter, n'avoient vu ni de plus anciennes ni de plus grandes villes. La premiére édition, la ſeule qui ſoit traduite en françois, étoit en un ſeul volume; la ſeconde étoit en deux; la troiſiéme en trois. La ville gagnoit ſinon en étendue, puiſque l'enceinte eſt

Cela eſt connu. Ce qui ne l'eſt peut-être pas, c'eſt que Frédéric II, à qui Mr le comte de Luſi fit cette obſervation, ordonna que ceux qui vendent les briquets & les pierres à feu, vendiſſent auſſi de l'amadou. Mais le peuple continue à ſe ſervir de chiffons brûlés. Il faudroit que les paſteurs, plutôt que les miniſtres d'état, priſſent ſoin d'inſtruire ſur ces miſéres les gens de la campagne, d'où ſortent les valets & les ſervantes.

reſtée telle qu'elle étoit à la mort de Frédéric Guillaume I en 1740, du moins en beauté d'une année à l'autre, par la quantité de maiſons que Fréderic II faiſoit bâtir. Dans trois ou quatre ans d'ici l'ouvrage ne ſera pas hors de proportion, s'il ſe trouve augmenté d'un quart ou d'un tiers. Il n'y a pas deux mois, au moment que j'écris ceci, à la fin de l'année 1789, qu'un voyageur venant des pays méridionaux, qui n'avoit vu que la traduction françoiſe, dit à Mr Nicolaï qu'il trouvoit ſa topographie trop diffuſe. L'auteur lui répondit fort ſenſément qu'il étoit bien difficile d'être court. Mr Nicolaï a trouvé les premières traces de ſa deſcription de Berlin dans celle de Kuſter. Mais Kuſter, & Muller ſon co-laborateur, l'avoient faite en maîtres d'école eccléſiaſtiques, & Nicolaï la fit en homme d'état & en philoſophe, autant qu'on peut être philoſophe dans de pareils ouvrages. Cependant le travail de ces deux topographes qui l'avoient précédé, dut l'entraîner dans des longueurs. On craint toujours qu'on ne trouve pas dans notre livre tout ce qu'on trouve dans les autres; & quand ce ne ſeroit que pour alléguer les motifs des omiſſions &

pour noter les mépriſes des écrivains précédens, on eſt forcé de s'étendre par-ci par-là. Une deſcription de Rome, de Paris, de Londres, de Naples, de Séville, &c. occuperoit une bibliothèque. Malgré ces longueurs l'ouvrage eſt bien fait; & s'il eſt beaucoup trop étendu pour un voyageur qui ne paſſe que quelques ſemaines à Berlin, il eſt toujours intéreſſant pour ceux qui y ſont domiciliés & qui y ont vécu des années entières.

§. 3. A peine Mr Nicolaï avoit-il achevé ce pénible ouvrage qu'il en entreprit un autre d'une nature totalement différente; ce fut un roman qu'il intitula *la Vie & les ſentimens de Mr le maître Sebald Nothanker*. Il eſt un peu dans le goût de Fra-Gerondio de Campazas, du père Iſla célèbre Eſpagnol; mais plus dans celui de *l'Andrews* de Fielding. Les héros du roman ſont des curés luthériens; les héroïnes ſont leurs épouſes ou leurs filles. On prétend que Madame Nicolaï, femme d'eſprit & fort inſtruite, a contribué à cet ouvrage, & qu'elle a fourni à ſon mari pluſieurs portraits de femmes qui ornent cette galerie bourgeoiſe. Il y entre quelques militaires & quelques autres perſon-

nages ſubalternes. L'ouvrage eſt agréable, inſtructif, & bien écrit; mais l'intérêt n'eſt pas proportionné à la longueur du roman, qui eſt au moins deux fois plus étendu que les Aventures de Télémaque. Auſſi paroît-il n'avoir intéreſſé que les Allemands des environs de ſon pays; & il n'a pas eu dans l'étranger la vogue qu'ont eue les Souffrances de Werther par Mr Gœthe, ni même Robinſon le jeune par Mr Campe. Cependant beaucoup de connoiſſeurs donnent la préférence au roman de Nothanker ſur ces derniers. Mr Nicolaï ſentit peut-être que ce qui lui manquoit pour mettre plus d'intérêt dans ſes livres, c'étoit la connoiſſance d'un plus grand monde. A quarante-huit ans il ne s'étoit pas encore écarté de la route de Berlin à Leipſic, & de Leipſic à Halle. Son commerce, ſon ménage, l'éducation de ſes enfans l'avoient empêché de ſatisfaire le déſir qu'il avoit de voyager pour s'inſtruire. „ Je ſouhaitois, dit-il dans ſon introduction, Tome I, „ de faire un voyage dans lequel je puſſe avec „ les ſcènes variées de la nature obſerver les „ hommes, leurs mœurs, leur induſtrie, &c". Enfin lorſque ſon fils aîné fut dans l'âge où il

pouvoit voyager avec profit, Mr Nicolaï ſe mit en route, & conduiſit ce fils avec lui. Il prit toutes les meſures, il fit tous les arrangemens néceſſaires pour voyager avec toutes ſortes de commodités & avec profit. Une partie du premier volume de la longue deſcription de ce voyage, contient un détail des préparatifs, & particulièrement d'un odomètre (*Wegmeſſer*) au moyen duquel on compte les milles par le nombre des tours que fait la roue de la voiture. Mr Nicolaï, parti de Berlin avec ſon fils le 1 de Mai, alla à Leipſic vers la fin de la foire; de là à Jéna, enſuite à Cobourg, au monaſtère de Banz, à Steehof; puis dans le margraviat d'Anſpach, à Erlang, à Heilbron, autre monaſtère changé en école; après cela à Nuremberg, ville de la Franconie, & jadis très-floriſſante par le commerce qu'elle faiſoit & l'induſtrie qui y régnoit. Un gentilhomme très-inſtruit, Mr de Murr, ſervit de guide au voyageur berlinois par la deſcription des choſes remarquables de cette ville, qu'il avoit publiée trois ans auparavant en 1778 (a). Mr Nicolaï s'arrêta préciſément un mois à Nuremberg; il en partit le 1 de Juin pour

(a) *Nicolai*, Tom. I. p. 208.

aller à Altorf & à Ratisbonne ; & de là il prit la route vers Vienne le long du Danube. De Vienne il alla en Hongrie. Ce voyage de Nuremberg à Ratisbonne, à Paſſau, à Vienne, à Presbourg, & de là à Munich en repaſſant par Vienne, fut de trente-ſept ou trente-huit jours ; car il repartit de Vienne le 5 Juillet (a). Il s'arrêta trois à quatre jours à Munich, d'où il partit pour Augsbourg le 12 du même mois. Il repartit d'Augsbourg pour Ulm, qui n'en eſt éloigné que de quelques heures. Ce voyage de deux mois & demi par la Thuringe, la Franconie, l'Autriche, la Bavière, & une partie de la Souabe, a fourni au voyageur le ſujet de huit volumes in-8° aſſez conſidérables. L'on penſe bien qu'il n'a eu que le temps d'y acheter quelques livres, & de s'y procurer quelques correſpondans qui dans la ſuite lui en ont envoyé ou indiqué d'autres pour remplir ſes volumes. Cependant il fit ſes réflexions ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. De retour à Berlin, il ſe mit inceſſamment à rédiger ces matériaux ; & les deux premiers volumes parurent en 1783. Le premier

(a) Voyez le Tome VI, p. 491 & 499.

nier intéressa assez les lecteurs par les descriptions des établissemens, des mœurs & coutumes, de l'état du commerce & des arts de Nuremberg. Mais le second, où il parle de l'Autriche, lui attira des querelles. Un poëte littérateur de Vienne, devenu aussi libraire & rédacteur d'ouvrages périodiques, comme Mr Nicolai, n'épargna ni railleries ni sarcasmes dans son journal, qui a pour titre *Realzeitung*. Cela ne fit qu'augmenter la longueur du voyage de Mr Nicolai, qui continua à écrire sur Vienne, sur la Bavière, sur Augsbourg, & surtout contre les catholiques de tous ces pays. Et c'est par là que cet ouvrage est si volumineux. Quelques souscripteurs se récrièrent d'abord. Mais il fallut prendre, & l'ouvrage n'en est pas moins débité. L'auteur y insère des lettres vraies ou supposées contre ceux qu'il appelle fanatiques, particulièrement contre le docteur Lavater de Zurich, & l'excellent Mayer. Mr Garve, protestant de religion, mais très-sage & très-modéré, & plus instruit de l'esprit du catholicisme que Mr Nicolai, (qui, dans sa vie, passa en tout sept à huit semaines dans des pays catholiques, guidé sans doute le plus souvent par

des perſonnes ou non-catholiques, ou ignorantes dans leur propre religion;) Mr Garve, dis-je, tâcha de lui perſuader qu'il étoit dans l'erreur. Mr Nicolaï crut devoir ſe juſtifier; & la moitié du ſeptiéme volume comprend la réponſe qu'il a faite au philoſophe ſiléſien. Dans le huitiéme, où l'on s'attendoit à trouver la ſuite du voyage d'Ulm en Suiſſe, on trouve les remarques ſur Lavater & Sayler, qui n'occupent pas moins de cent quatre-vingt-ſix grandes pages & aſſez bien ſerrées. Si Mr Nicolaï avoit jamais eu à faire avec des diſciples des ſolitaires de Port-Royal ou de Febronius, ceux-ci lui euſſent obſervé que la plus grande partie de ce qu'il reléve dans le culte catholique, n'eſt rien moins que conforme aux dogmes & à la véritable diſcipline du catholicisme. Car on peut être très-bon catholique ſans les pagoderies des Bavarois. Avant la relation de ſon voyage, Mr Nicolaï avoit publié un eſſai ſur les imputations faites à l'ordre des templiers, où par forme d'appendice il reléve l'origine des francs-maçons. Car il prétend trouver la franc-maçonnerie dans la conſtitution des templiers. Cet ouvrage fit

alors du bruit. Mais la deſcription volumineuſe de ſon voyage qui ſurvint, parut l'enſevelir. Un homme comme Mr Nicolaï, extrêmement public par ſa réputation, par l'édition de ſa bibliothèque, par ſon commerce, devenu controverſiſte par occaſion, eſt facilement entraîné dans tout ce qui nourrit la curioſité des lecteurs. Et il eſt impoſſible que toutes ſes productions offrent le même intérêt, ou qu'elles parviennent à un point égal de maturité. Nous ne ſaurions diſſimuler, que ſi la relation de ſon voyage, par exemple, reſſemble beaucoup trop à un magaſin ſtatiſtique, & quelquefois théologique, le recueil des anecdotes ſur la vie de Fréderic II manque d'objet & d'enſemble (a).

§. 4. En liſant ſes derniers ouvrages, il ſe préſente une réflexion très-eſſentielle, & qui eſt de notre ſujet; c'eſt que les auteurs les plus renommés, les plus eſtimés risquent de gâter dans la ſuite ce qu'ils ont fait au commence-

(a) *Elles ne ſont pas non plus tout-à-fait ſûres ces anecdotes. Malgré cela nous ne pouvons ſouſcrire au jugement qu'ont porté ſur cet ouvrage les auteurs du journal encyclopédique, 15 Juin 1790, qui nous tombe ſous les yeux au moment que nous revoyons cet article. Mr de Catt contredit ouvertement & avec aſſurance ce qu'on y lit au ſujet du marquis d'Argens.*

de leur carrière; & qu'il eſt par conſéquent d'une très-grande importance qu'ils ne le négligent point, & qu'ils n'abuſent pas de leur crédit. Mr Nicolaï n'ignore pas le reproche qu'on a fait à Juſte Lipſe, un des triumvirs de la littérature de ſon pays & de ſon temps, qui changea de ſtyle dans ſon âge avancé, & ne changea pas avec avantage. Mr Nicolaï eſt un des auteurs qui ont travaillé avec ſuccès à former le goût de la nation & à épurer la langue. Il eſt grand zélateur de la gloire nationale. Il ne doute pas que la langue allemande ne ſoit très-riche de ſon fonds & très-expreſſive. Mais que feront les jeunes écrivains s'ils ſe modèlent ſur les derniers écrits de Mr Nicolaï? Et quelle idée donneroit-on aux étrangers qui cherchent à connoître la littérature allemande? Les uns à l'exemple d'un auteur célèbre ſe croiront tout permis; ils diront qu'Horace, le premier & l'éternel maître de tous les bons écrivains, avoit tort de blâmer Lucilius de ce qu'il avoit mêlé le grec avec le latin dans ſes ſatires: *Quod verbis Græca latinis — Miſcuit.* Les étrangers qui trouveront dans ces anecdotes (& s'il faut le rappeler ici, dans le roman de Sé-

bald Nothanker) cette foule de mots françois tout purs ou germaniſés, quelle eſt donc, diront-ils, la pureté qu'on prétend avoir ramenée dans le langage que Luther avoit fixé ? Qu'ont-ils fait de pire les Gundling & les autres littérateurs du règne de Fréderic Guillaume I, que ne font ceux qui vivoient ſous Fréderic II & qui vivent ſous Fréderic Guillaume II? Sans doute Mr Nicolaï alléguera l'exemple des Anglois, qui de nos jours ont changé la moitié de leur langage, en adoptant les mots françois modernes à la place des mots gaulois ou celtiques, ſaxons, & danois. On pourroit lui répondre que le génie différent des deux langues rend les Anglois plus excuſables que les Allemands dans cette révolution du langage. Mais après tout ne faudra-t-il pas que nos zélés Allemands, qui ont tant montré d'antipathie, & même de mépris pour la nation françoiſe, conviennent que c'eſt d'elle qu'ils apprennent le langage de la raiſon, des arts, de la philoſophie, du goût?

§. 5. Il nous faudra revenir peut-être encore plus d'une fois ſur cet article, qui nous ſemble intéreſſant, vu la vogue que prend la

langue allemande (a). Nous eſpérons, en attendant, que la facilité de Mr Nicolaï à adopter des mots françois, l'engagera comme auteur & comme libraire à introduire ou à rendre plus communs dans les imprimeries allemandes les caractères latins. Il a tant d'autres titres pour être placé parmi les Manuce, les Étienne, les Pagliarini, imprimeurs célèbres par leur littérature, que tous ceux qui l'eſtiment ſouhaiteroient pour ſa gloire qu'on eût lieu de le citer auſſi parmi ceux qui ont fait époque dans les annales typographiques. Nous ſavons bien qu'il n'eſt pas imprimeur, puiſque ces deux profeſſions ſont ſéparées en Allemagne; au lieu qu'en Italie & ailleurs elles ſont très-ſouvent unies. Mais Mr Nicolaï, qui fait imprimer beaucoup pour ſon compte, pourroit facilement porter les imprimeurs à ſe fournir de meilleurs caractères (b). Que deviendroit alors ce fonds de caractères allemands employés jusqu'ici ? Ce que ſont devenus en Italie les caractères d'Alde Manuce, qu'on appeloit *aldini*, *corſivi*, ou italiques, de-

(a) V. ci-après les art. STOSCH S. J. F. & WOLFF C., & les *Prolégomènes* du Tome IV.

(b) V. l'INTRODUCTION, Sect. XIII.

puis que Paul Manuce & tous les grands imprimeurs en Italie, en France, en Flandre eurent adopté les caractères romains ou *ronds*. On facilitera par-là aux étrangers l'étude de la langue allemande, & aux Allemands mêmes la lecture des livres nationaux, moyennant quelques légères additions faites aux élémens de la grammaire. Car il eſt à remarquer qu'en employant les caractères ordinaires pour imprimer des mots françois, on embarraſſe très-fort le peuple qui lit beaucoup en Allemagne, & qui ne peut pas lire les mots françois comme il lit les mots italiens & latins. Je dis plus; & Mr Nicolaï n'en ſera pas fâché, tout bon Allemand qu'il eſt, & fort peu partiſan de la nation françoiſe; quelque difficulté qu'ayent les autres nations à lire & à prononcer le françois, où très-peu de lettres & de ſyllabes conſervent la valeur, l'expreſſion qu'elles ont en Italie, en Allemagne, il eſt ſûr qu'à force d'introduire des mots françois dans les livres & les gazettes allemandes, on faciliteroit la ſubſtitution du françois à la place du latin pour ſervir de langue de communication. Mr Nicolaï a auſſi quelqu'autre rapport avec Henri Étienne & les frères Pagliarini. Le

premier fut accuſé en France d'être calviniſte ou de la religion réformée; les derniers ont de nos jours eſſuyé quelque perſécution ſous un pontificat jéſuitique, parce qu'ils paſſoient pour janſéniſtes. On ſait que Mr Nicolaï a été regardé à Berlin comme déiſte. Nous n'avons rien à dire là-deſſus, ſinon qu'il doit dans un ſens être très-orthodoxe, puisqu'il eſt fort lié avec les principaux paſteurs de ſa communion, & que les plus ſavans parmi les eccléſiaſtiques du pays où il eſt né & où il vit en parlent avec eſtime.

NICOLAÏ (Gottlob Samuel) frère aîné du précédent, né à Berlin en 1725. Il étudia à Halle, ou il fut fait maître-ès-arts, & docteur en théologie. Après quelques autres emplois il eut la cure luthérienne de la Trinité à Zerbſt. Son zèle pour la littérature nationale, & les efforts qu'il fit pour aider à ſon avancement, lui font d'autant plus d'honneur qu'il auroit pu figurer beaucoup dans la littérature ancienne, c'eſt-à-dire en écrivant en latin. Il eſt presque le ſeul eccléſiaſtique qui entre 1750 & 1760 n'a écrit qu'en allemand, & en très-bon allemand, à ce qu'il paroît. On peut le compter

autant que qui que ce ſoit parmi les pères de la littérature nationale. Il a fait l'oraiſon funèbre du major Kleiſt, poëte célèbre. Ce ſage théologien littérateur ne s'attendoit pas à le ſuivre de ſi près au tombeau. Il eſt mort encore plus jeune que Kleiſt, en 1765. Par ſes conſeils, ſon exemple il a mis ſon frère cadet Frédéric ſur la voie de la bonne littérature. Car on a de ce théologien deux ouvrages de la même nature, & faits avec le même deſſein de perfectionner le goût de la nation, publiés avant que ſon frère, deſtiné à la librairie, penſât à faire des livres. Il n'avoit pas le génié de ſon cadet ; mais il contribua à inſpirer à celui-ci le bon goût, l'amour de l'étude, & une eſpèce de patriotisme littéraire.

NICOLAÏ (Otton Nathanaël) mort curé à St Ulrich à Magdebourg en 1778. Il a écrit ſur différens livres de la bible. Voici le titre de deux de ſes diſſertations, dont l'une ne dut pas plaire aux Juifs, & l'autre doit faire rire ceux qui ne croient pas au diable : *De la vigne judaïque du Seigneur bien cultivée, mais cependant ſtérile.* La ſeconde eſt, *qu'un diable eſt pire qu'un diable.*

NIEKAMP (Jean Louis) fils, je penſe, d'un prédicateur de ce nom dont parle Jœcher, a fait un abrégé de l'hiſtoire des miſſions luthériennes aux Indes orientales, pour leſquelles il y a une fondation dans la maiſon des orphelins de Halle. Il la pouſſa juſqu'à l'an 1737. Elle a été continuée par Michel Meyer.

NIÉMANN (Jean Chriſtophe) médecin & conſeiller de cour du margrave de Schwedt, fils d'un aubergiſte dans le pays d'Anhalt, né en 1750, a fait quelques ouvrages ſur la médecine à l'âge de vingt-deux & vingt-quatre ans. Depuis 1776 il n'a plus rien publié ſous ſon nom. J'ignore s'il continue à fournir des articles au *Magaſin pour les femmes* qu'on entreprit de donner à Halle en 1777.

NIEMEYER (Auguſte Erman) né à Halle en 1754, eſt redevable de ſon éducation à une femme à laquelle il n'appartenoit point, & à laquelle il rend à préſent le bien qu'elle lui a fait lorsqu'il étoit enfant. Ce jeune eccléſiaſtique de la religion réformée, par ſa figure, ſon eſprit, ſa conduite & ſes connoiſſances, fe-

roit fortune dans tous les pays chrétiens. Il ſeroit ſurtout chéri des dames dévotes. Et quand on le connoît, on n'eſt pas ſurpris qu'à l'âge de trente ans il ait réuni trois ou quatre emplois qui ſemblent faits pour des hommes ſexagénaires. Il eſt cependant profeſſeur de théologie & directeur de la maiſon des orphelins, & d'un collége qu'on appelle le *Pædagogium*; & cela dans ſa propre patrie, où il n'avoit ni père ni oncle qui l'aidaſſent à faire ſon chemin. A vingt ans il avoit déjà donné les deux premières parties des Caractères tirés de la bible, dont le ſuccès a prouvé qu'il les avoit bien ſaiſis. Son Caractère de David peut ſervir de réfutation à la brochure impie & indécente de Voltaire, connue ſous le titre de *l'Homme ſelon le cœur de Dieu.* Tant ces caractères que les autres ouvrages de Mr Niemeyer ſur l'éducation, ſont écrits d'un ſtyle qui charme & qui entraîne. Mr Niemeyer a donné une édition de l'Iliade d'Homère d'après celle de Clarke, ainſi que de pluſieurs tragédies d'Euripide.

NIEMEYER (David Gottlieb) frère du précédent, né en 1748, mort en 1788 à Halle, où il étoit diacre à l'égliſe de Glaucha, n'a fait

que des ſermons, & a publié quelques ouvrages pour l'inſtruction des prédicateurs.

NIETZKI (Adam) né dans un village de la Pruſſe en 1714, commença par étudier la théologie à Kœnigsberg pour complaire à ſes parens. Mais étant enſuite allé à Halle, il ſe voua à la médecine. On a de lui des élémens de théologie, & des diſſertations ſur divers points, une entr'autres de la manière de traiter les maladies inflammatoires cauſées par la foudre. Il n'a pas beaucoup écrit; mais ce qu'il a donné au public a été plus eſtimé que la plupart des ouvrages du docteur Antoine Nicolaï ſon devancier. Il eſt mort en 1780.

NIVERNOIS (Mancini, duc de). Nous ne parlerons de lui qu'autant qu'il a du rapport avec notre ſujet. Il étoit très-connu de toute l'Europe lettrée, plus encore par ſes talens que par ſes autres titres reſpectables, avant même qu'il fût envoyé en Pruſſe par Louis XV. La première épître du cardinal de Bernis, écrite vers 1750, *ſur le goût*, eſt adreſſée au duc de Nivernois, & finit par ces vers:

Toi dont les goûts ſont amis des vertus,
Reçois des vers que ma Muſe ſauvage
Refuſe aux grands & n'accorde qu'au ſage.

Le duc de Nivernois, qu'on jugeoit avec raiſon devoir plaire à Fréderic II, vint à Berlin en 1756 pour tâcher de le détourner de l'alliance avec l'Angleterre. Il arriva que l'alliance étoit conclue; & le compliment que Fréderic lui fit à cette occaſion a couru toute l'Europe. "Je „ ſuis fâché, lui dit-il, que vous arriviez vingt- „ quatre heures trop tard". Cependant ce ſeigneur fut traité à Berlin avec toutes les démonſtrations d'eſtime qu'il méritoit perſonnellement. On le reçut membre de l'académie au mois d'Avril de la même année. C'eſt le ſeul des miniſtres étrangers à qui l'académie ait fait cet honneur jusqu'à préſent. Mr le duc de Nivernois fut enſuite ambaſſadeur en Angleterre. Une preuve de ſa conduite toujours ſage, même au milieu des grandeurs, c'eſt de voir que dans les troubles qui agitent la France, aucun parti n'a eu des griefs contre lui, & qu'il ne s'eſt pourtant pas éloigné des affaires par dépit ni par indolence.

O.

OELRICHS (Jean Charles Conrad). Le catalogue de ſes ouvrages, dont quelques-uns ne ſont que de quelques pages, occuperoit au moins dix pages de ce volume; & il eſt impoſſible que nous les rappelions tous ici. Nous indiquerons ceux qui nous paroiſſent les plus intéreſſans, en donnant un abrégé de ſa vie. Il eſt né à Berlin en 1722. Son père étoit paſteur de la religion réformée à l'égliſe de la Frédericſtadt. Il étudia au collége de Joachimsthal, parce que c'eſt le ſeul collége où les maîtres & les profeſſeurs ſont par conſtitution de la religion réformée. Il alla continuer ſes études à l'univerſité de Francfort, ſur l'Oder, & ſe voua au droit & à l'hiſtoire. Les deux premières diſſertations qu'il publia, regardent également le droit & l'hiſtoire du Brandebourg. L'une eſt ſur les biens nobles ſujets au droit de la détraction; l'autre ſur les anciens jugemens uſités en Allemagne, qu'on appeloit *Botding* & *Lodding*, qui répondent à ces plaids royaux qui ſe tenoient trois ou quatre fois par an en campagne ouverte. Ce travail lui donna lieu

d'approfondir l'ancienne hiſtoire d'Allemagne, qui cependant répond à celle du moyen âge de l'Europe méridionale. Dans l'intervalle qui s'écoula entre ces deux diſſertations latines, Mr Oelrichs travailloit avec Mr Mœhſen, alors jeune médecin, à un journal allemand, intitulé *Bibliothèque berlinoiſe.* En même temps il travailloit pour des avocats, & dreſſoit des placets & des requêtes pour des plaideurs. Il alla ſe faire recevoir docteur à Francfort en 1750. Mr le comte de Hertzberg, qui dirigeoit alors en quelque ſens les archives, lui procura des renſeignemens pour différens autres ouvrages. Sur ces entrefaites il vaqua une place à la bibliothèque royale, que Mr Oelrichs ſollicita vivement; & il étoit certainement propre à la remplir. Mais le miniſtre qui avoit le département littéraire, voulut y placer le précepteur de ſes fils; & Mr Oelrichs fut fait profeſſeur au collége académique de Stettin, malgré la différence de religion & les diſpoſitions peu favorables du miniſtre Danckelmann à l'égard de Mr Oelrichs. Parmi les petits ouvrages qu'il publia étant à Stettin, on en a un en latin ſur la deſtinée des bibliothèques, & particuliérement ſur les livres

qui ont été mangés, *de libris comeſtis.* Ce fut à l'occaſion de la vente qui ſe fit de la belle bibliothèque de Mr de Pérard. (*V. cet article.*) Douze ou quinze autres eſſais ou diſſertations, tantôt en latin, tantôt en allemand, roulent ſur différens ſujets de l'hiſtoire poméranienne, tant littéraire que politique. En 1765 il lui tomba entre les mains une médaille frappée à l'honneur du roi Fréderic Guillaume I, par laquelle il crut pouvoir prouver que ce roi, qu'on appeloit le roi ſergent, par la paſſion qu'il avoit de faire manœuvrer ſes ſoldats, étoit docteur en droit. Dans un autre de ces quolibets ſur un ſujet un peu lubrique, & qui pourtant pourroit influer dans la déciſion de procès remarquables, le profeſſeur Oelrichs ſoutint qu'une fille à qui on a fait violence ne doit point être regardée comme une garce, ni l'enfant qui a été le fruit de cette violence, comme bâtard. Mais l'ouvrage le plus conſidérable dont ce juriſconſulte érudit ſe ſoit occupé à Stettin ſeroit, s'il l'eût achevé, le Code diplomatique de la Poméranie qu'un Mr de Dreger avoit entrepris, & dont il n'eut que le temps de publier le premier tome. Mr Oelrichs ſe chargea d'y faire une préface &

de

de dreſſer le regître des diplomes, choſe néceſſaire pour un pareil ouvrage. Les frais que demandoit l'édition d'un livre dont le débit ſe bornoit presqu'à une province naturellement peu riche, lui firent abandonner cette idée. Cependant la penſion attachée à la place qu'il avoit à Stettin, ni ſes ouvrages, ne mettoient Mr Oelrichs fort à ſon aiſe. Un mariage qu'il fit à l'âge de cinquante ans avec une riche veuve berlinoiſe plus âgée que lui, l'attira à la capitale, & lui fit quitter la chaire qu'il avoit remplie pendant vingt ans. Il offrit néanmoins de donner à Berlin des leçons ſur le droit, tant naturel que ſocial & civil, & il continua de publier des ouvrages hiſtoriques.

La guerre de Bavière, comme l'on ſait, a mis la cour de Pruſſe en relation directe avec le duc de Deuxponts. Mr de Hohenfels, qui en 1778 avoit été à Berlin miniſtre de ce prince, & qui y revint en 1784, fut en relation particulière avec Mr le comte de Hertzberg, qui lui fit connoître Mr Oelrichs. C'eſt ſans doute par la recommandation de ce digne Mécène que le profeſſeur devint conſeiller de légation & réſident accrédité du duc de Deuxponts & du mar-

grave de Bade. Mr Oelrichs eſt depuis plus de trente ans comte palatin: titre que lui conféra un prince de Schwarzbourg, à la recommandation de ce ſavant comte Gotter dont nous avons parlé. "Dans toutes les villes impériales, „ dit Mr le comte de Mirabeau (a), dans plu„ ſieurs univerſités, dans certains diſtricts, où le „ pouvoir de l'empereur domine encore, il y a „ des docteurs en droit revêtus du titre magni„ fique de comtes palatins, qui ont encore cer„ tains droits particuliers, tels que celui de con„ férer les titres de docteur, de maître-ès-arts, „ de poëte lauréat, d'effacer les taches de lé„ gitimité de naiſſance". Mr Oelrichs a tous ces beaux priviléges; mais les priviléges dans les états des princes électeurs, ſont nuls de droit & de fait. Je ne ſais de quelle valeur ils pourroient être dans les états des autres princes (b).

OELZE (Gottlob Euſèbe) né à Bornſtadt proche de Magdebourg, en 1734, devint pro-

(a) Voyez où il parle de la Bavière dans le ſeptième volume de *la Monarchie pruſſienne*. p. 301—310.

(b) Voyez ce qu'en dit Buder dans ſon *Répertoire de droit public & féodal*, Article *Hof- und Pfalzgraf*.

feſſeur de droit à l'univerſité de Jéna, où il avoit fait une partie de ſon cours d'études. Il publia diverſes diſſertations en latin ſur des ſujets de ſa profeſſion. S'étant par-là fait une réputation diſtinguée, le duc de Bronswic l'attira à l'univerſité de Helmſtedt en 1781.

OESFELD (Charles Louis de) naquit à Potsdam en 1741. Son père étoit aumônier de l'armée, & fut un des deux eccléſiaſtiques qui aſſiſtèrent le roi Fréderic Guillaume I dans ſon lit de mort. Le général Seckendorff, à l'ouverture de la guerre de ſept ans, prit le jeune Oesfeld pour ſecrétaire. Le général s'enrichit dans ſes expéditions, ſurtout en Franconie, & le ſecrétaire n'y perdit rien. Après la paix de Hubertsbourg Mr de Seckendorff prit ſon congé, & alla vivre tranquillement à Brandebourg. C'eſt là que Mr d'Oesfeld eut le loiſir de cultiver les talens qu'il a pour la topographie. Étant retourné ſe domicilier à Potsdam, il fut employé dans les affaires du Cercle, & ſe fit connoître par les cartes qu'il deſſina & qu'il fit graver. En 1782 il vint s'établir à Berlin, & prit la ferme des almanachs, qui s'impriment & ſe ven-

dent au bénéfice de l'académie des ſciences. Son devancier y avoit gagné, & lui n'y fit pas moins bien ſes affaires. Les ſix ans que dure la ferme s'étant écoulés, Mr d'Oesfeld la laiſſa prendre à un autre, qui la renchérit de trois mille écus. Dans le temps qu'il eut la ferme des almanachs, il en fit un lui-même ſous le titre d'*Almanach portatif généalogique militaire* pour les années 1784 & 1785. Lui & ſon frère qui ſuit ont été anoblis, ſoit par leur mérite perſonnel, ſoit en conſidération de Mr de Rhodich, qui s'intéreſſoit pour eux. Celui dont il eſt ici queſtion a le titre de conſeiller privé.

OESFELD (Fréderic Guillaume) frère aîné du précédent, naquit à Potsdam ſous le roi dont il porte le nom, & de qui ſon père étoit particulièrement eſtimé. Il s'appliqua aux ſciences économiques, & donna quelques ouvrages dans ce genre. Il eſt receveur du cercle de Zauch, & vit à Potsdam, qui touche à ce cercle. Sa femme, petite-fille du célèbre Hoffmann, après avoir vécu en bonne harmonie avec lui, s'en ſépara en 1787 pour épouſer le général de Rhodich & gouverner ſa maiſon, &

porter dans la poſtérité d'un très-excellent médecin le titre d'*Excellence*.

OLÉARIUS (Jean Chriſtophe). Il y a eu à Halle au moins vingt auteurs de ce nom, qui ſe ſont ſuccédé de père en fils dans des emplois littéraires & eccléſiaſtiques durant l'eſpace d'un ſiècle (a). Je ne ſais ſi cette race de ſavans eſt éteinte, ou ſi elle a repris l'ancien nom allemand qui répond à celui d'Oléarius, ou ſi elle a abandonné les études. Depuis quarante ans il n'eſt plus parlé d'auteurs de ce nom. Celui qui a fait le plus de bruit, né en 1668, eſt mort en 1747. On compte de lui cinquante-neuf ouvrages, les uns en allemand, les autres en latin. Ceux-ci ſont en grande partie ſur la ſcience des médailles. Il a écrit ſur la fable de la papeſſe Jeanne, & ſur d'autres ſujets de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Il attribue le fameux livre *Epiſtolæ obſcurorum virorum* à un Jean Croto, appelé autrement *Jæger*. Un autre de ces Oléarius, qui vivoit au commencement du ſiècle, a ſoutenu dans une diſſertation, que le papiſme n'a point de conſolation; *papismus ſolatii ex-*

(a) Voyez *Dreyhaupt*, & *Jœchir*.

pers. Ce ſeroit un grand paradoxe, hormis qu'on ne le prenne dans le ſens que les prêtres catholiques n'ont point, comme les luthériens & les réformés, des femmes & des enfans. Car au reſte il eſt certain que la religion catholique eſt celle qui offre le plus de conſolations. Les poëtes de notre ſiècle, même les moins croyans, pour les ouvrages où ils ont mis le plus de ces ſentimens qui raviſſent & élèvent l'ame du lecteur, & lui font oublier les calamités ſi fréquentes dans le cours de la vie humaine, ont eu recours à des ſujets catholiques.

OPITZ (Rodolphe Charles Fréderic). Le premier poëte allemand, celui que la nation a regardé comme ſon Pétrarque, s'appeloit Opitz, & étoit Siléſien. Je ne ſais ſi quelqu'un des quatre auteurs de ce nom qui ſont en Allemagne, l'un en Siléſie, un autre en Saxe, un troiſième en Bohème, & un en Weſtphalie, deſcend du célèbre Martin Opitz, ou s'ils ſont du moins de la même famille. Le plus connu eſt en Bohème à Czaslau. Rodolphe Charles Fréderic Opitz, dont je crois devoir faire mention ici, parce qu'il eſt de Minden dans la

Weſtphalie pruſſienne, a traduit du françois quelques petits ouvrages concernant la médecine, qu'il profeſſe dans ſa patrie.

ORLOWIUS (André Jean) né en Lithuanie, profeſſeur de médecine à Kœnigsberg, eſt auteur de quelques ouvrages curieux écrits en latin, d'un autre en allemand ſur l'uſage des bains froids pour aider l'efficace du mercure employé dans les maladies vénériennes. Dans une de ſes diſſertations il examine *ſi les hémorrhoïdes ſont une maladie.* Fréderic II auroit décidé que c'eſt toujours un mal.

OSTERMEYER (Godefroi) né à Marienbourg en Pruſſe l'an 1716, étudia à Thorn & à Kœnigsberg, & fut curé à Trempe dans la Pruſſe orientale, & il y eſt mort. Son Supplément à l'hiſtoire religieuſe de l'ancienne Pruſſe ne peut guère intéreſſer que les théologiens du pays; & ſon recueil de cantiques en langue lithuanienne n'eſt pas fait pour ſortir de la Pologne. Mais il a écrit ſur les étymologies latines; & il eſt co-opérateur de la *Tempé pruſſienne*, ouvrage périodique. *Goldbeck*, *Meuſel.*

OTTO (Fréderic Guillaume) ſecrétaire au bureau de la poſte de Berlin, a été de la ſociété de Henri Guillaume Martini, dont il a écrit la vie, ainſi qu'a fait Mr Gœze. Il fournit quelques articles aux rédacteurs des pièces fugitives. Ses mémoires concernant la deſcription phyſique de la terre, forment un recueil d'obſervations en pluſieurs volumes.

OTTO (Jean André) miniſtre du ſaint évangile & recteur d'une école à Magdebourg, né dans un bourg du même pays l'an 1747. Je ne ſais ſi ſa traduction de Cornélius Népos avec des remarques eſt fort eſtimée. Dans ſon programme ſur le ſtyle helléniſtique du nouveau Teſtament, il paroît s'accorder avec le Napolitain Martorelli, dont l'ouvrage intitulé *Chriſtus helleniſta*, titre qui fut changé en celui-ci: *de Chriſto grace loquente*, a fait beaucoup de bruit. Le Napolitain prétendoit que Jéſus-Chriſt parloit un langage grec mêlé de pluſieurs dialectes, qui n'étoit guère différent du dialecte commun, tel que celui de Plutarque. Mr Otto ne prétend pourtant pas ſoutenir comme le littérateur napolitain, que Jéſus-Chriſt parlât grec à ſes diſciples.

P.

PAALZOW (Chrétien Louis) fit ſon cours de droit à Halle. Attendant à Berlin un emploi dans la judicature, il traduiſit du françois des plaidoyers choiſis des Cochin, des Bergier, & d'autres célèbres avocats; quelques traités de Linguet, les commentaires de Voltaire ſur l'Eſprit des lois, un eſſai ſur les lois qui parut en 1783, & d'autres ouvrages de cette nature. Depuis 1777 jusqu'à 1785 il ſe prêta auſſi à d'autres travaux qui paroiſſoient plus convenables à un théologien qu'à un juriſconſulte. Car il travailla avec un paſteur réformé allemand à une encyclopédie morale, à l'hiſtoire de l'égliſe, & à un autre ouvrage ſur l'état de la religion en Pruſſe. (*V.* ULRICH.) Le grand chancelier de Carmer ayant connu le mérite de ce candidat, le fit référendaire, & enſuite conſeiller à la chambre de juſtice criminelle. Mr Paalzow trouve que dans cette place aucune des occupations qu'il s'étoit données auparavant ne lui eſt inutile (*a*).

(*a*) V. *Berliniſche Buſten.* p. 236 & 237. *Meuſel*, Erſter, zweiter und dritter Nachtrag.

PAALZOW (Jean Godefroi) ancien recteur d'une école de Séehauſen dans la vieille Marche, a donné en 1771 quelques ouvrages topographiques ſur ſon pays, & a écrit la Vie de Winckelmann, avec lequel il ſemble avoir été en liaiſon fort étroite.

PACHALY (François Guillaume) naquit à Breslau. Il a écrit pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire de la Siléſie; & il eſt à préſent membre de la commiſſion pour la rédaction du nouveau code.

PAJON (Louis Élie de Moncets) paſteur de l'égliſe françoiſe à Berlin, eſt né à Paris vers 1730 d'une famille de pauvres gentilshommes huguenots que Claude Pajon, célébre miniſtre calviniſte, & adverſaire cependant du fameux Jurieu, avoit illuſtrée. Son père diſſimulant à Paris la religion à laquelle il étoit attaché, envoya ſon fils pour être inſtruit à Berlin, où il étudia la théologie au collége françois, & fut fait paſteur à Bernau. Il le fut enſuite de l'égliſe réformée françoiſe de Leipſic, où il connut particuliérement le célébre Gellert. Il quitta

Leipſic pour aller voir ſes parens à Paris; & de retour en Brandebourg il accepta de nouveau la cure de Bernau, d'où il fut transféré à Berlin. Il donna alors une traduction des Eſſais de morale de Gellert, & de quelques ouvrages de Baſedow, dont il parut adopter les maximes. Il établit chez lui une penſion, qu'il tint ſur un fort bon pied, puisqu'il avoit pour l'aider dans la direction & l'inſtruction de ſes penſionnaires un fort habile homme, que Fréderic II donna quelque temps après pour inſtituteur au prince de Pruſſe, l'aîné de ſes petits-neveux. Mr de Pajon devint enſuite conſeiller du conſiſtoire, inſpecteur du collége françois, & il eſt un des eccléſiaſtiques les plus zélés de ſa communion. Il ſe maria deux fois. Il n'eut point d'enfans de ſa première femme, avec laquelle il a vécu vingt ans. On a dit qu'elle avoit exigé par ſon contrat de mariage qu'on vivroit comme frère & ſœur. Il épouſa une veuve, fille de Mr Formey, dont il a un fils. Cela l'engagea à faire reconnoître ſa nobleſſe; enſuite de quoi le roi régnant lui accorda ſa nobleſſe. Il eſt à préſent Mr de Pajon, au lieu de Mr de Moncets, par un germanisme ſingulier qui met la prépoſition

de au nom de famille, lorsqu'une perſonne eſt reconnue noble (*a*).

PALLAS (Pierre Simon) né à Berlin l'an 1740. Son père, qui étoit chirurgien, deſtina ſes deux fils à la médecine & à la chirurgie, & les envoya continuer en Hollande à Leyde les études qu'ils avoient faites dans leur patrie. Pierre Simon, qui étoit le cadet, fit connoître ſon goût & ſes talens pour la zoologie par deux ouvrages qu'il fit imprimer, l'un à Leyde, l'autre à la Haie, ſur les inſectes, & continua d'en donner dans le même genre lorsqu'il fut de retour dans ſa patrie, où il ne demeura pourtant pas long-temps. Car il fut appelé à Pétersbourg en qualité de membre de l'académie impériale l'an 1770, & fait inſpecteur du cabinet d'hiſtoire naturelle. Cela ne ſuffiſoit point pour occuper ſon activité & employer ſes talens. En

(*a*) Ainſi un *de Caroli*, *de Giovanni*, *de Gregori*, *de Roſſi*, doit être en Allemagne Mr *de* de Caroli, *de* de Giovanni, *de* de Gregori, *de* de Roſſi; un comte *della Chiéſa*, *della Caſa*, doit être comte *de* della Chieſa, *de* della Caſa, comme Mr d'Orville eſt devenu Mr de Dorville. L'auteur de cet ouvrage, pour s'accommoder au langage du pays, s'eſt cru obligé d'ajouter ce *de* à des noms de gentilshommes qui ne le demandent pas.

1771 l'impératrice Catherine II le fit voyager dans de vaſtes provinces de ſon immenſe empire. Ses voyages ont infiniment augmenté ſa réputation ainſi que ſes connoiſſances; de ſorte qu'il eſt un des ſavans qui ſont le plus d'honneur à l'académie de Pétersbourg. Malgré le luxe, la molleſſe, le goût des plaiſirs qui régnent dans cette ville & qui doivent dérober beaucoup de temps à tout homme répandu dans la ſociété, Mr Pallas a toujours continué à enrichir l'hiſtoire naturelle, à laquelle pourtant il ne ſe borna pas. En 1785, dans la même année que l'impératrice le décora de l'ordre de Wlademir & le créa chevalier, Mr Pallas entreprit un ouvrage qui pourroit ſeul illuſtrer un littérateur. C'eſt un dictionnaire de toutes les langues qui ſe parlent dans l'immenſe étendue de l'empire ruſſe. L'Anglois Coxe, dans la relation de ſon voyage en Ruſſie, parle avec beaucoup d'éloge de ce ſavant Berlinois.

PAPPELBAUM (Jean George) né à Stargard en Poméranie en 1745, aumônier du régiment de Bornſtædt à Berlin, a publié des ſermons. Un programme qu'il donna en latin en

1768 ſur la manière d'interpréter les auteurs grecs, nous fait regretter qu'il ait abandonné depuis-lors la littérature ancienne.

PATZKE (Jean Samuel) né à Francfort ſur l'Oder en 1727, eſt mort en 1787 à Magdebourg, où il étoit paſteur. Ses ſermons, qui ſont en quatre volumes in-4°, ne le tirent pas de la foule des prédicateurs qui ſe ſont fait imprimer. Mais Patzke remplit une autre place dans la république des lettres. Il a donné des feuilles hebdomadaires dans le goût du Spectateur, du Mentor, & de pareils ouvrages anglois: l'un a pour titre *le Vieillard* ou *le Barbon* (*der Greiſs*); un autre eſt intitulé *le Bienfaiſant* (*der Wohlthæter*). Sa tragédie de Virginie n'a pas eu plus de ſuccès que tant d'autres ſur le même ſujet, traité cent fois dans tous les pays où l'on a, où l'on veut avoir un théâtre. Quelques petites pièces dramatiques de ce paſteur poëte ont été miſes en muſique. Une de ces pièces eſt *la Mort de Hermann* ou *Arminius*. Le ſujet eſt plus national que la compoſition n'eſt poëtique.

PAULI (Charles Fréderic) né à Saalfeld en Pruſſe en 1733, mort profeſſeur d'hiſtoire à

Halle en 1778, ne montra jamais d'autre inclination que pour l'hiſtoire depuis le moment qu'il fut reçu docteur jusqu'à celui où il finit de vivre. Peut-être étoit-ce pour cela qu'il étoit mauvais hiſtorien. Car il n'y a ni agrément ni philoſophie dans ſes compilations; elles ne peuvent être lues que pour y chercher quelques dates & des titres. Il eſt vrai qu'à cet égard il mérite aſſez de croyance, quoique ſa ſituation & ſon mauvais goût l'ayent porté à faire un vil trafic de ſa profeſſion. Il s'adreſſoit aux veuves des généraux qui étoient morts dans la guerre de ſept ans, pour avoir des renſeignemens. Après les avoir copiés ou compilés, & vendus aux libraires, il demandoit ſans trop de façon des préſens aux veuves dont il avoit loué les maris. Toutes ces dames n'ont pas été d'humeur ni peut-être en état de récompenſer l'hiſtoriographe louangeur, qui reçut cependant de pluſieurs d'elles des cadeaux conſidérables.

PAUW (Corneille de) né à Amſterdam vers l'an 1740, chanoine à Xanten dans le pays de Clève, ſe rendit célèbre par le premier ouvrage qu'il donna en 1770, & qui fut deux fois en

deux ans imprimé à Berlin; c'étoit les *Recherches ſur les Américains*. Il eut ſur cela quelques différens avec l'abbé Pemetty. Mais il ſemble que l'abbé Pauw eut le public pour lui. Cet honnête & ſavant chanoine, infiniment plus ſtudieux que ne le ſont la plupart des perſonnes de ſon état, a fait d'aſſez longs ſéjours à Berlin, & à Potsdam, où ſon ancien ami le colonel Quintus ou Guiſchard le fit connoître à Fréderic II. Le monarque philoſophe l'auroit voulu retenir auprès de lui. Mais Mr de Pauw ne put ſe réſoudre à accepter les conditions qu'on lui offrit. Les propos de Fréderic ſur la religion déplaiſoient au chanoine, qui d'ailleurs n'aimoit pas la gêne. Il ne put ſe voir à Potsdam dès que le roi lui eut aſſigné une penſion de mille écus, & ne ſe crut jamais ſi heureux que lorsqu'il obtint la permiſſion de s'en retourner à ſa réſidence. Il travailla depuis-lors à des *Recherches ſur les Grecs* qui parurent à Berlin imprimées chez Decker en 1787. Cet ouvrage a été très-bien reçu, nonobſtant qu'il fourmille de paradoxes hiſtoriques, & qu'on y remarque de l'inexactitude dans les citations des faits ſur lesquels il appuie

ſes

ſes réflexions (a). Le roman d'*Anacharſis* ne fera-t-il point tort à l'ouvrage de Mr Pauw, puiſqu'il roule ſur le même ſujet que celui-ci a traité?

PEINEMANN (Jean George) domeſtique d'un comptoir à Glatz en Siléſie. Pour qu'il y eût des écrivains dans toutes les claſſes, ce domeſtique a écrit & fait imprimer quelques ouvrages, qui ſont la plupart des traductions du françois en allemand. En 1780 il traduiſit un conte; l'année d'après un roman intitulé *les Égaremens* ou *le Changement des plaiſirs*. Il donna enſuite une *petite bibliothèque pour paſſer le temps*, ou *recueil de contes choiſis*.

PELLOUTIER (Simon) célèbre hiſtorien & prédicateur à Berlin, naquit en 1694 à Leipſic. Son père, natif de Lyon, étoit originaire des vallées en Piémont. Il falloit bien qu'il ſe fût diſtingué par ſes progrès, puiſqu'à l'âge de dix-huit ans on le choiſit pour gouverneur ou précepteur des princes de Montbeillard. Ces prin-

(a) Voyez l'article VILLAUME.

ces étoient à Genève. Le jeune Pelloutier profita de l'occaſion pour y étudier la théologie ſous deux célèbres profeſſeurs, Turretin & Pictet. Un frère qu'il avoit à Berlin l'attira dans cette ville, où il fréquentoit ſurtout le célèbre Lenfant, auteur de l'hiſtoire des conciles de Conſtance, de Piſe & de Bâle. Décidé pour l'état eccléſiaſtique, Simon Pelloutier fut d'abord fait paſteur de l'égliſe françoiſe de Bouchholz, village à deux petites lieues de Berlin, où l'on avoit établi quelques familles de réfugiés. De là il fut transféré à Magdebourg, enſuite à Berlin l'an 1725, & devint alors, comme paſteur, collégue de Lenfant qui avoit été ſon inſtituteur. Mais Lenfant s'étoit attaché à l'hiſtoire eccléſiaſtique, & Pelloutier prit du goût pour l'hiſtoire profane des peuples anciens, particuliérement de ceux qu'il regardoit comme les ancêtres des nations auxquelles il appartenoit, c'eſt-à-dire les François & les Allemands. En liſant dans ſes loiſirs & pour ſon amuſement les auteurs anciens, il s'étoit fait un fonds d'érudition pour bâtir l'édifice qu'il méditoit, & auquel il travailloit autant que ſon miniſtère le permettoit. C'étoit l'hiſtoire des Celtes. Il l'annonça dès

l'an 1733 par une lettre adreſſée au célèbre Beauſobre, auteur de l'Hiſtoire du manichéisme, & qu'on trouve imprimée dans le vingt-huitième volume de la Bibliothèque germanique. Cette ſeule annonce réveilla l'attention des ſavans. Le premier volume ne parut cependant qu'en 1740 à la Haie, in-12°, & le ſecond ne ſortit de la preſſe que dix ans après. Tous les deux volumes portent la date de 1750 dans la plupart des exemplaires. L'édition ayant traîné long-temps dans l'imprimerie, cela fut cauſe qu'il ne pouſſa pas ſon travail auſſi loin qu'il auroit voulu. Dans le temps que cette hiſtoire s'imprimoit, l'académie des inſcriptions & belles lettres de Paris propoſa pour ſujet du prix qu'elle devoit adjuger en 1742, une queſtion totalement relative au ſujet que Pelloutier traitoit. C'étoit ſur les Gaulois ou Galates qui s'emparèrent d'une partie de l'Aſie mineure, à laquelle eſt reſté le nom de *Galatie*. Les Galates étoient ſans contredit le même peuple que les Celtes. Ainſi Pelloutier remporta facilement le prix; & un tel ſuccès, toujours flatteur pour un homme de lettres, l'avoit alors encouragé à continuer avec plus d'ardeur dans

ſon travail. Sans les lenteurs & les chagrins que lui fit eſſuyer ſon libraire, cet ouvrage, déjà ſi eſtimable & ſi curieux, le ſeroit bien davantage. L'auteur mourut en 1756. Sa ſucceſſion vient de manquer. Mr Pelloutier, conſul du roi de Pruſſe à Nantes, ſeul rejeton des Pelloutier transplantés en Allemagne, eſt petit-fils d'un frère de l'académicien, qui étoit auſſi paſteur de la colonie françoiſe de Berlin. Meſſieurs de Beguelin, ſeigneurs de Lichtenfeld, deſcendent par leur mère de ce dernier. *V.* BEGUELIN.

PÉRARD (Jaques de) né à Paris de parens huguenots, vint étudier à Berlin, & s'y fixa. Deſtiné à l'état eccléſiaſtique, il fut paſteur à Gramzow. Cette cure ne l'empêcha pas de travailler avec Mr Formey au Journal littéraire d'Allemagne que ce dernier a donné entre ſes deux Bibliothèques germaniques. Si l'on excepte les articles qu'il a fournis à ce journal, Mr de Pérard n'a presque rien publié; mais ſes correſpondances & ſon train de vie ne laiſſèrent pas de contribuer à l'éclat dont la Pruſſe a brillé ſous Fréderic II. Il étoit de presque tou-

tes les académies de l'Europe; & lorsqu'il fut placé à Stettin avec le titre de prédicateur de la cour, ſa maiſon étoit ouverte à tous les étrangers, gens de lettres, gentilshommes, négocians, & même à des princes qui ne dédaignèrent pas d'honorer ſa table de leur préſence. Cette hospitalité, ce goût de repréſentation où entroit peut-être un peu trop de vanité, lui fit honneur, mais nuiſit à ſon bonheur & à ſa proſpérité. Il mourut chargé de titres & de dettes en 1766. Il laiſſa une belle & riche bibliothèque. C'étoit tout ce qui lui reſtoit; & cela ne ſuffiſoit pas pour payer ce qu'il devoit. Le prix de cette bibliothèque, auſſi bien que de ſes autres effets, avoit été mangé d'avance; & c'eſt de là que vint à Mr Oelrichs l'idée du titre équivoque qu'il donna à ſa diſſertation *de libris comeſtis*. L'hiſtoire de ce paſteur feroit le ſujet d'un roman inſtructif; & s'il eſt vrai qu'il mourut volontairement, lorsque pourſuivi par ſes créanciers il ne ſavoit comment ſe tirer d'affaire, ſa fin ſeroit le ſujet d'un drame. Il s'étoit marié deux fois. La première avec une Hollandoiſe d'une famille réfugiée. Il la perdit étant encore paſteur de village. En ſecondes nôces, il épouſa une An-

gloiſe qu'il avoit connue à Dresde; & cette femme, qui mourut deux jours avant lui, l'avoit fait père de trois enfans, d'un fils pour l'amour duquel il avoit ſollicité & obtenu des patentes de nobleſſe, & qui ayant pris ſervice fut tué dans la guerre de ſept ans; & de deux filles, dont une vit encore & porte ſeule le nom de Pérard. L'autre fut mariée à un Anglois, profeſſeur à l'univerſité de Gœttingue, appelé Pepin. Elle laiſſa un fils & une fille qui font honneur aux ſoins que le père s'eſt donnés pour leur inſtruction.

PERNETTY (Antoine Joſeph) né à Rouen en Forez vers l'an 1720, fit imprimer dès 1773 un abrégé de mathématiques tiré de Wolff; mais le père de Brezillac l'aida beaucoup dans ce travail. Mr Antoine Pernetty étoit alors entré dans la congrégation des bénédictins de St Maur, dans laquelle il reſta près de trente ans. Il en ſortit pour aller en Amérique en 1765 & 1767. C'eſt après ce voyage, dont il donna le journal, qu'il fut appelé à Berlin. On a douté ſi le Dictionnaire portatif de peinture, de ſculpture & gravure eſt de lui ou d'un de

ſes parens, auteur du joli petit livre *ſur les phyſionomies*. Mais il eſt faux que Don Joſeph ſoit venu à Berlin par mépriſe à la place d'un autre, qui étoit celui que le roi vouloit avoir. Ce qui eſt vrai, peut-être, c'eſt qu'il y fut appelé en conſidération d'un frère ſéculier, employé à Berlin dans le fameux établiſſement de la régie françoiſe. Il ne fut point appelé d'abord pour remplir une place à l'académie, mais ſeulement pour être un des gardes de la bibliothèque royale. Mais le roi lui ayant aſſigné ſon appointement ſur la caiſſe de l'académie, cela donna lieu aux directeurs à l'y faire agréger en 1768. La plupart des mémoires qu'il a lus & qui ſe trouvent imprimés dans les volumes de l'année 1769 & des ſuivantes, roulent ſur les affections de l'ame & ſur les connoiſſances phyſionomiques. Ce fut Mr de Catt qui l'y engagea, pour avoir lieu en écrivant contre l'abbé Pernetty de combattre les principes de Fréderic, qui prétendoit lire le caractère moral des hommes ſur leur phyſionomie. Si le roi a lu leurs mémoires, je doute que Mr de Catt ait gagné ſa cauſe. Mr Pernetty appuie très-fortement le ſentiment du

roi. Il ne pouſſa pas les choſes auſſi avant que le fit depuis le fameux Mr Lavater. Mais il parut toujours aller au-delà de Jean Baptiſte Porta, qui étoit le plus claſſique dans ce genre de ſpéculations. Pendant qu'il écrivoit ſur les phyſionomies, parurent à Berlin les *Recherches* de Mr l'abbé de Pauw. Mr Pernetty y trouva quelque choſe à redire; & il fit ſur cela des remarques qui roulent particuliérement ſur les Patagons (a). Il ſe perdit enſuite dans les réveries du Suédois Swédenbourg, dont il traduiſit un ouvrage ſous le titre: *Les Merveilles du ciel & de la terre par témoignage de vue.* Quelque abſurde que ſoit l'idée de l'auteur ſuédois, on ne peut guére douter que Mr l'abbé Pernetty ne l'ait adoptée; car il parut toujours attaché à la mémoire de cet auteur comme un véritable & ſincére proſélyte. En 1782 il obtint la permiſſion de faire un voyage. Nous ignorons quel en étoit le but, & quelle route il prit; mais l'on a lieu de croire qu'il alla au ſud-eſt de l'Allemagne, pour conférer avec des illuminés de la ſecte de Swédenbourg.

(a) Voyez les *Lettere Americane* de Mr le comte Carli, ancien préſident du conſeil de commerce à Milan.

Au retour de ce voyage il demanda ſon congé, pour retourner en France. A la vérité on lui avoit donné quelque ſujet de mécontentement. Il n'avoit préſque plus aucune inſpection à la bibliothèque. Fréderic II, après lui avoir refuſé le congé pendant quelque temps, le lui accorda à la fin. Mr l'abbé Pernetty ſe retira à Valence en Dauphiné chez un frère qui l'aime beaucoup, & où il eſt à la tête d'une académie provinciale.

PFAU (Théodore Philippe de) major-général dans l'armée pruſſienne, fils d'un gentilhomme du pays d'Anhalt, qui réſidoit à la diète de Ratisbonne pour les princes de ce pays, prit ſervice en Pruſſe, & s'avança au premier rang. Il eſt actuellement major-général & quartier-meſtre-général, & chevalier de l'ordre pour le mérite. Il a donné il y a quelque temps une fort bonne carte de la Pologne, & un ouvrage ſur les fortifications. Dernièrement il écrivit l'hiſtoire de l'expédition des troupes pruſſiennes en Hollande. Cet ouvrage, imprimé à l'imprimerie royale de Berlin, en allemand & en françois, ſera cité pour la beauté

de l'impreſſion, comme on cite l'ouvrage latin de Mr Bayer ſur les médailles phéniciennes, imprimé ſuperbement à Valence en Eſpagne.

PHILIPPI (Charles Fréderic Guillaume) né à Berlin en 1721, étudia dans cette ville & à Halle. Quelques ouvrages traduits du françois & d'autres de ſa façon ſur différens objets d'économie, & même quelques contes hardis & ſatiriques, le firent connoître au public. En 1766 il étoit auditeur du régiment du célèbre général Wunſch. Les connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans un voyage qu'il fit en France & les relations qu'il avoit contractées avec Mr de Sartine, le firent croire capable de préſider à la police de Berlin. Il en fut fait directeur & préſident par Fréderic II. Cet emploi difficile ne l'empêcha point de compoſer encore quelques ouvrages, dont le plus curieux eſt une brochure ſur le mariage. Sous le nouveau régne Mr d'Eiſenhardt, ſon commis, le remplaça en réalité, quoique ſous le titre de ſecond préſident.

PISANSKY (George Chriſtophe) né en 1725 dans un village de la Pruſſe orientale,

d'un pere eccléfiaſtique luthérien, recteur depuis plus de trente ans d'une grande école de Kœnigsberg, deſcend, ſuivant ce qu'en rapporte Mr Goldbeck, de la famille noble de Helm. Un de ſes ancêtres ayant embraſſé la réformation en 1567, devint prédicateur à Piſanitz, & ſes deſcendans ont pris de là le nom de Piſansky. Si cette généalogie ſert à faire obtenir une enſeigne aux fils & aux petits-fils du recteur Piſansky, nous y ſouſcrivons avec plaiſir; mais nous n'eſtimerions pas moins Mr Piſansky, quand il ne ſeroit que ſimplement fils d'un pauvre prêtre & petit-fils d'un pêcheur ou d'un meunier. Il a beaucoup travaillé pour éclaircir l'hiſtoire de la Pruſſe, & pour préſerver la jeuneſſe de l'infection du *naturalisme*. On a de lui plus de ſoixante ouvrages, tant en latin qu'en allemand: la plupart ne ſont que des diſſertations, mais ſur des ſujets qui piquent la curioſité du lecteur. En voici quelques titres: *An Animæ humanæ ſit naturalis facultas vaticinandi? An excellens memoria facultatem judicandi debilitet? An Moſes Geneſeos capita ex antiquis canticis compilaverit? De tribus linguis regni Pruſſiæ vernaculis.*

PLESSING (Fréderic Victor Lebrecht) fils du ſuivant, né en 1752, étudia à Gœttingue & à Halle, & alla chercher un établiſſement à Kœnigsberg, où il fut fait en 1783 profeſſeur à l'univerſité. Il quitta cette chaire, & vint vivre auprès de ſon père en 1785. Il obtint trois ans après une autre chaire à l'univerſité de Duisbourg. N'étant encore que candidat à Kœnigsberg, il publia un ſermon ſur la providence, quelques articles de littérature dans des journaux, un traité ſur la néceſſité du mal & de la douleur dans des créatures ſenſibles & raiſonnables, & une pièce intitulée *Céſar & Socrate.* Il a donné enſuite des ouvrages plus conſidérables ſur la philoſophie d'Ariſtote & de Platon.

PLESSING (Jean Fréderic) né à Conitz en Pruſſe l'an 1720, étudia à Danzic, à Jéna, à Halle, fut prédicateur à Kœthen, paſteur à Wachenheim dans le Palatinat; puis à Belleben dans le Magdebourg; enfin à Wernigerode, où il eſt depuis trente-ſix ans. Son principal ouvrage roule ſur l'origine de l'impiété.

POCKELS (Charles Fréderic) né à Wœrmlitz près de Halle en 1757 d'un miniſtre de l'évangile, fut placé comme précepteur dans une maiſon particulière à Potsdam. Il eut le bonheur d'être connu du duc régnant de Bronſwic, qui le donna pour précepteur à un des princes ſes fils. La philoſophie ſpéculative ſemble être ſon genre favori, dans lequel il a donné pluſieurs petits ouvrages de ſa compoſition. Il vient de traduire dernièrement un traité de la compaſſion, par Mr Caſſina, profeſſeur à l'univerſité de Parme. Un de ſes frères, archidiacre à Notre-Dame de Halle, mort en 1785, a écrit ſur la manière de prêcher, & a fait des ſermons.

PODEWILS (Henri, comte de) étoit né en 1695 à Suckow, une des terres de ſa famille en Poméranie. Son père Erneſt Bogislas avoit établi dans une des terres dans laquelle il faiſoit le plus ordinairement ſa réſidence, une eſpèce d'académie, où s'aſſembloient quelques autres gentilshommes de ſes voiſins. Ce fut dans cette académie villageoiſe & domeſtique que le comte Henri & ſon frère acquirent leurs pre-

mières connoiſſances & du goût pour l'étude. Henri étudia enſuite à Halle du temps de Thomaſius, de Ludwig, de Bœhmer. Il continua avec ſon frère ſes études à Leyde, où il entendit Noodt & Graveſende, l'un jurisconſulte, l'autre phyſicien, également célèbres. Meſſieurs de Podewils voyagèrent enſuite, & connurent différentes cours de l'Europe, jusqu'à ce que le comte Henri fut employé tantôt dans les miſſions étrangères, tantôt dans le commiſſariat de guerre; enſuite dans le grand directoire, dans lequel le commiſſariat général ſe fondit. Il fut fait miniſtre d'état & du cabinet par Fréderic Guillaume I, qu'il ſervit dix ans dans cette place; & il ſervit pendant vingt ans le ſucceſſeur. Ce fut lui qui conclut le traité de Dresde l'an 1745. Il étoit alors à la tête du cabinet, ſes collégues les plus anciens étant morts. J'ai entendu pluſieurs perſonnes l'accuſer d'imprévoyance dans cette négociation, dont on prétend que le réſultat auroit pu être à quelques égards plus avantageux à la Pruſſe. Mais Fréderic, impatient de voir la paix ſignée, ne donna pas le temps de tirer des mains des Saxons un certain bailliage qui nuit un peu à la

perception des droits des péages. Le roi dans l'hiſtoire où il en parle ne paroît point avoir douté de l'intégrité de ſon miniſtre (a). Comme homme de lettres, amateur pour le moins, le comte Henri de Podewils concourut au ſoutien de l'ancienne ſociété fondée par Leibnitz, & encouragea dans la ſuite les académiciens par ſa préſence aux aſſemblées. On dit qu'il a laiſſé dans les archives des mémoires qui enrichiroient beaucoup l'hiſtoire du ſiècle, ſurtout celle des premières années de Marie Thérèſe & de Frédéric II. Mais ce ne ſont probablement que les minutes des dépêches. Il mourut pendant la guerre de ſept ans. (*V.* FINCKENSTEIN & HERTZBERG.) Il laiſſa deux fils, dont l'aîné, mort depuis peu, a été envoyé extraordinaire à la cour de Turin; l'autre l'eſt à préſent à celle de Vienne; & une fille, qui eſt Madame la générale de Hordt. *V. l'art.* MARSCHAL.

POELLNITZ (Charles Louis de) né à Iſſonan, village du pays de Cologne, en 1692, d'une très-ancienne famille de Thuringe, fut

(a) V. *Hiſtoire de mon temps.* Tom. II.

conduit à Berlin par ſa mère, que Fréderic I y attira. Avec de l'eſprit, & une fortune conſidérable que ſa mère acquit par un ſecond mariage, & qu'elle lui laiſſa, il fut dès ſa première jeuneſſe en état de figurer dans le monde Il n'avoit que ſept ans lorsque ſon père le conduiſit à Kœnigsberg en Pruſſe pour aſſiſter au ſacre de Fréderic I, & aux fêtes qui accompagnèrent cette grande cérémonie. Il voyagea enſuite beaucoup, & revint à Berlin; il en repartit pluſieurs fois. Son plus grand voyage fut entre l'an 1730 & 1733. Les lettres qui compoſent les trois volumes de ſes Mémoires, ont été imprimées en 1734. Quatre ans après, en 1738, il publia de nouveaux Mémoires qui contiennent les voyages précédens & l'hiſtoire de ſa vie jusqu'à cette époque, & celle de la cour de Pruſſe ſous Fréderic I. Ces Mémoires, l'*Hiſtoire de la princeſſe de Zell*, (eſpèce de roman ſur les infortunes véritables de l'aïeule maternelle de Fréderic II,) & *les Amuſemens des eaux de Spa*, ſont tout ce qu'on a de lui, quoiqu'il ait vécu encore trente ans depuis, attaché à la cour en qualité de chambellan, & à l'académie comme homme de lettres & mem-

membre honoraire. Il fut haï généralement par ſa méchanceté & ſon mauvais caractère. Il mourut obéré, friponnant même ſes amis jusqu'au dernier moment de ſa vie. Il changea deux ou trois fois de religion. La moindre apparence d'obtenir une place ou une prébende le rendoit tantôt catholique, tantôt luthérien ou réformé. Étant mort dans une très-mauvaiſe réputation, on n'eut pas le courage d'en faire l'éloge. Ce n'étoit certainement pas faute de renſeignemens pour parler de lui. Les Mémoires dont nous venons de parler, ont eu le ſort de la plupart des relations des voyageurs, qui s'oublient au bout de quelques années, dès que d'autres paroiſſent. Ils peuvent pourtant ſervir à l'hiſtoire de Fréderic I, roi de Pruſſe. Il en avoit compoſé ſur des ſujets plus modernes, qu'il vendit à plus d'un prince, en en faiſant à chacun un ſecret.

POLACK (Jean Fréderic) mort ſeptuagénaire en 1771, profeſſeur de droit & de mathématiques à Francfort ſur l'Oder, où il avoit fait ſes études, quoique né en Luſace ſujet de l'électeur de Saxe. Il aſſocia deux profeſſions

qui dans la plupart des univerſités ſont totalement ſéparées, la juriſprudence & les mathématiques. Il a écrit ſur l'une & ſur les autres. Son ouvrage le plus ſingulier eſt préciſément celui qu'il intitula *Matheſis forenſis*, & qu'il a écrit en allemand.

POPPE (Jean Frédéric) né en 1753 dans le comté de Lippe, étudia à Halle, où à l'âge de dix-huit ans il donna l'hiſtoire de la vie de Jean-Baptiſte Marini, en latin. Il étoit inſpecteur dans un collége de Berlin lorsqu'on le propoſa à feu Mr de Beguelin, qui cherchoit un gouverneur pour ſes fils, auprès desquels il demeura ſept ans. Il eut enſuite une place de profeſſeur au collége de Joachimsthal. On a de lui des abrégés de géographie, & d'hiſtoire univerſelle. A l'âge de vingt-quatre ans il a tracé d'un pinceau hardi & vigoureux le caractère des principales nations aſiatiques. En 1783 il fit paroître un abrégé de l'hiſtoire politique de l'Europe. Les journaliſtes relevèrent quelques fautes qui lui étoient échappées; & il les corrigea dans la ſuite. Il paroît qu'il écrit en allemand avec énergie & avec pureté.

PORSCH (Chriſtian Gottlieb) né à Kœnigsberg en 1733. Après avoir fait ſes études à l'univerſité dans ſa patrie, il fut précepteur de quelques jeunes gentilshommes, & devint enſuite auditeur d'un régiment, conſeiller de guerre & des domaines. Il quitta ſon emploi pour vivre dans le village de Palmnick, pour y cultiver ſes terres, faire des livres, & donner des mémoires ſur l'économie rurale. Il eſt mort en 1781. C'eſt un des juriſtes qui ne ſont pas d'accord avec le marquis Beccaria ſur l'abolition de la peine de mort.

POTT (Jean Henri) naquit à Halberſtadt en 1692. Son père, conſeiller du roi & chanoine d'un des chapitres de cette ville, le deſtinoit à la théologie. Mais un penchant irréſiſtible le porta de bonne heure à la médecine & à la chimie. Il s'y voua totalement ſous la direction de Stahl & Hoffmann à Halle, où il fut reçu docteur à dix-huit ans. L'exercice de la médecine lui procura les moyens de faire des expériences chimiques, qui ſont toujours coûteuſes. Il fit, dit-on, trente mille expériences, & quelques découvertes utiles. Ses brouilleries

avec Eller, premier médecin du roi, enlevèrent au public un ouvrage très-important qu'il avoit fait ſur la manière de convertir l'acide du ſel commun dans l'acide le plus pur. Après les contradictions qu'il avoit éprouvées, il ne voulut point publier cet ouvrage, qu'il vouloit intituler *Metaſchematismus ſalium.* On prétend qu'un certain Holbach l'a traduit. Quoi qu'il en ſoit, ni les expériences chimiques, ni les chagrins que lui cauſa la rivalité d'Eller, n'abrégèrent les jours du docteur Pott, puiſqu'il n'eſt mort qu'en 1777, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Son goût très-décidé pour la chimie ne l'empêcha point de s'occuper de ſpéculations métaphyſiques & théologiques. Ses ſentimens en fait de religion ont varié ſouvent (*a*). Mais il n'a rien imprimé ſur cette matière. Comme chimiſte il paſſoit dès l'âge de trente-cinq ans pour le plus grand homme de l'Europe. Il a été conſulté par tous ceux qui cherchoient la pierre philoſophale, & même par le duc d'Orléans, régent de France. De tous les ſavans Allemands morts avant 1786 dont il eſt parlé dans le nouveau Dictionnaire

(*a*) V. ſon éloge dans les *nouveaux Mém. de l'académie.*

hiſtorique, Pott eſt celui dont l'article eſt le plus vague & le plus incomplet.

POTTIEN (Chrétien Gottlieb) né à Kœnigsberg en Pruſſe, fit tout le cours de ſes études d'humanités & de théologie dans ſa patrie, & fut régent de claſſe dans une des écoles de la même ville. En 1776 on lui propoſa le rectorat d'une école de Stockholm. Mais comme en même temps il ſe préſentoit une place d'aumônier du régiment de dragons à Inſterbourg en Pruſſe, il préféra cet emploi. Il a publié le discours qu'il fit lorsqu'il en prit poſſeſſion, & un autre qu'il prononça à la fin de la guerre de Bavière. Il eut des différens au ſujet de quelques lettres qu'un autre eccléſiaſtique avoit publiées ſur l'état de la religion en Pruſſe, & donna ſur cela des brochures qui comprennent une centaine de lettres (*a*).

POTTIER (. . .) rimailleur françois que le margrave Charles de Brandebourg entretenoit à ſa cour comme poëte ou plutôt comme bouffon

(*a*) V. *Goldbeck, Litterariſche Nachrichten von Preuſſen.* Tom. I. p. 100.

ou jongleur. A chaque premier jour du mois il donnoit une petite pièce dramatique dont il jouoit les rôles devant son prince. Parmi beaucoup de platitudes il faisoit souvent de plaisantes allusions aux affaires courantes & à des caractères connus. Nous le nommons ici, parce qu'une de ses farces a été mal à propos attribuée à Fréderic II. C'est la pièce intitulée *Tantale en procès*; allusive au procès qu'eut Voltaire avec le juif Hirsch. Cette farce se trouva parmi les papiers de Mr Darget avec le *Palladion*; on l'a crue du même auteur & on l'a imprimée dans le Supplément des œuvres de Fréderic II. Je ne sais ce que ce poëte bouffon avoit de commun avec les Pottier qui se sont distingués dans le siécle dernier par différens emplois, ni avec ce savant jurisconsulte Robert Pottier mort en 1772, auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Après la mort du margrave Charles, une riche veuve prit chez elle notre poëte. Elle l'entretint, le logea, & le nourrit dans sa terre, pour qu'il lui fît compagnie. Il est mort depuis quelques années.

PRADES (Jean Martin de). Nous avons aſſez parlé de lui. Tout le monde ſait que des thèſes peu chrétiennes, & l'article *certitude* de l'Encyclopédie, l'obligèrent de ſe réfugier en Pruſſe. D'Alembert le recommanda à Frédéric II, qui en fit ſon lecteur. Le motif de ſa disgrace eſt encore incertain. On prétend qu'il a été calomnié par des généraux à qui ſa familiarité avec le roi donnoit de l'ombrage. Après être ſorti de la citadelle de Magdebourg, où il fut enfermé pendant le reſte de la guerre, (car c'eſt à Leipſic dans la première année de cette guerre qu'il tomba en disgrace,) il ſe retira en Siléſie, où il avoit des bénéfices que le roi lui avoit donnés, un à Oppeln, l'autre à Glogau. C'eſt dans cette dernière ville qu'il vécut juſqu'en 1782. L'abbé de Prades a compoſé ſon Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleury, auquel Fréderic II ajouta une préface digne de Mr Gibbon, tant le royal auteur s'y montra ennemi du chriſtianisme. Il a auſſi fait une traduction de Tacite, qui n'a pas été imprimée, & qui ne le ſera peut-être jamais.

PRANGE (Chrétien Fréderic) né à Halle en 1756, s'appliqua aux mathématiques & au deſſein, & devint maître dans l'un & dans l'autre. On a déjà de lui pluſieurs ouvrages utiles à toutes les claſſes d'artiſtes, ſurtout aux peintres. Le *Dictionnaire des couleurs* eſt le plus conſidérable. Il traduiſit du françois *l'École de la peinture*, & publia en même temps des penſées ſur la néceſſité d'une école publique de deſſein. Il ne négligea point ce genre de littérature qui forme & qui enrichit l'imagination des artiſtes, & il compoſa ſur cela une encyclopédie. (*V.* MORITZ.) Il traduiſit de l'italien quelques réflexions ſur les arts, tirées de Sulzer & de Mengs.

PRÉMONTVAL (André Pierre le Guai) naquit à Charenton de parens catholiques; mais dans un pays où il ſemble que le calvinisme, dont il fut le ſiége principal avant la révocation de l'édit de Nantes, avoit laiſſé du levain. A l'âge de dix-ſept ans il adreſſa au célèbre jéſuite Tournemine une ſuite de lettres contre le dogme de l'euchariſtie. Son père, qui n'avoit que cet enfant, l'avoit fait inſtruire

avec ſoin; mais il vouloit abſolument en faire un orateur, & lorsqu'il vit que le fils ne vouloit point s'appliquer à la juriſprudence, il ne lui laiſſa le choix qu'entre le barreau & la chaire. Le fils, qui vouloit être mathématicien, s'établit à Paris, & donna publiquement des leçons gratuites, au moins à ceux qui ne pouvoient pas les payer. Il n'avoit encore que vingt-quatre ans, & il paſſoit déjà dans cette grande ville pour un grand maître; on l'annonçoit pour tel dans les journaux (a). Le concours des auditeurs étoit prodigieux. Des femmes même fréquentoient ſes leçons. Ses ſuccès & peut-être ſes manières un peu brusques & avantageuſes, lui firent des envieux & des ennemis. Dégoûté de ſes compatriotes, il ſortit de la France, alla à Genève, & de là à Bâle, où il abjura la religion catholique dans les mains du célèbre Jean Auguſte Buxtorf. Ayant quitté Bâle, il erra quelque temps en Allemagne, & en Hollande, où il connut Touſſaint qui s'y étoit réfugié après avoir publié ſon livre des Mœurs. Prémontval donna une bro-

(a) V. celui de d'Égly intitulé *Journal de Verdun*, de l'an 1740, mois de Février. *Mém. de Prémontval.* p. 31.

chure contre ce livre avant que d'en connoître l'auteur (*b*). Dans le temps qu'il étoit en Hollande, cherchant l'occaſion d'employer ſes talens & par là le moyen de ſubſiſter, on le recommanda au prince Henri de Pruſſe, frère de Fréderic II, qui venoit d'épouſer la princeſſe Guillelmine de Heſſe-Caſſel. Le prince, qui aima toujours les gens de lettres & ſurtout les François, n'ayant point à ſa cour de place convenable pour Mr de Prémontval, prit ſa femme pour lectrice de Madame la princeſſe, & lui fixa 200 écus d'appointement. Sur cela ils vinrent en 1752 s'établir à Berlin, où le mari fut reçu membre de l'académie; mais ſans penſion. Heureuſement ils s'étoient accoutumés de bonne heure à l'économie. Ils ſubſiſtèrent avec les 200 écus, & en prenant chez eux des penſionnaires, qu'ils inſtruiſoient très-bien, & dont quelques-uns de la première nobleſſe leur font encore honneur. Il n'eſt pas vrai que Prémontval ait débuté à Berlin comme auteur. Il avoit donné en Hollande, outre les mémoires de ſa vie, deux volumes de lettres *ſur la monogamie* dans lesquelles il prouve par toutes ſortes d'au-

(*b*) V. l'article TOUSSAINT.

torités, d'exemples & de raiſons que la *polygamie* n'eſt ni nuiſible ni blâmable à tous égards. Son épouſe, qui eut quelque part à cet ouvrage, ne pouvoit pas être de ſentiment contraire. On peut même dire que dans les quinze ans qu'il vécut à Berlin, il ne fit plus aucun ouvrage fort conſidérable. Membre d'un corps illuſtre que ſon éclat même expoſoit à des attaques de différentes claſſes de ſavans, il étoit après le départ & la mort de Maupertuis le ſeul François de naiſſance parmi ceux qui aſſiſtoient régulièrement aux aſſemblées. Obligé d'y lire fort ſouvent, diſtrait d'ailleurs par ſon ménage & par le ſoin qu'il donnoit à ſes élèves, porté par ſon humeur à la critique & à la contradiction, il ne fut plus en état de compoſer des ouvrages de longue haleine. Tout ſe réduiſoit à de petits diſcours, à des pièces de quelques pages, ſur des ſujets iſolés. Il pouvoit auſſi dire comme diſoit Maupertuis, qu'il n'avoit jamais plus de trente pages dans le corps. Il n'en avoit pas même tant à la fois, quoiqu'il eût un aſſez grand fonds, ſoit de philoſophie, ſoit de littérature. Les deux volumes ſous le titre de *Vues philoſophiques*, conſiſtent en grande partie en

extraits de ſes écrits précédens. On voit ſeulement qu'il travailloit à miner le wolffianisme. Le meilleur de ſes ouvrages eſt le *Préſervatif contre la corruption de la langue françoiſe en Allemagne;* & ce n'étoit dans le fond qu'un journal rempli d'obſervations grammaticales, qu'il entreprit pour critiquer les François réfugiés de Berlin. Cela fit grand plaiſir aux Allemands, mais n'encouragea certainement aucun d'eux à écrire en françois. Cet ouvrage périodique, commencé en 1759, finit avec la vie de l'auteur en 1764. La réputation que lui fit le *Préſervatif*, fut ce qui abrégea ſes jours, & l'enleva à l'âge de quarante-huit ans. Frédéric II, heureuſement ſorti d'une terrible guerre, ſongeoit à des établiſſemens pacifiques, & fit venir à l'école militaire d'habiles profeſſeurs de toute part. Il y appela entr'autres ce même Touſſaint avec lequel Prémontval s'étoit brouillé à la Haie. Euler annonça cette nouvelle d'un air un peu goguenard à ſon confrère Prémontval à un dîner de ſavans chez le prince Dolgorowky, envoyé de Ruſſie; & il inſiſta beaucoup ſur la qualité de *puriſte* ſous laquelle on employoit Mr Touſſaint. Cette nou-

velle lui fut confirmée au moment qu'il ſortoit de ce dîner. L'auteur du *Préſervatif*, qui ſe donnoit pour grand puriſte lui-même, & qui ſans doute ſe croyoit capable de remplir la place qu'on deſtinoit à ſon rival, fut ſi vivement affecté de cette nouvelle, que la fièvre lui prit en rentrant chez lui; & au bout de huit jours il finit de vivre, en 1764. "Il mourut, dit l'au„teur du nouveau Dictionnaire hiſtorique, avec „la réputation d'un homme ſavant & d'un pro„fond métaphyſicien; mais qui faiſoit haïr ſes „connoiſſances par ſon caractère bizarre, diffi„cile & emporté". Cela eſt aſſez conforme à ce qu'en diſent quelques-uns de ſes confrères de l'académie de Berlin. La plupart avouent cependant qu'il étoit fort honnête homme.

PRÉMONTVAL (Marie Anne Victoire de) épouſe du précédent, étoit l'aînée des filles de ce Pigeon d'Oranges, mécanicien, aſtronome, & membre de l'académie des arts à Paris, célèbre par la conſtruction d'une ſphère mouvante ſelon l'hypothèſe de Copernic. Cet homme s'étant marié à la fleur de ſon âge, n'avoit point eu d'enfans. Veuf de ſa première femme,

âge de ſoixante & dix ans, il ſe maria une ſeconde fois & dans les douze à treize ans qu'il vécut encore il eut de ſa ſeconde femme onze enfans, dont Marie Anne étoit l'aînée. Cette fille dès l'âge de cinq à ſix ans étoit devenue la compagne des études de ſon père octogénaire, auquel elle ſervit de ſecrétaire & de lectrice, lorsqu'il eut perdu la vue. Mais ce bon père, bien différent en cela du poëte Milton, qui ſe faiſoit lire par ſes filles de l'hébreu, du grec, & du latin qu'elles ne comprenoient pas, ne ſe fit lire par ſa fille que des hiſtoires, d'excellens romans, des livres de morale, tels que ceux de la Bruyère, Nicole, Pascal, & tout au plus quelques morceaux de livres élémentaires de mathématiques, de mécanique, d'aſtronomie & de phyſique, quoique ce fût là ſon goût & ſa paſſion. Après qu'elle eut perdu ſon père & ſon premier maître, Mr de Prémontval, qui avoit été diſciple de ce reſpectable vieillard, ſe chargea de continuer à inſtruire la fille. Il alloit lui donner des leçons chez elle, & elle alloit aux leçons publiques qu'il donnoit à une foule d'auditeurs. Le maître devint au bout de trois à quatre ans l'ami, puis l'amant, & enfin l'époux

de ſon élève, qui le ſuivit en Hollande & donna à la Haie des cours publics de philoſophie. Elle y compoſa & fit imprimer la vie de ſon pére, qui eſt agréablement écrite; & eut beaucoup de part à tous les ouvrages de ſon mari. A Berlin ce fut principalement par la penſion que lui fit le prince Henri, qu'ils ſubſiſtèrent tous deux. Rien ne lui manquoit pour en faire une femme du meilleur ton; peut-être aucun prince ni aucune princeſſe n'eurent-ils jamais à leur cour une perſonne plus complétement faite pour s'acquitter de ſon emploi. Quoique d'une belle figure & d'une phyſionomie intéreſſante, ſa conduite fut toujours irréprochable, juſqu'aux derniers momens de ſa vie. Elle n'avoit point eu d'enfans de ſon mari. Après ſa mort il ſe trouva un François, nommé Sarry, qui prétendoit avoir eu d'elle une fille. Ce qui amena un procès entre ce Sarry & un ſavant eccléſiaſtique berlinois, à qui la veuve avoit légué quelques livres & les meubles qui lui étoient reſtés. Sarry fut débouté de ſes prétentions; mais il reſta quelque tache à la réputation de Madame de Prémontval.

PREVOST (Pierre) né à Genève d'un paſteur de cette ville, étant d'abod deſtiné à l'état eccléſiaſtique, étudia les langues orientales & la théologie. Un riche négociant genevois, établi à Paris, voulut l'avoir chez lui pour diriger les études de ſes fils; & lui fit de telles conditions, qu'elles furent acceptées. Il vécut à Paris chez Mr Leſſert vraiment comme bon compatriote & bon ami. Parmi les autres occupations qu'il ſe donna, celle de traduire du grec les tragédies d'Euripide en fut une. Son travail eut tout le ſuccés qu'il pouvoit ſouhaiter. Quoique placé par cette traduction dans la claſſe des littérateurs, il n'étoit pas moins regardé comme un philoſophe. En 1780 le roi de Pruſſe voulut avoir un profeſſeur de philoſophie, pour remplacer Mr Sulzer à l'école militaire & à l'académie des ſciences. On propoſa Mr Prevoſt, qui au grand regret de Mr Leſſert quitta Paris, & vint à Berlin, où il eut huit cents écus en qualité de profeſſeur à l'école militaire, & 400 comme membre de l'académie des ſciences, à laquelle il fut agrégé dans la claſſe philoſophique. Il ſe fit généralement eſtimer, aimer & rechercher, malgré une grande ſenſibilité qui gênoit

génoit un peu par la crainte qu'on avoit de bleſſer ſa délicateſſe. Pendant les troubles de guerre de 1781 & 1782 Mr Prevoſt rendit quelques ſervices au parti dont il étoit. Il n'eut pas le temps de faire à Berlin d'autres ouvrages que quelques mémoires qu'il lut à l'académie, un entr'autres ſur les finances des anciens. En 1784 il obtint un congé pour aller voir ſes parens. Tandis qu'il étoit à Genève, il y vaqua une chaire qu'on lui offrit. Il demanda l'agrément du roi pour l'accepter; & il fallut le lui accorder. Il ne trouva pourtant pas à Genève toute la ſatisfaction qu'il s'étoit promiſe; & il fut ſur le point de revenir à Berlin reprendre ſa place, qu'on lui auroit rendue très-volontiers. Mais Mr Prevoſt ne vouloit être qu'académicien, & non profeſſeur à l'école militaire: cela rencontroit des difficultés dans les plans économiques de Fréderic II. Il devoit être remplacé à l'école militaire & à l'académie des ſciences par Mr Lévêque lorsque Fréderic II mourut; & il le fut par Mr de Caſtillon fils, qui étoit alors profeſſeur de philoſophie à cette même école. Mr Prevoſt retourna pour quelque temps à Paris. De retour dans ſa patrie, il s'y maria;

mais il perdit ſon épouſe avant d'avoir la conſolation d'être père. Outre la traduction d'Euripide, qui figure très-bien dans la nouvelle édition du théâtre des Grecs, & les mémoires qu'il a lus à l'académie de Berlin, Mr Prevoſt a donné un fort bon ouvrage ſur les forces magnétiques, & il a fourni quelques articles au journal de Berlin (*Monatſchrift*). ſur les machines aëroſtatiques, au magaſin de Gœttingue & aux annales aſtronomiques de Mr Bode ſur des ſujets d'aſtronomie.

PURGOLD (Daniel Henri) né en 1708, a paſſé ſa vie dans le miniſtère du ſaint évangile. Il eſt depuis long-temps paſteur à Parchen dans le pays de Magdebourg. Il ne commença qu'à l'âge de ſoixante ans à faire imprimer de ſes ſermons & des traités de piété. En 1783 il publia le réſultat de ce qu'il avoit penſé pendant cinquante ans ſur la religion depuis ſa vingt-cinquième année jusqu'à la ſoixante & quinzième. Un pareil ouvrage ne peut qu'intéreſſer vivement les théologiens, les philoſophes, & tout être penſant.

PURGOLD (Fréderic George) fils du précédent, prédicateur dans un village aux environs de Prenzlow, étoit auparavant recteur d'une école de cette ville. Cet eccléſiaſtique luthérien paroît avoir des idées plus juſtes que neuves ſur l'éducation littéraire. Son discours ſur le ton de mode nous ſemble un de ces ſermons que les moines font ſur les modes, dont ils ne connoiſſent ni les cauſes, ni les ſuites, ni la néceſſité. Mais il a prouvé dans deux diſſertations latines que le latin s'apprend mieux dans les écoles publiques que par des leçons particulières, & que l'étude de cette langue eſt utile même à ceux qui n'en feront aucun uſage déterminé. C'eſt ce que ne penſent pas Meſſieurs Campe, Stube & Trapp; & je crois que ces derniers ont tort.

PUTTER (Jean Étienne) né en 1725 à Iſerlohn dans le comté de la Mark en Weſtphalie. Il étudia en droit à Marbourg, enſuite à Halle. Il commença à plaider à l'âge de dix-huit ans, & à faire des répétitions à un bourgrave de Kirchberg qui étudioit le droit à Marbourg. A dix-neuf ans ayant pris la licence, il donna des

leçons publiques, & gagna différens procès dans les deux hautes chambres de Wezlar. Il fit en 1744 & 1745 quelques voyages en Saxe, en Bohême, dans le Brandebourg, dans le pays de Bronswic & de Hanovre. En 1747 il alla à Gœttingue avec la permiſſion de la faculté juridique de Marbourg; & il s'y fit recevoir docteur. S'y étant fait connoître avantageuſement, on le fit profeſſeur extraordinaire deux ans après; & en 1753 il devint profeſſeur ordinaire. Il enſeigne dans cette univerſité célébre, depuis quarante ans, le droit public & le droit féodal, l'hiſtoire, & même la théologie; avec cela il donne tous les ans quelque nouveau livre au public, ou de nouvelles éditions de ceux qu'il a publiés. C'eſt un des profeſſeurs qui attirent le plus d'étudians à Gœttingue. Nous avons ſouvent entendu des ſavans allemands le comparer à Mr Schlœtzer ſon collégue. On trouve plus de vigueur & plus de ſtyle dans les écrits de celui-ci, plus de méthode dans ceux de Pütter. Son *hiſtoire de la conſtitution*, ou *développement hiſtorique* de la forme préſente de l'empire germanique, faite pour les enfans du roi d'Angleterre, peut ſervir à d'autres claſſes de lecteurs.

Cette hiſtoire eut effectivement beaucoup de ſuccès. Quoique la plupart des ouvrages de Putter regardent le droit germanique & l'hiſtoire de l'Allemagne, il a cependant écrit ſur des objets particuliers de droit régalien ou de fiscalité qui intéreſſent tous les gouvernemens; par exemple, ſur les lotteries, ſur les monnoies de convention, ſur le ſalpêtre &c. S'étant auſſi mêlé de théologie, il a fait un livre ſur l'excellence de la religion chrétienne conſidérée dans ſon enſemble; & il paſſe pour fort orthodoxe, c'eſt-à-dire attaché à la confeſſion d'Augsbourg. Il faut que le fonds de ſes connoiſſances ſoit très-grand, & que la manière de les communiquer ſoit excellente, vu la foule de ſes auditeurs de toutes nations. Car au reſte ſon latin eſt mauvais; il parle avec peine le françois, & ſon allemand n'eſt pas du plus pur. S'il écrivoit l'allemand avec plus de pureté que ſon collégue Schlœtzer, on pourroit croire que cela vient de ce que Mr Putter écrit & parle moins ſouvent le françois. Mais cela n'eſt pas; & c'eſt encore ici un exemple, parmi une infinité d'autres, qui fait voir que l'exercice de la langue françoiſe ne nuit pas aux écrivains allemands. On fait cas du ſtyle de

Schlœtzer, & l'on ne parle point de celui de Putter (a). On a de ce profeſſeur, au reſte très-eſtimable à tant d'autres égards, une hiſtoire de la ville & de l'univerſité de Gœttingue. Elle n'eſt pas ſi volumineuſe que celle de Halle par Dreyhaupt. Mais auſſi les établiſſemens, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit littéraires de Gœttingue, ſont beaucoup plus modernes que ceux de Halle. Il fut fait membre externe de l'académie de Berlin en 1787.

PYL (Jean Théodore) médecin à Berlin depuis 1779, eſt né à Barth dans la Poméranie ſuédoiſe en 1744. Il fit ſes études à Greifswalde, & pratiqua d'abord la médecine dans le Mecklenbourg. Il a publié depuis qu'il eſt à Berlin des recueils d'obſervations ſur la *médecine juridique*, & ſur la *police médicale*.

PYRA (Jaques Émanuel) né à Cottbus dans la Luſace pruſſienne, a paſſé ſa jeuneſſe dans la plus triſte ſituation, parce que ſon père, qui étoit avocat, ſe trouvoit ſans emploi & ſans reſſource lorsque ſous le roi Fréderic Guillaume la profeſſion d'avocat fut abo-

(a) V. *Kutner, Caract. der Teutſchen Dichter.*

lie. Le haſard fit tomber dans les mains du jeune Pyra les œuvres de Lohenſtein, & il ſe ſentit né pour la poëſie & la littérature. Un paſteur de village, nommé Lange, le logea, le nourrit & l'inſtruiſit, & le reçut encore chez lui lorsqu'il perdit la place qu'il lui avoit procurée, celle d'inſtituteur d'un jeune gentilhomme. Ils furent toujours bons amis, & ils travaillérent d'accord dans la guerre qu'on faiſoit à Gottſched & à ſes partiſans. Ils s'étoient rangés tous les deux au parti qu'on appeloit des Suiſſes, dont les chefs étoient Bodmer & Breitinger. Pyra s'eſſaya dans la haute tragédie, mais ſans beaucoup de ſuccès. Des études forcées, & les chagrins que lui cauſérent les ennemis qu'il ſe fit avec ſes critiques, abrégérent ſes jours. Il mourut en 1744, âgé de vingt-huit ans. L'homme qui lui fit le plus de mal, fut Nathanaël Baumgarten, dont il avoit critiqué une tragédie, intitulée *la Mort de Socrate.* Une eſpéce de poëme épico-didactique, en cinq chants, qu'il compoſa ſous le titre de *Temple de la véritable poëſie*, fait voir qu'il ne la connoiſſoit pas encore parfaitement. *Schmid* dans ſon *Nécrologue.*

Q.

QUADE (Michel Fréderic) recteur du gymnase carolin de Stettin, né en 1682, n'a publié que quelques programmes, & un petit poëme latin, qu'il intitula *Carmen ſeculare*, pour célébrer le jubilé de ce même collége fondé par Charles XI, roi de Suède. Mais il a formé beaucoup d'excellens ſujets par ſes inſtructions, & par la riche bibliothèque qu'il avoit raſſemblée. Mr Oelrichs, qui a été le collégue de Quade, & à quelques égards ſon concurrent, en a donné l'éloge ſous le titre de *Memoria Quadi.* Je dis qu'il a été ſon concurrent, parce que Quade s'étoit comme perpétué dans le rectorat du collége académique de Stettin; & Mr Oelrichs vouloit que ce rectorat devînt annuel ou triennal, comme il l'eſt ordinairement dans les univerſités. Cependant Quade continua d'être recteur juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1751. Ce *ſcholarque* avoit alors ſoixante & quinze ans.

QUANDT (Jean Jaques) né en 1680 à Kœnigsberg en Pruſſe, où ſon père étoit diacre

d'une égliſe, étudia à Leipſic, & y prit le grade de maître-ès-arts, qui valoit un doctorat. De là il paſſa en Hollande. De retour de ce voyage il eut une place de profeſſeur à Roſtock dans le Mecklenbourg. Il obtint enſuite une chaire de théologie dans l'univerſité de Kœnigsberg ſa patrie, & la paroiſſe de Lœben, où ſon pere avoit été diacre. Il étoit regardé de ſon vivant comme le premier prédicateur non-ſeulement de la Pruſſe, mais preſque de l'Allemagne, ſoit par l'art avec lequel il compoſoit ſes *ſermons*, ſoit par la maniére dont il les débitoit. Frédéric II, qui dans une de ſes lettres nous donne une idée ſi peu avantageuſe de l'état où il trouva les lettres à Kœnigsberg en 1740, fait un trés-bel éloge de ce prédicateur Quandt, qu'il entendit (a). Cependant ce Quandt, excellent orateur en chaire, n'a pas tant contribué aux progrès de l'éloquence que Mosheim ſon contemporain. Le paſteur Quandt vécut dans le célibat par l'attachement qu'il avoit pour une ſœur qui vivoit avec lui; ce

(a) Je ne ſais ſi c'eſt le roi même ou ſes copiſtes qui au lieu de QUANDT ont écrit KANT, nom d'ailleurs trés-connu dans un autre genre.

qui édifioit une partie du public & en ſcandaliſoit l'autre.

QUANTZ (Jean Joachim) né dans un village près de Gœttingue l'an 1697, a été pendant cinquante ans attaché à Fréderic II, à qui il apprit à jouer de la flûte, & qu'il accompagna toujours lorsqu'il jouoit. Quantz mourut en 1773, treize ans avant le roi, qui étoit plus jeune que lui d'environ quinze ans. On a de lui quelques ouvrages ſur l'inſtrument muſical dont il étoit maître. C'eſt à ce titre que nous en parlons.

R.

RAENZ. Deux frères ſculpteurs de ce nom, natifs de Bareuth, ont fait pluſieurs ouvrages à Sans-Souci. Le plus jeune, Laurent Guillaume, eſt mort en 1777, âgé de quarante-quatre ans. L'autre vit encore à Potsdam.

RAMBACH (Fréderic Éberhard) paſteur à Breslau, & inſpecteur des égliſes luthériennes & des écoles de la Siléſie, où il vécut jusqu'en 1774 ou 1775, étoit né à Pfullendorf, dans le pays de Gotha, d'un père eccléſiaſtique. Il étudia à Halle, où après avoir paſſé par des places de village, il fut employé vers 1740, & ſe diſtingua comme eccléſiaſtique zélé & traducteur laborieux. Il traduiſit du françois des ſermons de Lenfant, des réflexions ſur le vieux & le nouveau Teſtament de Saurin; enſuite pluſieurs volumes des Mémoires de Nicéron, & l'Hiſtoire de la guerre de trente ans de Bougeant. Il traduiſit de l'anglois des ouvrages de Sherlock, de Serces, de Doddrige, de Kidder, de Bowers, de Stackhouſe, de Blackmore, de Burkitt. Enfin il traduiſit auſſi de l'italien l'Hiſtoire du concile

de Trente par Sarpi. Il eut plusieurs enfans, dont trois qui suivent se sont fait connoître par les ouvrages qu'ils ont donnés au jour.

RAMBACH (Fréderic Gotthilf) naquit à Halle & suivit son père à Breslau, où il fut employé comme secrétaire dans la maison de ville & du consistoire. Il y publia quelques ouvrages, dont le plus considérable est l'histoire de Gustave Adolphe, en plusieurs parties, qui parurent successivement en 1776, 1777 & 1778. Il tira cette histoire particulièrement des manuscrits d'un certain Archenholz, différent de celui dont nous avons parlé.

RAMBACH (Jean Jaques) né en 1737 à Teuchitz, où son père étoit alors ou maître d'école ou pasteur. Il étudia la théologie, mais il eut toujours beaucoup de goût pour la belle littérature ancienne, en quoi il semble avoir surpassé son père. Il fut quelque temps recteur d'école à Quedlinbourg, ensuite premier prédicateur à une des églises de cette ville, d'où il fut appelé à Hambourg pour y être prédicateur principal à l'église de St Michel, en 1780. Ou-

tre plusieurs autres ouvrages qu'il donna tant en latin qu'en allemand, sur la réforme des écoles, sur des sujets d'antiquités, sur la religion, on a de lui la continuation de l'histoire des papes de Bowers, que son père avoit traduite de l'anglois. Il écrivit, comme fils reconnoissant, la vie de son père.

RAMBACH (Sigismond Rodolphe) frère des deux précédens, né à Halle en 1744, suivit aussi son père à Breslau, & se voua à l'étude de la théologie & de la morale. Il est un des diacres de l'église de Ste Magdeleine de Breslau. Il a traduit de l'anglois la morale de Thomas Stackhouse, il a publié des instructions pour les femmes, & fait des éloges funèbres de quelques particuliers. Je ne sais si Jaques Théodore Fréderic Rambach, recteur d'une école de Francfort sur le Mein, qui écrit sur les songes, sur le diable, sur l'enfer, est de la même famille que les précédens.

RAMLER (Charles Guillaume) naquit à Colberg en Poméranie en 1725. On l'envoya fort jeune à Halle dans la maison des orphelins, qui

étoit déjà fort renommée, & dirigée alors par ce fameux Francke que Fréderic II voulut forcer d'aller à la comédie. Les recteurs & les maîtres du collége, s'appercevant que l'élève poméranien avoit du penchant pour la poëſie vulgaire, tâchèrent de l'en détourner & vouloient qu'il s'appliquât à la poëſie latine. Ils ne firent par-là qu'augmenter ſon goût pour la poëſie allemande, quoiqu'elle n'eût presque pas encore un ſeul auteur au deſſus du médiocre. Mais le jeune Ramler ſentit de quoi la langue allemande étoit ſuſceptible. Il vint à Berlin dans les premières années de Fréderic II; & commença à donner une idée avantageuſe de ſes talens par une ode qu'il fit à l'ouverture de la nouvelle ſalle de l'opéra, & à la naiſſance du prince de Pruſſe, fils aîné du frère de Fréderic. Si Mr Ramler penſa à cette occaſion qu'il ne ſeroit dignement récompenſé que lorsque le prince ſeroit ſur le trône, il eſt le ſeul poëte qui ait préſagé le fait quarante ans avant qu'il arrivât. Car combien de prédictions poëtiques ont été fruſtrées par l'événement, depuis celle que fit Virgile dans la fameuſe églogue de Pollion. En 1748 Mr Ramler fut placé à la

maiſon das cadets en qualité de maître. Il n'obtint qu'en 1758 le titre de profeſſeur, après l'avoir bien mérité à pluſieurs titres. Malgré le penchant irréſiſtible qui le portoit à la poëſie, & particulièrement à la poëſie lyrique, il ſe chargea cependant d'un travail dont les poëtes ne s'accommodent guère. Il traduiſit du françois le cours de littérature de Batteux. Blair, Blackwall, Harris, ni aucun autre Anglois, n'avoient encore donné de pareils ouvrages, qui puſſent tenir lieu de celui-ci dans une école allemande. D'ailleurs Mr Ramler eſt de tous les Allemands célèbres celui qui a marqué le moins d'engouement pour la littérature angloiſe. A la vérité il n'a pas témoigné non plus une grande partialité pour la françoiſe; mais à ſon âge, à ſa place, il ne crut pas devoir s'ériger en maître de l'art & donner des règles de ſon chef. Voulant travailler à former le goût de ſes compatriotes, l'ouvrage de Batteux lui parut le plus propre à ce but. Presque tous les Allemands vers 1750, & même après, croyoient devoir s'étayer de quelque nom déjà connu, lorsqu'ils vouloient paroître en public, en ſe faiſant imprimer. D'ailleurs, ſi le jeune

maître des cadets ſongeoit à faire ſa cour au roi Fréderic II, il la lui faiſoit certainement mieux en s'attachant à des auteurs françois qu'à des anglois. La traduction de Batteux, faite avec un ſtyle choiſi & ſoigné, & enrichie de bonnes remarques, parut en 1758, huit ou dix ans après que Mr. Ramler l'avoit entrepriſe, & eut le ſuccès que ſon travail méritoit. Dans l'eſpace d'un an il s'en fit trois éditions. Elle ſe répandit dans tous les cercles de l'Allemagne, & même dans ceux où l'on eſt le moins porté à faire honneur aux auteurs pruſſiens. Je l'ai vue la première fois en Italie, dans le cabinet d'un miniſtre autrichien qui n'avoit pourtant pas beaucoup de livres. Pendant tout le temps qu'il s'occupa de cet ouvrage, Mr Ramler ne fit rien imprimer en vers qu'un *Eſſai ſur le jeu des échecs*, & une ou deux odes; mais depuis qu'il eut donné ſon Cours de belles lettres, qui eſt en grande partie un traité d'art poëtique, il ne ſe paſſa point d'années ſans qu'on vît paroître ou odes, ou idylles, ou cantates de lui, & il fut bientôt honoré par ſes compatriotes du titre d'Horace allemand. Il approche du poëte de Venuſe ſans l'imiter dans les ſatires. On

trouve

trouve même qu'il l'imite quelquefois avec avantage (a). Il caractériſe aſſez juſtement les perſonnes dont il fait l'éloge; par exemple, feu Mr de Ziethen & Mr de Mœllendorf. L'Horace pruſſien qui en 1744 avoit chanté la naiſſance du fils aîné du prince de Pruſſe, pleura vingt-trois ans après la mort du prince Charles Henri, le ſecond de ſes fils. Je ne ſais ſi Fréderic II, qui regretta la perte de ce neveu chéri, & qui en compoſa l'éloge, a lu l'ode de Mr Ramler; on ſait ſeulement que peu de temps après cette époque il lui accorda le titre de profeſſeur. Dans ſes cantates Mr Ramler s'eſt diſtingué par ſa manière des autres auteurs de cette eſpèce de poëſie. Voici la remarque que ſon traducteur françois a faite au ſujet de celles d'Ino & de Pygmalion. " Ces deux cantates ont cela de particulier „ qu'elles conſervent le ton lyrique depuis le „ commencement jusqu'à la fin. On a tou„ jours fait du récitatif un récit, & développé „ dans l'air une moralité qui en réſulte : ici le „ poëte ne paroît rien raconter, tout eſt mis „ dans la bouche des perſonnages mêmes; en

(a) Dans la prédiction de Glaucus à la flotte françoiſe partie de Breſt pour l'Amérique.

„ ſorte que ſes cantates ſont des monologues.
„ On ſait combien il eſt difficile dans un drame
„ de faire un monologue de vingt vers. On
„ jugera combien il avoit d'obſtacles à vaincre
„ pour en ſoutenir un auſſi long dans la bou-
„ che d'Ino & de Pygmalion, & de leur faire
„ en même temps raconter leur hiſtoire. Le
„ poëte a ſurmonté heureuſement ces difficul-
„ tés : le ſentiment ſe développe ſans inter-
„ ruption; & tandis que le perſonnage laiſſe
„ un libre cours à ſes penſées, nous appre-
„ nons, ſans le remarquer, tout ce qui le re-
„ garde. Quand la ſituation paroît convenir à
„ un air, le poëte ne fait que changer la meſure
„ du vers, ſelon que la muſique l'exige". Ces ſuccès brillans ne firent pourtant pas augmenter les honoraires à Mr Ramler; & le profeſſeur vécut, comme avoit fait le ſimple maître, encore dix-huit ans avec des appointemens fort modiques. Mais comme les amateurs de la littérature nationale l'eſtimoient beaucoup, il ne laiſſa pas de vivre avec agrément. Sur les traces du célèbre Leſſing, il fréquenta beaucoup les Juifs & les Juives, & les acteurs & actrices allemandes; & il eut part, avec Abt, Leſſing, Mendelſohn &

Nicolaï, à un ouvrage périodique ſur le théâtre allemand. Fréderic Guillaume II, dès les premiers jours de ſon règne, pour donner des marques éclatantes de la protection qu'il accordoit à la littérature nationale, fit à Mr Ramler une penſion de huit cents écus, outre l'appointement de ſa place qu'il conſerve à la maiſon des cadets; il le fit d'abord agréger à l'académie des ſciences & de belles lettres, & l'aſſocia à Mrs Engel & Bayer dans la direction du théâtre allemand. Comme poëte il nous ſemble que Mr Ramler peut être comparé, même avec avantage, au célèbre Giovanni della Caſa, très-eſtimé des Italiens, ſurtout par la préciſion, la juſteſſe & la nobleſſe de ſon ſtyle. Les critiques allemands ne connoiſſent le Caſa que par quelques pièces libres qu'il laiſſa échapper dans ſa jeuneſſe, & par ſon *Galateo*. Connoiſſant beaucoup plus le françois Malherbe, ils comparent Mr Ramler à celui-ci, & avec raiſon. Mais on ne dira pas qu'il liſe négligemment ſes vers, en crachant, comme l'Horace françois. On trouve plutôt que Mr Ramler outre un peu la déclamation. Au reſte très-peu de poëtes lyriques, de quelque nation qu'ils ſoient, ont eu l'honneur d'être

traduits de leur vivant. Mr Ramler l'a été qu'il n'étoit pour ainſi dire qu'au milieu de ſa carriére. La traduction de ſes poëſies a été imprimée à Paris, enſuite à Berlin en 1777. Mais dans ce genre de poëſies le plus grand prix eſt perdu dans les traductions. Perſuadé apparemment qu'il n'y a point de poëſie ſans vers, Mr Ramler a entrepris de verſifier les idylles en proſe de Gesner. C'eſt de tous les ouvrages de l'Horace pruſſien celui qui eſt le moins applaudi. Ses admirateurs n'ont pu s'empêcher de dire "que c'eſt ôter à un homme un habit qui „ lui ſied bien, & lui en donner un d'une autre „ forme (a)". Certainement il auroit fait mieux ſi voulant enrichir le Parnaſſe allemand d'idées & d'expreſſions paſtorales, il eût traduit, par exemple, l'*Arcadia* du Sannazzare. Au traducteur d'Horace & de Martial, il n'auroit jamais été difficile de traduire un poëte italien. Comme littérateur, Mr Ramler pouvoit être comparé à Annibal Caro, qui outre qu'il étoit excellent verſificateur, ſe connoiſſoit parfaitement en beaux arts. Auſſi Mr Ramler mis au nombre des membres honoraires de l'académie

(a) V. les *Buſtes berlinois*. p. 250.

des beaux arts, contribue par ſes liaiſons amicales avec des artiſtes à nourrir leur imagination (*V.* RODE), ainſi qu'Annibal Caro a fourni des idées aux artiſtes de ſon temps.

RAPPOLD (Charles Henri) profeſſeur de philoſophie à Kœnigsberg, fut agrégé à l'académie des ſciences de Berlin dès ſon renouvellement. Il eſt mort vers 1760, & a laiſſé quelques écrits aujourd'hui oubliés.

RAYNAL (Pierre Thomas) né à St Geniez en Gaſcogne, fit ſes études ſous les jéſuites à Rodez, capitale de la province. On nous a aſſuré que ſon premier emploi a été celui de vicaire d'une paroiſſe de Paris. Ce qui eſt très-connu, c'eſt que vers 1746 il travailloit au Mercure de France. Cela ſeul prouveroit qu'il avoit fait de bonnes études, & qu'il paſſoit pour bon écrivain. Mr de Maupertuis le mit au nombre des membres étrangers de l'académie de Berlin en 1750. C'eſt un des premiers & même du petit nombre de cette claſſe d'académiciens, dont on a inſéré des mémoires dans le recueil de l'académie (a). Mr Raynal ſe fit mieux

(a) V. *Mém. de l'acad.* de Berlin, de l'an 1752.

connoître dans la ſuite par l'Hiſtoire du *ſtathouderat*, & par celle du *parlement d'Angleterre.* Le premier de ces ouvrages a ſon mérite; le ſecond a été juſtement comparé à un cabinet de portraits en miniature (a). Tout cela fut éclipſé par le ſuccès éclatant de ſon *Hiſtoire philoſophique* du commerce des Indes. De quelque lieu qu'il ait tiré ſes matériaux, quel que ſoit l'homme que Mr l'abbé a conſulté ou ceux qui ont contribué à cet ouvrage, quelque différent que ſoit le ſtyle dont il eſt écrit, de celui de ſes autres ouvrages, il ſeroit injuſte de lui diſputer la propriété de celui-ci. On ne fait pas l'hiſtoire comme les romans; & puisqu'il faut que les faits, s'ils ne ſe ſont pas paſſés ſous nos yeux, ſe tirent de la bouche ou de la plume de ceux qui en ont été témoins, ou de ceux qui les ont appris des témoins oculaires, ou des acteurs mêmes, Mr l'abbé Raynal eſt l'auteur véritable & original de ſon hiſtoire, ainſi que Davila l'eſt de celle des guerres civiles de France, & Giannone de celle du royaume de Naples. Et

(a) C'eſt dans la *Bibliopea*, ou *Arte di comporre libri* que Mr Denina a fait cette comparaiſon.

quand il ſeroit vrai que quelques-unes de ſes plus fortes tirades lui euſſent été ſuggérées ou fournies par Diderot, Mr Raynal auroit toujours le mérite non indifférent de les avoir liées à ſon ſujet & à ſes récits; car narrateur, il l'étoit ſans doute. Cette hiſtoire, écrite fort librement, parut d'abord anonyme. Mais comme elle eut un grand ſuccès, l'auteur céda à la tentation de ſe déclarer. Dénoncé juridiquement & pourſuivi, il ſe réfugia en Angleterre, où tout disgracié de la cour de France ne risquoit jamais d'être mal accueilli, ſurtout ſi la disgrâce venoit de ce qu'on avoit écrit avec liberté contre le gouvernement ou contre la religion du pays. Malgré l'accueil qu'on lui fit à Londres, Mr l'abbé Raynal ne s'y plut pas, & vint à Berlin dans le printemps de 1782. Nous avons déjà dit ailleurs (a) comment Fréderic II l'accueillit & comment ce roi tolérant diſſimula d'avoir connoiſſance de ſon grand ouvrage, où il étoit lui-même apoſtrophé d'une manière peu obligeante. J'ajouterai ici, en admettant par ſuppoſition que Diderot ait

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. II. chap. 12.

eu part à la compoſition de cette hiſtoire, que l'apoſtrophe à Fréderic II au ſujet de la régie françoiſe des acciſes pouvoit bien être de ce fameux enthouſiaſte de l'humanité & de la liberté. Le motif que Mr Raynal diſoit avoir eu de venir faire quelque ſéjour à Berlin, étoit d'écrire ſur la révocation de l'édit de Nantes. On ne ſait pas qu'il y ait travaillé réellement. C'eſt même de quoi il ſembloit s'occuper & parler le moins. Il parloit cependant beaucoup, & il ſe rendoit par-là un peu moins agréable à ceux qui auroient voulu parler eux-mêmes. On a remarqué qu'il avoit été fort ſouvent déclamateur dans ſon hiſtoire, & qu'il n'étoit que conteur dans la converſation. Les gens qui aimoient à entendre des entretiens animés, regrettoient que l'hiſtorien philoſophe étant publiquement en disgrâce à la cour de France, ne pût point être reçu par le comte d'Eſterno, envoyé de S. M. très-chrétienne à Berlin. Ce ſeigneur n'avoit pas fait des livres; mais il étoit une archive d'anecdotes auſſi intariſſable que Mr l'abbé Raynal, quoique l'un & l'autre ſe répétaſſent quelquefois. Il étoit difficile qu'il n'y eût pas de variantes dans les

hiſtoires qu'ils racontoient. Je me trouvois un jour à table à côté de Mr d'Eſterno chez un autre miniſtre étranger, où Mr l'abbé Raynal ſe trouvoit auſſi. Celui-ci racontoit ſans ceſſe; à tout moment Mr d'Eſterno, qui ne croyoit pas qu'il lui fût permis d'adreſſer la parole à ſon compatriote disgracié, ni de l'interrompre en parlant tout haut aux convives, me diſoit à l'oreille: "cela n'eſt pas vrai; ceci ne ſe paſſa „ pas de la manière que l'abbé le dit.... ce n'eſt „ pas le marquis un tel, mais le duc un tel qui „ dit, qui fit cela". A qui croire après tout? Mr l'abbé, après avoir paſſé une année entière à Berlin, en partit pour aller en Suiſſe au mois de Mai 1783. Ceux qui l'ont vu le plus familièrement, diſent qu'il auroit accepté d'être mis à la tête de l'académie. Cela eſt fort croyable. Mais il n'en fut pas queſtion. Avant de partir il laiſſa une ſomme de 1200 livres à la caiſſe académique, pour être adjugée à celui qui préſenteroit à un temps déterminé le meilleur mémoire, en quelque langue que ce fût, ſur la manière d'écrire l'hiſtoire. On envoya au terme qu'on avoit fixé quelques mémoires ſur ce ſujet. Mais l'académie n'en ayant point trouvé de ſa-

tisfaiſans, ne décerna point de prix, & renvoya les 1200 livres à celui qui les avoit dépoſées. Un ſavant miniſtre d'état, membre & enſuite chef de la même académie, qui devoit adjuger ce prix, a lu & publié en 1788 une diſſertation ſur ce ſujet (a). On ſeroit curieux de ſavoir ſi l'abbé Raynal trouve l'*idéal* du miniſtre académicien conforme à celui qu'il auroit voulu voir couronné. A en juger par la manière dont eſt écrite l'Hiſtoire philoſophique du commerce des deux Indes, on diroit plutôt que l'auteur s'accorde mieux avec l'abbé de Mably qu'avec Mr le comte de Hertzberg. Le célèbre Puffendorff, Struve, Mascow, & bien d'autres ſeroient ſans doute de l'avis du ſavant miniſtre. Il a auſſi propoſé un prix aſſez conſidérable à l'académie de Lyon ſur la queſtion: Si la découverte de l'Amérique a fait plus de bien ou de mal?

REBEUR (Chrétien Louis de) naquit dans le Mecklenbourg, d'une famille originaire de la Suiſſe françoiſe, s'établit à Berlin, entra dans la magiſtrature dans le temps que Mr de Jarriges en étoit le chef. Il ſe fit connoître comme ju-

(a) V. les Diſſertations académiques de Mr de Hertzberg.

risconſulte érudit & philoſophe, dans quelque ſens, par des mémoires qu'il fournit à un journal ſur la littérature juridique des états pruſſiens. Sous le grand chancelier de Furſt il fut fait préſident de la chambre de juſtice & du ſecond ſénat de Berlin, & directeur du collége de médecine. La révolution arrivée en 1781 à la ſuite de l'affaire fameuſe du meunier Arnold, ayant amené des réformes & de nouveaux plans de législation, Mr de Rebeur ſe trouva d'un avis contraire à Mr de Carmer, auteur de ces réformes. Il écrivit ſur cela quelques brochures, & finit par demander ſa démiſſion. Il ſe retira dans le Mecklenbourg, dans des terres qui appartiennent ou à lui ou à ſon épouſe.

RECCARD (Gotthilf Chrétien) théologien & aſtronome célèbre, naquit à Wernigerode en 1735 d'un père eccléſiaſtique luthérien. Il étudia jusqu'à l'âge de dix-ſept ans dans ſa patrie ſous un nommé Schulze, & il paſſa deux ans au collége de Kloſterberge, près de Magdebourg, où il eut pour maîtres les deux Silberſchlag. De là il paſſa à l'univerſité de Halle. Ayant ainſi achevé ſon cours d'étude, il devint en 1761

maître de l'école réelle de Berlin, que Mr Silberſchlag dirigeoit alors; il fut fait inſpecteur de cette même école & prédicateur à l'égliſe de la Trinité, qui eſt dans le même quartier. Des motifs de ſanté, joints à une curioſité naturelle, & d'autres intérêts, lui firent entreprendre un voyage en Saxe & en Franconie. Il viſita les minières du Harz; il vit Nuremberg, & alla à Erlang pour connoître l'univerſité & ſolliciter quelques affaires de l'école réelle de Berlin, à laquelle le gazetier Groſs, mort profeſſeur à Erlang, avoit légué une partie de ſes biens. A ſon retour il fut nommé profeſſeur à l'univerſité de Kœnigsberg, & diacre & paſteur à une des égliſes de cette ville. Quoique très-exact à s'acquitter de ſes devoirs comme eccléſiaſtique, il s'eſt rendu célèbre par ſes loiſirs conſacrés à l'aſtronomie, ſurtout par ſes obſervations des éclipſes du ſoleil & de la lune. Il a tâché de faire ſervir ce genre de connoiſſance à étayer les vérités révélées. Dans un de ſes ouvrages il ſoutient que la conſidération de la grandeur du monde prouve l'immenſité de Dieu. Il ſemble que dans ſes obſervations aſtronomiques il ait pour but de confirmer la vérité

de ce verſet du pſeaume, *les cieux manifeſtent la gloire de Dieu.* L'Italie poſſède un eccléſiaſtique du caractère de Mr Reccard dans la perſonne de l'abbé Toaldo, prévôt de l'égliſe de la Trinité, très-célèbre météorologiſte, & profeſſeur à l'univerſité de Padoue.

RECKE (Charlotte Éliſabeth Conſtance, baronne de la) née comteſſe de Medem, ſœur aînée de la ducheſſe régnante de Courlande. Je ne ferai pas l'hiſtoire de cette dame; puiſque elle n'appartient pas préciſément à mon ſujet. Elle eſt née Courlandoiſe, & n'eſt pas mariée à un ſujet du roi de Pruſſe, ni totalement domiciliée dans ſes états; mais elle a fait de très-longs ſéjours à Berlin, où les deux comtes de Medem étoient établis comme officiers, l'un dans le régiment des gendarmes, l'autre dans les gardes du corps, ſous Fréderic II. Madame de la Recke eſt dans l'Allemagne littéraire ce que Victoire Colonne, marquiſe de Peſcaire, a été dans la littérature italienne dans le ſiècle de Léon X. La marquiſe de Peſcaire, noble, belle, ſavante, auteur, a été l'amie & la protectrice de l'Arioſte, de Bembo, de Caſa, de

avoit appris le françois chez ſon pére, & ne le négligea certainement pas dans la maiſon où elle fut placée; beaucoup moins après qu'elle fut mariée avec un paſteur de l'égliſe françoiſe. Elle a fait des ouvrages & même des poëſies dans cette langue. C'eſt la ſeule femme brandebourgeoiſe qui ait publié des livres en françois. Il eſt vrai que ſa mère étoit françoiſe d'origine. Madame Reclam n'écrit pas moins bien l'allemand.

REDERN (Sigismond Ehrenreich, comte de) né en 1719 d'une des plus anciennes familles de la Marche électorale de Brandebourg, où elle poſſédoit des terres avant la fin du treiziéme ſiécle (a). Il fut élevé & inſtruit avec plus de ſoin qu'il n'étoit d'uſage avant le régne de Fréderic. Il n'avoit pas vingt-deux ans lorsqu'il fut grand-maréchal de la reine mère de Fréderic II; & il fut presqu'en même temps membre honoraire de l'académie renaiſſante. Le feldmaréchal Schmettau qui étoit un des quatre

cura-

(a) Voyez *Angelus* & *Beckmann* cités par Gauhen dans ſon *Adels-Lexicon*, Article *Reder*, *Reder*, *Reder*, p. 1346.

curateurs, étant mort en 1751, le comte de Redern le remplaça. Les autres curateurs étant morts, ou ayant quitté le pays (a), & n'étant point remplacés, Mr le comte de Redern reſta ſeul; & dans l'abſence de Mr de Maupertuis il ſe trouvoit à la tête de l'académie. Il eſt le ſeul après le roi & le préſident qui ait fait exception aux règlemens, ſuivant lesquels ce n'eſt que le ſecrétaire ſeul qui fait les éloges des académiciens après leur mort. Mr le comte de Redern fit celui du général de Brédow, ſon oncle, en 1758. Un mémoire qu'il donna ſur l'inoculation de la petite vérole a eu beaucoup de ſuccès. Depuis-lors cet uſage eſt devenu fort commun en Pruſſe. Les autres mémoires qu'il lut à l'académie roulent pour la plupart ſur la cosmographie & ſur la dioptrique. Après la mort de la reine mère de Fréderic II, n'ayant plus d'emploi actif à la cour, Mr le comte de Redern ſe retira en Luſace, où il s'occupa de l'économie des terres qu'il venoit d'acheter; & ſe livra cependant à la métaphyſique, à la phyſique, & ſurtout à la chimie. Il n'a paru que

(a) V. les art. ARNIM, CAGNONI.

rarement à Berlin & plus rarement encore à l'académie, & n'a plus rien fait imprimer pendant près de vingt-cinq ans. On regarda même la place de curateur comme supprimée. Cependant en 1786, lorsque Mr le comte de Hertzberg fut mis à la tête de l'académie avec le titre de curateur, Mr le comte de Redern y reparut & y prit place aussi comme curateur. Il vouloit proposer des prix pour la solution de quelques problèmes. Mais cela n'eut point lieu. Il se retira de nouveau à Kœnigsbruck, chef-lieu des terres qu'il possédoit dans la Lusace, où il mourut subitement en 1788. Il étoit veuf depuis un an d'une épouse qui avec un très-bon esprit & un excellent caractère avoit porté dans la famille des biens considérables. Il eut de cette digne épouse quatre enfans, deux fils, & deux filles qui semblent avoir hérité l'esprit du père avec la sagesse & le grand bon sens de la mère. L'aîné des fils est chambellan du roi; l'autre est actuellement envoyé de Prusse en Angleterre. Des deux filles, l'une est mariée avec Mr le comte de Fontana, ci-devant envoyé de Sardaigne à la cour de Berlin, à présent ambassadeur en

Eſpagne; l'autre vient d'épouſer en 1790 Mr le comte de Stollberg, envoyé de Danemark à cette même cour.

REICHARD (Elias Gaspar) né à Quedlinbourg en 1714, recteur d'une école de Magdebourg, a traduit de l'anglois des ouvrages de Watts, de Salmon, & du françois la Henriade de Voltaire. Il a traduit du danois les Penſées morales de Holberg, & fait quelques cahiers périodiques ſous ce titre: *Le Connoiſſeur.*

REICHARDT (Jean Fréderic) né à Kœnigsberg en Pruſſe en 1751, maître de chapelle du roi, a écrit ſur l'opéra comique allemand, ſur la compoſition muſicale de la poëſie paſtorale, & pluſieurs autres ouvrages de cette nature. Il a mis en muſique pluſieurs pièces de théâtre, & quelques-unes en concurrence de Naumann & d'Alexandri, deux maîtres très-habiles & très-renommés.

REICHE (Charles Chriſtophe). Après avoir été prédicateur dans un village proche de Havelberg, il fut employé par le prince de Deſſau

à la direction d'une librairie que ce prince incomparable par ſon humanité, par ſon amour pour les lettres, avoit établie. Mais les libraires allemands ont fait tomber ce louable établiſſement. On a de Reiche un dialogue dont les interlocuteurs ſont Socrate, & un théologien moderne, nommé Tœllner. Il a fait pluſieurs autres ouvrages pour ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe. Mais en voici un qui eſt relatif à un établiſſement pédagogique, & qui n'eſt cependant pas fort édifiant ni fort intéreſſant: *Expoſitions fidelles des circonſtances dans lesquelles le royal profeſſeur danois Baſedow fut roſſé, & perdit ſon manteau, & d'un procès honteux avec Mr le directeur Wolcke.* Une ſociété de gens de lettres eſt auſſi difficile à gouverner qu'un ſérail de femmes, ou une troupe de comédiens. Si le prince de Deſſau ne prit pas de l'averſion pour la littérature & pour les établiſſemens littéraires après les chagrins que lui cauſèrent les tracaſſeries & les querelles de Mrs Baſedow, Wolcke & Reiche, l'un recteur & les autres profeſſeurs à ſon *Philantropin*, c'eſt que le caractère de ce prince eſt vraiment philantropique, c'eſt-à-dire humain & bienfaiſant.

REIFSTEIN (Jean Fréderic) membre de l'académie de Pétersbourg, & directeur de l'inſtitut d'éducation que l'impératrice de Ruſſie a établi à Rome, eſt né à Ragnit dans la Lithuanie pruſſienne en 1719. Il fut élevé dans une eſpèce de maiſon d'orphelins à Kœnigsberg, inſtruit dans une école, enſuite à l'univerſité de cette même ville. Quoique deſtiné à la juriſprudence, il montra beaucoup de goût pour les belles lettres & les beaux arts. Dès l'an 1741 il fut reçu dans la ſociété allemande de Flottwel, il connut le fameux Gottſched, qui en 1745 lui procura une place de bibliothécaire à Caſſel, où il ſuccéda à un conſeiller Archenholtz, auteur des mémoires de la reine Chriſtine, que Mr Reifſtein traduiſit du françois en allemand. Pendant les troubles de la guerre il ſuivit la cour du landgrave, qui en 1758 ſe retira à Brême, & il y fit connoiſſance du comte Fréderic Ulrich de Lynar, avec lequel il voyagea en France, en Suiſſe & en Italie. A Rome il fut facilement lié avec l'abbé Winckelmann; & il vit ſous ſa direction, en compagnie du comte Lynar, toutes les choſes remarquables que cette illuſtre & ancienne capitale du monde offre en abondance,

Ce célèbre antiquaire fait ſouvent mention de Reiſſtein dans ſes lettres imprimées. On nous aſſure ſur la parole de Mr Reiſſtein lui-même que le cardinal Alexandre Albani vouloit lui faire conférer la place d'antiquaire du Pape, devenue vacante par la mort du même Winckelmann. Mais ce Lithuanien pruſſien ne voulut point changer de religion comme avoit fait le Brandebourgeois ſon ami. (*V.* WINCKELMANN.) En 1782 ayant eu l'honneur de ſervir de Cicerone aux comtes du nord (grand duc & grande ducheſſe de Ruſſie,) il obtint la place qu'il occupe à préſent. Nous ne ſavons pas ſi outre la traduction des Mémoires concernant Chriſtine, reine de Suéde, Mr Reiſſtein a publié d'autres ouvrages. Mais quoiqu'il ne faſſe pas beaucoup de livres, ſon talent & ſes connoiſſances ne laiſſent pas d'être utiles à beaucoup de monde.

REINBECK (Jean Guſtave) miniſtre luthérien, a été nonobſtant cela grand confident du roi Frédéric Guillaume I, qui étoit zélé réformé. Tout théologien qu'il étoit, il protégea Wolff, que d'autres théologiens perſécutoient. Il avoit été nommé pour travailler avec Achard & Ja-

blonsky à la réunion des deux religions. Frédéric Guillaume I mourut ſur ces entrefaites, & Reinbeck ne lui ſurvécut que peu de temps. On a de lui des ſermons dont Mr Formey a traduit une partie lorsqu'il étoit au commencement de ſa carrière eccléſiaſtique. Deux diſſertations latines ſur quelques articles de théologie, & une en allemand contre le concubinage (*Verwerflichkeit* &c.) l'ont mis auſſi bien dans l'eſprit de la reine que dans celui du roi. Ce paſteur étoit en grande liaiſon avec le fameux comte de Manteufel.

REINHARD (Chriſtian Tobias Éphraïm) né à Camenz dans la Luſace en 1719, eſt médecin à Sagan en Siléſie. Comme dans une ville provinciale un médecin doit avoir plus de loiſir que dans les grandes capitales pour faire des livres, le docteur Reinhard a pu s'amuſer à faire des poëmes en latin, qui cependant roulent la plupart ſur des ſujets de ſa profeſſion. Il en fit ſur l'épidémie qui a régné pendant les années 1747—1751; ſur la fièvre miliaire, ſur les fleurs blanches des femmes, ſur la pâleur, ſur l'hémorragie des poumons. Un autre de

ſes ouvrages en vers latins, eſt intitulé *Medicus poëta*. Il laiſſa outre cela ſix livres d'épigrammes latines qui ne ſont pas auſſi piquantes que les allemandes du profeſſeur Kæſtner de Gœttingue. En allemand Mr Reinhard a fait un traité ſur les maladies que les femmes doivent à leurs parures. Je doute qu'il ait fait plus d'effet que les ſermons que font les prédicateurs ſur les modes.

REITEMEYER (Jean Fréderic) né à Gœttingue vers 1750, ſe voua aux études. Dès qu'il commença à fréquenter l'univerſité, il s'attacha particuliérement à Mr Heyne, un des plus célèbres profeſſeurs de l'Allemagne, ſurtout dans la littérature ancienne. Ce littérateur philoſophe & patriote étant à la tête d'un ſéminaire philologique, deſtiné à former de jeunes littérateurs, y plaça Mr Reitemeyer, qui eut par-là encore plus d'occaſion de ſe former ſous la direction de ſon protecteur & maître. Il commença à faire connoître au public ſes talens littéraires, par des diſſertations qu'il préſenta, tantôt à l'académie de Caſſel, tantôt à celle de Gœttingue. Elles ont presque toutes

remporté le prix, ou du moins le premier accessit. Une de ces dissertations rouloit *sur le luxe des Athéniens;* une autre *sur l'esclavage parmi les Grecs;* une troisième, qui fut couronnée par l'académie de Gœttingue, traitoit *des mines des anciens.* Il donna en même temps une édition de Zozime, qu'il éclaircit par des notes, parmi lesquelles il y en a aussi quelques-unes de Mr Heyne. Ces notes ne sont pas favorables à la mémoire du grand Constantin, ni de son panégyriste Eusèbe. Il fut ensuite chargé de revoir & de rectifier la partie de l'histoire universelle composée par Guthrie & Gray, laquelle comprend l'histoire des peuples barbares qui inondèrent l'empire romain. Au milieu de ces travaux philologiques, Mr Reitemeyer étudioit aussi la jurisprudence. Le *Conspectus juris romani* & l'*Encyclopédie juridique* qu'il mit au jour, le firent connoître encore plus avantageusement. Il étoit sur le point d'être fait professeur dans sa ville natale, nonobstant la maxime pratiquée constamment dans l'université de Gœttingue, aussi bien que dans celle de Jéna, de ne point conférer de chaire aux natifs du pays, hormis qu'ils n'aient déjà été pro-

feſſeurs en d'autres univerſités. Mr Putter, quoique zélé pour le maintien des règlemens & des ſages coutumes de ce corps reſpectable, étoit d'avis qu'on fît exception à cette règle en faveur de Mr Reitemeyer. Mais comme en même temps Mr le baron de Zedlitz lui offrit une chaire à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, il jugea à propos d'accepter cette place, qu'il occupe depuis 1785. Mr le profeſſeur Reitemeyer croyant pouvoir s'occuper plus utilement encore dans les archives de Berlin, obtint la permiſſion de paſſer ici une partie de l'année pour y faire des recherches, & ſe mettre de plus en plus en état d'enſeigner le droit public, ſoit en donnant des leçons à ſon retour à Francfort, ſoit en compoſant des livres. Il puiſe dans les archives, par la protection de Mr le comte de Hertzberg, des connoiſſances diplomatiques que peu de profeſſeurs ſont en état de ſe procurer. Il étoit encore à Berlin lorsque Mr le prince de Sacken, grand chambellan du roi, & miniſtre d'état, fut nommé premier ambaſſadeur à la diète électorale, dans laquelle on devoit donner un ſucceſſeur à l'empereur Joſeph II. Le prince de Sacken, dont la politeſſe & la bienfai-

fance à l'égard des gens de lettres ne ſe démentirent jamais, ni dans le temps qu'il fut premier miniſtre d'Auguſte III roi de Pologne & électeur de Saxe, ni depuis que Fréderic II l'attira à Berlin en lui offrant la première charge de ſa cour, & la première place dans le conſeil, crut qu'un homme tel que Mr Reitemeyer pourroit être utile à l'ambaſſade, pour rédiger les regîtres qu'on a coutume de dreſſer en pareille occaſion; & que d'ailleurs cet emploi, très-aſſorti au genre que cultive Mr Reitemeyer, lui ſeroit profitable à beaucoup d'égards. La cour l'approuva; & le prince ambaſſadeur le conduiſit à ſa ſuite à Francfort ſur le Mein.

RENELLE (Louiſe Éliſabeth) eſt née à Montbeillard, d'une famille qui s'y étoit réfugiée de Sedan, lors des perſécutions qu'éprouvèrent les huguenots ſous Charles IX. Le nom de cette famille eſt Bouillon, qu'on a lieu de croire noble & ancienne. Mr Renelle, de la colonie françoiſe de Berlin, ſe trouvant à Montbeillard en 1770, y connut Mademoiſelle Bouillon, & l'épouſa. Sept ans après ils vinrent tous deux s'établir à Berlin, avec quatre en-

ſans qu'ils avoient déjà. Des malheurs de toute eſpèce pourſuivirent ici Madame Renelle. Son mari ſe ſépara d'elle, & lui laiſſa cependant les enfans à nourrir & à éduquer. Une ame forte, & des talens qu'une éducation ſoignée lui avoient donnés, lui procurèrent des reſſources. Elle établit une penſion pour de jeunes demoiſelles; & ſoutint par-là ſa famille. Profitant même de ſes loiſirs pour s'inſtruire de plus en plus par la lecture de bons livres, elle fut en état de compoſer des ouvrages, dont le plus conſidérable eſt ſans contredit ſa *Géographie à l'uſage des inſtituts, & des gouvernantes françoiſes*, en trois volumes in-8°. Elle a auſſi compoſé une petite comédie intitulée *la Veuve de Freyberg*, dans laquelle elle a fait entrer l'éloge du prince Henri, frère de Fréderic II. L'établiſſement de ſa penſion dans une ville où il y en avoit tant d'autres pour le même objet, ne put que produire de la jalouſie. Elle prit le parti de ſe décharger de ce ménage, & de ſe borner à l'inſtruction de quelques demoiſelles qui vivent chez leurs parens, & vont paſſer chez elle le matin & l'après-dîner pour y prendre des leçons. Les François de tout rang, ſoit voyageurs, ſoit éta-

blis à Berlin, ont eu lieu de ſe louer du caractère bienfaiſant de cette dame. Elle a rendu à pluſieurs d'entr'eux des ſervices eſſentiels. Mr le marquis de La Fayette a fait à ſa recommandation ce qu'on avoit tant de fois ſollicité en vain pour des François que leur imprudence avoit forcés de ſortir de leur pays.

RESEWITZ (Fréderic Gabriel) né à Berlin en 1725 de parens juifs convertis. Il étoit prédicateur à Quedlinbourg dans le temps que cette abbaye paſſa de l'adminiſtration d'une princeſſe de la maiſon de Holſtein, ſous celle d'une ſœur du roi de Pruſſe. Il y donna une traduction des eſſais de Hume en 1759. Il fut appelé alors à Copenhague, pour y être paſteur d'une égliſe allemande. Un ouvrage qu'il compoſa ſur l'éducation en 1773, le fit connoître à Mr de Munchhauſen, qui avoit le département eccléſiaſtique & celui des écoles. Ce miniſtre le propoſa au roi pour être ſupérieur, avec le titre d'abbé de Kloſterberge, qui eſt un couvent bénédictin changé en collége, tout proche de la ville de Magdebourg. Il y a dans d'autres pays luthériens quelques autres établiſ-

moderne, il avoit une bibliothèque très-choiſie, des éditions extrémement rares & précieuſes. Cette ſuperbe collection d'auteurs claſſiques qu'a Mr le comte de Rewitzky, contribua beaucoup à ramener le goût dans la typographie berlinoiſe. On n'avoit encore vu aucun auteur claſſique imprimé avec goût, avec élégance, ayant que Mr de Rewitzky revoyant les épreuves lui-même & par ſon digne aumônier Mr l'abbé Gruber, eût donné l'édition de Pétrone. Il fit enſuite imprimer le catalogue de ſa collection de livres claſſiques grecs & latins avec des notes. Il n'y a point de livre plus recherché dans ce genre. Mr de Rewitzky fut transféré par ſa cour de la légation de Berlin à celle de Londres. L'état de ſa ſanté & peut-être quelque motif politique avoient porté la cour de Vienne à le transférer de Londres à Naples. Ce fut alors que las de traîner après lui par mer & par terre ſa bibliothèque précieuſe, il la vendit à milord Spencer. Cependant on jugea à propos de le continuer dans la légation de Londres, comme plus importante que celle de Naples.

RHODE (Auguſte Antoine) né à Prentzlow, capitale de la Marche uckerane, a été l'apologiſte des hernouthes dans le temps que cette ſecte faiſoit du bruit & étoit perſécutée. Il donna trois différens ouvrages ſur ce ſujet en 1754 & 1755. Mort vers l'an 1780.

RHODE (Jean Chrétien) né dans le duché de Magdebourg en 1713, eut des talens eſtimables pour dreſſer & corriger les cartes géographiques, & fut pour cela connu de feu Mr Euler, alors directeur de la claſſe de mathématique de l'académie des ſciences de Berlin, & du préſident Maupertuis. On l'employa, & il eut le titre de géographe de l'académie, avec des appointemens honnêtes. Il eſt mort ſeptuagénaire vers 1783.

RICHTEMBOURG (Joachim de) né à Brieg en Siléſie en 1738, étoit devenu ſujet du roi de Pruſſe lorsqu'il ſe fit jéſuite. Étant à Vienne inſpecteur ou préfet d'un collége de nobles, il donna en 1762 une traduction latine de l'Optique de Pierre Bouquer, & traduiſit enſuite des penſées morales de Bourdaloue. Ceci étoit na-

turel. Ce qui parut extraordinaire, c'eſt qu'il traduiſit auſſi des ſermons d'un père de la Roche, oratorien. Car les jéſuites ne traduiſoient guère que des ouvrages modernes, à moins qu'ils ne fuſſent de leurs confrères.

RICHTER (Chrétien Fréderic) né à Halle en 1727, fit quelques poëſies à l'occaſion de la paix de Hubertsbourg, enſuite de ces petits ouvrages qu'on appelle *Programmes.* Dans un de ces écrits il traite de *la manière de former de bons maîtres pour les écoles publiques.* Il traita enſuite plus amplement le même ſujet en allemand. On croiroit que c'eſt un homme vieilli dans le métier. Il n'avoit pas vingt-huit ans; mais rien de plus fréquent que de voir de jeunes maîtres d'école donner des règles à des candidats, lorsqu'ils ne font que d'entrer eux-mêmes dans la carrière comme apprentis.

RICHTER (Chrétien Fréderic) un des médecins les plus accrédités de Berlin, a donné, outre quelques autres ouvrages, des obſervations ſur les cauſes de différentes eſpèces de fièvres, & ſur la manière de les traiter (a).

(a) Voyez la dernière page de ce volume.

RICHTER (Jean Daniel) né en Siléſie dans un village du duché de Croſſen entre le Brandebourg & la Siléſie, conſeiller & commiſſaire à Potsdam, a donné des mémoires érudits ſur les finances des états pruſſiens.

RICHTER (Jean Godefroi) qui vit comme particulier à Berlin, a donné des remarques grammaticales ſur la langue allemande d'après quelques ouvrages de Mr Adelung, très-célèbre dans cette partie.

RIEBE (. . . .) né à Francfort ſur l'Oder, bas-officier dans un régiment pruſſien, a fait une tragédie dont le ſujet & le titre eſt *la Comteſſe de Wollberg*, & des dialogues ſur les Souffrances de Werther, roman très-connu de Mr de Gœthe. Avant d'embraſſer la profeſſion militaire, il avoit étudié la théologie. Ce n'étoit pas pour avoir une femme qu'il ſe fit ſoldat, comme ont fait tant de malheureux eccléſiaſtiques catholiques. Son état de miniſtre du ſaint évangile ne l'empêchoit point de ſe marier.

RIEDEL (Fréderic Juſte). Nous devrions peut-être placer ici ce profond & judicieux lit-

térateur, puisqu'on nous a assuré qu'il vécut & composa des ouvrages à Halle & à Francfort sur l'Oder; mais il est né à Erfurt, & il est depuis long-temps conseiller à Vienne, attaché particuliérement à Mr le prince de Kaunitz, & l'on pourroit prendre pour une affectation de faire ici son éloge ou sa critique.

RIEDEL (Henri Auguste) fils d'un artiste de Schlietz, apprit de son pére les principes des mathématiques, de l'architecture & de la peinture Il vint à Berlin, où il travailla sous le vieux Boumann. Il fut fait inspecteur des bâtimens & conseiller au bureau des bâtimens.

RIEDEL (Jean Chrétien) auteur de quelques sermons, de quelques cantiques & de différentes piéces insérées dans des journaux, naquit en 1740 d'un pauvre ecclésiastique villageois. Lorsque les Russes pendant la guerre de sept ans s'emparèrent de Kœnigsberg, Riedel, qui venoit d'achever son cours de théologie dans cette ville, devint précepteur des enfans d'un colonel russe, & en suivant le régiment que le colonel commandoit, il eut l'occasion de voir

une grande partie de la Ruſſie, de la Lithuanie, de la Pologne. Lorsque la paix fut faite en 1763, il s'en retourna en Pruſſe, & fut encore précepteur dans deux maiſons particulières, puis recteur d'une école à Leibſtadt, enſuite d'une autre à Bartenſtein. Le comte d'Anhalt le prit en 1770 pour aumônier de ſon régiment. Il exerça dix ans cet emploi jusqu'à ce qu'en 1780 il eut la cure de Domnau dans la Pruſſe orientale, où il eſt mort en 1785. Sous ſon nom il n'a publié que quelques ſermons; mais il a fait beaucoup d'analyſes pour des journaux. Les Allemands appellent cela *recenſions*, d'un mot latin très-bien choiſi.

RIEDESEL (Jean Hermann, baron de) né en 1740 d'une illuſtre famille qui a ſes fiefs près de Francfort ſur le Mein. Son père, mort général au ſervice de Pruſſe, s'étoit ſignalé dans les guerres de Turquie, où Fréderic Guillaume avoit envoyé des troupes auxiliaires à Charles VI. Il préféra la philoſophie, la politique, la littérature à la profeſſion militaire, & voyagea en Italie, en Sicile, en Gréce & en Aſie. Il connut & fréquenta autant les ſavans

& les artiſtes que les gentilshommes & les princes. L'amour des beaux arts & des lettres lui fit faire quelque ſéjour en Suiſſe, ſurtout à Zuric, où il fut lié très-particulièrement avec Jean Gaspard Fueſsli. C'eſt là qu'il livra à la preſſe la relation de ſon voyage de Grèce & de Sicile. Des perſonnes qui ont fait le même voyage & vu les mêmes objets, nous aſſurent que le rapport qu'en fait le baron de Riedeſel eſt très-exact. Après avoir été au midi & au levant il vouloit voir le nord, & paſſa à Berlin dans l'intention d'aller enſuite à Pétersbourg. Ayant été préſenté à Fréderic II, ce roi, qui ſe rappeloit qu'un Riedeſel avoit été au ſervice du roi ſon père, demanda s'il en étoit parent. Il apprit qu'il en étoit fils; & lui trouvant de l'eſprit, des connoiſſances & un caractère qui l'intéreſſèrent, il lui fit offrir par le comte de Finckenſtein la clé de chambellan & deux mille écus de penſion, s'il vouloit s'attacher à lui & demeurer à Potsdam. Le baron de Riedeſel accepta cette offre, & ſe maria avec Mademoiſelle de Bæhr, dame d'honneur de la princeſſe de Pruſſe. En 1777 il fut envoyé miniſtre à la cour de Vienne, où il ſe trouvoit à la mort de l'électeur de Ba-

vière; & il eut grande part aux négociations qui amenèrent le traité de Teſchen. Il ſe trouvoit à la même cour comme envoyé lorsque le pape y parut; & comme ami du nonce, aujourd'hui cardinal Garampi, il formoit en partie le conſeil de la cour papale. La confédération germanique, conclue en 1785, expoſa le baron de Riedeſel aux premières marques de l'humeur qu'en prit Joſeph II. Il mourut la même année, onze mois avant Fréderic II. On a de lui un Voyage en Sicile & en Grèce écrit en allemand, & un autre ouvrage en françois, qu'il intitula *Remarques d'un voyageur moderne au levant*, que Mr de Dohm a traduit en 1773.

RIEDT (Fréderic Guillaume) né à Berlin en 1710, muſicien auteur, comme Marpourg, Quandt & Reichard, a fait des *trio* & des *ſolo* pour la flûte, & pluſieurs ouvrages ſur la manière de compoſer la muſique.

RIEM (Andréas) né en 1749 à Frankenthal dans le Palatinat, où ſon père étoit paſteur réformé, étudia la théologie, & prit cependant beaucoup de goût pour la belle littérature &

commença par donner quelques ouvrages dans ce genre; par exemple, *Timoclea* & *Charitides*, *Dorset* & *Julie*. Mais il s'occupa bientôt d'objets plus importans sur l'influence de la religion, sur la constitution politique des nations. Cet ouvrage parut en 1771. Il fut quelques années pasteur d'un village de la Marche uckerane, d'où il fut transféré à Berlin pour prêcher & donner des instructions à un hôpital de luthériens. Il se démit de cet emploi pour se livrer à son goût pour les arts, & quitta le ministère du saint évangile, pour être secrétaire de l'académie de peinture, & pour être à la tête d'un commerce de livres & d'estampes que fait cette académie. On lui a attribué quelques-uns des pamphlets qui ont paru sous le nouveau règne à l'occasion de l'édit sur la religion.

RIEM (Jean) frère aîné du précédent, né en 1739, s'appliqua particulièrement à la culture des abeilles, sur laquelle il a beaucoup écrit. Fréderic II le fit inspecteur des plantations qu'il avoit faites près de Breslau, pour contribuer à la propagation de ces mouches si bienfaisantes. Il embrassa cependant d'autres

parties d'économie rurale; & il s'y eſt tellement diſtingué, que la ſociété économique qui porte le nom de Leipſic, mais qui eſt à préſent établie à Dresde, le fit ſon ſecrétaire perpétuel en 1786.

RINGELTAUBE (Gottlieb) auteur de quelques ſermons inſérés dans le Manuel des prédicateurs, & d'une traduction de ceux de l'Anglois Bullok, naquit en 1739 dans un village près de Thorn, où ſon père étoit alors curé luthérien. Il fit ſes études à Thorn, enſuite dans un collége de Breslau, & les acheva aux univerſités de Halle & de Francfort ſur l'Oder, où il accompagna Mr Garve. C'eſt bien avec raiſon qu'il ſe glorifie d'avoir été le précepteur de ce célèbre philoſophe pendant cinq ou ſix ans. Il fut enſuite pendant douze ans prédicateur à Scheidewitz près de Brieg en Siléſie. Depuis 1777 il eſt paſteur de l'égliſe luthérienne à Varſovie, & membre du conſiſtoire.

RINGELTAUBE (Michel) frère aîné du précédent, reçut ſes premières inſtructions dans un collége de Brieg. Il s'occupa depuis l'âge de dix-huit ans de l'inſtruction de ſes frères ca-

dets, & alla enſuite continuer ſes études à Francfort ſur l'Oder. Un ſeigneur polonois le prit chez lui pour inſtituteur de ſes enfans; & il devint enſuite paſteur d'une communauté luthérienne établie à Militſch en Siléſie ſur la frontière de la Pologne. Il a écrit ſur la vérité de la religion chrétienne, & contre la liberté de penſer. Un autre de ſes ouvrages a pour titre *la Religion des Anglois*. M. en 1784.

RITTER (Jean Jaques) né à Berne en 1741, profeſſeur de médecine à l'univerſité de Franeker, enſuite médecin dans un village de la Siléſie. Pluſieurs petits ouvrages qu'il a faits ſe trouvent dans la *Tempé helvétique* & dans le Mercure ſuiſſe. Il a écrit une diſſertation curieuſe, imprimée à Bâle l'an 1735, *ſur la poſſibilité & l'impoſſibilité de vivre long-temps ſans manger & boire*. Un autre ouvrage non moins curieux de ce docteur, eſt un *Dictionnaire des médecins qui ont fait l'hiſtoire de leurs propres maladies*. Le fond de cet ouvrage eſt d'un nommé Morbanna, qui y inſéra l'hiſtoire des maux que lui-même a ſoufferts pendant cinquante ans. Ritter alla finir ſes jours dans une

communauté de frères moraviens ou hernouthes; & il n'eſt pas le ſeul Suiſſe qui s'eſt retiré dans un âge avancé parmi les hernouthes en Allemagne. *V.* BATTIER.

ROCHOW *ou* ROCHAU (Fréderic Éberhard de) naquit en 1731 à Rekahn dans le Brandebourg, d'une famille qui y eſt établie depuis le dixième ſiècle. Son père étoit miniſtre d'état ſous le roi Fréderic Guillaume I. Mais il avoit quitté ſa place & vivoit dans ſa terre de Rekahn. Il fit inſtruire ce fils unique dans la maiſon juſqu'à l'âge de treize ans, & l'envoya continuer ſes études au collége des nobles de Brandebourg. Ce fut cette éducation qui le forma & le rendit propre tant aux armes qu'aux lettres. Il entra au ſervice comme volontaire à ſeize ans, & fut fait cornette (*Fahnen-Junker*) deux ans après dans le régiment des gardes du corps. Il fit les campagnes des années 1756 & 1757, & fut bleſſé à la bataille de Lowoſitz au bras gauche, & a celle de Prague dans la main droite. Après ces accidens il ne fut plus en état de ſervir, ſurtout dans la cavalerie, & prit ſon

congé en 1758. Il obtint un canonicat dans la cathédrale de Halberſtadt, & ſe maria en 1759 avec une demoiſelle de Boſe de famille noble, fille d'un conſeiller privé du duc de Saxe-Weiſſenfels. Établi à Rekahn, une de ſes terres qui compoſe la ſeigneurie de ſa famille, à un mille de Brandebourg, il s'occupa de l'économie & de l'étude, & ſongea non moins à rendre heureux ſes payſans qu'à augmenter ſes revenus & à rétablir des terres que des inimitiés & des circonſtances particulières avoient délabrées dans les premières guerres de Fréderic II. Les occupations qu'il ſe donna & qu'il ſe donne vont éterniſer ſon nom plus que n'auroient fait les places les plus diſtinguées à la cour ou dans l'armée. Les ouvrages pédagogiques de Baſedow commençoient à faire du bruit vers l'an 1756. Mr le chanoine de Rochow, quoiqu'il n'eût point d'enfans, lut avec intérêt ces ouvrages, & eſſaya de mettre en pratique les avis du pédagogiſte hambourgeois. Il établit des écoles dans deux de ſes villages, à Gœttin & à Rekahn, & y fit inſtruire les enfans de ſes métayers, de ſes laboureurs & de ſes manœuvres. En obſervant le bien qu'on pouvoit faire par là à cette claſſe de

citoyens généralement ſi mépriſée, ſi ces écoles étoient bien dirigées, il ſentit l'avantage qui en réſulteroit pour la ſociété généralement, & même pour les ſeigneurs propriétaires de ces terres. Pénétré de vérités utiles par l'expérience & le fait, il voulut les communiquer au public, & il fit imprimer une inſtruction pour les maîtres des baſſes claſſes, qui parut la première fois en 1772. Elle fut réimprimée en 1776 avec des additions, & ſuivie d'un manuel en forme de catéchisme pour les maîtres qui veulent & oſent s'éclairer. Ce ſecond ouvrage eut également beaucoup de ſuccès; quoiqu'on ignorât le nom de l'auteur. L'abbé Felbiger, qui s'occupoit auſſi avec zèle du même objet, ayant vu un de ces ouvrages, & ſachant ſeulement que cela venoit de Berlin ou des pays voiſins, envoya une lettre de change de cent ducats au célèbre & ſavant libraire Nicolaï ſon correſpondant, pour qu'il en fît préſent à l'auteur de ce livre, croyant de bonne foi que l'auteur ne pouvoit être que quelque pauvre maître d'école de village à qui ce petit ſecours ne ſeroit pas inutile. Le bon abbé fut fort ſurpris d'apprendre que l'auteur de l'ouvrage étoit un ſeigneur d'une famille illuſtre

& ancienne, & assez riche pour faire lui-même de pareils présens. Depuis-lors Mr de Rochow fut très-connu de la république des lettres; & l'école de Rekahn devint dans toute l'Allemagne le second objet de la curiosité du public, après le Philantropin de Dessau, deux établissemens destinés, l'un à l'éducation de la noblesse, l'autre à l'instruction des gens de la campagne. Nous les avons visités tous les deux, & nous ne saurions trop les proposer pour modèles, soit aux princes, soit aux particuliers qui cherchent le bien de leurs sujets & de leurs semblables. Un voyage que le géographe Busching a fait à Rekahn, & dont il a donné la relation, est aussi renommé en Allemagne que le voyage de St Cloud l'a été en France; mais par des raisons bien différentes.

RODE (Chrétien Bernard) naquit à Berlin en 1745. Il apprit les premiers élémens de la peinture sous un certain Muller hongrois, puis sous Pesne dont nous avons parlé. Il voyagea ensuite; il connut à Paris Vanloo & Restout, & à Rome Pompeo Battoni & Mengs, & devint un habile peintre d'histoire. Revenu dans

ſa patrie, il travailla avec ſuccès, d'autant plus qu'étant lié avec des gens de lettres il ne manqua pas de les conſulter ſur les ſujets qu'il vouloit peindre. A la mort de le Sueur, il fut fait directeur de l'académie de peinture. On voit de lui de très-grands tableaux dans le château royal, dans quelques égliſes de Berlin, & dans différentes maiſons particulières. Une ſalle de la maiſon de campagne de Mr le comte de Hertzberg à Britz eſt peinte par Mr Rode avec beaucoup d'intelligence & de goût.. Les connoiſſeurs tant étrangers qu'allemands, qui tous trouvent beaucoup de richeſſe dans ſes deſſeins, ſouhaiteroient de trouver dans ſes ouvrages plus de ſoin, plus de délicateſſe, & plus de vivacité & d'éclat dans le coloris. Mais il eſt rare que les plus grands peintres uniſſent toutes ces parties de l'art. Ne faudroit-il pas que dans un pays où il n'y a ni égliſes, ni cloîtres, ni ſalles de chapitre à peindre, les princes du ſang, qui ſeuls ou presque ſeuls en ont les moyens, fiſſent orner des ſallons & des galeries par les artiſtes nationaux, quand il y en a dont l'habileté eſt connue? Jean Henri, frère de ce peintre, avoit été deſtiné à l'orfévrerie; mais ayant

appris le deſſein de ſon aîné, il alla ſe former à la gravure à Paris ſous le célèbre Will. Il eſt mort en 1759, âgé de trente ans; & ce fut une grande perte que fit l'art à Berlin.

ROETGER (Gotthilff Sébaſtien) né vers l'an 1745, eſt prévôt d'une égliſe de Notre Dame à Magdebourg depuis 1781. Il a écrit ſur le Philantropin de Deſſau, & ſur le *paedagogium* établi dans le cloître à la tête duquel il eſt. Dans le Magaſin de Schirach il y a de lui différens articles.

ROHR (Fréderic Maurice de) né à Pœlnitz dans le duché d'Oels, conſeiller de régence du duc de Wurtemberg-Oels, a traduit du latin les Mémoires de Caſtruccio Bonamici, du françois l'Art de la guerre du comte de Criſſé, & la Correſpondance du marquis de Montalembert. Il a écrit auſſi ſur l'économie & le commerce.

ROSCIUS (Jean Jaques) étudia la médecine à Kœnigsberg, où il étoit né. Lorsqu'il y fut reçu docteur en 1748, il ſoutint une diſſertation ſur la *cataracta loclea criſtallina*. Il fut enſuite

ſuite profeſſeur honoraire, & publia quelques bagatelles.

ROSENBERG (Jean Charles Guillaume & Jean Abraham) deux peintres décorateurs, nés à Berlin, fils de deux frères du même nom, apprirent l'art de Bellavita & de Bibiena. Jean Charles ſuivit même ce dernier, & travailla à *Londres* avec lui. De retour à Berlin il fit au grand théâtre des décorations pour quelques opéras. Mais depuis que Gagliari y parut & qu'il y laiſſa ſon neveu, (*V. l'art.* VERONA.) les Roſenberg, ainſi que les Flechelm, n'eurent plus rien à faire au théâtre de Berlin, & ils employèrent ailleurs leurs talens (*a*).

ROSENBOURG (Chrétien Auguſte) médecin à Breslau. Son coup d'eſſai, comme auteur, eſt une diſſertation latine ſur les incommodités de la vieilleſſe. Il donna enſuite *le Médecin ſilé-*

(*a*) L'hiſtoire des deux Fréderic Flechelm, habiles artiſtes dans leur genre, n'auroit pas dû être omiſe dans le ſecond volume de cet ouvrage. Elle ſeroit peut-être utile aux jeunes peintres, & même à des profeſſeurs. Mais il faudroit dire quelques vérités peu agréables. Bellavita auroit auſſi dû trouver place parmi les artiſtes qui ont vécu à Berlin.

déſarmer après que la paix fut faite. Fréderic ne lui répondit point; mais il dit à Milord Maréchal, lorsque celui-ci fut à Potsdam, que ſon ami Jean Jaques l'avoit bien grondé. Malgré cela le roi continua de le protéger; & à ſa conſidération il fit même conſeiller d'état à Neuchâtel quelqu'un qu'il avoit recommandé à Milord. Dans ces entrefaites un Genevois du parti dominant fit paroître ſur les affaires de ſa patrie une brochure ſous le titre de *Lettres écrites de la campagne.* Le parti contraire, qui étoit celui qu'on appela dans la ſuite le parti *des repréſentans*, engagea Rouſſeau à répondre à cette brochure. Il intitula cette réponſe *Lettres écrites de la montagne*, par oppoſition à l'ouvrage qu'il prit à combattre. Ces lettres unies au Contrat ſocial, qui avoit paru en même temps que l'Émile, lui attirèrent de nouvelles perſécutions de la part de ſes concitoyens de Genève, & de tous les partiſans, tant du gouvernement monarchique que de l'ariſtocratique. Ses ennemis particuliers, & les eccléſiaſtiques ſurtout, eurent un prétexte plauſible pour tâcher de l'accabler. Le paſteur de Valmoutier ſouleva le peuple de la paroiſſe contre ce réfugié, qui risqua d'être

lapidé. Malheureuſement pour Jean Jaques il s'étoit aviſé, juſtement dans le pays de Neuchâtel, de porter l'habit arménien qu'il s'étoit fait faire à Montmorency ou à Paris. Cela l'expoſa encore davantage aux inſultes de la populace. Il ſe vit enfin forcé, nonobſtant la protection très-déclarée du gouvernement, de quitter Valmoutier; & ne ſe croyant pas non plus en ſureté dans la ville de Neuchâtel, il ſe retira dans l'île de St Pierre. Ce fut dans le temps qu'il demeura dans cette petite île que forme le lac qu'il s'adonna à la botanique, & qu'il projeta le code pour les Corſes, ſollicité par Mr Buttafuoco, & encouragé par le général Paoli, alors à la tête des inſulaires. L'ordre qu'il reçut du conſeil de Berne de ſortir de l'île & des états de la république, lui rendoit plus qu'acceptable la propoſition de paſſer en Corſe. Mais ce projet ſouffroit de grandes difficultés, & devenoit même d'une exécution impoſſible aprés que les troupes françoiſes eurent débarqué dans l'île. Rouſſeau, chaſſé de tous les cantons de la Suiſſe, dont aucun ne vouloit ſe brouiller avec la France, n'avoit plus de parti à prendre que celui de ſe retirer en Angleterre, ou de

venir dans le Brandebourg. Comme il n'aimoit *ni l'Angleterre ni les Anglois* (a), il étoit réſolu de venir vivre à Potsdam auprès de Milord Maréchal, qui lui avoit déjà fait une penſion, qui l'invitoit de ſe rapprocher de lui, & qui n'aimoit pas beaucoup plus que Jean Jaques les Bretons. Fréderic II auroit ſans doute vu volontiers un auteur qui faiſoit tant de bruit dans la république des lettres, quelque plaiſanterie qu'il eût écrite ſur ſon ſujet à Voltaire & à d'Alembert. Dieu ſait ce qu'un tel homme auroit fait pour la littérature & pour la muſique. Mais Rouſſeau, par une foibleſſe dont il s'accuſe auſſi fort ſouvent, céda aux ſollicitations de ceux qui l'exhortérent de s'attacher à Hume & d'aller en Angleterre avec lui.

RUDIGER (Jean Chrétien Chriſtophe) né dans le pays de Magdebourg en 1751, eſt ſecrétaire de la chambre des domaines à Halle. La plupart de ſes ouvrages ſont faits pour les économiſtes. Il y en a un qui ſemble fait pour les grammairiens & pour tous ceux qui parlent, qui écrivent & même qui impriment en alle-

(a) V. *ſes Confeſſions*, Part. II. p. 370.

mand. Il a donné le plan d'un dictionnaire complet de la langue allemande. N'eſt-il pas encore content de celui de Mr Adelung?

RUDINGER (André Chriſtophe de) né à Leipſic vers 1746 ou 1747 d'un marchand de cette ville, prit ſervice en Danemark, & partit comme lieutenant ſur la flotte danoiſe qui fit voile vers Alger dans la méditerranée. Comme il avoit du talent & de l'inſtruction, il fut fait ſecrétaire de la flotte; & après cette expédition il eut le rang de capitaine, & fut envoyé à la cour de Pruſſe en qualité de ſecrétaire de légation. On n'a guère connu à Berlin une mémoire plus fidelle que celle de Mr de Rudinger, ni un plus grand fonds de connoiſſances uni à une modeſtie inaltérable & à un caractère doux, ſûr, & honnête. Sa cour le créa en conſidération de ſes bons & fidelles ſervices conſeiller privé de légation, titre qu'on voit très-rarement ſortir de la chancellerie de Copenhague; & le laiſſa chargé des affaires à la même cour de Berlin jusqu'à ce qu'il fut remplacé par un envoyé extraordinaire en 1789. Pour récompenſe ultérieure de ſes ſervices & pour le mettre dans un état plus conve-

nable à ſa ſanté, ayant été ſouvent & long-temps menacé de conſomption, on lui donna un bailliage dans le duché de Schleswic, & le rang de colonel. Avant de venir à Berlin il avoit publié à Hambourg en 1771 des Remarques *ſur l'île de Minorque*, avec un extrait de l'Hiſtoire de cette île, tiré d'Armſtrong. En 1772 il avoit donné un *Eſſai ſur la nature & l'invariabilité de la vérité contre la ſubtilité & le pyrrhoniſme*, traduit de l'anglois de Beattie. A Berlin Mr de Rudinger étoit chef d'une loge de francs-maçons. A en juger par ſon caractère & par celui de pluſieurs autres dont nous avons eu à parler dans le préſent ouvrage, il faut avouer que cette ſociété ne mérite pas les perſécutions qu'elle a eſſuyées dans d'autres pays.

RUHIG (Paul Fréderic) l'aîné des fils, je ne ſais ſi c'eſt d'un maître d'école ou d'un curé lithuanien, naquit en 1721 ou 1722. Il fit quelques études à Kœnigsberg, & publia dans cette ville, en 1747, une grammaire, puis un dictionnaire de la langue lithuanienne, & quelques autres écrits ſur cette langue. Il trouve dans cette langue beaucoup de rapport avec les langues

orientales, particuliérement avec l'hébraïque. Un pieux enthouſiasme, ou la miſère peut-être, le conduiſirent à Hernouth. Il y devint membre de cette communauté recommandable à bien des égards. Il la quitta cependant, & s'en retourna à Kœnigsberg, où accablé de maux & réduit à une extrême indigence il ne trouva d'autre reſſource qu'une place dans les aſiles que la religion chrétienne offre aux infortunés. Je ne ſais s'il vit encore dans l'hôpital des convaleſcens où il étoit en 1784.

RUHNKEN (David) né à Stolpe en Poméranie en 1723. Après les premières études faites dans ſa patrie, il alla étudier le droit romain en Saxe; mais il ne prit que le grade de docteur en philoſophie à Wittenberg. Il voyagea enſuite & s'arrêta à Leyde en Hollande, où il fut fait profeſſeur d'hiſtoire & d'éloquence. En Allemagne il n'avoit imprimé que deux diſſertations ſur *Galla Placidia Auguſta*, lorsqu'il ſe fit créer docteur. A Leyde il a donné pluſieurs ouvrages, tous en latin, ſur les hymnes d'Homère, ſur Héſiode, ſur Callimaque, ſur Apollone de Rhodes. Il a le premier publié l'hymne

d'Homère à Cérès, retrouvé à Moscou. Il publia le Lexicon de Timée le ſophiſte; il donna des obſervations critiques ſur Rutilius Lupus; & ſon édition de *Velleius Paterculus*, faite à Leyde en 1779, eſt préférable à trois ou quatre autres, toutes cependant eſtimées, qu'on a données dans la même ville. Ce profond littérateur ne négligea pas l'érudition qui regarde le droit. Il a fait des notes ſavantes ſur quelques titres des pandectes & du code qu'on trouve dans le troiſième volume du *nouveau Tréſor* de Meermann. Mr Ruhnken eſt un des plus célèbres littérateurs qui ſoient en Hollande. *Weidlich.*

RUNDE (Chrétien Henri) paſteur de trois villages dans la vieille Marche, a donné en 1780 une eſpèce de catéchiſme moral tiré de l'évangile à l'uſage de ſes paroiſſiens, & quelques autres petits ouvrages de dévotion en 1783.

RUNDE (Juſte Fréderic) né à Wernigerode en 1741, étudia le droit à l'univerſité de Gœttingue, où il acheva ſon cours en 1770, & il y ſoutint, en prenant la dignité doctorale, une diſſertation latine ſur les primogénitures des

familles illuſtres d'Allemagne qui demandent la confirmation impériale. Quelque temps après il publia en allemand un traité ſur l'origine des ſouverainetés des évêques & des abbés en Allemagne. Appelé à Caſſel par le landgrave, & fait profeſſeur de droit civil & d'hiſtoire au collége carolin, & ſecrétaire perpétuel de la ſociété d'agriculture & des arts, il écrivit ſur l'origine & l'établiſſement de cette ſociété, & ſur différens autres ſujets. En 1784 il quitta le collége de Caſſel, pour aller occuper une chaire de profeſſeur en droit à l'univerſité de Gœttingue avec le titre de conſeiller de cour. *Weidlich, Meuſel.*

S.

SACK (Auguſte Fréderic Guillaume) naquit à Harzgerode dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, où ſon père, originaire de Nordhauſen, étoit un des bourgmeſtres. Il fit ſes premiéres études à Bernbourg & à Zerbſt. Il paſſa enſuite à l'univerſité de Francfort, où il étudia la philoſophie, la théologie & la géométrie, & même l'hiſtoire naturelle ſous Jablonsky, Grillo & Herrmann. A peine étoit-il de retour à Harzgerode qu'il trouva l'occaſion de s'exercer à la prédication & dans la langue françoiſe, ſans diſcontinuer l'étude des langues orientales. Car étant fait gouverneur & précepteur d'un jeune gentilhomme, Mr Milzonneau, d'une famille réfugiée dans le Brandebourg, il alla vivre avec ſon éléve à Stettin chez un Mr de Mauclerc, prédicateur de cour, de famille noble réfugiée; & il commença à prêcher tantôt en françois, tantôt en allemand. De Stettin il alla en Hollande, où il fut auſſi précepteur d'un jeune gentilhomme friſien, nommé Van-Haaren. Il prêcha à Leyde & à Groningue dans l'égliſe françoiſe. On lui

trouva des diſpoſitions admirables pour la chaire, & on l'encouragea beaucoup à courir cette carrière. Le célèbre Barbeyrac, chez lequel il paſſa un an avec ſon diſciple hollandois Van-Haaren, acheva de lui inſpirer le goût de la bonne morale, & de la théologie, comme il l'appeloit, raiſonnable. Sack retourna en Allemagne dans ſa patrie. Tandis qu'il attendoit une petite place dans quelque égliſe pour entrer dans le miniſtère, il ſe préſenta pour la troiſième fois un emploi de précepteur; mais ce fut d'un jeune prince. Le landgrave de Caſſel-Hombourg ayant connu le candidat Sack, le crut propre pour donner les premières inſtructions à ſon fils qui n'avoit que ſept ans; & il paſſa trois ans & demi auprès de ce prince, & de la landgrave ſa mère, qui faiſoit ſa réſidence à Hœtensleben, château appartenant aux landgraves de Heſſe, près de Magdebourg. Comme de Hœtensleben il alloit ſouvent à Magdebourg, il fit la connoiſſance des plus eſtimés eccléſiaſtiques de cette ville, dont un nommé Roſſel voulut l'engager à aller en Lithuanie pour y deſſervir une égliſe françoiſe. Le candidat Sack aima mieux prêcher en allemand;

parce qu'il ſentoit que parmi les Allemands il pouvoit devenir des premiers; & parmi les François, ſurtout n'ayant l'uſage de la langue que par l'étude, il n'auroit jamais été que dans une claſſe inférieure: les premiers rangs étoient déjà occupés. Sa louable ambition eut le ſuccès qu'il déſiroit. Il obtint d'abord la place de troiſième prédicateur dans une égliſe réformée allemande de Magdebourg. Il étoit alors âgé de vingt-huit ans, & ne tarda guère à ſe faire regarder, après Mosheim, comme le meilleur prédicateur de l'Allemagne. Mosheim, très-connu d'ailleurs par ſon hiſtoire eccléſiaſtique, s'étoit formé ſur les prédicateurs françois, & avoit mis dans ſes ſermons un tour d'éloquence que les Allemands ne connoiſſoient pas encore. Sack ayant beaucoup lu Clarke & Tillotſon, mit dans les ſiens plus de raiſonnement & plus de philoſophie. Depuis douze ans il étoit prédicateur à Magdebourg, & il étoit paſſé de la troiſième à la première place, lorsque Nolthenius, premier prédicateur de la cour de Berlin, mourut au commencement de l'année 1740. On en ignoroit encore la nouvelle à Magdebourg quand une eſtafette arrive un jeudi vers la fin de Mars,

avec une lettre du roi Fréderic Guillaume, qui écrivoit en ces termes au paſteur Sack: "Comme vous devez prêcher devant moi dimanche „ prochain, vous partirez d'abord par la poſte „ pour vous trouver à Berlin ſamedi". Il partit ſur le champ, & il y fut le vendredi au ſoir. Le lendemain il reçut par un page une petite édition du nouveau teſtament que le roi lui envoya, en lui faiſant dire que c'étoit ſur cela qu'il devoit prêcher le dimanche au château. Le roi aſſiſta au ſermon, & en ayant été très-ſatisfait, fit dîner le nouveau prédicateur le même jour avec la reine. Lui-même, le roi, qui étoit déjà fort malade, dîna dans ſa chambre; mais il ſe fit traîner ſur ſa chaiſe roulante auprès de la reine, & s'entretint avec le prédicateur. Le célèbre Reinbeck, le comte de Manteuffel, qui avoient beaucoup de crédit auprès de Fréderic Guillaume & qui eſtimoient Sack, contribuèrent à le mettre bien dans l'eſprit de ce roi dévot, qui quelques mois après le nomma premier prédicateur de l'égliſe du dôme, ou de la cour. Avant que les patentes fuſſent ſignées, Fréderic Guillaume mourut, & ces patentes furent ſignées par Fréderic II le premier de Juin, qui étoit le

premier jour de ſon règne. Mais il s'en falloit beaucoup que Fréderic II eût la même vénération pour le nouveau teſtament qu'avoit eue ſon père. L'on ne ſait que trop qu'il aimoit peu les prêtres. Cependant il conſidéroit Sack comme un des premiers dans ſa ſphère; & ſuivant l'intention de ſon père, il le deſtina à donner des inſtructions ſur la religion à ſes frères & à ſa ſœur Amélie. Nous l'avons entendu ſe plaindre que quelqu'un de ces princes ne faiſoit pas grand honneur aux inſtructions religieuſes qu'il avoit reçues. Mais la princeſſe Amélie fit toujours beaucoup de cas de ce ſavant paſteur, & lui témoigna de l'attachement & de la reconnoiſſance jusqu'à la fin de ſes jours. Auguſte Sack vécut quarante-ſix ans dans la place de premier prédicateur de la cour & de conſeiller au conſiſtoire. On a déjà dit ailleurs que la reine Éliſabeth, épouſe de Fréderic II, a traduit de ſes ſermons, quoiqu'elle ſoit d'une religion différente. La réputation qu'il avoit d'homme verſé dans l'hiſtoire naturelle, le fit agréger à l'académie dès le moment de ſa reſtauration, en 1746. Mais en quarante ans il n'y a lu qu'un ſeul mémoire. A la mort d'Elsner, Mr

Sack

Sack fut chargé de viſiter le collége de Joachimsthal. Il ſe déchargea en 1769 de cette fonction de viſiteur, qu'il céda à Mr Sulzer; auquel cependant il a ſurvécu pluſieurs années. Il eſt mort au mois d'Avril 1786. Ses ſermons ont été traduits les uns en françois, comme nous venons de le dire, quelques autres en anglois, & presque tous en hollandois. Il étoit fort attaché à la religion prétendue réformée; ſes docteurs, ſes ſaints pères étoient Érasme, Zuingle, Mélanchthon, & Calvin; mais il n'étoit rien moins que calviniſte rigide. On lui a ſouvent entendu dire qu'il y avoit encore bien des choſes à réformer dans la bible. Apparemment il n'auroit pas voulu qu'on laiſſât ſous les yeux du vulgaire indiſtinctement quelques livres ou quelques chapitres du vieux Teſtament. Il rappeloit ſouvent les obligations qu'il avoit à Barbeyrac.

SACK (Fréderic Samuel Gottfried) fils du précédent, naquit à Magdebourg en 1738, peu avant que ſon père fût transféré dans cette capitale. Il étudia au collége de Joachim, enſuite à Francfort ſur l'Oder. Son père, très-per-

ſuadé qu'il falloit voir un peu de monde & connoître des perſonnes illuſtres dans la carrière qu'on veut parcourir, le fit voyager en Angleterre & en Hollande. De retour de ſes voyages, il ſe chargea de l'éducation d'un jeune comte de Finckenſtein, qu'il accompagna à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder (a). Dès que ſes ſoins ne furent plus néceſſaires à ce jeune gentilhomme, qui entra dans le ſervice militaire, Mr Sack obtint une place à l'égliſe réformée de Magdebourg, où il reſta huit ans. En 1777 il fut appelé à Berlin à l'égliſe de la cour, où il a été collégue & enſuite ſucceſſeur de ſon père, tant en qualité de premier prédicateur, qu'en celle d'inſtituteur des princes. Il ſe forma auſſi avec ſuccès à l'éloquence de la chaire, non par l'imitation d'un ſeul orateur, mais en animant le froid & ſolide raiſonnement des Anglois, & par une étude ſuivie des meilleurs prédicateurs françois. Il ne s'attacha pas moins

(a) Nous avons dit, *art.* FINCKENSTEIN Fréd. Louis, que ce fils du premier miniſtre du cabinet eut pour précepteurs Mr Sack & Mr Conrad. Ces deux reſpectables prédicateurs de la cour de Berlin ont été également précepteurs de deux jeunes Meſſieurs de Finckenſtein. Mais ce n'eſt pas du fils, c'eſt d'un neveu du miniſtre que Mr Sack a été l'inſtituteur.

aux exemples domeſtiques qu'aux étrangers ; & lut ſans doute beaucoup les ſermons de ſon père, & ceux de Mr Spalding. Ce n'eſt pas de ſon vivant qu'il convient de dire s'il les égale. Ce que nous ſavons, c'eſt qu'on le lit & qu'on l'écoute avec plaiſir & avec profit. Outre différens ſermons de ſa compoſition qu'il a publiés, Mr Sack n'a pas dédaigné de traduire ceux de l'Écoſſois Blair. Le prédicateur écoſſois, traduit par un homme habile & exercé à l'éloquence de la chaire, a trouvé autant de lecteurs en Allemagne qu'il en a en Angleterre. Nous avons auſſi vu de Mr Sack des écrits latins à la tête de quelques pièces de poëſies de ſon beau-frère. (*V. l'art.* SPALDING G. L.) Dernièrement il a donné la vie de ſon père, écrite d'une manière peu commune.

SANSEVERINO (Robert) né certainement en Toscane, & non à Naples, vers 1722, vint en Allemagne, probablement pour ſe tirer de l'eſclavage monacal où il s'étoit jeté dans ſa première jeuneſſe. Il enſeigna l'italien à Gœttingue ; de là il paſſa à Bronswic, & il obtint du feu duc le titre de profeſſeur. Avec ce ti-

tre & ſous la protection des princes de la maiſon de Bronswic il vint à Berlin. Il y avoit alors beaucoup d'amateurs de la langue & de la littérature italienne, même parmi les perſonnes du plus haut rang. Madame la princeſſe épouſe du prince Henri de Pruſſe a lu les auteurs italiens pendant une longue ſuite d'années avec ce profeſſeur; & le duc Fréderic de Bronswic continua long-temps à prendre de lui des leçons, ou du moins à lui faire voir ce qu'il écrivoit en italien. Mr Sanſeverino compoſa quelques pièces de poëſie, & donna en proſe la vie de Bianca Capello, grand' ducheſſe de Toscane. C'eſt un petit roman. L'hiſtoire de cette dame, dont le fond eſt trés-conſtaté, n'a été bien connue qu'après la publication de l'Hiſtoire de Toscane de Mr Galluzzi. Il eſt poſſible que la brochure de Mr Sanſeverino ait donné la premiére idée du roman qu'un Allemand a donné, & qui vient de paroître traduit en françois en trois volumes (a). Mais le travail qui a le plus long-temps occupé Mr Sanſeverino, eſt une traduction d'Horace, dont

(a) Il eſt annoncé dans le *Journal encyclopédique* du mois de Février 1790. p. 517.

ceux qui en ont lu les eſſais ſemblent être fort contens. Il ſeroit bien ſingulier que les deux meilleures traductions italiennes du prince de la poëſie lyrique latine, duſſent ſortir de l'Allemagne. Car la meilleure que l'on ait juſqu'à préſent, celle de Pallavicini, a été faite & imprimée la première fois à Dresde. Mr de Sanſeverino n'a pas encore trouvé de libraire qui voulût ſe charger de ſon manuſcrit à des conditions équitables. En attendant il en paroît une autre en Italie.

SARGANECK (George) recteur d'une maiſon d'éducation unie à celle des orphelins de Halle, né dans un village de la principauté de Teſchen en Siléſie en 1702, a publié quelques diſcours ſur des lieux communs. Dans un il ſoutient qu'il faut régenter les écoles conformément à l'eſprit du ſiècle, ſavoir *pie & prudenter;* ce qui en quelque ſens détruit l'aſſertion. Mort en 1743.

SCHAARSCHMIDT (Auguſte) profeſſeur de médecine à Butzow, naquit à Halle en 1720, & fut reçu docteur en 1742. Il enſeigna l'ana-

tomie à Berlin pendant quelques années. Le théâtre anatomique de cette ville lui doit beaucoup, & les étudians de ſon temps ont profité de ſes tables oſtéologiques. Son traité des maladies cauſées par la ſuppreſſion des hémorroïdes n'a rien appris de nouveau aux autres médecins. Mais ce qu'il a écrit ſur les eaux de Freyenwalde a contribué peut-être à attirer du concours à cette ville pendant l'été. *Bœrner.*

SCHAARSCHMIDT (Samuel) frère aîné du précédent, à ce qu'il paroît, & certainement fils aîné d'un autre Samuel Schaarſchmidt mort paſteur à Halle, dont l'hiſtoire ſeroit plus intéreſſante que celle de ſes fils; mais qui n'appartient point à notre ſujet. Celui dont nous parlons s'eſt auſſi fort diſtingué dans l'anatomie & la médecine qu'il a profeſſées à Berlin. Il paſſoit pour très-habile, ſurtout dans les cures des maladies vénériennes. Cependant il mourut à l'âge de quarante ans environ par les ſuites de ſon libertinage & de ſes débauches.

SCHADOW (Godefroi) né à Berlin en 1764, ſera un des bons ſculpteurs que l'Allemagne

aura eus depuis la renaiſſance des arts. Son père, qui étoit un pauvre tailleur, éleva ce fils comme tous les gens du peuple. Mais ſon talent pour le deſſein ſe manifeſta de fort bonne heure. A l'âge de douze ans il entra comme apprenti dans l'attelier de Mr Taſſaert, que le roi avoit fait venir à Berlin; & avant qu'il eût vingt ans il ſentit qu'il deviendroit un hábile ſculpteur s'il pouvoit aller étudier ſur les grands modèles qu'offre l'Italie. Il renonça aux gages que Fréderic II lui avoit aſſignés, & qu'il ne permettoit guère qu'on allât dépenſer hors de ſes états, & il alla avec très-peu de reſſource à Vienne, où il ſe maria avec une juive qui ſe fit baptiſer. Avec ſon épouſe il alla à Rome, où il ne reſta que deux ans. Il en partit avec regret pour travailler ſous Fréderic Guillaume, qui le rappela, & qui lui aſſigna d'abord une penſion pour le faire ſubſiſter honnêtement. Parmi les ouvrages qu'il a ſculptés ou modelés dans ces deux ans, le mauſolée du comte de la Marck auquel il travaille, va probablement éclipſer tout ce que les ſculpteurs allemands, excepté Lander de Vienne, ont fait jusqu'ici.

SCHAEFFER (Martin Fréderic) né à Berlin en 1713, eſt depuis trente ou quarante ans employé à Breslau comme ſecrétaire de la régence. Quoiqu'il n'ait jamais été ni prédicateur, ni maître d'école, il s'eſt beaucoup occupé de religion & du régime des écoles. Il a traduit en proſe allemande les deux poëmes de Racine *ſur la religion* & *ſur la grâce*, & *l'anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. Il a donné pluſieurs livres élémentaires & quelques reçueils de paſſages choiſis d'auteurs anciens, mais d'un goût un peu moins ſûr. Il a rédigé en tables un catéchisme; car il faut que tout ſoit en tables préſentement. Il a retouché le ſtyle des anciens cantiques compoſés en langue vulgaire; il a même fait imprimer des inſtructions & des modèles pour exercer la jeuneſſe à la belle écriture. *Streit*, *Hamberger* & *Meuſel*.

SCHALL (Jean Éberhard Fréderic) né à Magdebourg en 1742, eſt un de ces hommes qui avec beaucoup de talens & de connoiſſances ont de la peine à ſe fixer à quelque choſe, & à trouver une place qui leur convienne. Voici ce que les auteurs de l'Allemagne ſavante nous ap-

prennent ſur la carrière qu'a ſoumie cet homme de lettres. Il étoit avocat à Berlin; il quitta cette profeſſion & alla vivre à Leipſic ſans emploi. Il quitta Leipſic, la Saxe & l'Allemagne, & chercha en Pologne & ailleurs de l'occupation & des reſſources. En 1780 il fut placé comme maître (apparemment de langue allemande) à Pultava dans l'Uckraine, au fond de la Ruſſie. Peu de temps après il parut comme profeſſeur à Moſcow. On lui propoſa quelque condition dans la Ruſſie Blanche; & il devint précepteur domeſtique à Mohilow & à Pleskow. Dans le voiſinage de cette ville il donna auſſi des inſtructions particulières à un baron Igelſtrœhm. Cela ne dura que quelques mois. Mr Schall renonça à cette occupation, & s'arrêta à Dorpat. Il obtint dans la même année, 1785, une place de maître au corps des cadets à Pétersbourg avec quatre cents roubles d'appointement. Avant de quitter l'Allemagne il avoit donné des ſupplémens à un ouvrage du conſeiller Wangerow ſur le droit de change dans les états pruſſiens, & quelques appendices à un eſſai de Mr Schloſſer ſur l'amélioration du droit civil. Il eſt outre cela un des cinquante, ſoixante, ou cent auteurs

allemands qui ont écrit ſur le fameux petit livre *des délits & des peines* du marquis Beccaria, & d'un pareil ouvrage de Barkhauſen. On a auſſi de lui trois ſermons, qu'il intitula *Discours dans le déſert.*

SCHARTOW (Chrétien Charles Fréderic) né à Berlin, a été recteur d'une école à Nouveau-Stettin. Il erra enſuite quelque temps, & eut enfin une petite cure dans la Poméranie pruſſienne. En 1765 il avoit fait un mémoire en latin ſur la langue caldéenne; & quelques années après il donna deux ouvrages de piété en allemand. Depuis près de vingt ans il n'a plus rien publié que l'on ſache.

SCHEFFNER (Jean George) né à Kœnigsberg en 1736, fut long-temps ſecrétaire du duc de Holſtein-Beck dans le temps que ce prince vivoit en Pruſſe. Il obtint enſuite une lieutenance dans un régiment pruſſien pendant la guerre de ſept ans. Après la paix de 1763 il prit ſon congé, & ſe livra totalement à ſon goût pour la littérature. Il a donné des poëſies, traduit le *Paſtor fido*, & les diſcours de Machiavel ſur la première décade de Tite-Live.

SCHEIBEL (Jean Éphraïm) professeur de mathématiques à Breslau. Ses ouvrages concernant sa profession se réduisent à une notice de l'éclipse de l'année 1765. L'édition d'un code des évangiles confrontés par Rehdiger, n'est guère l'ouvrage d'un astronome. Mr Bœrner, dans son Almanach historique d'histoire naturelle & d'économie, a publié quelques mémoires de ce mathématicien, qui de son côté donne un ouvrage périodique, sous le titre d'*Introductions à la connoissance des livres de mathématiques*, dont on a déjà une vingtaine de cahiers.

SCHEIBLER (Charles Fréderic) pasteur de trois villages, a donné un roman dont le titre ne paroît pas trop assorti au caractère d'un ecclésiastique, & qui peut néanmoins être instructif & moral, comme l'auteur l'annonce, *Vie & aventures de Poea-honta*, (peu honteuse) princesse américaine, & un dialogue dont le titre n'est pas moins équivoque : *Sophrone ou le chrétien ingénu*. Son ouvrage le plus intéressant semble être celui qu'il a tiré des écrits du capitaine Jean Smith, contenant la rela-

tion de ſes voyages, les découvertes dans le nord de l'Amérique, & la véritable origine de la révolution qui s'eſt opérée dans les coloniés angloiſes. Cet ouvrage, en un volume in-8°, a paru à Berlin en 1782. Il y a deux autres Scheibler Poméraniens qui ont donné quelques ouvrages peu conſidérables. Jean Daniel Scheibler, conſeiller de la régence & de la cour de juſtice à Kuſtrin, a part à une feuille hebdomadaire intitulée *la Revue*.

SCHELLER (Émanuel Jean Gerhard) premier profeſſeur & recteur du collége de Brieg en Siléſie, eſt né à Flow, village près de Dahme en Saxe, où ſon père étoit miniſtre. Il étudia à Leipſic du temps d'Erneſti. Il débuta par un diſcours latin *ſur l'utilité de l'hiſtoire*, qui parut en 1760. Il avoit alors vingt-cinq ans. S'étant ainſi fait connoître, il obtint une école à Lubben en Luſace, où il reſta dix ou onze ans, juſqu'à ce que pluſieurs autres ouvrages lui ayant fait une réputation de bon maître d'école, ſurtout pour le latin, il fut appelé à Brieg. C'eſt là qu'il compoſa un grand *dictionnaire latin & allemand*. Ce pénible ouvrage ne l'empêcha pas

d'en donner de plus légers en langue vulgaire. Dans un de ceux-ci il prouve qu'il eſt utile à l'état que les maîtres d'écoles ſoient bien payés & honorés. Qu'ils ſoient honorés, cela eſt certainement fort néceſſaire. Qu'ils ſoient bien payés, c'eſt de quoi Mr de Mirabeau ſemble douter dans ſa *Monarchie pruſſienne*. Un des programmes latins de Mr Scheller porte dans le titre : *pourquoi le nombre des ſavans qui penſent par eux-mêmes eſt-il ſi rare?*

SCHENCK (M.....) ſecrétaire d'un comte de Puckler en Siléſie, a traduit des ouvrages du cardinal de Bernis, de Montesquieu & de Rollin, & a donné de ſa façon des comédies & des fables.

SCHEPFER (Gaspar Godefroi) avocat, né à Aurich dans l'Oſt-Friſe, établi à Lignitz, & membre du conſeil de cette ville, a publié quelques-uns de ſes écrits, dont un peut intéreſſer bien des perſonnes qui ſe trouvent dans le cas. Il examine *ſi un homme ou une femme en ſe mariant perd l'héritage ou le legs qu'on lui a laiſſé à condition qu'il ne ſe marieroit point.*

SCHERER (Chrétien Arend) né à Magdebourg, professeur de médecine à l'université de Duisbourg, compose, dit-on, des discours pour ceux de ses collégues qui ne peuvent pas en faire, lorsqu'ils doivent donner le bonnet doctoral à des candidats.

SCHICKEDANZ (Abraham Philippe Gottfried) fils d'un savant ecclésiastique & maître d'école du pays d'Anhalt, naquit à Dessau, & fut dix à douze ans recteur d'un collége & prédicateur à Francfort sur l'Oder. Il est pasteur à Zerbst, patrie de son père. On a de lui quelques dissertations sur des sujets d'histoire judaïque, & beaucoup d'extraits raisonnés d'ouvrages théologiques qu'il a fournis à la Bibliothéque de Lange & à plusieurs autres journaux.

SCHINCK (Jean Fréderic) né a Magdebourg, étudia la théologie à Halle, vint ensuite vivre à Berlin comme candidat; mais le goût qu'il prit pour le théâtre lui fit négliger la chaire. Au lieu de chercher une place de prédicateur & de composer des sermons, il composa des piéces de théâtre. Celle qui eut d'a-

bord le plus de ſuccès, eſt la tragédie de *Gianetta Montaldi*, qui parut en 1777. L'auteur partit l'année d'après avec une troupe de comédiens pour aller à Hanovre. Je ne ſais ſi Mr Engel l'a encouragé d'entrer dans cette carrière ſi peu théologique. Mais je trouve que Mr Schinck lui dédia le premier cahier d'un ouvrage périodique, ſous le titre de *Mois dramaturgique*. Mr Schinck trouva mieux d'être auteur dramatique que journaliſte & cenſeur de drames. Cependant il donna depuis, avec des pièces de ſa compoſition, des extraits ou des fragmens, des eſquiſſes de ſes pièces ou de celles d'autrui ſous le titre d'*Almanach univerſel de théâtre*. De Hanovre il paſſa à Vienne, & de là à Grætz, puis ailleurs, toujours en qualité de poëte attaché à une troupe.

SCHINEMANN (George Théodore) né à Kœnigsberg en Pruſſe, y fit ſes études, & après avoir voyagé en Allemagne & en Hollande il devint profeſſeur à l'univerſité de ſa patrie, enſuite conſeiller & premier ſecrétaire de la régence. Le grand chancelier Carmer l'employa à la réforme du code. Ce juriſconſulte a publié

dans les années 1741, 1743 & 1744 des dissertations latines, dont une a pour titre: *Essai de la jurisprudence avant Justinien, tiré de St Augustin.* Il a écrit en allemand des observations sur Hobbes, sur l'origine des sculptures dans les églises & dans leurs cimetières. Mais Mr Goldbeck qui en parle, Tom. I. p. 115, ne dit pas que ces écrits ont été imprimés.

SCHINEMANN (Jean Fréderic) frère du précédent, naquit en 1719. A l'âge de dix-huit à dix-neuf ans il s'étoit déjà fait connoître par un éloge de son père, qu'il composa en style lapidaire en 1737, & une dissertation latine sur la véritable forme du gouvernement de Rome. Il voyagea par motifs de santé & de curiosité en Allemagne, en Hollande. Il prit les bains de Pyrmont & de Carlsbad; il visita plusieurs universités; mais il s'arrêta surtout à Halle. En 1747 il retourna dans sa patrie, & il fut employé comme jurisconsulte, & s'avança d'une place à l'autre, & les remplit avec honneur. Il n'eut plus le loisir de faire des livres; mais il eut toujours la réputation d'un homme fort instruit & même éloquent. Ce fut lui qui au nom

nom de la ville & du magiſtrat de Kœnigsberg complimenta le grand duc & la grande ducheſſe de Ruſſie à l'occaſion de leur mariage en 1776, & de leur paſſage comme voyageurs. Son fils Guillaume Émile, né en 1767, étoit un enfant célèbre dans ſa patrie en 1780 & 1781. Je ne ſais ſi les ſuccès ſuivans ont répondu à ſes premiers eſſais. *Goldbeck.* Tom. II. p. 91.

SCHIRMER (Jean Fréderic) prédicateur à deux villages de Siléſie, a traduit les épîtres de St Jaques, de St Pierre, de St Jude en 1778.

SCHLEGEL (Gottlieb) né à Kœnigsberg, capitale de la Pruſſe, l'an 1719, étudia dans les colléges, enſuite à l'univerſité de ſa patrie. Il reçut les premières inſtructions dans les mêmes colléges & à la même univerſité de Kœnigsberg en qualité de ſimple maître. En 1765 il fut appelé à Riga, pour y être recteur de l'école de la cathédrale. Il voyagea enſuite en Allemagne, & ſe fit recevoir docteur en théologie. A ſon retour à Riga il fut fait paſteur de l'égliſe cathédrale. Il commença à ſe faire connoître comme auteur à Kœnigsberg ſa patrie, par un

diſcours édifiant qu'il prononça & qu'il fit imprimer à la mort d'un certain profeſſeur Bock qui avoit abjuré ſes erreurs & ſon incrédulité ſur la fin de ſa vie. Du fond ſeptentrional de l'Allemagne il prit part aux diſputes littéraires qui s'étoient élevées entre les littérateurs ſuiſſes & ceux de Leipſic, & dont il a donné un abrégé hiſtorique. Il étoit déjà recteur d'une école à Riga, & inſpecteur de l'école du dôme, quand il fit l'oraiſon funèbre du feldmaréchal Munich l'an 1767. Il ne ceſſa depuis-lors de donner au public des ouvrages utiles, particulièrement ſur l'éducation & la conduite des étudians. Il en fit un ſur les duels, qui ſemblent être auſſi fréquens entre les écoliers de la Livonie qu'ils l'étoient autrefois entre ceux de Jéna en Thuringe. Cet eccléſiaſtique ſtudieux ne prit le grade de docteur en théologie à Erlang qu'en 1777, âgé de trente-huit ans. Il eſt depuis 1781 très-honnêtement placé comme diacre & comme paſteur à deux égliſes de Riga. Je ne ſais ſi ce ſavant paſteur pruſſien eſt ſorti de la même famille des Schlegel de Misnie, qui a donné cinq ou ſix illuſtres écrivains à la Saxe. Le plus ancien eſt Jean Élias, mort

en 1749 à la fleur de ſon âge. Il a été précurſeur des poëtes dramatiques de ſa nation; & peu de ceux qui vivent aujourd'hui l'ont ſurpaſſé.

SCHLEGUNDAL (Fréderic Godefroi) naquit à Lingen en 1730. Son père, natif de la même ville, étoit profeſſeur d'humanités & de mathématique à l'univerſité de Duisbourg. On a du père quelques diſſertations ſur la chimie & ſur la phyſique, & on en a du fils ſur quelques points particuliers de droit civil. Le père ne vivoit plus en 1773; le fils dont nous parlons, eſt mort auſſi depuis quelques années.

SCHLIEFFEN (Martin Erneſt, baron de) lieutenant-général au ſervice de Pruſſe, chef de la garniſon & gouverneur de Wéſel, naquit en Poméranie dans la province de Colberg en 1732. On a tout lieu de croire que ſa famille eſt une branche de celle de Schlieben, quoiqu'elle en ſoit détachée depuis long-temps. Rien n'étoit plus ordinaire que le changement de quelques lettres dans le nom. On a fait de *Sliwingen* *Sliwen*, enſuite *Schlieffen* & *Schlieben*. Mais il eſt rare qu'un homme d'un mérite auſſi di-

ſtingué que l'eſt Mr le baron de Schlieffen veuille ſe donner la peine d'éclaircir ſa généalogie. Cependant il n'a pas dédaigné de fouiller dans la pouſſière de ſes archives, pour compoſer l'hiſtoire de ſa famille & celle de Schlieben, très-ancienne & très-illuſtre dans l'empire, & dans la Pruſſe royale. Si le gros de ſon ouvrage ſur la famille Schlieffen (a) n'intéreſſe peut-être que les familles nobles de la Pruſſe, le diſcours préliminaire eſt très-beau & très-intéreſſant pour tous ceux qui étudient l'hiſtoire de l'empire germanique. Peut-être en 1790, où il paroît que l'on revient à grands pas de l'ancien préjugé concernant la nobleſſe, & que Mr de Schlieffen eſt occupé de plus grandes affaires, il ne ſe ſeroit plus donné cette peine. Cependant en Allemagne les généalogies étant des eſpèces de lettres de crédit qui donnent droit à des biens réels, un père de famille auroit tort de les négliger. Nous ſommes bien aiſes que Mr de Schlieffen nous ait donné cette hiſtoire, d'autant plus qu'elle eſt bien écrite en allemand, &

(a) V. *Nachricht von einigen Hœuſern des Geſchlechts der von Schlieffen oder Schlieben, vor Alters Sliwen oder Sliwingen.* Édition de Caſſel de 1785.

que par là nous avons lieu de faire mention de lui. Ayant pris ſervice dans les troupes du roi, dont il étoit né ſujet, il fit les premières campagnes de la guerre de ſept ans. Quelques torts qu'on lui fit l'obligèrent de demander ſon congé. Il ſe préſenta au duc Ferdinand de Bronswic; & demandant d'entrer dans l'armée des alliés, il vouloit y entrer dans un rang ſupérieur à celui qu'il avoit dans l'armée pruſſienne. On lui fit des difficultés ſur cet avancement; mais dès qu'on fut mieux inſtruit de ſes talens, on lui accorda ce qu'il demandoit, & il continua de faire les campagnes pendant cette guerre opiniâtre. Après la paix de Hubertsbourg il s'attacha au landgrave de Heſſe-Caſſel, qui le fit miniſtre d'état, & l'avança comme militaire ſuivant les rangs. Mr de Schlieffen conſacra à l'étude & à des occupations littéraires les loiſirs que lui laiſſoient ſes charges. Tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à la cour de Caſſel ont été enchantés de ſa converſation, étonnés de ſon ſavoir, même en faiſant abſtraction de ſes connoiſſances politiques & militaires. Fréderic Guillaume l'avoit connu; il ne l'oublia pas; & lorſqu'il fut roi il le rappela à ſon ſervice. En 1787

il lui donna le régiment & le gouvernement que la mort de Mr de Gaudi avoient laiſſés vacans. Depuis-lors les nouvelles publiques ont aſſez parlé de lui; & certes peu de perſonnes de ſon état ſont ſi univerſellement comblées d'éloges.

SCHMAUSS (Jean Jaques) né à Landau en Alſace en 1690, après avoir été dix ans profeſſeur à Gœttingue, accepta la chaire que la mort du célèbre Heineccius laiſſa vacante à Halle. Il étoit digne de le remplacer, à en juger par ſes ouvrages. Il quitta cependant cette place, quoiqu'il eût obtenu le titre honorable de conſeiller privé & un appointement fort honnête. Il retourna à Gœttingue, où il enſeigna l'hiſtoire du droit public avec beaucoup de ſuccès jusqu'en 1757, qu'il mourut. Outre les trois cours de droit qu'il a publiés en latin, & qui étoient des cours méthodiques de juriſprudence, il a fait pluſieurs ouvrages en allemand qui ne ſont guère lus aujourd'hui; mais qui en ont amené beaucoup d'autres à leur ſuite dans le même genre. En 1713 & 1718, il donna, ſous le nom de *Pauli Antonini*, deux journaux dont le titre répond à peu près à celui de ca-

binet curieux de littérature & de politique. Il écrivit l'hiſtoire de Charles XII, qui parut dans la même année que ce roi mourut; & celle de l'empereur Charles VI & du prince Eugène, qui vivoient encore. *Dreyhaupt. Putter.*

SCHMEITZEL (Martin). Si ce profeſſeur eût écrit l'hiſtoire de ſa vie, elle nous ſerviroit infiniment à l'hiſtoire du nord tant politique que littéraire depuis le commencement du ſiècle. Il eſt né en Hongrie l'an 1677; il voyagea à l'âge de vingt-un ans en Pologne, en Siléſie, en Saxe, & il alla continuer ſes études à l'univerſité de Jéna, qui étoit alors la plus célèbre de toutes celles de l'Allemagne. Il entendit Hebenſtreit, Posner & Struve ou Struvius. Il paſſa enſuite à Greifswalde, dont l'univerſité étoit auſſi en réputation. Les plus eſtimés de ſes profeſſeurs étoient Meyer & Palthénius. Il fut appelé en Suède, pour être l'inſtituteur d'un jeune gentilhomme, avec lequel il vint à Halle, d'où il fut obligé de partir avec ſon élève par ordre de Fréderic I, roi de Pruſſe, qui étoit brouillé avec Charles X. Alors il ſe rendit à Jéna, où il donna des leçons *priva-*

tiſſime. De là il ſe rendit tout ſeul à Halle. Il y prit le grade de maître-ès-arts, & fut fait profeſſeur extraordinaire de philoſophie. La diſſertation inaugurale qu'il ſoutint alors, & qu'il fit imprimer deux ans après, roule ſur un ſujet ſingulier pour un philoſophe, mais fort de mode dans ce temps-là, & même aujourd'hui; c'eſt ſur le titre d'*Empereur*, que le czar de Ruſſie prétendoit. Tous les ouvrages de Schmeitzel ſont ſur des ſujets intéreſſans à pluſieurs égards; quelques-uns en latin regardent l'hiſtoire ancienne & moderne eccléſiaſtique & littéraire de la Hongrie, de la Tranſilvanie. Le traité qu'il a donné en allemand ſous le titre d'*Inſtruction* pour un inſtituteur ou précepteur domeſtique (*Hoffmeiſter*,) a du rapport avec un opuſcule de Lucien *de Mercede conductis*, &, avec le livre *de Officiis* de Jean de la Caſa; mais il contient des avis plus conformes à nos mœurs & à nos uſages. Il avoit alors quarante ans, dont il avoit paſſé la plus grande partie dans ce métier. Il eſt des premiers Allemands qui ont écrit ſur l'économie politique, ou comme on l'appelle aujourd'hui *Statiſtique.* L'ouvrage de Schmeitzel eſt de 1752.

Le traité qu'il donna *de Natura & indole Heraldicae*, a été copié par vingt autres qui ont écrit sur la blasonnerie. Il ne paroît pas qu'il se fût formé sur les Anglois, comme la plupart des autres. La littérature angloise n'étoit pas encore en vogue de son temps. Il fut aussi un des premiers qui recommandèrent l'instruction encyclopédique. Un précepteur de gentilshommes acquiert naturellement ce goût par l'occasion qu'il a d'apprendre & d'enseigner un peu de tout. Mort en 1747. Il ne laissa que trois filles. *Dreyhaupt.*

SCHMETTAU (Samuel, comte de) maréchal des armées de Prusse, & curateur de l'académie des sciences de Berlin, naquit en 1784. Dans les mémoires qu'on fournit à Mr de Maupertuis lorsqu'il fit l'éloge de ce savant militaire en 1750, il étoit dit que ses ancêtres, d'une ancienne noblesse hongroise, ayant servi sous le roi Matthias Corvin lorsque celui-ci porta la guerre en Bohème & en Silésie, s'établirent dans le comté de Glatz; que la famille perdit ses titres dans la guerre de Hongrie & d'Allemagne, & que l'empereur Léopold I y

ſuppléa en lui faiſant accorder de nouvelles patentes, par leſquelles ſa nobleſſe étoit reconnue, confirmée & renouvelée. Mais il n'a pas dit comment le père & l'aïeul du maréchal ſe ſont attachés au ſervice des électeurs de Brandebourg, lorsque la Siléſie n'étoit pas ſous leur domination. Nous ignorons ſi un Wolfgang de Schmettau, employé dans la miſſion étrangère par le grand électeur en 1684, étoit de la même famille (a). Nous ſavons ſeulement que Samuel de Schmettau, père du maréchal, ne crut pas au deſſous de lui d'être conſeiller de bailliage (*Amtsrath*) à Kuſtrin, d'où il fut transféré à Berlin en qualité de conſeiller à la chambre des domaines. Il ſe maria, ſoit à Kuſtrin, ſoit à Berlin, avec la fille d'un eccléſiaſtique réformé françois, nommée Marie de la Fontaine Vicard. Le premier fruit de ce mariage fut Samuel dont nous parlons. Élevé & inſtruit comme il devoit l'être dans un pays où les ſciences & les arts étoient cultivés au point qu'on ſe flattoit d'égaler la France ſous Louis XIV, il alla ſervir en Danemark, où un

(a) V. *Puffendorff, de Relat. german. Frider. Guilielm.* Lib. XIX. cap. 40—42.

oncle qui commandoit un régiment le fit entrer comme cadet aux gardes; & un an après il fut fait enſeigne, à l'âge de ſeize ans. Il fit pluſieurs campagnes dans un corps d'armée que le Danemark fourniſſoit alors à l'Angleterre & à la Hollande. Il ſe trouva à pluſieurs ſiéges & à celui de Bonn, comme ingénieur volontaire, ſous le célèbre général Coehorn, le Vauban des Hollandois. Devenu capitaine, il ſe trouva à d'autres ſiéges & à la fameuſe bataille de Hœchſtætt, où il fut bleſſé; & en 1708 à la journée d'Oudenarde & au ſiége de Lille. Après ce ſiége il leva le plan de l'attaque, qu'il préſenta à Auguſte, roi de Pologne; & il fit ainſi connoître ſon talent pour le génie. Il avoit alors vingt-cinq ans. L'année d'après il fut fait major. Le prince héréditaire de Heſſe le prit pour ſon aide de camp au ſiége de Tournai. Le comte de Schulenbourg qui fut enſuite général des troupes vénitiennes, le connut pendant ce ſiége, & le fit connoître au prince Eugène. Schmettau ſe trouva ſous ce prince à la bataille de Malplaquet, & le ſuivit en qualité de volontaire à la campagne du Rhin. Après la paix d'Utrecht, le régiment de ſon oncle

paſſa au ſervice de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. En 1715 Charles XII lui envoya la patente de quartier-maître-général, & l'adreſſa au prince de Heſſe-Caſſel, ſon ſucceſſeur préſomptif à la couronne de Suède. Mais Mr de Schmettau reçut la patente, qu'il n'étoit plus en état d'accepter honnêtement cette offre; puisqu'il étoit déjà en marche avec les troupes ſaxonnes alliées de la Pruſſe. Il fut avec celles-ci au ſiége de Stralſund, & à la deſcente dans l'île de Rugen. Il avoit à peine trente ans, il ne comptoit pas quinze ans de ſervice, & il comptoit déjà plus de dix-ſept ſiéges, & autant de batailles auxquelles il s'étoit trouvé. Étant colonel au ſervice de Saxe, Fréderic Guillaume I, roi de Pruſſe, le décora de l'ordre de la généroſité; & le roi Auguſte lui permit d'aller ſervir comme volontaire en Hongrie ſous le prince Eugène, & il l'y envoya de nouveau l'année ſuivante. Le prince Eugène, qui dès 1713 avoit voulu le faire entrer au ſervice de l'empereur Charles VI, & qui n'avoit pu le déterminer, le détermina cette fois; & avec la permiſſion du roi de Pologne il le fit quartier-maître-général & major-général dans l'armée

autrichienne. C'étoit l'année 1719. L'empereur avoit envoyé une armée en Italie au ſecours du roi Victor Amédée, à qui les Eſpagnols avoient enlevé l'île de Sicile. Mr de Schmettau y alla ſous les ordres du comte de Mercy. La guerre étant finie, & la Sicile étant reſtée à l'empereur, Schmettau eut ordre de lever la carte de toute l'île. Il la leva, & y joignit un état exact de ſon commerce, propoſa des moyens d'y augmenter les revenus, & fournit divers deſſeins de fortifications qu'il conſeilloit d'y faire. De Sicile il fut encore envoyé en Hongrie pour lever des plans; & en 1730, lorsqu'on ſe crut à la veille d'une guerre en Italie, Mr de Schmettau y fut envoyé. pour y ſervir ſous le comte de Daun contre les Eſpagnols, qui méditoient une deſcente dans la Lunigiane. En 1732 il paſſa en Corſe ſous les ordres du prince Louis de Wurtemberg, qui lui donna le commandement de la moitié du corps d'armée qu'il y avoit conduit. La république de Gènes, pour laquelle le prince & Schmettau faiſoient la guerre contre les Corſes, très-ſatisfaite du ſervice que ce dernier leur avoit rendu, lui firent un préſent conſidérable. Revenu de

l'île de Corſe, Mr de Schmettau fut nommé pour ſervir ſur le Rhin, ſous le duc Ferdinand Albert de Bronswic, dans l'armée que le prince Eugéne commandoit en chef en 1733. Alors il fut fait lieutenant-feldmaréchal, & commanda l'armée pendant les quartiers d'hiver de 1734 & 1735. Peu de mois aprés il fut fait grand-maître de l'artillerie (*Feldzeugmeiſter*); mais il garda en même temps la charge de quartier-maître-général. Cependant le prince Eugéne mourut, & la mort d'un ſi puiſſant protecteur commença à faire prendre un tour moins favorable à la carriére que Mr de Schmettau avoit fournie juſqu'alors. La guerre étant finie avec la France, il étoit retourné à Vienne. Il étoit queſtion d'une guerre contre les Turcs. Mr de Schmettau étoit admis aux conférences; mais ſes avis n'étoient point ſuivis. On ſe contenta de l'envoyer viſiter les frontiéres; & il eut ordre d'aſſembler un corps d'armée & de ſe joindre à la grande armée qui étoit à Barakin. Dans ces entrefaites deux maîtres d'artillerie moins anciens que lui, Philippi & Kevenhuller, furent faits feldmaréchaux. Il s'en plaignit; on chercha des biais pour le ſatisfaire; & on décida

qu'il commanderoit l'infanterie ſans être ſous leurs ordres. Pendant les opérations de la campagne de 1737 il tomba malade, & fut obligé de ſe faire porter en litière à Belgrade; de là à Bude pour y paſſer l'hiver; & le printemps ſuivant il alla changer d'air à Carlsbad & à Glogau. S'étant rétabli & étant arrivé à Vienne au moment que l'on y reçut l'avis que Belgrade étoit ſur le point de ſe rendre aux Turcs, il y fut envoyé pour tâcher de s'y jeter & de ſauver la place. Il y entra, & on ne doutoit plus qu'elle ne fût conſervée, lorsque Mr de Neuperg, plénipotentiaire, & Mr de Wallis lui ordonnérent de la remettre aux Turcs. Le traité de paix de Belgrade ſuivit la reddition de cette place. Peu après mourut Charles VI. Cette mort fut encore désavantageuſe à Mr de Schmettau, comme l'avoit été celle du prince Eugène. Les chefs de l'armée & les miniſtres de la reine Marie Thérèſe & du grand duc régnant ſon mari, lui ayant fait eſſuyer quelques désagrémens, Mr de Schmettau écrivit au maréchal de Schulenbourg, pour qu'il le fît entrer au ſervice de la république de Veniſe. Mais cela n'ayant pas eu lieu, il vint en Saxe ſous pré-

texte de ſanté; & dès qu'il fut à Dresde il demanda ſa démiſſion à la cour de Vienne, pour paſſer au ſervice de ſon maître naturel Fréderic II, qui le fit d'abord grand-maître d'artillerie avec une groſſe penſion. Cette démarche, qu'on regarda à Vienne comme une défection, donna beaucoup de pâture à la médiſance; & ceux qui lui avoient été contraires eurent de nouveaux prétextes pour le calomnier. Fréderic II, quoiqu'il connût les talens militaires & la longue expérience de Mr de Schmettau, l'employa cependant plutôt dans des négociations que dans des opérations de guerre. Il l'envoya d'abord à l'empereur Charles VII. Je ne ſais quel fut le ſujet ou le ſuccès de cette miſſion. Mais il en rapporta un préſent conſidérable que l'empereur lui fit, & il fut créé comte. En 1744 lorsque le roi de Pruſſe s'allia derechef avec la France, le comte de Schmettau fut envoyé auprès de Louis XV, qui étoit à Metz. Les lettres qu'il écrivit de là au roi de Pruſſe, dont quelques-unes furent interceptées, le brouillèrent avec le maréchal de Noailles, dont il blâmoit la lenteur. On ſait qu'il auroit voulu le faire remplacer par le maréchal de Belle-isle

dans

dans le commandement de l'armée. Le maréchal de Noailles ſe crut en devoir de juſtifier ſa conduite auprès du roi de Pruſſe, & ſollicita le rappel de ſon maréchal. Les mémoires que l'abbé Millot a publiés, tirés des archives de la maiſon de Noailles, ne peignent pas avantageuſement le maréchal pruſſien. Mais par ces mémoires mêmes, où l'on trouve des extraits d'une lettre de Fréderic & quelques détails ſur la ſeconde guerre de Siléſie, il ſeroit encore prouvé que ſi les conſeils de Schmettau euſſent été ſuivis, on auroit fait beaucoup mieux qu'on ne fit (a). Fréderic II ayant réſolu de rétablir la ſociété des ſciences fondée par ſon aïeul & tombée dans une langueur mortelle ſous ſon père, chargea d'abord de ce ſoin le maréchal de Schmettau. On ne pouvoit alors choiſir un homme plus propre pour cela parmi les ſujets du roi. Le maréchal jugeant que la choſe feroit plus d'éclat, ſi au lieu de rétablir l'ancienne ſociété fondée ſous Fréderic I on en créoit une nouvelle, commença à raſſembler chez lui quelques ſavans,

(a) Voyez *Mémoires politiques & militaires pour ſervir à l'hiſtoire de Louis XIV & Louis XV*, par l'abbé Millot, Tom. IV. p. 215—250.

tant de ceux qui avoient été de l'ancienne ſociété, que d'autres qui n'en étoient pas. Cette ſociété, qu'on appela enſuite intermédiaire, eut des règlemens particuliers; & Mr le comte de Schmettau en fut le premier curateur avec trois collégues nobles, Mrs de Viereck, de Borck & de Gotter. Le roi deſtina une ſalle de ſon château à cette ſociété intermédiaire, à laquelle ſuccéda auſſitôt l'académie telle qu'elle ſubſiſte aujourd'hui. Mr de Maupertuis en ayant été déclaré préſident, le maréchal de Schmettau devint un des chefs ſubalternes; mais il n'en fut pas moins actif. Il eſt vrai que ſes projets, ſurtout celui de dreſſer une méridienne à l'exemple de celles de Paris & de Bologne, trouvèrent de l'oppoſition, & qu'après avoir entrepris cette opération il eut ordre de s'en déſiſter. Ces contradictions minèrent ſa ſanté, que les travaux & les plaiſirs avoient déjà fort affoiblie. Parmi les vertus de ce ſavant maréchal on ne compte point celle de Xénocrates. Jusqu'aux derniers momens de ſa vie il aima les femmes; & même pour ſe donner une chaleur que l'âge, les fatigues & les abus du plaiſir lui avoient ôtée, il eut recours, dit-on, au moyen que les ſervi-

teurs de David avoient imaginé pour prolonger la vie de ce roi. Le maréchal mourut âgé de ſoixante-ſept ans au mois d'Août 1751. Il avoit été marié deux fois. Un de ſes fils dont on aura lieu de parler ailleurs, eſt connu depuis long-temps par ſes magnifiques cartes du Mecklenbourg, & vient de donner l'hiſtoire de la guerre de Bavière de 1778, dans laquelle il étoit aide de camp de Fréderic II.

SCHMIDT (George Fréderic) graveur célèbre, naquit à Berlin en 1712 d'un pauvre drapier. Son père lui voyant de la diſpoſition pour la gravure, le mit ſous un mauvais artiſte de ce genre, nommé Bouſch. L'élève ſurpaſſa bientôt le maître; & lui acquit quelque réputation par des ouvrages que Bouſch publioit comme ſortis de ſon burin. A dix-huit ans l'apprenti quitta ſon maître & ſes parens, & prit ſervice dans un corps d'artillerie. Il déſerta en 1736, & alla à Paris ſans ſavoir le françois, ſans recommandation, ſans argent. Il s'adreſſa à Lancret, ami du peintre Pesne que le jeune homme avoit connu à Berlin; & ce Lancret le fit connoître à Larmeſſin, qui l'employa auſſitôt à

graver ſous lui quelques-unes des fables de La Fontaine. Il profita ſi bien, qu'au bout de cinq ou ſix ans on le jugea digne d'être aſſocié à l'académie de peinture. Ce fut à cette occaſion qu'il grava le portrait de Mignard, qui en étoit alors le directeur. Cette pièce paſſe même aujourd'hui pour le plus beau des ouvrages de Schmidt; plus eſtimée encore que le portrait du comte d'Évreux, qu'il avoit gravé en 1737 avec beaucoup de ſuccès, d'après Rigaud. Son nom devint alors célèbre; de ſorte que Fréderic II voulut l'avoir. Il lui fit 600 écus de penſion en le rappelant à Berlin. On ne ſait pas ſi ce roi ignoroit qu'il étoit déſerteur, s'il le diſſimula, ou s'il lui fit grâce; ce dernier eſt le plus probable, puiſqu'on ne lui ſuſcita jamais aucune affaire pour cela. Un des beaux ouvrages qu'il fit en 1753, ce fut une eſpèce d'apothéoſe de la baronne de Grapendorf, ſeconde femme du grand-veneur de ce nom, & favorite du prince Auguſte, frère de Fréderic II. En 1757 l'impératrice Éliſabeth voulut l'avoir à Pétersbourg, pour faire graver ſon portrait peint par Tocqui. Fréderic II lui accorda la permiſſion d'y aller. Il eut 1500 écus de gages annuels;

& on lui en paya 4000 pour chacune de ſes piéces. Il revint à Berlin avec des ſommes conſidérables la même année qu'Éliſabeth mourut, en 1762. Après ſon retour l'ouvrage le plus conſidérable qu'il ait fait, c'eſt la préſentation de la ſainte vierge au temple, d'après le tableau de Teſta. Schmidt peignoit auſſi à l'huile paſſablement. Dans la gravure à l'eau forte s'il n'égale point tout-à-fait le célèbre Rembrand, au moins il en approche beaucoup; & c'eſt dans ce genre qu'il travailla le plus ſur la fin de ſa vie. Il mourut ſubitement en 1775. Il avoit été ſaiſi du froid à un baptême auquel on l'avoit prié d'aſſiſter. Il rentra chez lui, ſe mit contre le fourneau pour ſe réchauffer; on le trouva mort quelques heures après, aſſis au même endroit, comme s'il dormoit. Il avoit perdu ſa femme & ſon fils. Trois de ſes ſœurs partagérent l'héritage. Son caractère dur & rebutant n'étoit pas propre à faire des élèves. De tous ceux qui ont travaillé ſous lui, on ne connoît que Mr Daniel Berger.

SCHMIDT (Godefroi Éberhard) né à Weimar, a été précepteur (*Hoffmeiſter*) chez le

comte de Reuſs, grand-maréchal de la cour de Pruſſe. Il fut enſuite ſecrétaire expédiant dans un bureau de Berlin. Il a donné en 1762 la vie de ſon pere, qui étoit paſteur & conſeiller eccléſiaſtique à Weimar.

SCHMIDT (Jean Fréderic) né à Liebmuhl dans la Pruſſe orientale en 1749, a fait un livre latin ſur la néceſſité de la loi divine, & un traité ſur la religion, en allemand. Il avoit entrepris à Kœnigsberg un journal ſous le titre de *Caroline*, titre qu'il choiſit apparemment pour donner cette marque d'eſtime à quelque dame ou demoiſelle qu'il aimoit. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Fréderic Schmidt de Gotha, diacre, prédicateur & poëte.

SCHMIDT (Jean Louis) né à Quedlinbourg en 1726, profeſſeur de droit à Jéna. C'eſt un de ceux qui ont continué le plus conſtamment à écrire en latin; & il y écrit bien. Il n'a presque rien publié que ſur le droit. Mais ce n'eſt que dans les matieres qui regardent la preſcription, & la reſtitution *in integrum*, qu'il ſe diſtingue.

SCHMIDT (Klamar Éberhard Charles) ſecrétaire de la chambre à Halberſtadt ſa patrie, né en 1746, poëte, dit-on, de l'école de Gleim. Il a imité Pétrarque, dont il a auſſi écrit la vie. Il a traduit Catulle; il a imité les idylles de Théocrite & quelques pièces de Virgile & d'Horace. Il fera encore quelques poëmes didactiques, il eſſayera le genre épique, & il fera dans ce ſiècle parmi les Allemands ce qu'a été Luigi Alamanni parmi les Italiens dans le ſiècle de Charles-Quint. Mais on trouve ſes expreſſions ſouvent foibles & quelquefois niaiſes. Il eſt encore loin d'atteindre ſes modèles.

SCHMUCKER (Jean Lebrecht) chirurgien-major dans les armées pruſſiennes. Ses ouvrages ſont le fruit de quarante ans de pratique; & doivent être d'une grande utilité aux gens de ſa profeſſion. Il étoit fort âgé lorsqu'il mourut l'an 1786.

SCHNEIDER (Jean Gottlob) profeſſeur d'éloquence & de philologie à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, eſt né dans un village de la Misnie, près de Wurzen, en 1752. A l'âge de vingt ou vingt-un ans il donna des notes

ſur les orateurs grecs de l'édition de Fiſcher. Il vécut enſuite chez Mr Brounk à Strasbourg, où il a eu grande part à la belle édition de l'Anthologie grecque. Il traduiſit après cela les livres de la *chaſſe*, de la *pêche* d'Oppien; & donna un traité curieux, ſur la manière de vivre ſous l'eau; & paſſa de l'étude de la philologie & des belles lettres à l'hiſtoire naturelle. Mais l'édition de l'hiſtoire des animaux d'Élien avec des notes lui aſſure une place parmi les littérateurs & les naturaliſtes érudits. Il a fait pluſieurs autres ouvrages; & il en fera encore davantage; car il n'eſt pas à la moitié de ſa carrière, ſelon toute apparence. Il travaille depuis long-temps ſur l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote, qui fera un ouvrage admirable. En même temps il prépare une édition des œuvres de Xénophon; & ayant heureuſement retrouvé un ouvrage de l'empereur Fréderic II ſur la fauconnerie où cet empereur parle de chevaux, Mr Schneider s'en occupe à préſent, & il compoſe un traité *de cura equorum.*

SCHOBELT (Chriſtophe Henri) médecin à Oſterbourg dans la vieille Marche, a publié

en allemand en 1771 des inſtructions pour la cure des maladies vénériennes, & en 1776 un traité latin ſur *la migraine*. Outre cela il a donné des extraits d'un mauvais livre italien, intitulé *Vie de Donna Olympia*, & fait des notes à une petite brochure de Leſſing *ſur l'éducation du genre humain*. Il eſt depuis 1785 médecin ſalarié (*Stadt-Phyſicus*) de la ville de Strasbourg dans la Marche uckerane.

SCHOENAICH (Chriſtophe Otton, baron de) né en Luſace à Autiz fief de ſa famille, prit ſervice en Saxe, & parvint au rang de capitaine. Mais il eut toujours beaucoup de goût pour la belle littérature. Il quitta le ſervice, vint à Berlin, alla à Breslau & à Kœnigsberg, & donna partout des marques de ſes talens poëtiques en publiant des odes & des ſatires, & avec cela l'eſſai d'un poëme épique ſur Henri l'oiſeleur, & une tragédie ſur Montézuma. Il eut de l'empereur François I le titre de poëte lauréat. Depuis plus de vingt-cinq ans il ne fait plus rien imprimer. Ses derniers ouvrages ſont de l'an 1763.

SCHOLTEN (Jean Antoine de) né dans le Holſtein en 1730, général pruſſien & chef d'un régiment qui eſt en garniſon à Stettin, avoit formé une petite académie à Treuenbrietzen, où il a été dans un autre régiment jusqu'en 1786. A Stettin ſa maiſon eſt auſſi une eſpèce d'académie, même pour les amateurs des beaux arts. Il aime & il protége ſurtout les ſciences économiques. On a de lui une Inſtruction aux officiers.

SCHOLTZ (Chrétien) fils d'un paſteur réformé allemand de l'égliſe du Werder à Berlin, né vers 1698, fut premièrement paſteur à Zullichau, petite ville du duché de Croſſen ſur la frontière de la Siléſie. De là il fut transféré à Stettin en Poméranie, enſuite à Kuſtrin dans la nouvelle Marche. En 1739 il fut appelé à Berlin, pour être prédicateur à l'égliſe du dôme ou de la cour. Il n'eut d'abord que la cinquième place, qui eſt ordinairement remplie par un ſubſtitut des quatre prédicateurs de la cour. En 1749 une de ces places étant vacante, Scholtz y fut promu, & paſſa enſuite de la quatrième à la troiſième & à la deuxième. Par un malheureux accident, en 1757, il ſe fit une bleſſure

à la jambe qui lui cauſa de terribles angoiſſes, & fit craindre pour ſes jours. Il ſupporta ſon mal avec fermeté, & il en guérit, quoique dans un âge avancé. Il ſurvécut encore près de vingt ans à cet accident, n'étant mort qu'en 1777. Il avoit raſſemblé une quantité de livres prodigieuſe pour un homme qui avoit famille & qui n'avoit pas grande fortune. C'eſt le dernier Brandebourgeois, peut-être le dernier Allemand, qui s'eſt fort appliqué à la langue copte ou égyptienne, de laquelle il compoſa une grammaire & un gloſſaire ou lexicon. On a dit ci-deſſus, dans l'article de Paul Erneſt Jablonsky, qu'il étoit l'auteur du Lexique égyptien que Mr Woide avoit publié à Oxford. Mais nous avons à préſent cet ouvrage ſous les yeux; & nous y voyons clairement que Paul Erneſt Jablonsky n'y eut d'autre part que d'avoir enſeigné à Scholtz la langue copte, qu'il avoit appriſe de La Croze. Ce qu'il faut ajouter d'après une lettre de Scholtz, que Woide inféra dans la préface, c'eſt que cet ouvrage n'eſt qu'un abrégé, mais bien vérifié & éclairci, d'un gloſſaire que La Croze avoit compoſé. La grammaire eſt totalement compoſée par Scholtz. Elle ſortit de la

preſſe d'Oxford, par le ſoin de ſon ami Woide, dans la même année que l'auteur mourut, en 1777. (*V.* WOIDE.) Je m'étonne que cet auteur ait été ignoré de Hamberger, de qui tant d'autres qui ont fait beaucoup moins, ont été connus. Chrétien Scholtz s'étant marié dès qu'il fut placé à Zullichau, il eut une fille qui eſt morte avant lui, & quatre fils qui lui ont ſurvécu. L'aîné eſt paſteur à Spandau; le ſecond eſt conſeiller privé à la chambre ſupérieure de juſtice & du tribunal de Berlin; les deux autres ſont dans le commerce, un dans cette capitale, l'autre à Nantes.

SCHOLZ (Jérôme) diacre à une égliſe de Breslau ſa patrie, donna à l'âge de vingt-trois ans, en 1748, un ouvrage *ſur le peu de cas que fait l'égliſe grecque de la primauté du pape, ſur la valeur des prophéties pour prouver la vérité de la révélation*, & pareils autres écrits tantôt en latin, tantôt en allemand. Il ſemble avoir beaucoup de zèle pour la converſion des juifs, & il en a converti quelques-uns; au moins on a de lui des diſcours qu'il prononça au baptême de quelques juifs & de quelques juives.

SCHOLZE (Henri) né en Siléſie en 1696, mort dans la Pruſſe orientale vers 1772, premier paſteur à Heiligenhafen, a écrit ſur les antiquités du pays où il eſt établi, qu'il appeloit *Colonia ſacra*, traduiſant ainſi Heiligenhafen; & ſur l'origine des Cimbres. Un de ſes ouvrages eſt l'*Hiſtoire des artiſtes grecs*. Il fourniſſoit beaucoup d'articles aux rédacteurs de feuilles périodiques, déjà fort communes vers 1745.

SCHRADER (Chrétien Fréderic) curé d'un village près de Magdebourg, étant encore employé dans le *pædagogium* de Halle a donné le catalogue des plantes du jardin de Glaucha. Il a ſoigné une édition du Dictionnaire françois & allemand de Roux qu'on fit à Halle en 1780. Le titre d'un programme latin qu'il publia en 1771 à Halle, porte: *De fontibus urbanitatis ex veterum ſcriptis petendis*. Que ne trouve-t-on pas dans les anciens?

SCHRADER (Henri) né à Herford en Weſtphalie en 1710, curé à Ravensberg, a donné ſous le nom de Henri Derſchaw des commentaires ſur le cinquante-troiſième chapitre d'Iſaïe, & ſur l'épître de St Paul aux Romains.

SCHREDER (Daniel Godefroi) né à Schulpforte d'un des maîtres de cette école, vécut long-temps à Halle, où il livra plusieurs ouvrages au public. Il fut ensuite professeur à Leipsic. Il est un des premiers Allemands qui ont écrit sur l'économie civile & rurale. Il traduisit même du suédois l'*Économie générale* d'André Berch. Mort en 1777, âgé de soixante & dix-sept ans.

SCHREDER (Jean Chrétien Daniel) né à Halle, fils du précédent, débuta en 1759 par des ouvrages sur l'histoire naturelle, & se tint constamment à ce genre dans les ouvrages qu'il publia. En 1766 il étoit secrétaire de la société économique de Leipsic. Depuis plus de vingt ans il est professeur de botanique & d'économie à Erlang. Il y publia les *Amœnitates academicæ* de Linné.

SCHREIBER (Jean Chrétien) médecin ou chirurgien à Berlin, a donné en 1775 un traité sur les maladies vénériennes, qui semble avoir eu quelque succès.

SCHROEDER (Fréderic Joſeph Guillaume) né à Bielefeld en Weſtphalie, mort profeſſeur de médecine à Marbourg vers 1781, a écrit ſur les ſentimens, ſur les douleurs, & les moyens de les mitiger. Il y eut de ſon temps trois autres profeſſeurs de ſes parens & du même nom, tous nés à Marbourg; mais qui n'appartiennent à la Pruſſe ni par naiſſance ni par emploi.

SCHUBERT (Charles Émile) né à Neuwied en Franconie en 1743, eſt ſecrétaire d'un tribunal de Breslau. Son emploi ne l'a pas empêché pendant quelque temps de ſuivre ſon goût pour la belle littérature. On a de lui des cantates & autres poëſies dramatiques. Il a traduit la jolie operette de *Zémire & Azor* de Marmontel. Ses pièces fugitives ſe trouvent dans les recueils de Voſs, & dans l'Almanach des Muſes de Gœttingue. Depuis dix ans on n'a plus rien vu paroître ſous ſon nom.

SCHUBERT (Jean Erneſt) mort profeſſeur de théologie à Greifswalde dans la Poméranie ſuédoiſe, étoit né à Elbing dans la Pruſſe occidentale en 1717. Il avoit étudié à Wittenberg,

à Jéna, & avoit été professeur à Helmstedt, o il prenoit le titre d'abbé de Michelstein, par que le fonds de cette abbaye est affecté à l'un versité. Il a beaucoup écrit sur la théologi dogmatique & sur la controverse. Le meilleu ouvrage de ce Schubert sont les *Institutione theologicæ*. Nous ne connoissons aucun livre d protestans modernes de qui les théologiens ca tholiques, non allemands, puissent prendre un plus juste idée de la théologie luthérienne, n de ce que les luthériens qui se disent ortho doxes, pensent des opinions des autres secte La seconde édition, en quatre volumes in-8°, est de 1760.

SCHUBERTH (Charles Fréderic) né à Cros sen dans la basse Silésie, étudia le droit à Leip sic & Helmstedt, & fut syndic de la ville de Hil desheim, & conseiller de cour. Il a écrit sur le droit romain. Voici le titre d'un de ses écrits qu'il donna en 1748 : *Problema historico-juri dicum; an ex lege Julia Augusti pœna adulterii fuerit mortis.*

SCHULTZ (Adrien Gottlob) né à Rugen walde dans la Poméranie ultérieure en 1730, s'appliqua

l'appliqua à la chimie; & dès l'âge de vingt-ſept ans il en parla en maître. Son Guide chimique (*Chymiſcher Wegweiſer*) eſt imprimé à Flensbourg en 1757. Il s'établit enſuite à Amſterdam, où il a donné en langue hollandoiſe une critique du *Laboratorium chymicum pharmaceuticum* d'un apothicaire de la même ville en 1769. *Figulus figulum odit.* Cet ouvrage n'eſt connu ni des chimiſtes, ni des apothicaires de Berlin. L'auteur même ne l'eſt pas beaucoup.

SCHULTZ (Jean) né à Muhlhauſen en Pruſſe en 1739, étudia à Kœnigsberg; & ſe diſtingua par des poëmes latins qu'il publia. Il fut précepteur de deux barons courlandois (Mrs de Brion), eut en 1766 une petite cure à Starkenberg, une autre un peu meilleure à Lœwenhagen trois ans après. En 1775 il obtint une place de diacre à Kœnigsberg, où il ſe fit recevoir maître de philoſophie, & fut bientôt un des prédicateurs de l'égliſe du château, avec le titre de prédicateur de la cour. Le plus intéreſſant de ſes ouvrages a pour titre *Geometria acuſtica, ſeu ſolius auditûs ope exercenda*: il eſt de l'an 1774. Il y a encore deux autres Schultz

natifs de Magdebourg, dont l'un a donné des ſermons, l'autre des romans. Le premier eſt archidiacre à l'égliſe de St Jean dans ſa patrie, l'autre vit à Dresde comme particulier & homme de lettres. Ce nom qui ſignifie *maire*, & plus proprement maire de village, eſt très-commun en Allemagne; mais on l'écrit de quatre manières: *Schultz*, *Schulz*, *Schultze* & *Schulze*. On les prononce *Schoulz* & *Schoulze*.

SCHULTZE (Benjamin Guillaume Daniel) né à Berlin en 1715, a été pendant cinquante-trois ans profeſſeur de langue grecque au collége de Joachimsthal, où il eſt mort fort regretté en 1790. Il a écrit en latin ſur les antiquités hébraïques & grecques. Quelques jours avant ſa mort il donna un programme, où il diſcute le problème, ſi Énée a été en Italie; & il ſe déclara pour la négative (*a*).

SCHULTZE (Erneſt Auguſte) frère du précédent, né à Berlin en 1721, ſe deſtina auſſi à

(*a*) *Sunt qui multis rationibus adductî hoc affirment & acriter defendant; ſunt vero etiam qui negent, in quibus & ego nomen meum profiteor.*

l'état eccléſiaſtique. Il fut fait profeſſeur à l'univerſité de Francfort, premièrement de belles lettres, enſuite de théologie. Il étoit en même temps inſpecteur des écoles réformées. On a de lui pluſieurs diſſertations latines ſur les antiquités judaïques, des remarques ſur les inſtitutions eccléſiaſtiques de Jablonsky & ſur l'hiſtoire de l'égliſe réformée dans le Brandebourg par Hering. Mort en 1786.

SCHULZE (Jean Charles) profeſſeur de mathématique, membre de l'académie & conſeiller privé au dicaſtère des bâtimens royaux, naquit à Berlin en 1741 de parens de la religion réformée qui s'y étoient réfugiés de Salzbourg ſous le roi Fréderic Guillaume I. Ses parens, qui le deſtinoient au commerce, le placèrent comme apprenti chez un marchand nommé Eiſenhard. Chargé du mécaniſme du comptoir & du magaſin, il ne tarda pas à faire ſentir qu'il étoit fait pour quelque choſe de plus. Un riche banquier, père de Mrs Schickler, voulut l'avoir pour teneur de livres; mais ce banquier mourut dans les entrefaites, & la choſe n'eut pas lieu. Schulze continuant dans ſa première condition, alloit

quelquefois trouver l'académicien Lambert, auſſi grand géomètre qu'habile mécanicien, qui ſurpris de trouver tant de pénétration & de ſagacité dans le jeune homme, & plus encore d'apprendre de lui, après quelques entretiens, qu'il n'étoit qu'un courtaud de boutique, l'exhorta à ſe vouer à l'étude & aux ſciences. Le conſeil étoit bien conforme au goût du jeune homme; mais l'exécution ſouffroit deux difficultés: l'une qu'à vingt-trois ans il ne ſavoit pas un mot de latin; l'autre qu'en quittant ſon maître & le négoce, il manquoit des moyens de ſubſiſter; car il n'avoit point de fortune, & il ne pouvoit rien eſpérer de ſes parens. Lambert le préſenta au vieux Boumann, directeur des bâtimens royaux, qui promit de l'employer. Sur cela Mr Schulze quitta le commerce, ſe mit à étudier le latin; il apprit l'algèbre, la trigonométrie & d'autres parties des mathématiques. Les preuves qu'il donna de ſes progrès, au lieu d'avancer ſa fortune, ne firent d'abord que la reculer. Le vieux Boumann fait qu'il en conçût de la jalouſie, voyant dans ce nouvel adepte de l'architecture un concurrent de ſon fils qui étoit dans la même carrière, ſoit par d'autres motifs, déclara qu'il ne

l'employeroit point. Schulze ſe trouvoit ainſi ſans emploi & dans l'indigence la plus complète. La patience le ſoutint; & ſes aſſiduités dans le travail lui procurèrent du ſecours. Lambert ſon protecteur, qui étoit alors de la commiſſion économique de l'académie, & qui dirigeoit la rédaction des calendriers, le fit donner pour adjoint à Mr Bode lorsque celui-ci fut chargé de faire les almanachs. (*V. l'art.* BODE.) Lambert étant mort, Schulze trouva dans Meſſieurs Sulzer & de la Grange, auxquels Lambert l'avoit fait connoître, l'appui qu'il venoit de perdre. Ceux-ci le propoſèrent au roi pour être fait académicien. Mr Merian l'appuya; & il fut agrégé en 1777. Quelques mois après, le roi lui accorda la penſion qu'il n'avoit pas obtenue d'abord: ce fut alors qu'il ſe maria. En 1781 le même roi le fit profeſſeur de mathématique pour donner des leçons de géométrie & de mécanique à de jeunes officiers. à la place d'un vieux profeſſeur Guillaume, dont il obtint auſſi la penſion un an après. La mort d'un conſeiller des bâtimens, nommé Holſche, lui procura encore en 1783 une autre place plus importante & des commiſſions lucratives du bureau des bâ-

timens, ſurtout de ceux qui ſont ſur les eaux. Enfin en 1787, ſous le nouveau régne, il devint premier conſeiller au même département auquel il étoit attaché. Outre une augmentation conſidérable d'honoraires, le roi Fréderic Guillaume le gratifia d'une ſomme de ſept ou huit mille écus pour ſe bâtir une maiſon. Ce que nous ſavions d'ailleurs des progrès que cet académicien avoit faits dans les ſciences, nous engagea à lui demander des renſeignemens particuliers. Il nous a fourni ſur cela un cahier de vingt-quatre pages, qu'il a fallu abréger beaucoup. Il finit par ces propres mots: "Si ſon „ corps étoit auſſi ſain que ſon eſprit eſt actif & „ infatigable, l'état pourroit indubitablement „ attendre de lui des ſervices trés-importans". Mais cette grande vivacité d'eſprit ſemble avoir épuiſé ſon corps. Nous ne l'avons plus vu qu'une fois à l'académie depuis qu'il nous a fourni ce mémoire. Il eſt mort âgé de quarante ans, au commencement de Juin 1790. Un abcès qui s'étoit formé à ſes poumons, creva, & le ſuffoqua. Cet académicien avoit ſans contredit du génie & des talens utiles à la ſociété; mais une avidité extréme de titres & de

gain, principe de cette activité qu'on lui a connue, lui donna trop tôt & de la fortune & la mort. En 1781 il n'avoit pas encore un écu de fixe, ni cent écus de bien vaillant pour tout capital. En moins de neuf ans il réunit par différentes places plus de quatre mille écus de penſion; & il laiſſe à ſa veuve une fortune conſidérable, qu'elle partagera probablement avec un autre mari.

SCHULZE (Jean Fréderic) paſteur de village dans la vieille Marche, a donné en 1777 un petit ouvrage intitulé *du Chriſtianiſme ſenſible*; ce qui ne ſignifie pas beaucoup. Il en a donné un autre en 1780 dont le titre annonce que les miſſionnaires & tous les prédicateurs peuvent en faire uſage: *ſur la converſion & la rénovation des hommes à l'égard de leur tempérament.*

SCHULZE (Jean Louis) profeſſeur de langue orientale à l'univerſité de Halle, où il eſt né en 1734, n'a guère publié des ouvrages de ſa compoſition; mais il a corrigé ceux des autres. Ce qu'il a fait de plus conſidérable regarde la ſcience des médailles.

SCHULZE (Martin Fréderic) peintre Berlinois très-habile, a rétabli les peintures anciennes endommagées par le temps, la pluie, le vent ou la fumée.

SCHUMACHER (Chriſtophe Sigismond). Cet homme né avec un génie ſurprenant pour les calculs aſtronomiques, étoit fils d'un pauvre cordonnier de Rothenbourg ſur le Tauber, & il fit le même métier que ſignifie ſon nom. *Schumacher* en allemand ſignifie cordonnier ou faiſeur de ſouliers. Il n'a vécu à Berlin & dans les états de Pruſſe que quelques années. Mais nous ne ſaurions nous diſpenſer d'en dire ici deux mots. Quoique deſtiné à un art mécanique, il avoit appris à lire; & à peine eut-il vu quelques almanachs, qu'il ſe ſentit pris d'une paſſion inſurmontable pour l'aſtronomie. En travaillant dans le cuir avec ſon père, il découpoit des cercles & des lignes pour des machines aſtronomiques. Il vint enfin à bout d'intéreſſer les ſavans par les talens qu'il montra. Le célèbre Euler le fit travailler pour les almanachs de l'académie. Mais ce cordonnier aſtronome, pauvre comme il étoit, & vivant d'aumône

au pied de la lettre, étoit rempli de tant d'orgueil, qu'il refuſa des établiſſemens honnêtes avec penſion, parce que ceux de qui il pouvoit les obtenir ne le traitoient pas comme leur égal & même comme ſupérieur. Il faiſoit outre cela profeſſion d'incrédulité; & il paſſa vingt ans ſans faire aucun acte de religion. La miſère dans laquelle il mourut, fut une ſuite de ce caractère orgueilleux & impie. La religion lui auroit inſpiré de la modeſtie; & un peu de modeſtie lui auroit infailliblement attiré de la fortune, puiſqu'il avoit un talent utile & reconnu. Il mourut de faim à Leipſic en 1786, le 23 Décembre, au moment que commençoit une éclipſe qu'il avoit ardemment ſouhaité de voir (*a*).

SCHUMAN (André) inſpecteur des égliſes & des cercles de Roſtenbourg dans la Pruſſe orientale, archiprêtre & curé dans la ville qui donne le nom au cercle, mort âgé de quatre-vingt-trois ans dans ſa paroiſſe, en 1782, a laiſſé des ſermons, des lettres paſtorales, & des in-

(*a*) V. *Gazette univerſelle de Deuxponts*, Cahier I; & *Bernoulli, Hiſt. des aſtronomes connus*. p. 51.

ſtructions ſur la manière de catéchiſer, & ſur l'éducation du bas peuple.

SCHUMANN (Charles) conſeiller à la chambre ſupérieure de juſtice en Siléſie, naquit à Leipſic vers 1735. Il ſe fit connoître par quelques petits ouvrages en proſe & en vers; & trouva de l'emploi en qualité d'avoçat à Berlin. Mr de Carmer, grand-chancelier, ayant attiré dans cette ville pluſiéurs bons ſujets qu'il avoit connus dans la magiſtrature de Breslau, crut les remplacer en partie en y envoyant Mr Schumann, qui y eut par là une meilleure place qu'il n'avoit à Berlin.

SCHUMMEL (Jeen Gottlieb) né à Seſtendorff en Siléſie en 1748, eut une place de doyen (*Senior*) à un couvent luthérien de Magdebourg, & il eſt depuis 1779 profeſſeur d'hiſtoire au collége des nobles de Lignitz. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il publia ſon *Voyage ſentimental en Allemagne.* Le nombre de ſes ouvrages s'accrut d'année en année. Le plus utile nous ſemble être la *Bibliothèque des traducteurs* à l'uſage des profeſſeurs, des maî-

tres d'école & des amateurs de la littérature ancienne. Le plus agréable eſt peut-être l'Hiſtoire tragi-comique de notre ſiècle pédagogique, & *le Petit Voltaire*, ou *Vie d'un eſprit fort de notre ſiècle.* Il a traduit de l'anglois le Voyage d'Italie de Baretti, plus vrai, mais presqu'auſſi ſuperficiel que celui de Mr Archenholz. Pluſieurs eſſais de lui ſur des ſujets intéreſſans ſe trouvent dans le Journal de Berlin, dans le Magaſin de Schirach, dans *le Bienfaiteur*, & dans différens autres ouvrages périodiques.

SCHUSTER (Godefroi) auteur de quelques pièces & de quelques harangues prononcées & publiées à l'occaſion des événemens publics, naquit à Elbing en 1719. Il y fit ſes premières études, & alla les continuer à l'univerſité de Kœnigsberg, où il fut reçu membre de la ſociété allemande que les ſectateurs de Gottſched avoient fondée. Il fut maître d'école à Kœnigsberg, à Marienbourg; & il eſt depuis près de quarante ans recteur de l'école provinciale de Tilſit, où il a travaillé pour une feuille périodique intitulée: *der Einſiedler*, l'Hermite.

SCHUTTE (Jean Henri) natif du comté de la Mark, médecin dans le duché de Clève, a écrit en latin, en hollandois, en allemand ſur la chirurgie, ſur la manière de traiter la petite vérole, & ſurtout ſur les eaux minérales du pays de Clève. Il a fourni des articles au *Billet d'intelligence* de Duisbourg. Agé de ſoixante & quinze ans il donna encore un ouvrage qui a pu ſervir à bien des profeſſeurs d'anatomie pour leurs programmes ou discours préliminaires. Il intitula cet ouvrage *Anthropothéologie*; il y prouve qu'en analyſant la ſtructure de l'homme on apprend à connoître la toute-puiſſance de Dieu. Il eſt mort en 1774, âgé de quatre-vingts ans. *Baerner. Hamberger.*

SCHUTZ (Chrétien Gottlieb) né en 1747 à Doderſtedt dans le comté de Mansfeld, d'un père eccléſiaſtique, débuta comme auteur à Halle par une diſſertation latine ſur le ſentiment du beau, & une autre ſur ce qu'Ariſtote a penſé au ſujet de l'ame. Il n'étoit alors âgé que de vingt à vingt-trois ans. Il a traduit en même temps du françois en allemand l'eſſai analytique de Mr Bonnet, ſur les forces de

l'ame. Les preuves qu'il donna d'une érudition vaſte & profonde, jointes à beaucoup de philoſophie, le firent placer d'abord comme profeſſeur, ou du moins maître (*Lehrer*) au collége des nobles de Brandebourg. De là il fut appelé à Halle & fait profeſſeur de philoſophie. Des conditions plus avantageuſes l'attirèrent à Jéna en 1779 (*a*). Il eſt certainement un des profeſſeurs les plus conſidérés de cette illuſtre univerſité, où il y en a cependant du premier mérite. Son ouvrage le plus connu hors de l'Allemagne eſt le Commentaire ſur les tragédies d'Éſchyle, qui eſt tout ce qu'il y a de mieux ſur ce poëte. En Allemagne Mr Schutz eſt ſurtout connu par *l'Académie des grâces*, par d'autres ouvrages périodiques auxquels il eut part depuis 1777. Il a écrit ſur l'éducation tant publique que particulière. C'eſt par ſes ſoins que la gazette littéraire de Jéna, qui paſſe pour le meilleur journal de l'Allemagne, a acquis une ſi grande réputation.

(*a*) On nous avoit fait eſpérer quelques détails ſur la vie & les études de ce profeſſeur, que nous eſtimons très-particulièrement; mais nous ne les avons point reçus.

SCHUTZ (Jean Erneſt) profeſſeur de théologie à Kœnigsberg, né dans la Pruſſe orientale en 1742, fut dans ſa jeuneſſe précepteur des enfans d'un gentilhomme pruſſien, Mr de Lilienthal, auprès duquel il acheva lui-même ſa propre éducation. Car il n'avoit que dix-ſept à dix-huit ans lorsqu'il y entra; & il en ſortit qu'il en avoit vingt-cinq. Il fut enſuite prédicateur ou directeur ſpirituel de la maiſon des orphelins de Kœnigsberg, où il reſta juſqu'à ce qu'il obtint une chaire à l'univerſité. Il donna quelques ouvrages latins ſur la théologie, & un mémoire ſur les ſociniens. On ne l'accuſera pas d'être un théologien intolérant, dès qu'il ne trouve que de petites taches dans leurs écrits: *de nævis nonnullis ſocinianorum in hermeneutica ſacra.*

SCHUTZE (Godefroi) né à Wernigerode en 1719, miniſtre du ſaint évangile, enſuite profeſſeur de langue grecque & d'hiſtoire à Hambourg, a écrit ſur les antiquités des nations ſeptentrionales. Dans un de ces ouvrages il prétend prouver que les anciens peuples du nord étoient plus raiſonnables dans leur ſyſtème

religieux que les Grecs & les Romains. Une partie de ſes diſſertations ſur les antiquités du nord eſt en latin. Il compoſa en cette langue un éloge de la république de Hambourg dont voici le titre : *Encomium florentiſſimæ reipublicæ Hamburgenſis.* Le ſujet, quoiqu'aſſez riche, ne l'eſt pas autant que ceux qu'ont traités Iſocrate & Ariſtide, auteurs l'un du panégyrique d'Athènes, l'autre de celui de Rome; ni même que celui qu'ont choiſi Jean de la Caſa & Spatafora, & tant d'autres qui ont écrit l'éloge de la république de Veniſe. Mais certainement Hambourg eſt une des villes d'Allemagne qui ont le plus contribué aux progrès des ſciences & des lettres dans le nord. Mort en 1784.

SCHUTZE (Jean Chriſtophe). C'eſt un des derniers qui ont changé leur nom dans le nom équivalent d'une autre langue. Il a pris le nom de *Sagittaire* dans le *Dictionnaire portatif françois & allemand* qu'il donna d'après celui de Minutier, en 1782, presqu'octogénaire. Il étoit juſticier & inſpecteur de la maiſon des orphelins à Halle. Il eſt mort en 1784.

SCHWARZ (Jean Joachim) mort professeur & inspecteur de la bibliothéque de Leipsic en 1784, âgé de soixante & dix ans, étoit né à Magdebourg d'un ecclésiastique luthérien. Il a traduit pendant cinquante ans une foule de livres français & anglois, parmi lesquels on trouve l'Astro-théologie & la Physico-théologie de Derham. Il a soigné quelques éditions de livres latins modernes. A peine a-t-il donné de lui-même un seul programme; c'est *de Semnotheis Veterum Germanorum philosophis.*

SCHWARZ. Il y a de ce nom un curé dans la Prusse occidentale, & un avocat à Xantes dans le duché de Cléves, dont le premier a composé un dictionnaire polonois & allemand; l'autre a donné un journal de littérature dans les années 1764 & 1767.

SEGNER (Jean André de) naquit en Hongrie. On ne sait si c'est à Presbourg ou dans quelqu'autre ville. Mais il paroît qu'il reçut à Presbourg ses premières instructions. Comme il étoit de la religion luthérienne, il vint étudier dans les universités de l'Allemagne protestante, &

& fut reçu docteur en médecine à Jéna en 1730. Il alla enſuite exercer la médecine à Presbourg. Il fut employé en qualité de phyſicien de la ville de Debuizin. Mais il retourna à Jéna en 1732, & y fut l'année ſuivante fait profeſſeur extraordinaire. Cinq ans après, lorsque le roi d'Angleterre George I, électeur de Hanovre, érigea l'univerſité de Gœttingue, Segner y fut appelé comme profeſſeur ordinaire de phyſique & de mathématique, & fut enſuite fait profeſſeur de médecine. Il publia à Gœttingue nombre de diſſertations & de programmes qui augmentèrent de plus en plus la réputation qu'il s'étoit déjà faite à Jéna. Une des premières diſſertations, à laquelle il mit un titre grec par décence, rouloit ſur le même ſujet que traite Maupertuis dans ſa *Vénus phyſique* : περι των σπερματικων ζωων. Il paſſa à Gœttingue vingt ans. En 1755 Frédéric II, par l'avis de Mr. Euler qu'il avoit conſulté, lui fit offrir le titre de conſeiller privé, avec un appointement plus fort que celui qu'il avoit à Gœttingue, & un diplome de nobleſſe. A ces conditions on l'attira à Halle pour remplacer le célèbre Wolff. Il ne le remplaça pas dans l'opinion publique, parce qu'il n'étoit pas

en 1770. Trois ans après il donna un traité ſous le titre de *Rudimenta pyretologiae methodicae*. Quelques autres ouvrages moins conſidérables lui firent une réputation dans la faculté à vingt-cinq ans. Mr Kraſicky, évêque de Warmie, étant alors à Berlin, connut le jeune docteur Selle, lui offrit des conditions honnêtes pour le l'attacher, & le conduiſit à ſa réſidence de Heilsberg, où il paſſa quelques années. Mais Mr Selle n'étoit pas fait pour s'enfouir dans le château épiſcopal de la Warmie. Il revint à Berlin, épouſa une des filles du célèbre anatomiſte Meckel, fut fait profeſſeur à l'hôpital de la Charité; & fut bientôt regardé comme un des plus habiles & ſavans praticiens de la capitale. Ce fut lui, comme tout le monde ſait, que Fréderic II appela dans ſa dernière maladie, dont Mr Selle a même publié la relation auſſitôt après la mort de ce roi. Dans le commencement de ſa carrière il avoit traduit pluſieurs traités de Janin, médecin françois. Mais en général il ſemble préférer les médecins anglois à ceux des autres nations. On le voit par l'ouvrage qu'il intitula *Medicina Clinica*, ou Manuel de pratique médicale. Ce livre qui

de cour. Il eſt conſidéré depuis plus de vingt-cinq ans comme un des premiers juriſconſultes de l'Allemagne. Il a écrit en latin & en allemand ſur le droit civil & ſur le droit germanique, tant public que particulier. Il fournit des articles aux rédacteurs des journaux allemands, & ne dédaigne pas de rédiger des tables pour des ouvrages d'autrui. *Putter*, *Weidlich*, *Meuſel*.

SELL (Jean Jaques) de la même famille du ſuivant, quoiqu'il écrive ſon nom un peu différemment, a eu quelque part au Magaſin pour ſervir à l'éducation, qui ſe publie à Halle, où il donna auſſi des ſermons moraux en 1779. On a de lui une traduction des livres d'Ovide connus ſous le titre de *Triſtium*. Il eſt profeſſeur au collége académique de ſa patrie.

SELLE (Chrétien Gottlieb) eſt né à Stettin en 1748. Ses parens le firent inſtruire tant dans leur pays qu'à Berlin, ſans presque l'envoyer au collége. A l'âge de dix-ſept ans s'étant deſtiné à la médecine, il alla l'étudier à Gœttingue, puis à Halle, où il prit le doctorat

en 1770. Trois ans après il donna un traité sous le titre de *Rudimenta pyretologiae methodicae*. Quelques autres ouvrages moins estimables lui firent une réputation dans la faculté à vingt-cinq ans. Mr Kralicky, évêque de Warmie, étant alors à Berlin, connut le jeune docteur Selle, lui offrit des conditions honnêtes pour le l'attacher, & le conduisit à sa résidence de Heilsberg, où il passa quelques années. Mais Mr Selle n'étoit pas fait pour s'enfouir dans le château épiscopal de la Warmie. Il revint à Berlin, épousa une des filles du célèbre anatomiste Meckel, fut fait professeur à l'hôpital de la Charité; & fut bientôt regardé comme un des plus habiles & savans praticiens de la capitale. Ce fut lui, comme tout le monde sait, que Frédéric II appela dans sa dernière maladie, dont Mr Selle a même publié la relation aussitôt après la mort de ce roi. Dans le commencement de sa carrière il avoit traduit plusieurs traités de Janin, médecin français. Mais en général il semble préférer les médecins anglois à ceux des autres nations. On le voit par l'ouvrage qu'il intitula *Medicina Clinica*, ou Manuel de pratique médicale. Ce livre qui

avoit paru la première fois en 1781, fut pluſieurs fois réimprimé les années ſuivantes. Cependant l'étude & l'exercice de ſa profeſſion ne rempliſſoient pas tout l'eſprit du docteur. Nous avons déjà parlé de pluſieurs médecins berlinois, & même de trois vivans qui ſe ſont fait un grand nom dans la république des lettres par des travaux qui n'ont qu'un rapport indirect & éloigné avec la médecine (a). Mr Selle prit du goût pour la métaphyſique. Dès l'an 1776 il avoit donné un ouvrage ſur la création, ſur le principe & la fin de la nature. L'auteur dont il ſuivit les principes eſt digne d'un médecin philoſophe; c'étoit Locke. Il donna enſuite des dialogues philoſophiques partant des mêmes principes, c'eſt-à-dire en raiſonnant d'après l'expérience. Ces deux ouvrages, jugés favorablement par les connoiſſeurs ſans préjugé, ne firent pas grande ſenſation ſur la foule des philoſophes de ſa nation, prévenus la plupart en faveur de la philoſophie leibnitienne. La *Critique de la raiſon pure* de Mr Kant, qui parut dans la même année que les dialogues philoſophiques de Mr Selle, prenoit alors beau-

(a) V. les art. Bloch, Herz, Mohsen, Pott.

coup de vogue, & avoit fait en Allemagne un grand nombre de ſectateurs au philoſophe de Kœnigsberg. A la vérité Mr Kant s'approche auſſi dans ſon fameux ouvrage des principes de Locke, mettant l'expérience pour baſe générale de nos connoiſſances; mais il ſoutient qu'il y a des principes ſynthétiques indépendans de l'expérience, & du reſſort, excluſivement, de la raiſon pure. Mr Selle s'oppoſa à cette aſſertion, d'abord en faiſant inſérer dans la *Monatſchrifft* de Berlin un petit eſſai, où il ſoutient qu'il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous fournir les principes, ſoit de la raiſon, ſoit de l'expérience même; enſuite il développa ſes idées ſur ce ſujet abſtrus dans un petit livre qu'il intitula *les Fondemens de la pure philoſophie*, où il tâche de prouver que toute ſynthèſe réelle ne peut être donnée que par l'expérience, & que la raiſon pure ne peut être que formelle. Ce différent entre le métaphyſicien de Kœnigsberg & le médecin Selle, a fait donner au ſyſtème de l'un le nom de *rationalisme* & à l'autre celui d'*empirisme*. On s'occupe beaucoup en Allemagne depuis deux ans de cette querelle métaphyſique. Nous ſouhaiterions de ſavoir ce qu'en penſent

en Italie le père Soave, Mr l'abbé Caſſina & Mr le cardinal Gerdil. Ce dernier penchera probablement du côté de Mr Kant. Mr Selle a fait un voyage à Paris en 1789, au moment que la révolution éclata; & il eut le plaiſir de voir tous les hôpitaux & de tout obſerver, ſans que perſonne le prît pour médecin. Auſſi peu de profeſſeurs ont moins que lui le pédantiſme & la peſanteur de l'art. Il unit à la ſagacité & à la profondeur la légéreté & la fineſſe du bel eſprit dans ſa converſation & dans ſes ouvrages. Il écrit avec netteté, avec élégance, avec goût; & cependant il écrit beaucoup, & il a beaucoup de pratiques. Je ne ſaurois m'empêcher de dire que le pays qui l'a vu naître, qui l'a formé, qui le poſſède, n'a guère produit de plus beaux génies. Les ouvrages que nous venons de citer l'ont mis dans la première claſſe des métaphyſiciens; & c'eſt en cette qualité qu'il a été agrégé à l'académie en 1786, dès la première ſemaine du nouveau règne.

SEMLER (Chrétien Gottlob) eſt un des vingt-deux enfans qu'eut d'une ſeule femme Chriſtophe Semler, diacre d'une égliſe de Halle,

très-renommé dans cette ville par quantité de choſes qu'il inventa ou qu'il fit connoître à ſes compatriotes. Chrétien Gottlob, le ſeul de tant d'enfans qui ait ſurvécu à ſon père, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & fut fait directeur d'une maiſon de force. Il étoit au reſte aſtronome fort habile, quoique d'une conſtitution très-foible. On a de lui quelques ouvrages ſur l'aſtronomie; un eſt intitulé *Aſtrognoſia nova*, quoiqu'écrit en allemand. Mort en 1782, âgé de ſoixante & dix ans.

SEMLER (Jean Salomon) théologien très-célèbre, profeſſeur à l'univerſité de Halle, eſt né à Saalfeld en Saxe, en 1725, d'un père eccléſiaſtique luthérien. Il étoit profeſſeur de rhétorique à Altdorf lorsqu'il fut appelé à Halle pour y enſeigner la théologie. Il y eſt depuis trente-trois ans. Il a une famille aſſez nombreuſe, dont une partie lui a donné des chagrins, l'autre a répondu à ſes ſoins & à ſes ſouhaits. Voilà toute ſon hiſtoire comme homme & citoyen. Mais comme auteur il faudroit un fort long article, ſeulement pour rapporter les titres de ſes écrits. Nous en citerons ici une partie.

Ses premiers écrits en latin ſont de l'an 1745. Nous avons obſervé pluſieurs fois que vers le milieu du ſiècle très-peu de ſavans allemands écrivoient dans la langue vulgaire, pour peu qu'ils miſſent d'érudition dans leurs écrits. Mr Semler continua de faire uſage de cette langue pendant plus de trente ans; & ce n'eſt que depuis 1780 qu'il n'écrit plus qu'en allemand. La liſte de ſes ouvrages en latin occuperoit ici encore trop de place, & ils auroient rempli de grands in-folio, s'ils avoient paru trente ans plutôt, lorsqu'on donnoit en Hollande, en Italie des collections ſur les antiquités hébraïques, chrétiennes, grecques & romaines. Mr Semler ne ſe mêla guère de ces dernières que par les notes qu'il fit aux antiquités de Montfaucon. Étant profeſſeur de théologie, il s'en tint à la partie des antiquités profanes qui a du rapport avec la ſainte écriture. En même temps qu'il donnoit des opuscules en latin, il dirigeoit la traduction allemande de l'hiſtoire univerſelle compoſée en anglois qui s'imprimoit à Halle. Vingt parties de cette compilation volumineuſe, depuis la dixième jusqu'à la trentième, ſont paſſées ſous les yeux & ont paru avec des

préfaces de Mr Semler. Une grande partie de la traduction de la Biographie britannique ou Hiſtoire de la vie des illuſtres Anglois, Écoſſois, Irlandois, a été revue & corrigée par lui. Il finit de s'occuper de cet ouvrage en 1770. Il a auſſi traduit les lettres de Hugue Farmer *ſur les démoniaques* dont il eſt parlé dans le nouveau Teſtament, le traité de Thomas Townſon *ſur les quatre évangiles*, & un ouvrage de Jodoc Kiddel *ſur l'inſpiration* de la ſainte écriture, & y ajouta des remarques faites avec beaucoup de liberté. Du françois il ne traduiſit que l'Hiſtoire critique du nouveau Teſtament par Simon, qu'il enrichit auſſi de nouvelles remarques; & il traduiſit du latin l'hiſtoire de Sleidan. Ces traductions, les préfaces qu'il y ajouta l'engagèrent dans beaucoup de diſputes, & firent ſortir de ſa plume une foule d'autres ouvrages écrits en allemand, qui ont fait beaucoup de bruit, qui l'ont quelquefois brouillé avec les prétendus orthodoxes, d'autres fois avec de prétendus philoſophes; car il parut aux uns s'écarter trop des opinions reçues des théologiens, & les autres trouvèrent quelquefois qu'il étoit encore trop théologien. Après avoir

épuiſé presque tous les ſujets théologiques, Mr Semler ſe donna à la chimie. Quelques brochures qu'il publia *ſur la véritable médecine hermétique*, ont fait croire qu'il avoit donné dans l'alchimie (a). Sans doute il avoit été trompé dans quelques expériences qu'on avoit faites ſous ſes yeux.

SENFF (Charles Fréderic) chef d'une école de Halle, & paſteur de l'égliſe de St Maurice, eſt né à Merſebourg d'un eccléſiaſtique luthérien. Il commença par deſſervir l'égliſe d'un petit village. Il a fait imprimer beaucoup de ſes ſermons.

SEYFERT (Jean Chrétien) aumônier d'un régiment à Breslau, puis paſteur à Kuſtrin, a donné quelques ouvrages utiles ſur la religion & la morale. Un autre écrivain de ce nom, Ernoſt Joſeph Alexandre Seyfert, employé dans un collége ou gymnaſe de Magdebourg, a tiré de l'hiſtoire de l'ordre des écoles pies, ou *piariſtes*, un ouvrage ſur l'éducation : entrepriſe auſſi utile que louable pour un maître d'école d'un pays proteſtant.

(a) V. *Berlinſche Monatſchrift.* Octobre 1786.

SEYFERT (Jean Fréderic) fils d'un avocat du même nom, & d'une famille diſtinguée de Halle, naquit en 1727. Il s'appliqua à la juriſprudence, au droit politique, à l'hiſtoire, & devint auditeur du régiment d'Anhalt-Bernbourg, qu'on appelle à préſent le régiment de Leipſic. Cet emploi lui laiſſa non-ſeulement du loiſir pour compoſer des livres, mais lui facilita les moyens d'avoir des documens & des notices eſſentielles pour pluſieurs ouvrages hiſtoriques concernant les guerres d'Allemagne. Il écrivit entr'autres hiſtoires celle de Fréderic II, dont la première partie parut en 1784, deux ans avant la mort de ce grand roi, que l'hiſtorien précéda auſſi de deux mois au tombeau. Car Seyfert mourut au mois de Juin 1786. Ce qu'il avoit compoſé & publié n'alloit qu'à l'an 1760. On peut voir le catalogue aſſez long de ſes autres ouvrages dans *l'Allemagne ſavante* de Mr Meuſel, de l'an 1784.

SILBERSCHLAG (George Chriſtophe) ſurintendant des égliſes de la vieille Marche & de la Prignitz, & paſteur de l'égliſe principale de Stendal, cultiva comme ſon frère qui ſuit, la

théologie, l'hiſtoire naturelle & les mathématiques. Dans le temps qu'il étoit curé à l'égliſe de la Trinité & inſpecteur de *l'école réelle*, il donna des diſſertations, des eſſais, des programmes ſur des objets de philoſophie. Depuis qu'il vit à Stendal occupé des affaires eccléſiaſtiques de ſon cercle, il n'a plus rien publié; & je ne ſais ſi on regrette ſon ſilence.

SILBERSCHLAG (Jean Iſaïas) frère aîné du précédent, naquit en 1721. Il étudia au collége de Kloſterberge, près de Magdebourg. Il alla enſuite faire ſon cours de théologie à Halle, & retourna au même collége de Kloſterberge, où il enſeigna pendant neuf ans la phyſique & les mathématiques. Sa ſanté ne lui permettant plus de ſoutenir le travail des leçons qu'il devoit donner journellement, il obtint une petite cure dans un village, enſuite celle de l'égliſe de St Pierre de Magdebourg, d'où il fut transféré à Berlin, & fait paſteur à la même égliſe où avoit été ſon frère cadet, & directeur de l'école réelle. Comme il étoit membre étranger de l'académie, il en devint membre ordinaire quelques années après qu'il fut établi à

Berlin Il a donné beaucoup d'ouvrages ſur les mécaniques, & fourni l'école réelle de quantité de machines, d'inſtrumens & de modèles de ſon invention qui ſervent à l'inſtruction des élèves. Il prêche avec ſuccès; & il eſt directeur ſpirituel de beaucoup de dames luthériennes. Pour mieux vaquer à ſes devoirs de paſteur, il s'eſt démis de la direction de l'école réelle. Il a famille; & on a tout lieu de le croire un homme heureux & content.

SIMONETTI (Chrétien Erneſt) né à Berlin en 1700 de parens italiens réfugiés, ſe diſtingua beaucoup dans l'étude de la théologie. Il fut prédicateur de la cour à Quedlinbourg, enſuite paſteur de l'égliſe de St Jaques, & profeſſeur de philoſophie à Gœttingue; où après la fondation de l'univerſité on le fit profeſſeur de théologie, & archidiacre à l'égliſe de Ste Marie de la même ville. On a de lui pluſieurs ouvrages de piété, des lettres à la loge des francs-maçons de Berlin, de l'an 1744, une vie de l'abbé Fleury ſous le titre de *Caractère d'un hiſtorien.* Il entreprit de traduire l'hiſtoire eccléſiaſtique de cet auteur ſi juſtement eſtimé; mais

ſa traduction n'eut point de ſuccès. Il n'en parut qu'un volume. M. en 1782. *Putter. Meuſel.*

SIMONIS (Jean) auteur de quantité d'ouvrages écrits en latin ſur les antiquités hébraïques & de quelques livres élémentaires ſur les langues orientales, né en 1699 à Smalcalde, étudia dans ſa patrie, enſuite à Halle, où il occupa différentes places. Il mourut profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique & d'antiquités à l'univerſité. *Dreyhaupt.*

SINAPIUS (Jean Chrétien) facteur d'une maiſon de commerce à Hambourg, naquit en Siléſie, & fut aſſocié d'une compagnie commerçante à Breslau. Cette compagnie ayant manqué, le facteur Sinapius devint en 1773 directeur d'une fabrique royale de toilerie à Schmiedeberg. Un an après il la prit pour ſon compte. Il fit banqueroute, ſe retira à Hambourg, & ſe contenta d'être de nouveau facteur au lieu de maître ou de compagnon. Il trouva peut-être une reſſource & ſans doute un amuſement dans la littérature, & entreprit des ouvrages périodiques, particuliérement pour les perſonnes qui

ſe vouent au commerce. Un de ces ouvrages eſt intitulé *le Négociant*, un autre *la feuille du comptoir* (*Comptorblatt*). Ces feuilles hebdomadaires n'eurent pas grand ſuccès. Il eſt ſûr cependant que l'auteur a de grandes connoiſſances dans ſon genre, & qu'il s'explique nettement. Un de ſes frères eſt auteur de quelques pièces de poëſie fugitives inſérées dans des journaux.

SPALDING (George Louis) fils du ſuivant, naquit à Barth dans la Poméranie ſuédoiſe en 1762. Il fit ſes études à Berlin, où ſon père s'étoit établi. Il ſe deſtina à la théologie, & ſe diſtingua cependant dans ſes humanités. Il avoit déjà donné une traduction en vers latins du *Printemps* de Kleiſt, lorsque ſon père le fit voyager en Angleterre, en France, en Suiſſe & dans l'Allemagne occidentale. A ſon retour le magiſtrat de Berlin le fit profeſſeur de belles lettres & de langue grecque au collége du cloître. Le roi Fréderic Guillaume II le choiſit pour inſtruire le prince Louis ſon fils dans la belle littérature.

SPALDING (Jean Joachim) naquit en 1714 à Triebſée dans la Poméranie ſuédoiſe, où ſon père

père étoit paſteur. Il étudia à l'univerſité de Greifswalde; & lorsqu'en 1735 il eut achevé ſon cours d'études & qu'il prit le grade, il publia une diſſertation ſur les écrits anti-chrétiens de l'empereur Julien. Il s'occupa enſuite pendant dix ans de métaphyſique & de morale. Il écrivit ſur la philoſophie de Wolff, & traduiſit de l'anglois deux ouvrages de Shaftesbury. Ces traductions parurent en 1747 & 1748. Il étoit alors à Berlin comme ſecrétaire particulier de Mr de Rudenshœld, envoyé de Suède, qui fut enſuite ſénateur & comte. A Berlin Mr Spalding fréquentoit les ſavans & les académiciens, qui étoient eccléſiaſtiques pour la plupart, à l'exception de quelques médecins & de quelques ſeigneurs. Sa conduite, ſes entretiens déceloient un génie né pour l'éloquence de la chaire. Feu Mr Sack nous a dit plus d'une fois dans ſes vieux jours, avoir fait ce digne proſélyte au miniſtère de la parole de Dieu. Il avoit raiſon de s'en glorifier. Mais nous ne pouvons pas dire que ce ſoit à ſa perſuaſion que Mr Spalding quitta le miniſtère politique pour paſſer à celui de l'évangile. Nous ſommes aſſurés plutôt qu'il avoit toujours conſervé une

inclination décidée pour l'état eccléſiaſtique. Auſſi fut-ce dans le temps qu'il étoit ſecrétaire de Mr de Rudenshœld qu'il compoſa ſon livre *de la deſtination des hommes*, ouvrage rempli de la plus ſaine, la plus profonde & la plus utile philoſophie, que l'épouſe d'un grand roi traduiſit en françois. Quoiqu'auteur d'un livre original qui avoit eu le plus brillant ſuccès, Mr Spalding ne dédaigna pas de travailler à des traductions, pour enrichir l'Allemagne des productions littéraires de l'Angleterre. Il traduiſit les réflexions de Jaques Foſter *ſur la religion naturelle & la vertu ſociale*, & quelques autres ouvrages relatifs à ce ſujet, & pour donner une juſte idée du fondement du déisme, un autre ouvrage de Butler, intitulé *Preuves de la religion* tirées de ſa conformité avec le cours de la nature. Cinq à ſix ans après avoir donné ces traductions, Mr Spalding publia un ſecond ouvrage auſſi claſſique que celui ſur *la deſtination des hommes*. Ce ſont des penſées touchant la valeur du ſentiment dans le chriſtianisme. Il n'avoit alors que la petite cure de Laſſahn. Un an après la publication de ces penſées il fut transféré à Barth, une des villes

principales de la province après Stralſund. Il étoit par cette place doyen des eccléſiaſtiques du diſtrict. Son nom étant devenu célèbre en Allemagne, le conſiſtoire & le miniſtère de Berlin l'attirèrent dans cette ville, où il fut fait premier paſteur à l'égliſe de St Nicolas. Il devint par là inſpecteur d'autres égliſes de la même ville, & conſeiller au conſiſtoire ſupérieur. La foule des auditeurs, lorsqu'on ſavoit que Mr Spalding devoit prêcher, étoit exceſſive; & l'orateur ne put long-temps réſiſter aux vœux du public qui ſouhaita de lire ſes ſermons imprimés. C'eſt en date le troiſième auteur célèbre dans ce genre. Je dis en date, parce que Mosheim & Sack l'ont précédé. Mais il s'en faut beaucoup qu'il ſoit inférieur pour le mérite à aucun de ces deux. Quoiqu'on lût de ſes ſermons imprimés, on n'alloit pas avec moins d'empreſſement l'entendre prêcher. Avant de publier de ſes ſermons il avoit donné au public un traité *ſur l'utilité de la prédication.* Cet ouvrage étoit digne d'un paſteur qui prêchoit avec ſuccès, ſous un roi très-évidemment diſciple de Voltaire, qui avoit prétendu prouver que la prédication n'avoit jamais influé ſur la

civiliſation & les mœurs des hommes. Cet eccléſiaſtique reſpectable à tous égards comptoit trente-ſix ans de miniſtère, autant & plus d'années de célébrité comme auteur, lorsque l'édit du 7 Juillet 1788 concernant la religion parut répandre quelques nuages ſur ſa carrière, juſqu'alors tranquille & heureuſe. On diſoit publiquement dans Berlin & dans tout le pays pruſſien que cet édit portoit contre deux des principaux paſteurs de la capitale, Mrs Spalding & Teller, parce que tous deux avoient la réputation de prêcher & d'expliquer l'évangile en philoſophes, & que l'édit portoit que les miniſtres de la parole de Dieu devoient s'en tenir aux principes des trois religions que la conſtitution du pays admet, la luthérienne, la réformée & la catholique. Cependant, loin que ce fameux édit ait fait aucun tort à la réputation de Mr Spalding, il n'en a été que plus eſtimé du public; & il l'eſt même de la cour & du miniſtère autant & plus que jamais; tandis que ſon bien-être perſonnel & domeſtique s'eſt accru d'une manière qui fait autant d'honneur à la nation qu'à lui-même. Dans ce peu de ſemaines que l'édit de religion fit craindre qu'il

n'y eût quelque réforme & quelque déplacement dans les égliſes luthériennes, & que par conſéquent Mr Spalding ne ſouffrît quelque réduction dans les revenus de ſa place, il reçut un préſent de quatre cents écus, qu'un homme inconnu lui apporta, avec un billet par lequel on l'aſſuroit d'un pareil ſubſide chaque année ſa vie durant; & cela comme ſimple reconnoiſſance des ſentimens que ſes ſermons avoient inſpirés aux perſonnes qui lui envoyoient cette ſomme & ce billet. Effectivement les années ſuivantes il reçut de la même manière les quatre cents écus. Cependant Mr Spalding reſta à ſa place; il jouit de la penſion qui y eſt attachée. Mais comme ſon âge avancé de ſoixante & quinze à ſoixante & ſeize ans ne lui permettoit plus d'en porter le poids, & que ſa voix fort affoiblie ne pouvoit plus être entendue à quelque diſtance de la chaire, le magiſtrat de la ville & le miniſtère lui ont donné un ſubſtitut en 1789. *V.* ZOELLNER.

SPRENGEL (Jean Chrétien) né à Brandebourg d'un maître d'école en 1723, fut un des premiers régens de claſſe de l'école réelle de

Berlin, où il paſſa cinq ans ſous Hecker qui l'avoit fondée. Il y compoſa & fit imprimer en 1753 un ouvrage ſur des principes d'économie conformes aux vues du fondateur, & obtint bientôt pour récompenſe une cure à Chriſtiandorf dans la moyenne Marche, où il vit encore; & il eſt en 1790 dans ſa ſoixante-ſeptième année.

SPRENGEL (Joachim Fréderic) frère du précédent, né à Brandebourg en 1726, commença, comme ſon frère, par être un des maîtres de l'école réelle de Berlin, puis fut recteur de l'école de la ville (*Stadtſchule*) d'Anclam en Poméranie, enſuite d'une des grandes écoles de Brandebourg. Il eut après cela une cure dans la Poméranie. Il parut plutôt que ſon frère ſur les rangs des auteurs; mais il ceſſa auſſi fort jeune de faire des livres. Car il y a plus de trente ans qu'il n'en a plus donné au jour. Ce qu'on a de lui, eſt une hiſtoire d'Anclam, une deſcription des minières du Harz, une diſſertation, de l'an 1751, ſur quelques anciennes monnoies des Venèdes, adreſſée par manière de bon augure à Charles Guillaume Necker,

Brandebourgeois, père du célèbre miniſtre des finances de France.

SPRENGEL (Matthias Chrétien) eſt le ſeul écrivain réellement célèbre parmi ceux qui portent ce nom. Il naquit à Roſtock dans le Mecklenbourg, où ſon père étoit profeſſeur. En 1778 il fut fait profeſſeur à l'univerſité de Gœttingue, où ſon hiſtoire de l'île de Falkland & le tableau des colonies britanniques lui avoient fait une réputation. Ils lui en firent une auſſi auprès du miniſtère eccléſiaſtique de Berlin. Car à peine eut-il paſſé quelques mois à Gœttingue, que des conditions plus avantageuſes l'attirèrent à l'univerſité de Halle en qualité de profeſſeur d'hiſtoire. Le programme qu'il publia en prenant poſſeſſion de ſa place, roule ſur la traite des Nègres. Il s'aſſocia enſuite avec Mr Forſter, ſon beau-père, pour donner des mémoires ſur le commerce des nations; & après la publication des trois premières parties, il ſe chargea ſeul de la rédaction de ces mémoires. Il traduiſit du françois des lettres ſur le Portugal; & par de ſages remarques il rectifia les faits qui y ſont rapportés. Cela ne l'empêcha point

d'entreprendre l'hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale, dont la première partie parut en 1782. L'année ſuivante il donna l'hiſtoire de la guerre des Anglois dans les Indes orientales, & un ouvrage ſur les découvertes géographiques les plus importantes. Dans le temps que ces mémoires ou leçons hiſtoriques (*Vorleſungen*) virent le jour, Mr Sprengel compoſoit une hiſtoire de la grande Bretagne & de l'Irlande, pour ſervir de continuation à l'hiſtoire univerſelle faite en Angleterre, & un calendrier hiſtorique & généalogique pour l'année 1784. Il traduiſit du françois, avec des remarques du fameux Hyder Aly Nabob de Myſore, & de l'italien de Don Philippe Salvador Gily, une notice curieuſe de la Guiana. En 1785 il donna l'hiſtoire des Marattes juſqu'à leur paix avec l'Angleterre de l'an 1782. Il a éclairci, rectifié & augmenté la Conſtitution des principaux états européens d'Ackenwald. Tous ſes ouvrages paſſent pour être très-bien écrits en allemand.

SPRENGEL (Pierre Nathanaël) paſteur dans un village du duché de Magdebourg, a donné des conſidérations théologiques & phyſiques ſur

la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, prenant pour texte le Pſeaume 104, ouvrage deſtiné à l'édification des gens de la campagne, qui ſavent presque tous lire dans les pays proteſtans.

STAMFORT (François Charles de) né à Bourges en France en 1742, prit ſervice dans l'armée françoiſe que commandoient le duc de Soubiſe & le comte d'Argenſon en Allemagne. Lorsque la paix fut faite, il s'attacha au ſervice de Pruſſe, Fréderic II l'établit à Halberſtadt, pour qu'il enſeignât les mathématiques aux officiers de la garniſon. Dans la ſociété du poëte Gleim qui vit dans cette ville, Mr de Stamfort cultiva la poëſie, & publia quelques petites piéces dans le Mercure allemand l'an 1775, & dans le *Florilége poëtique* de Gœttingue en 1776, & différentes fables dans le Journal berlinois de Mrs Gedike & Bieſter. Mr de Stamfort cultiva encore plus ſérieuſement les ſciences qu'il profeſſoit; & il fit inſérer dans le même journal un abrégé de la vie du célèbre maréchal Schwérin. Appelé à Potsdam, & fait capitaine-ingénieur, il publia des tables de logarithmes, & un eſſai *ſur les fondemens des calculs différentiel & inté-*

gral. Sa réputation s'étant répandue, la princeſſe d'Orange le demanda au roi de Pruſſe, pour l'attacher à l'éducation de ſon fils aîné. C'étoit ſans contredit un excellent choix pour cette place, puisque Mr de Stamfort, outre les connoiſſances relatives à la profeſſion militaire & à l'inſtruction d'un prince deſtiné à commander des armées, poſſède parfaitement les langues qu'un prince d'Orange, neveu du roi de Pruſſe, ne peut ſe diſpenſer d'apprendre. Mr Schmidt de Gieſſen parle de ce ſavant ingénieur dans quelques ouvrages qu'il a faits ſur la Hollande.

STARCK (Jean Auguſte) né à Schwérin dans le Mecklenbourg, d'un paſteur luthérien en 1741, après les premières études qu'il fit dans ſon pays, alla étudier à Gœttingue; & c'eſt là qu'il prit le doctorat & qu'il fit imprimer ſa diſſertation latine ſur Éſchile. Étant enſuite employé à Kœnigsberg, il continua de donner quelques diſſertations latines ſur des ſujets de littérature, tant ſacrée que profane, & traduiſit du françois une hiſtoire de la Grèce. Ce travail lui fit naître l'idée d'une eſpèce de roman qu'il intitula *Hephæſtion*, qui parut en

1775. Il fit enſuite imprimer quelques ſermons. Il paſſa à Kœnigsberg environ dix ans. C'eſt par cette raiſon que nous le plaçons ici. Après la publication des ſermons qui parurent à la ſuite de l'Hépheſtion il ſe crut perſécuté, & quitta la capitale de la Pruſſe pour paſſer à celle de la Courlande. Ce n'étoit certainement pas un avancement. Ayant encore au bout d'une année quitté Mitau, il reſta trois ou quatre ans ſans emploi, jusqu'à ce qu'il eut la place qu'il a préſentement à Darmſtadt. Dans cet intervalle il publia une apologie des francs-maçons. Cependant il ſe répandit un bruit que Mr Starck, en s'établiſſant à Darmſtadt comme paſteur & prédicateur, avoit jugé à propos de recevoir ſecrètement l'impoſition des mains d'un prélat catholique. Cela donna lieu à un procès ſingulier entre lui & les deux auteurs du Journal de Berlin, Meſſieurs Gedike & Bieſter, qui le dénoncèrent au public comme catholique ſecret, & le ſommèrent presque de ſe purger de cette tache. Ceci arriva vers la fin du règne de Frédéric II. Il dut paroître auſſi extraordinaire que cet eccléſiaſtique intentât un procès formel pour un article de journal, qu'on avoit trouvé

ſingulier que des journaliſtes ſommaſſent un eccléſiaſtique de faire ſa profeſſion de foi. Mr Starck eſt auteur d'un roman ſatirique, intitulé *Nicaiſe*, que les critiques berlinois ne louent pas beaucoup.

STECK (Jean Chriſtophe Guillaume) un des premiers publiciſtes de l'Allemagne, naquit à Diedelsheim dans le duché de Wurtemberg en 1730. Il étudia à l'univerſité de Tubingue; & à vingt-cinq ans il s'étoit déjà fait connoître par pluſieurs diſſertations écrites en bon latin, *ſur le jugement de la cour des pairs; — ſur les interpolations des décrétales, recueillies par St Raymond de Pennafort; — ſur les inveſtitures des fiefs impériaux; — ſur l'ordination à titre de patrimoine & de pauvreté; — ſur les coadjuteurs des prélats allemands.* Ces ouvrages lui valurent une chaire de profeſſeur à l'univerſité de Halle en 1755, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans. Trois ans après il ſe fit transférer à celle de Francfort ſur l'Oder. C'étoit dans le fort de la guerre de ſept ans. Zélé ſerviteur du roi de Pruſſe, il écrivit contre l'empereur François I, comme le célèbre Philippe Chem-

nitz avoit écrit pour la Suède contre Ferdinand II. A l'approche des Ruſſes, alliés de l'Autriche, le juriſte pruſſien ne ſe crut pas ſûr à Francfort, & s'en retira pour quelque temps. Il paroît même qu'il ſe dégoûta du métier d'écrivain, puiſqu'on ne vit rien paroître de lui, au moins ſous ſon nom, depuis 1760 jusqu'à 1770. Dans cet intervalle de temps, en 1767, il quitta la chaire de l'univerſité de Francfort pour être juſticier des affaires de la banque à Berlin. Il fut enſuite conſeiller à la chambre ſupérieure de juſtice qu'on nomme le tribunal. En cette qualité il fut auſſi chargé de la cenſure des livres concernant la faculté juridique. Ayant eu pour cela quelque démêlé avec des écrivains de Halle qu'il vouloit ſoumettre à la cenſure de la capitale, il ſe démit de cette fonction, dont un autre conſeiller de la chambre de juſtice fut chargé. De la magiſtrature étant transféré au cabinet, c'eſt-à-dire au département des affaires étrangères, en 1773, il eut de nouvelles occaſions de reparoître comme auteur. La plupart de ſes ouvrages ſont en latin ou en allemand. Trois ou quatre ſont en françois; les plus conſidérables de ceux-ci ſont les

Eſſais ſur quelques ſujets intéreſſans pour l'homme de lettres, avec une ſuite qui a pour titre *Éclairciſſemens ſur divers ſujets &c.* Sous le nouveau règne Mr de Steck a été chargé de donner des leçons de droit public aux jeunes gentilshommes qui ſe deſtinent aux commiſſions étrangères. Mr de Steck, engagé par la nature de ſa place à donner des écrits ſuivant que les événemens publics le demandoient, n'a pas fait d'ouvrages ſuivis & volumineux. Il paſſe cependant pour le premier publiciſte de l'Allemagne.

STEGMANN (Jean Gottlieb) né dans la principauté de Minden, conſeiller de cour, & profeſſeur au collége carolin de Caſſel, eſt en quelque façon inventeur de certaines petites machines pneumatiques dont on peut faire uſage pour ſeringuer & pomper des parties infirmes du corps humain. Ses ouvrages ont paru entre 1753 & 1763. On en trouve quelques-uns inſérés dans le Muſeum allemand. *Meuſel.*

STEINBRUCK (Joachim Bernard) paſteur à Stettin, a écrit ſur l'hiſtoire de la Poméranie, & particuliérement ſur le duc Barnim, ſurnom-

mé le Grand. Cette hiſtoire de Barnim parut en 1775. Un ouvrage qui ſemble très-peu intéreſſant, & qui l'eſt beaucoup pour un politique, c'eſt le recueil ou le catalogue des *fils illuſtres des prêtres poméraniens* (a).

STEINWEHER (Wolf Balthaſar de) né à Deez dans la nouvelle Marche, étudia les belles lettres & les antiquités à Wittenberg, à Leipſic, à Gœttingue, & fut fait profeſſeur à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. Une grande partie de ſes ouvrages ſont en latin. Il publia auſſi en latin un programme, où il fait voir le profit que les gens de lettres allemands peuvent tirer de l'étude réfléchie de leur propre langue. Il traduiſit en allemand l'*Anti-Machiavel* de Frédéric II auſſitôt qu'il parut, & peu après, la *Phyſique* de la marquiſe du Châtelet. Il travailla depuis pour les gazettes littéraires de Gœttingue & de Leipſic. Mort en 1771.

STÉPHANIE (Chrétien Gottlieb) naquit à Breslau en 1734. Il fit ſes études au collége

(a) Voyez ci-après les *Réflexions politiques*, tirées de l'hiſtoire littéraire.

de cette ville; mais à l'âge de vingt à vingt-un ans, lorsqu'il étoit temps de se fixer à une profession, il entra dans une troupe de comédiens en 1755. Il fut dix ans acteur avant d'être auteur, & il ne fut guère connu comme tel que dix autres années après. Né dans un pays qui a toujours été fertile en bons esprits, & particulièrement en poëtes; dans une des plus grandes villes d'Allemagne, quoique ville de province; & dans un cercle dont le dialecte & l'accent ont été adoptés comme langue commune de toute la nation; formé dès le commencement de sa carrière théâtrale par les critiques du théâtre qu'on fit à Halle, lorsqu'il y jouoit dans la troupe de Schuch, & par les observations de Mr Nicolaï (a), qui dans ses lettres *sur la littérature allemande* toucha aussi cette partie, Mr Stéphanie l'aîné devint un excellent acteur, autant que le personnel physique le lui permit, & un auteur sage & correct. Il est depuis long-temps membre & régisseur du théâtre impérial de Vienne; & il fait autant d'honneur au pays où il est né, qu'à celui où il est établi. Peut-

(a) V. *Chronologie des Deutschen Theaters*. p. 180.

Peut-être ſans ſon exemple, ſon cadet qui ſuit, ne ſeroit-il ni monté ſur le théâtre, ni devenu auteur. Mais il eſt très-certain que Mr Chrétien Stéphanie ſe trouve, comme auteur dramatique, dans le cas de Thomas Corneille & de Mr Charles Leſſing, qui tous deux ſeroient plus célèbres, s'ils n'avoient eu des frères qui ont couru la même carrière avec plus de ſuccès.

STÉPHANIE (Gottlieb) frère du précédent, naquit à Breslau en 1741 pendant la première des trois guerres que la Siléſie eſſuya vers le milieu de ce ſiècle; & pendant la ſeconde guerre il fut ſoldat. Il ne parut ſur le théâtre qu'après la paix de 1763. Il débuta comme auteur par une pièce qu'il tira de l'anglois d'un Farquhar, intitulée *l'Enrôleur* (*der Werber*), que Dœblin, alors fort en vogue avec ſa troupe, fit jouer très-ſouvent. En 1770 le jeune Stéphanie donna avec un égal ſuccès *l'Officier congédié;* & il fut dès-lors regardé comme un des meilleurs poëtes comiques de l'Allemagne. Certainement il eſt des plus féconds. Et quels que ſoient les défauts que lui reproche Riesbeck, le théâtre allemand n'aura jamais, ou n'aura de

long-temps ſon Shakespeare & ſon Goldoni; où il le poſſède dans Mr Gottlieb Stéphanie. On voit par ſes premières pièces que nous venons de citer, & par les rôles qu'il joue avec le plus d'applaudiſſement, tels que ceux d'officier brusque, d'exécuteur, de tyran, de payſan, de valet grondeur, que la vie militaire a influé ſur ſon génie, comme le collége a influé ſur celui de ſon frère aîné. On trouve le caractère ſocial de ces deux comédiens auteurs auſſi différent que le ſont les rôles que jouent l'un & l'autre ſupérieurement. L'aîné ſe fait admirer ſurtout dans le rôle de père de famille. On eſt ſurpris de voir que Mr Nicolaï parle ſi peu ſoit de l'un ſoit de l'autre, dans les deux longs articles où il s'étend ſur le théâtre national & ſur la littérature de Vienne dans le quatrième volume de la Deſcription de ſon voyage.

STIEBRITZ (Jean Fréderic) né à Halle en 1707, mort profeſſeur à l'univerſité de la même ville en 1772, étoit fils d'un cordonnier; & on ne peut que le louer de ce qu'il ne rougiſſoit point de ſon extraction. L'hiſtorien de Halle (Dreyhaupt), qui écrivoit ſous ſes yeux,

dit nettement quel étoit ſon père. Stiebritz fut fait profeſſeur d'économie civile. Cependant ſon étude principale étoit la théologie; & il ne publia rien qui ne roulât ſur des objets de religion. Son ouvrage qui a pour titre *de Metaphyſica negotioſe otioſa*, s'y rapporte auſſi.

STILL (Chriſtophe Louis de) dont Frédéric II a fait l'éloge, & dont nous avons fait mention dans l'Eſſai ſur la vie de ce roi, naquit à Berlin. Son père mort major-général, & commandant de Magdebourg, étoit alors en garniſon dans cette capitale. Le roi philoſophe, panégyriſte de Still, ne manqua point de remarquer combien il eſt rare que les jeunes gens de qualité s'appliquent aux études comme a fait celui dont nous parlons. Si Fréderic eût écrit cela en 1786, il auroit pu ajouter que peu de gentilshommes nés dans la capitale ou à la cour ſe ſont diſtingués, ſoit dans les lettres, ſoit dans les armes. Mr de Still étudia à Helmſtedt aux portes de Magdebourg, puis à Halle; & il avoit une paſſion décidée pour les lettres. Il entra néanmoins dans le ſervice militaire; & il ſe trouva au ſiége de Stralſund en 1715. La lon-

gue paix de quatorze à quinze ans lui laiſſa tout le loiſir qu'il vouloit pour cultiver la littérature. Il fit de nouveau une campagne en 1733; il aſſiſta au fameux ſiége de Danzic que fit le maréchal de Munich; enſuite à un autre ſur le Rhin ſous le prince Eugène. Il ſuivit Fréderic II dans les deux premières guerres de Siléſie. Dans la ſeconde de ces guerres il avoit déjà un régiment de cavalerie, & il étoit major-général. Peu de temps après il fut fait curateur de l'académie des-ſciences. Sa naiſſance, ſon rang, la faveur du roi ne rallentirent point ſes travaux littéraires. Il ne dédaigna pas même de traduire quelques ouvrages de Mr de Maupertuis en allemand. En combinant autant qu'il étoit poſſible ſa profeſſion militaire avec l'étude, il s'occupoit d'une hiſtoire de la cavalerie qu'il avoit pouſſée aſſez loin, c'eſt-à-dire jusqu'à ſon temps. Cependant l'étude nuiſit un peu à ſon métier principal. Son régiment aux revues de 1752 ne manœuvra pas bien. Fréderic, quelquefois exceſſivement ſévère ſur ce point, dit au général: "Ce n'eſt pas tout que „ d'étudier, il faut avoir ſoin de ſon régiment". Mr de Still fut très-ſenſible à ce reproche. Il

étoit déjà attaqué d'un aſthme depuis deux ans. L'impreſſion que lui firent ces mots d'un roi de la faveur & de l'eſtime duquel il ſe croyoit aſſuré, le mina ſi rapidement, que quelques mois après il en mourut, au mois d'Octobre de la même année. Le roi ne parle point de cet accident dans l'éloge qu'il en a fait, & il le loue même comme un brave militaire.

STOSCH (Éberhard Henri Daniel) né en 1716 à Liebenberg dans la nouvelle Marche, où ſon père étoit miniſtre de la religion réformée, étudia la théologie à Francfort ſur l'Oder, & y devint profeſſeur en 1749. Il a donné pluſieurs diſſertations latines ſur la bible & ſur la religion. Ce fut lui qui ſoigna en 1767 l'édition du ſecond & du troiſième volume des Inſtitutions de l'hiſtoire eccléſiaſtique (*Inſtitutiones hiſtoriæ chriſtianæ*) de Paul Emeſt Jablonsky. Il mourut en 1781.

STOSCH (Ferdinand) frère du précédent, né en 1716, entra de meilleure heure que ſon aîné dans la carrière d'auteur, & il s'y diſtingua davantage; du moins il a publié plus d'ouvra-

ges. Il étoit professeur & co-recteur au collége de Joachimsthal à Berlin. Ses écrits l'ayant fait connoître, il fut appelé à Detmold dans le comté de la Lippe, pour y être pasteur d'une église, & surintendant des autres de la religion réformée. En s'occupant des commentaires sur le nouveau Testament, il a beaucoup écrit sur quelques villes de l'Asie mineure, particulièrement sur Thyatire, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, chap. IV. v. 18. On a de lui sur ce sujet sept ouvrages différens, & un essai sur les antiquités de Smirne. Mort en 1780.

STOSCH (Samuel Jean Ernest) frère des deux précédens, est né comme eux à Liebenberg. Il a fait à peu près le même cours d'étude à Berlin & à Francfort. Il entra dans la carrière ecclésiastique; & jusqu'à l'âge de soixante-huit ans il n'a été que ministre de village à Lino & à Ludersdorf dans la moyenne Marche. Il y éleva cependant sa famille de sorte qu'un de ses fils exerce la médecine à Berlin avec beaucoup de succès, qu'un autre est professeur à Francfort sur l'Oder. Ses trois filles, mariées à Berlin, se distinguent par leurs talens,

leurs connoiſſances & leur conduite. (*V. l'art.* RECLAM.) Ce père reſpectable & heureux eſt depuis 1782 prédicateur de cour à Kuſtrin, & conſeiller du conſiſtoire de la nouvelle Marche. Il eſt très-verſé dans la langue françoiſe, auſſi bien que dans l'allemande, ſur laquelle il a donné des ouvrages intéreſſans & curieux.

Un quatrième frère de ces trois écrivains eſt profeſſeur à l'école militaire, bibliothécaire du roi, & garde du cabinet de curioſités qui eſt au château. Dans ſa jeuneſſe il a été gouverneur de Mrs de Danckelmann; & ce fut leur père, alors miniſtre d'état au département eccléſiaſtique & littéraire, qui le plaça à la bibliothèque. Quoique hiſtorien & publiciſte profond, il n'a rien fait imprimer juſqu'à préſent que l'on ſache.

Tous ces Stoſch ſont de la même famille que le baron de Stoſch, connu en Italie par ſa collection d'antiques que Fréderic II acheta de ſon héritier. *V.* MÜTZEL.

STRAUCH (Benoît) né à Frankenſtein en 1724, eſt depuis long-temps abbé des chanoines réguliers de Sagan. Il ne s'eſt pas rendu

auſſi célèbre que ſon confrère & ſon devancier Felbiger. Mais il n'a pas travaillé avec moins de zèle que celui-ci pour l'inſtruction de la jeuneſſe catholique; & il doit être mis au nombre des illuſtres pédagogues de l'Allemagne. On a de lui pluſieurs ouvrages utiles pour l'éducation des enfans. Il a traduit en 1767 du françois les *Lettres ſpirituelles* de Mr La Fiteau, évêque de Siſteron, & du latin le *Catéchiſte* d'Ignace Schmidt en 1772.

STREIT (Charles Conrad) auteur de différens ouvrages concernant l'hiſtoire littéraire de la Siléſie, naquit à Groſs-Glogau en 1747. Après avoir été auditeur du régiment de Falkenhayn à Breslau, il fut fait référendaire & ſecrétaire de la chambre de guerre & des domaines. Cela ne l'empêcha point de cultiver la belle littérature. Il débuta en qualité d'auteur en 1774 par une gazette théâtrale. Dans la même année il donna une notice alphabétique de tous les auteurs vivans en Siléſie à cette époque. Enſuite il entreprit un journal ſous le titre de *Bibliothèque univerſelle de la Siléſie*. Mais il s'apperçut bientôt qu'un journal qui ne

comprend que les productions d'une province, n'intéreſſe pas aſſez, & il l'abandonna. Il en entreprit un autre plus intéreſſant par la variété des objets, qu'il intitula *Journal* ou *Feuilles provinciales de la Siléſie* (*Schleſiſche Provincial-Blætter.*) On a auſſi de lui un choix de romans & de contes, dont il donna trois volumes en 1783.

STROTH (Fréderic André) né à Tribſée en 1750, fut recteur d'école à Quedlinbourg, enſuite à Gotha. Il eſt très-connu des ſavans par les éditions qu'il a données d'Euſèbe, de Théocrite, de quelques livres de Xénophon, & des fragmens de l'hiſtoire ancienne d'Égypte. Il a traduit du grec en allemand l'hiſtoire de Diodore de Sicile. Il a fourni, comme ont fait juſqu'ici presque tous les profeſſeurs, des articles aux journaux de Halle & de Helmſtedt. Il eſt mort en 1785, âgé de trente-cinq ans.

STRUENSÉE (Adam) naquit à Ruppin dans la moyenne Marche de Brandebourg en 1708, d'un père fabricant de drap. Il étoit le cadet de quantité de frères, & montra dès ſa première jeuneſſe beaucoup d'inclination pour l'état

eccléſiaſtique. Après les études, élémentaires faites dans l'école de ſa patrie, il les continua dans celle qu'on nomme *de Saldern* à Brandebourg, où il devint le gouverneur des fils d'un de ſes frères. Étant enſuite allé à Halle, il entendit les leçons de Breithaupt, de Lange, de Francke & de Rambach. Il vouloit auſſi entendre des profeſſeurs de l'univerſité de Jéna; & s'attacha particulièrement à Buddée. Il connut dans cette ville quelques piétiſtes de la ſecte de Spéner, qui s'appeloient alors frères moraves, enſuite frères de l'unité; mais qui ſont plus communément connus ſous le nom de hernouthiens ou hernouthes. Le comte de Zinzendorff, promoteur de cette ſecte (s'il faut appeler ainſi une ſociété de chrétiens vertueux, induſtrieux & pacifiques,) ſe trouvoit alors auſſi à Jéna. Mr Adam Struenſée, jeune homme de vingt ans & de bonne conduite, fut un de ceux que ce ſeigneur connut particulièrement, & il ſouhaitoit d'en faire un proſélyte. Le comte étoit venu avec une ſuite aſſez conſidérable de domeſtiques. C'étoit un apôtre de nouveau genre. Cependant le candidat Struenſée retourna à Halle, & y devint un des maîtres de

la grande maiſon des orphelins de cette ville. Buddée le tira encore de là, & l'engagea à ſe charger de l'inſtruction de ſes fils. Un eccléſiaſtique de Wernigerode, nommé Zimmermann, qui paſſa par Jéna, propoſa à ce brave candidat une place de chapelain chez une comteſſe de Berlenbourg. Comme le comte de Zinzendorff avoit des relations avec les comtes de Berlenbourg, & qu'il alloit chez eux, le jeune chapelain eut encore plus d'occaſions de connoître ce fameux piétiſte. Il obtint après cela une paroiſſe luthérienne dans un faubourg de Halle; & il s'y maria en 1732 avec la fille d'un célèbre médecin danois, Jean Samuel de Roc, qu'il avoit connu à Berlenbourg, & qui devint quatre ans après médecin de la perſonne du roi de Danemark. Le jeune paſteur, quoiqu'il n'eût qu'un peu plus de vingt ans, fut du faubourg de Neumark transféré à l'égliſe de St Honoré de la même ville. Il y eut deux fils dès les premières années de ſon mariage avec Mademoiſelle de Roc. Dans ce temps il y eut quelque bagarre entre les étudians de Halle & des perſonnes de l'état militaire. Mr Struenſée fit ſur cela quelques ſermons dans ſon égliſe,

On fit croire au commandant de la garniſon qu'il y avoit des traits qui portoient contre lui, & ce général, pour s'en venger, fit enrôler les deux fils du prédicateur, tout enfans qu'ils étoient; les traitant ainſi comme des enfans du bas peuple ſujets à la conſcription, & qu'on enrôle au moment qu'ils ſont nés. Il fallut que le prédicateur envoyât la copie du ſermon au roi Fréderic Guillaume, pour ſe juſtifier & pour obtenir que ſes fils fuſſent ôtés du rôle militaire. Son crédit ſervit à donner de la réputation au parti du comte de Zinzendorff ſon ami; & pendant quelque temps le paſteur Struenſée ſe trouva mêlé dans les affaires des hernouthiens, ſans qu'on l'ait pourtant accuſé de fanatisme. Il ſe brouilla même avec le chef de la ſecte, le comte de Zinzendorff, qui portoit les choſes trop loin. Les profeſſeurs les plus célèbres de l'univerſité de Halle vers le milieu du ſiècle, tels que Ludewig, Bœhmer, Hoffmann, Jean Henri Michaelis, Baumgarten, Clauswitz, Joachim Lange, le regardoient en quelque ſorte comme leur directeur ſpirituel; & ce fut lui qui les viſita & les aſſiſta dans leur lit de mort. Sa réputation & les parens de ſa

femme lui procurèrent des offres avantageuſes de la cour de Danemark, pays alors très-floriſſant ſous le miniſtère du comte de Bernsdorff. En même temps on lui offrit une chaire de profeſſeur à Roſtock avec des conditions non moins avantageuſes. Mais il avoit donné ſa parole au miniſtre de Danemark, & il en avoit déjà l'agrément du roi de Pruſſe. Il fut d'abord fait prévôt de l'égliſe principale d'Altona, capitale du Holſtein, puis ſurintendant de toutes les égliſes du Schleswic. Il vit ſes deux fils non-ſeulement achever leur carrière académique, mais occuper des places importantes à Copenhague, & gouverner l'état. Une terrible conſpiration renverſa tragiquement cette fortune brillante. Le père, qui ſurvit depuis près de vingt ans à cette cataſtrophe, tâcha de ſe conſoler par des réflexions que ſa piété lui dictoit; & il voit ſon cadet réparer ce déſaſtre autant qu'il eſt humainement poſſible. En 1780, lorsque le ſurintendant eccléſiaſtique Struenſée célébra la cinquantième année de ſon miniſtère eccléſiaſtique, on publia différentes pièces en proſe & en vers pour cette fête. Un des paſteurs de la province, qui eſt toute luthérienne,

lui dédia un écrit en assez beau latin, dans lequel il prouve que les évêques sont différens des prêtres; & il suppose dans toute cette pièce que Mr Struensée est absolument ce que sont les évêques ailleurs. Ce respectable ecclésiastique est entré au mois de Septembre 1790 dans sa quatre-vingt-neuvième année.

STRUENSÉE (Charles Auguste de) fils du précédent, né à Halle dans le temps que son père étoit pasteur à l'église de St Maurice en 1735, fut dans son enfance enrôlé soldat par l'esprit de vengeance d'un général, comme nous venons de le dire. Le roi, à la requête du père, le déclara libre. Il fit ses études à la maison des orphelins & à l'université de Halle, où en 1756 il prit le grade de maître de philosophie, & donna des leçons particulières. Il fut peu de temps après professeur de philosophie & de mathématique à l'académie de gentilshommes à Lignitz. Lorsque son frère, qui s'étoit destiné à la médecine, fut par les parens ou les amis de sa famille attiré à Copenhague, & qu'il devint médecin de la cour, favori de la reine Mathilde régente, & par là premier ministre de

Danemark & comte, Charles Auguſte y fut appelé, & employé comme principal conſeiller dans le département de juſtice. En 1772 arriva la bruyante révolution qui fit perdre au comte Struenſée la vie ſur un échafaud. Le frère dont nous parlons fut auſſi arrêté; & tandis qu'on lui faiſoit ſon procès & qu'il étoit priſonnier d'état, une perſonne qui l'avoit connu en Siléſie, & qui avoit du crédit auprès du prince Henri, frère du roi de Pruſſe, pria S. A. R. de recommander Mr Struenſée à la reine de Danemark, qui avoit pris tout l'aſcendant, & les rênes des affaires; & comme la choſe étoit preſſante, cet ami préſenta au prince à ſon réveil la lettre toute faite; & elle fut ſignée & expédiée. Elle eut d'autant plus facilement tout l'effet qu'on ſouhaitoit, qu'on n'avoit porté contre lui aucune accuſation. Il fut donc mis en liberté. Il retourna en Siléſie, où il trouva ſa place de profeſſeur encore vacante. En 1777 il fut fait directeur de la banque d'Elbing en Pruſſe. Il fut appelé à Berlin en 1782, pour être directeur de la compagnie maritime. Le comte de Schulenbourg-Kœhnert, de qui il dépendoit, ayant été remplacé par ſon couſin

dans le commencement du nouveau règne, Mr de Struenſée reſta en cette qualité, & eut naturellement plus de crédit. Après la mort ſubite du nouveau miniſtre, Mr le comte de Schulenbourg-Kœhnert (exemple unique dans l'hiſtoire miniſtérielle) fut rappelé à la même place qu'il avoit quittée volontairement, par le même roi qui lui avoit accordé ſon congé. Mr de Struenſée ſe trouve depuis le mois de Juin 1790 attaché au même miniſtre ſous lequel il avoit été employé d'abord en venant à Berlin. Je doute ſi jamais miniſtre en place & très-accrédité a eu de plus habile co-laborateur, & ſi jamais employé ſubalterne fut plus digne de ſon principal, ou lui fut plus ſincérement attaché. Perſonne dans le pays, où il eſt très-connu, ne trouve que Mr de Mirabeau ait exagéré le bien qu'il dit de ce financier; & bien du monde au contraire déſavoue ce que l'économiſte françois a écrit contre le ſyſtème de la compagnie dont Mr de Struenſée eſt le chef. Il eſt généralement conſidéré & eſtimé comme une des meilleures têtes que le roi de Pruſſe ait à ſon ſervice, & même comme un des meilleurs financiers de l'Europe. Auſſi la cour de

Dane-

Danemark a-t-elle souhaité de le ravoir pour réparer les désordres de l'administration, & pour lui donner une marque publique d'estime, elle le déclara ou le créa gentilhomme; & le roi son maître lui confirma ces titres de noblesse. Ses ouvrages, avant qu'il fût employé dans les affaires, soit en Danemark, soit en Prusse, rouloient sur la partie des mathématiques qui convient aux militaires. L'un a pour titre *Instruction fondamentale de l'artillerie, & de l'architecture militaire.* Il traduisit *l'Art de la guerre* du maréchal de Saxe. Lorsqu'il fut à Elbing dans les affaires de commerce, il traduisit & composa des ouvrages sur l'économie. Depuis qu'il est dans de plus grandes affaires dans la capitale, il n'a pu pendant plusieurs années livrer à la presse que la seconde partie d'un des ouvrages qu'il avoit composés à Lignitz. Mais depuis un an il fait insérer dans le Journal de Berlin des mémoires sur l'administration des finances de Mr Necker, qu'il blâme à plusieurs égards. De bonnes raisons l'ont porté à ce travail; & beaucoup de ses maximes sont très-justes & excellentes. Il est triste à la vérité que ce soit le fils d'un compatriote du père de Mr

Necker, qui étoit Brandebourgeois, qui s'élève contre un financier très-célèbre & très-estimable, & qu'un protestant se déclare contre le premier ministre protestant que la France ait eu depuis Sully. Mais enfin on doit aimer plus la vérité que ses compatriotes ou ses amis; & le succès semble justifier complétement le financier prussien.

STRUENSÉE (Chrétien Fréderic) oncle du précédent, étoit recteur de l'école de la cathédrale de Halberstadt. Il a écrit sur l'éducation; il a tracé des plans d'histoire naturelle; il a traduit quelque partie du nouveau Testament, & éclairci quelque point de l'histoire de Halberstadt.

STRUVE (Charles Ernest Jérôme & Christian Adolphe) deux jurisconsultes nés dans la Marche uckerane de Brandebourg, ont donné quelques ouvrages sur des sujets de jurisprudence, l'un en 1752 & 1754, l'autre en 1773 & 1776.

STRUVE (Frédéric Chrétien) né à Magdebourg, a été professeur de médecine à l'univer-

ſité de Kiel. Un de ſes ouvrages eſt *ſur l'inutilité des remèdes coûteux.*

STUCK (Gottlieb Henri) employé dans un bureau économique de Halle, a donné une traduction latine d'un recueil de ſentimens rabbiniques ſur les ſucceſſions *ab inteſtato*, & y ajouta quelques remarques. Cet ouvrage a été imprimé à Halle en 1775.

STUCKERT (Louis Guillaume) ci-devant prédicateur de la cour du margrave de Schwedt, a donné une *Hiſtoire des états de Brandebourg*, qui a été imprimée à Breslau en 1769.

STURNER (Charles Godefroi) curé d'un village près de Lignitz en Siléſie, né en 1721, a écrit dans ſa jeuneſſe ſur *les monades*; ſur *l'influence des aſtres ſur la terre*; ſur *la nature ſouffrante & la diviſibilité infinie*; ſur *l'état futur des hommes dans l'éternité.* Depuis longtemps il n'écrit plus, ou il ne fait plus rien imprimer.

STURM (Chriſtophe Chrétien) auteur célèbre de quelques ouvrages de piété, naquit à

Augsbourg en 1740 d'une famille qui avoit donné d'autres bons écrivains à la république des lettres dans les temps paſſés. Car un de ſes ancêtres s'étoit fait un nom dans le quinzième ſiècle; un autre, qui fut ſon aïeul, a été profeſſeur de phyſique à Altdorf. Le père de celui dont nous devons parler, étoit juriſconſulte, notaire & greffier à la juſtice d'Augsbourg. C'eſt dans cette ville d'où eſt ſorti un grand nombre d'auteurs & d'artiſtes, qui ſe ſont répandus en Allemagne, que Sturm reçut ſes premières inſtructions. A l'âge de dix-neuf à vingt ans il alla continuer ſes études à Jéna, enſuite à Halle. Il n'y avoit pas trois ans qu'il avoit paru comme étudiant à ces deux univerſités, lorsque l'Allemagne le regarda comme un auteur claſſique par deux ouvrages qu'il publia en 1762 & 1763. L'un eſt intitulé *le vrai Chrétien dans la ſolitude*; l'autre, qui eut encore beaucoup plus de ſuccès, eſt *la Dame dans la ſolitude*. Il n'étoit alors qu'un des maîtres du *pædagogium* de Halle. Ces ouvrages le firent appeler à Sorau en qualité de co-recteur; & en 1763 on lui offrit la place de quatrième prédicateur à une des égliſes de Halle. Les ſermons & quelques canti-

ques qu'il y publia, le firent connoître de plus en plus. La ville de Magdebourg ſouhaita de l'avoir. Sturm accepta l'invitation; & il y paſſa huit ans ou plus, pendant leſquels il travailla à un ouvrage périodique intitulé *la Feuille du dimanche* (*Sontagsblatt*), auquel travailloient auſſi Mrs Meiſter & Fedderſen. Ce dernier a donné enſuite la vie de Sturm, dont il étoit grand ami. Cependant les Hambourgeois enlevérent ce paſteur aux Magdebourgeois, en lui conférant une place plus conſidérable à pluſieurs égards. Hambourg, qui a donné une foule de profeſſeurs aux autres villes de l'Allemagne, choiſit ordinairement des prédicateurs hors de ſon enceinte. Leurs places ſont conſidérées, & rapportent à proportion que le prédicateur attire du monde à ſon égliſe. Auſſi aſſure-t-on que l'égliſe de St Pierre de Hambourg valoit à Sturm dix mille écus. Les collectes qu'on y fait ſont un bénéfice pour le prédicateur. Sturm ne jouit de cette place honorable & lucrative que dix à douze ans. Il mourut en 1786 à l'âge de quarante-ſix ans. Quel que ſoit le mérite de ſes autres écrits, ce qui a ſoutenu le mieux ſa réputation, c'eſt toujours *la Dame dans la ſp-*

litude. Cet ouvrage aſcétique d'un maître d'école eut l'honneur d'être traduit par l'épouſe de Frédéric II.

STUVE (Jean) premier régent des nouvelles écoles de Ruppin ou Nouveau-Ruppin dans la moyenne Marche, eſt un des fameux pédagogues de nos jours de la claſſe de ceux qui veulent bannir l'étude du latin des écoles ordinaires. Heureuſement pour ſon honneur & pour celui de ſa nation Mr Stuve écrit en allemand. S'il écrivoit en latin, on ſe moqueroit de lui dans les pays étrangers. Il débite d'un ton avantageux des principes très-connus ſur l'éducation; & il ſemble perſuadé que ce n'eſt que depuis dix ans que l'on connoît ou que l'on étudie l'homme (a).

SUAREZ (Charles Gottlieb) conſeiller privé de juſtice à Berlin, eſt né à Schweidnitz en Siléſie, d'une famille originaire d'Eſpagne qui dans le ſeizième ſiècle s'étoit établie dans les Pays-bas. De là elle a paſſé en Weſtphalie au temps de la révolution des ſept provinces, enſuite en Siléſie. Mr Suarez étudia le droit

(a) V. ci-après les *Réflexions économiques & morales.*

à Francfort sur l'Oder sous de bons maîtres, mais avec une sagacité d'esprit encore meilleure. L'esprit naturel qu'il semble tenir, aussi bien que la physionomie & la taille, de la nation d'où descendoient ses ancêtres, ne le rendit pas moins laborieux. En 1771 étant employé dans la régence, ou tribunal supérieur de Breslau, il entreprit un recueil des anciennes lois de la Silésie à l'usage des juges & des avocats. Il en donna plusieurs volumes. Mr le baron de Carmer, alors à la tête du ministère de la justice à Breslau, s'attacha ce profond jurisconsulte, qui pour faire l'apologie de son bienfaiteur publia des *Pensées d'un patriote sur l'établissement de la caisse de crédit*. Mr de Carmer ayant remplacé le grand chancelier Furst en 1779, attira auprès de lui Mr Suarez, & l'employa particulièrement à la confection du nouveau code prussien. Il est très-certain qu'aucun membre de la commission législative n'a travaillé & ne travaille autant que Mr Suarez à cette grande entreprise.

SUCRO (Jean George) né en 1722 à Koenigsberg dans la nouvelle Marche, où son père

étoit miniſtre du ſaint évangile, eut part à une feuille périodique intitulée *le Druide*, que ſon frère publioit à Cobourg, & que la mort de celui-ci fit ceſſer. Il eut part en même temps à la traduction des ſermons de Foſter, prédicateur anglois, à laquelle Mr Spalding travailloit auſſi. Mr Sutro eſt mort conſeiller du conſiſtoire, inſpecteur & premier prédicateur de l'égliſe principale de Magdebourg en 1786.

SUEUR (Nicolas Blaiſe, Le) peintre, natif de Paris, que Frédéric II fit venir à Berlin pour être directeur de l'académie de peinture, eſt mort en 1782, âgé d'environ ſoixante & dix ans. Il n'a pas laiſſé de grands ouvrages. La meilleure pièce eſt le deſſein qu'il donna pour peindre le plafond de la maiſon chinoiſe du jardin de Sans-Souci. Mais il a fait beaucoup de bons élèves. La plupart des artiſtes de Berlin révèrent encore ſa mémoire, & ſe glorifient d'avoir étudié ſous lui.

SULZER (Jean George) né à Winterthur dans le canton de Zurich, étoit le vingt-deuxième des enfans de Henri Sulzer, tréſorier de

cette petite ville, & le onzième de ceux qui survécurent à leur père. Il avoit quatorze ans quand il le perdit; & il passa les six années suivantes plus dans le désœuvrement & la distraction que dans les études, faute d'avoir les moyens d'être placé dans un bon collége, ou de se procurer des maîtres particuliers. Il n'avoit aucun goût pour tout ce que jusqu'alors on lui avoit fait étudier. Cependant il falloit embrasser une profession; car ce qui lui pouvoit revenir de l'héritage paternel ne suffisoit aucunement à le faire subsister. Comme il avoit de gré ou de force étudié en théologie, on le persuada d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il subit l'examen accoutumé, & reçut l'ordination dans le synode de Zurich de la religion zinglienne, que l'on confond avec le calvinisme sous le nom de religion réformée. Après avoir été quelque temps précepteur dans une maison de Zurich, il devint vicaire dans le village de Maschwanden. Ce fut dans cette triste place qu'il prit un goût décidé pour l'étude par la connoissance qu'il fit du bailli de la ville voisine, nommé Scheuschen; & malgré le défaut de sa première éducation, il devint auteur à l'âge de vingt ans. Son pre-

voit ainſi paſſablement à ſon aiſe. Ayant toujours eu du goût pour le jardinage, il obtint du roi une pièce de terrain au bord de la Sprée, où il ſe créa un jardin & ſe bâtit une maiſon de campagne. Son activité & ſon zèle pour le bien public étant connus, il fut fait membre de la commiſſion économique de l'académie, & viſiteur de ce même collége où comme profeſſeur il avoit eu ſinon des chagrins, au moins du dégoût. Il put alors travailler à redreſſer les abus qui l'avoient le plus choqué. Sa réputation d'ailleurs fut ſolidement établie par la publication de la *Théorie univerſelle des beaux arts*. Mais la perte de la ſanté, à la ſuite d'un voyage qu'il fit en Saxe, par une grande chaleur, ſuivie d'un refroidiſſement ſubit qui le ſaiſit, vint ſe mêler à tant de ſujets qu'il avoit d'être heureux & content. Pour retarder les ſuites funeſtes d'une phthiſie qui le minoit, on lui conſeilla d'aller à Naples ou à Nice. L'éloge qu'il avoit lu de cette dernière ville dans un ouvrage de Smollet, le décida. Lorſqu'il revint de Nice, il reprit le chemin de l'Allemagne par Turin, où il fut logé, nourri & ſervi dans la maiſon de Mr. le marquis de Brezés, à qui

Mr de la Grange l'avoit recommandé. Nous l'avons connu dans la maiſon de ce ſeigneur auſſi bon & généreux ami que militaire habile & ſavant. Pendant ce voyage, dont il donna la relation, Mr Sulzer fut fait directeur de la claſſe de philoſophie. Mais il ne jouit pas long-temps de ce poſte; car il mourut deux ans après, en 1777. On trouve la liſte de ſes ouvrages dans *l'Allemagne ſavante* de Hamberger. Il laiſſa deux filles, dont une eſt mariée à Mr Graff, peintre de la cour de Dresde, l'autre à Mr Chevalier, vernisseur de la cour de Berlin.

SUPPRIAN (Friederich Lebrecht) né à Salze, fait profeſſeur extraordinaire à Halle, a donné en 1747 un programme où il ſoutient *que l'harmonie préétablie eſt utile dans la médecine.* Il a fait ſagement de ne plus rien écrire depuis-lors.

SUSSMILCH (Jean Pierre) paſteur à l'égliſe de St Pierre à Berlin. Cet eccléſiaſtique luthérien s'eſt rendu très-célèbre dans la claſſe des auteurs ſtatiſtiques par un travail qui ne ſemble guère du reſſort d'un paſteur, & que pour-

tant un paſteur eſtimé peut exécuter mieux que toute autre perſonne. Il étoit calculateur aſſez habile pour la pratique, & il avoit bien étudié l'hiſtoire. Un mémoire de l'an 1759, qu'on trouve de lui dans le recueil de l'académie, ſuffiroit pour le prouver. Mais ſon ouvrage en allemand eſt très-conſidérable. Il y prouve que par le nombre des naiſſances & des morts dans chaque ville, dans chaque province, par conſéquent dans chaque royaume, on peut ſavoir presque au juſte quel eſt le nombre des vivans (a). Son zèle religieux le rendit quelquefois perſécuteur; & dans le conſiſtoire dont il étoit conſeiller, il parut ſouvent entreprenant & ambitieux. Mort en 1767, âgé de ſoixante ans.

(a) Dans ce mémoire qui roule ſur la population des villes de Londres & de Paris, il donne à celle-ci, vers l'an 1750, ſix cent mille habitans. Il remarque qu'il y avoit à Paris une naiſſance ſur trente ou trente-deux perſonnes, un mariage ſur trente-cinq; dans la campagne une naiſſance ſur vingt-deux vivans, & les mariages à proportion. (V. ſur ce ſujet *la Diſſertation* V de Mr le comte de Hertzberg. p. 204. Edit. de 1787.) Tous les calculateurs ſtatiſtiques ne ſont pas d'accord; & le calcul, par exemple, de vingt-huit vivans ſur une naiſſance ne convient pas à tous les pays, ni aux grandes villes comme aux campagnes. Mais c'eſt cependant dans toute l'Europe d'après la méthode de Mr Suſsmilch qu'on tâche de ſupputer la population. V. auſſi *Mirabeau*, *Monarchie pruſſienne*. Tom. I. p. 243.

SWERT (Ernest Maximilien de) gentilhomme silésien, membre honoraire de l'académie des sciences, mort en 1757, étoit né en 1710 à Pétrowitz, d'une famille catholique originaire du Brabant. L'histoire de sa vie, qu'il traça lui-même six mois avant de mourir, tient à trois événemens mémorables de notre siècle. Voyageant en Italie, il se trouva à Livourne en 1730 au débarquement de D. Carlos, infant d'Espagne, enfant fatal qui après avoir été destiné à succéder au grand duché de Toscane, régna à Parme, puis à Naples, & porta encore près de trente ans les couronnes de Castille & d'Aragon. Mr de Swert dix ans après fut chargé par la cour de Vienne de se présenter à Fréderic II, pour protester contre l'entreprise qu'il venoit d'exécuter en s'emparant de la Silésie. Fréderic II le connut à cette occasion; son esprit lui plut; il l'attira à Berlin, le fit son chambellan & directeur des spectacles; & après la mort du baron de Knobelsdorff il eut la surintendance générale de tous les théâtres. Il eut en même temps celle de l'église catholique qu'on bâtissoit alors, & qu'il n'eut pas la consolation de voir achever. Le roi n'avoit rien fourni. Les

aumônes ſur leſquelles on avoit compté ne ſuffiſant point, Mr de Swert demanda & obtint une commiſſion pour revoir les comptes, & être déchargé de cette direction. Il le fut en 1754; & il ſe paſſa encore près de vingt ans avant qu'on célébrât la première meſſe dans cette égliſe, qui ne fut ouverte qu'en 1773. Mr de Swert avoit du goût, de l'eſprit, & quelques connoiſſances des beaux arts. Mais à tout prendre il étoit plutôt un courtiſan accompli, tel à peu près que le célèbre comte Balthaſar Caſtiglione l'a tracé dans ſon *Cortigiano*, qu'un ſavant digne d'être membre d'une académie illuſtre.

TASSAERT

T.

TASSAERT (Pierre Antoine) habile ſculpteur que Fréderic II attira à Berlin en 1774, naquit à Anvers en 1729. Il avoit appris le deſſein dans ſa patrie, riche en chefs-d'œuvre de l'art, lorsqu'à l'âge de quinze ans il alla à Londres avec un de ſes frères qui ſe deſtinoit à la peinture. De Londres il paſſa à Paris, où il travailla pendant près de trente ans. Il venoit de faire la ſtatue de Louis XV, qu'on voit dans l'académie de chirurgie, lorsque Fréderic II voulant avoir les ſtatues qu'Adam avoit laiſſées imparfaites, chargea Mr d'Alembert de lui chercher un autre ſculpteur. Mr d'Alembert propoſa Taſſaert, qui, ſur les conditions avantageuſes qu'on lui fit, ſe détermina à quitter Paris, où il s'étoit marié & avoit famille, pour venir s'établir à Berlin. Il fit transporter ici deux groupes de marbre qu'il avoit commencés, & qu'après les avoir achevés, il renvoya à Paris à ceux qui les lui avoient ordonnés. A Berlin il acheva la ſtatue du maréchal Keith, & fit celle du général Seydlitz. Le coſtume moderne qu'il préféra à l'antique, ſemble ôter quelque choſe

à la dignité de ces ſtatues. Si elles étoient jetées en bronze, ce coſtume feroit un meilleur effet. En 1783 il fit en relief le monument de Madame de Blumenthal qu'on voit dans l'égliſe catholique. Mr l'abbé Raynal, qui étoit dans ce temps à Berlin & qui logeoit chez Mr Taſſaert, fit faire ſon buſte par ce ſculpteur, qui peu de temps après fit auſſi celui du Juif Mendelſohn, que d'autres Juifs payèrent. Taſſaert fit à Berlin quelques autres piéces de ſon choix, attendant toujours qu'on lui commandât quelques ouvrages. Mais Fréderic II ne vouloit plus faire de dépenſes ni en peintures ni en ſculptures. Un an après la mort de ce roi, ſon ſucceſſeur avant de trouver d'autres occaſions d'employer cet artiſte, en eut une inattendue par la mort du comte de la Mark, ſon fils naturel. Sa majeſté voulant donner une marque de la tendreſſe qu'elle avoit pour cet enfant, voulut lui faire ériger un mauſolée. Mr Taſſaert en fut d'abord chargé; mais à peine avoit-il ébauché le modèle, qu'un accident apopleƈtique l'emporta, au mois de Janvier 1788. Il laiſſa huit enfans, trois garçons & cinq filles. L'éducation que lui & ſon épouſe leur ont donnée, les a tous mis en

état d'être employés ou de s'employer honorablement. L'aînée des demoiſelles, en partie élève de Mr Graff, eſt déjà fort connue comme très-bon peintre de portraits. Une autre ſœur a appris la gravure de Cunego, célèbre graveur italien, qui a paſſé trois ans à Berlin. Mr Taſſaert fit quelques élèves, parmi lesquels celui qui ſurpaſſe infiniment tous les autres, & même ſon maître, eſt Mr Schadow dont nous avons parlé.

TELLER (Guillaume Abraham) eſt un des neuf fils de Roman Teller, profeſſeur de théologie, & premier paſteur de l'égliſe de St Thomas à Leipſic, connu par des ouvrages imprimés; & d'une fille du paſteur Guillaume Schutz, un des premiers qui mirent en vogue la littérature angloiſe. Il naquit en 1734, & fut inſtruit dans la maiſon paternelle par des maîtres particuliers, jusqu'à ce qu'il fut en état d'aller à l'univerſité. Il n'avoit que ſeize ans lorsque ſon père mourut. Étant alors moins gêné, il fréquenta avec moins d'aſſiduité les écoles de théologie, pour ſe livrer aux belles lettres & à la lecture des auteurs claſſiques. Peut-être n'eut-

il pas lieu de regretter dans la ſuite d'avoir un peu négligé les leçons des théologiens, parce qu'il fut plus libre de ſuivre les dogmes & les principes qui lui paroiſſoient plus raiſonnables; ſans que le reſpect & la reconnoiſſance lui fiſſent ſoutenir des opinions qu'il ne pouvoit embraſſer par conviction. Il donna bientôt des marques de cette liberté théologique; & ſon indépendance fut encore plus abſolue lorsqu'en 1753 il perdit ſon frère aîné, aſſeſſeur de la faculté des juriſtes & bourgmeſtre de Leipſic, qui lui tenoit en quelque ſorte lieu de père. Cependant il eut toujours beaucoup d'eſtime pour les deux profeſſeurs Deyling & Hébenſtreit, qui à peine s'apperçurent de ces abſences; puisque malgré cela il étoit dans les occaſions pour le moins au niveau de ſes condiſciples. Auſſi à l'âge de dix-neuf ans Mr Teller, après avoir été reçu docteur ou maître de philoſophie, fut nommé catéchiſte & chargé de faire l'après-dînée du dimanche, dans une égliſe de ſa patrie, des leçons ſur la bible: inſtitution ſemblable à celle des jéſuites dans beaucoup de villes d'Italie. Enſuite il fut admis à deux ſociétés particulières, dans l'une desquelles on s'exerçoit à interpréter

le texte de la bible, dans l'autre à faire des ſermons. On ne tarda pas à voir des preuves tant de ſon indépendance théologique, que de ſon eſprit de modération. Le titre de ſa diſſertation inaugurale eſt celui-ci : *De ſtudio religionis pace religioſa temperato.* Il traduiſit après cela quelques diſſertations de l'Anglois Kennicot ſur l'interprétation du vieux teſtament; & il eut le courage d'ouvrir une nouvelle carrière à ſes condiſciples, & à tous les hébraïſans ſes compatriotes, en les affranchiſſant du joug que l'autorité de quelques maîtres leur impoſoit. Hébenſtreit s'étoit attaché à expliquer le texte hébreu ſuivant la méthode des deux Buxtorf, célèbres profeſſeurs de langues orientales à l'univerſité de Bâle dans le dernier ſiècle. C'étoit en quelque ſorte ſe donner pour hétérodoxe que de ne pas le ſuivre. Mr Teller ſe déclara contraire à cette méthode, & préféra celle de deux autres célèbres auteurs de la même claſſe, Morini & Cappelli, nonobſtant que l'un ſoit mort catholique, ayant abjuré le calvinisme, & que l'ouvrage de l'autre ait été publié par ſon fils, qui s'étoit auſſi converti à la religion catholique. Cette hardieſſe du jeune théologien n'empêcha

pas le conſeil municipal de Leipſic de le conſtituer prédicateur du ſamedi (*concionator ſabatinus*). Mais Mr Teller ſe démit de cette charge après quelques mois. Il viſoit à une chaire de l'univerſité de Gœttingue. Le célèbre Michaelis lui offrit pour cela ſes offices. Sur ces entrefaites il vaqua une place à Helmſtedt. Le duc de Brunswic, père du duc régnant, à la recommandation de l'abbé Jéruſalem, inſtituteur de ſes enfans, l'attira à Helmſtedt en qualité de profeſſeur de théologie à l'univerſité, & de premier paſteur d'une des égliſes de cette ville. Dans les ſix années qu'il remplit ces deux places, il publia parmi d'autres ouvrages une ſuite d'Inſtructions ſur la croyance chrétienne (*Lehrbuch des Chriſtlichen Glaubens*,) qui a quelque rapport avec le *Chrétien inſtruit* du père Segneri. Les ſoi-diſant orthodoxes ne trouvèrent pas ces inſtructions conformes à la doctrine qu'ils profeſſoient; & l'on vit ſortir une foule de brochures, de programmes, de diſſertations, des univerſités de Jéna, de Leipſic, de Roſtock, de Tubingue, de Wittenberg contre ce livre. Partout l'on crioit qu'il falloit proſcrire ce théologien novateur. Dans cette légion théologique

qui attaquoit alors Mr Teller, ſe trouvoit auſſi un de ſes frères. Presque dans le même temps, en Italie un père Anſaldi dominicain écrivit contre un autre père Anſaldi du même ordre & ſon propre frère. Chacun abonde dans ſon ſens; & l'axiome *amicus Plato, amicus Ariſtoteles* fait encore plus règle chez les théologiens que chez les philoſophes. Mr Teller, aſſuré de l'approbation de Mr Jéruſalem & de la protection du prince dont il dépendoit, ſe tint tranquille; & toutes ces clameurs n'empêchèrent point qu'on ne lui offrît une place de profeſſeur à Halle avec le titre de conſeiller du conſiſtoire ſupérieur de Magdebourg. Dans le même temps, en 1767, Suſsmilch, premier paſteur à l'égliſe de St Pierre de Berlin, étant mort, Frédéric II fit ſavoir à Mr de Munchhauſen, miniſtre d'état chargé des affaires eccléſiaſtiques, que pour remplacer le prédicateur défunt il falloit chercher quelque théologien célèbre & diſtingué. Le miniſtre crut Mr Guillaume Teller préciſément tel que le roi le vouloit. De cette manière celui que cent théologiens croyoient indigne d'occuper une chaire à Helmſtedt, devint prévôt d'une des deux premières égliſes de cette ca-

pitale; où en qualité d'inſpecteur d'un cercle il exerce, comme nous l'avons dit de quelques autres eccléſiaſtiques luthériens, une autorité épiscopale. (*V.* STRUENSÉE Aug.) C'eſt le cas du célèbre Ambroiſe Catharin que ſes confrères vouloient faire paſſer pour hérétique, à cauſe de ſes opinions particulières, & que cependant Pie III fit évêque. En 1772 Mr Teller mit au jour un Dictionnaire du nouveau Teſtament (*Wœrterbuch des neuen Teſtaments*) qui n'excita pas moins de rumeur que ſon *Lehrbuch*. Le plus ardent de tous ſes perſécuteurs fut alors un théologien leipſicois, nommé Bourſcher, qui dans cette occaſion oublia l'hiſtoire d'Érasme de Rotterdam, dont il eſt pourtant le panégyriſte. Le ſuccès du dictionnaire a été proportionné aux contradictions qu'il a eſſuyées. On en a fait en différens temps quatre ou cinq éditions, quoique l'auteur n'ait guère pris la peine de répondre à ſes critiques, bien moins aux invectives de ſes adverſaires. Il ſe contenta de déclarer en pluſieurs occaſions, ſurtout en publiant avec des notes un ouvrage de Burnet *ſur les devoirs des chrétiens*, qu'il n'étoit ſectateur ni de Luther, ni de Zuingle, ni de Calvin, ni de Bel-

larmin; qu'il ne vouloit ſuivre d'autre règle de foi que la ſainte écriture. C'eſt dans le fond ce qu'ont voulu établir les proteſtans en ſe ſéparant de l'égliſe de Rome. Au reſte Mr Teller eſt non-ſeulement très-profond dans l'interprétation du vieux & du nouveau Teſtament, mais très-verſé dans les langues anciennes & modernes, & dans tous les genres de littérature qui ont quelque rapport à l'étude de la religion. Quoiqu'il n'ait pas fait d'ouvrages volumineux, le recueil de ſes écrits imprimés formeroit de gros volumes. Ses ſermons ſont beaucoup plus goûtés quand on les lit que quand il les prononce. Ils ſont fort eſtimés & étudiés, même des autres prédicateurs, qui y trouvent une érudition profonde & un ſtyle très-propre & très-énergique. Philoſophe en théologie, uniſſant la littérature à la philoſophie, il a été fait membre de l'académie dans la première année du nouveau règne. Il eſt attaché à la claſſe de philoſophie; & il feroit également honneur à celle de belles lettres (*a*).

(*a*) Au moment que nous livrons cet article à la preſſe, Mr Teller vient de donner une édition de *Salluſte* d'après le texte qui accompagne la traduction eſpagnole de l'Infant D. Gabriel, frère de S. M. C. La table de matières que l'éditeur y a ajoutée eſt un modèle unique dans ce genre.

Il juge les ouvrages des particuliers & la littérature des nations avec la même impartialité qu'il conſerve dans les diſputes métaphyſiques dont l'Allemagne ſavante s'occupe depuis dix ans, & dans les opinions théologiques qui la diviſent depuis plus de deux ſiècles.

TEMPELHOFF (George Frédéric de) colonel dans l'artillerie pruſſienne, & membre de l'académie des ſciences, naquit en 1738 à Cotland dans la moyenne Marche du Brandebourg, où ſon père, fils d'un eccléſiaſtique luthérien, avoit en ferme des terres du prince Auguſte de Pruſſe. Il fit ſes premières études dans l'école de ſon village; il les continua dans un collége de Francfort ſur l'Oder, & à l'univerſité de cette ville, enſuite à celle de Halle. Ses parens l'avoient deſtiné à la juriſprudence. Cependant Fréderic II ayant incorporé dans ſon armée les troupes ſaxonnes qu'il avoit fait priſonnières à Pirna en 1756, il mit à la tête de ces recrues des officiers & des bas-officiers choiſis parmi ſes propres ſujets. Mr de Tempelhoff, qui avoit pris du goût pour les mathématiques, & qui ſouhaitoit de ſervir, entra comme porte-enſeigne

(*Fœhnrich*) dans ces troupes, & commença ainſi ſa carrière militaire. Les régimens compoſés de Saxons ayant été réformés, Mr de Tempelhoff entra dans le régiment de Schwérin, & fit dans celui-ci deux campagnes. Cependant il ſe ſentoit des talens pour ſervir plus utilement dans le génie que dans l'infanterie. Un ami de ſon père le fit connoître au duc régnant de Bronswic, qui le recommanda au roi Fréderic II. On le plaça comme bas-officier dans le corps d'artillerie que commandoit le général Holtzendorff, & il ſe trouva presqu'à toutes les batailles des années 1757, 1758, 1759. S'étant diſtingué à celle de Francfort, quoique malheureuſe, il fut fait lieutenant-capitaine, & fit dans ce rang les campagnes des deux ou trois années que dura encore la guerre. Le ſervice ne retarda pas ſes progrès dans les ſciences & dans la littérature. Il continua à étudier les mathématiques, & embraſſa toutes les parties de la ſcience militaire. Il ſavoit déjà le françois; & pour profiter de tous les bons ouvrages qu'avoient les autres nations, il étudia, à l'aide de quelques ſoldats, l'italien & l'anglois. La paix de 1763 lui ayant procuré plus de loiſir pour vaquer à des occu-

pations littéraires, il commença par traduire les Inſtructions de phyſique & de mathématique que le chevalier Papacin d'Antoni avoit compoſées pour les cadets de l'artillerie du roi de Sardaigne, & y ajouta des remarques. Cet ouvrage, le premier que Mr de Tempelhoff ait publié, parut en 1768, & ſervit comme livre élémentaire aux jeunes cadets auxquels il devoit donner des leçons. L'année d'après il tira des premiers volumes de la ſociété privée de Turin, qui fut enſuite érigée en académie royale, un mémoire de Mr le comte de Saluce *ſur la force élaſtique de la poudre à canon*. Il donna en même temps quelques ouvrages ſur le calcul différentiel, puis des calculs aſtronomiques, & une introduction à l'algèbre. Dans un autre de ſes écrits il appliqua le calcul aux inſtrumens de muſique, en faiſant des obſervations ſur un ouvrage de Mr Kirnberger. Le *Bombardier pruſſien*, qu'il donna en françois, ne parut qu'en 1781, dans le temps qu'il avoit déjà entrepris un travail plus conſidérable, ſavoir l'Hiſtoire de la grande guerre de ſept ans. Un Irlandois nommé Lloyd, d'abord jéſuite, enſuite compagnon de voyage d'un ſeigneur écoſ-

ſois, nommé Makengées (a), avoit quitté ſon ordre & ſa patrie, & avoit pris ſervice en Eſpagne, puis en Autriche dans l'armée du maréchal Daun, ſous lequel il fit les campagnes de 1756 & 1757. Quelque temps après il écrivit l'hiſtoire aſſez détaillée de ces campagnes. Mr de Tempelhoff ayant trouvé cette hiſtoire intéreſſante, malgré les erreurs dont elle fourmilloit, & les réflexions dictées par un eſprit de vengeance & de malignité, entreprit de la traduire & en même temps de rectifier les récits faux & inexacts, & de la continuer depuis la campagne de 1757, où finit Lloyd, juſqu'à la fin de la guerre. Il a déjà donné trois volumes de cette continuation que Mr

(a) Mr Lloyd avoit été à Berlin avec Mr Makengées dans le temps que la Barbarini danſoit à l'opéra. Le jeune ſeigneur en devint amoureux; & voulant l'enlever, ſon Mentor le ſecondoit dans cette entrepriſe. Le roi Fréderic, qui avoit pris de l'inclination pour cette danſeuſe, & qui n'aimoit pas alors les Anglois, fit donner ordre à l'un & à l'autre de ſortir de ſes états en vingt-quatre heures. Lloyd, très-avantageux & inſolent par caractère, ſaiſit toutes les occaſions que les événemens des deux campagnes pouvoient lui fournir, pour ſe venger des traitemens qu'il avoit reçus, tant du roi de Pruſſe, que du maréchal Daun, qu'il n'aimoit pas non plus. Cet ex-jéſuite militaire ſervit en Ruſſie; & il eſt mort en Angleterre depuis quelques années.

Lindſay, lieutenant anglois, a traduits dans ſa langue, comme Mr de Tempelhoff avoit traduit de l'anglois en allemand la première partie de l'ouvrage. En 1782 étant capitaine dans l'artillerie de campagne, il avoit été transféré, & fait major & commandant de la ſeconde compagnie d'artillerie de Berlin. Sa traduction de Lloyd parut en 1783. Fréderic II en 1785 lui fit expédier des patentes de nobleſſe. Sous le nouveau règne il devint membre de l'académie dans le temps à peu près qu'il fut fait lieutenant-colonel. En 1790 il avoit le rang de colonel; & il auroit commandé presqu'en chef l'artillerie pruſſienne, ſi la guerre qu'on étoit près de faire à l'Autriche eût eu lieu. On lui attribue l'invention d'une nouvelle ſorte de grenades, dont nous ne donnerons pas la deſcription.

TESKEN (Jean Gottfried) profeſſeur à Kœnigsberg, naquit en 1704. On a imprimé de lui quelques diſſertations dans les anciens mémoires de l'académie de Berlin, & dans les journaux de Hambourg. Il fit des expériences ſur l'électricité du vivant des premiers phyſiciens qui ſe ſont diſtingués dans cette partie, tels

que Franklin, Nolet françois, le père Beccaria italien.

THAMM (Jean Chriſtophe) naquit dans le comté de Glatz en 1719, & fut jéſuite jusqu'à la ſuppreſſion de la compagnie. Il continua d'être profeſſeur d'éloquence ſacrée & de langue hébraïque à Breslau, où il l'étoit auparavant. Il n'a publié que des livres de piété, particuliérement ſur la paſſion de Jéſus-Chriſt, tant en allemand qu'en latin.

THÉBÉSIUS (Adam Samuel) médecin à Hirſchberg en Siléſie, eſt né en 1739 à Kreibau dans la principauté de Lignitz. On a de lui quelques écrits ſur l'hiſtoire naturelle de la province où il vit, & quelques mémoires qu'il a fournis aux gazettes économiques de la ſociété patriotique de Siléſie.

THÉDEN (Jean Chrétien Antoine) né à Stembach dans le Mecklenbourg en 1714, a écrit différens ouvrages qui lui procurèrent une place de chirurgien-major d'un régiment d'artillerie, la confiance du feu roi, & celle du ſucceſſeur. Son ouvrage principal ſont les *Ob-*

ſervations & expériences nouvelles pour ſervir aux progrès de la chirurgie & de la médecine, dont on a fait pluſieurs éditions.

THÉREBOUSCH (Anne Dorothée) naquit à Berlin en 1721 de George Liſzewsky, peintre polonois, & apprit la peinture de ſon père, ainſi que ſa ſœur. (*V.* LISZEWSKA.) Elle voyagea avec lui en France en 1766. De retour à Berlin elle s'y maria, & n'en partit plus. Elle eſt morte depuis quelques années. Elle peignoit fort joliment des tableaux d'hiſtoire.

THIEBAULT (Diodat) né & élevé en France, fut propoſé par Mr d'Alembert à Fréderic II, qui en 1764 vouloit avoir un grammairien françois pour l'école militaire. Comme les appointemens de cette école ne ſuffiſoient point pour l'entretien d'une famille expatriée, le roi le fit aſſocier à l'académie, & lui aſſigna une penſion ſur ſa caiſſe. Il voyoit même aſſez ſouvent ce profeſſeur académicien; probablement pour ſe tenir au courant d'une langue étrangère qu'il entendoit parler aſſez mal à beaucoup de ſes convives. C'étoit auſſi de l'organe de Mr Thie-

Thiebault qu'il ſe ſervoit lorsqu'il vouloit faire lire quelques-uns de ſes propres écrits à l'académie. Cet académicien avoit en même temps obtenu une place à l'adminiſtration des acciſes, qu'on appeloit *la régie françoiſe*. En 1785 il alla par congé à Paris pour des affaires de famille, avec ſa femme, ſon fils & une fille qu'il avoit; n'ayant pu les finir lorsque le terme de ſon congé fut expiré, & n'oſant point demander une prolongation, il demanda & eut ſon congé abſolu. Il n'a donné que quelques mémoires ſur le ſtyle. Il les réduiſit enſuite en forme de livre, qui n'eut pas grand ſuccès.

THIRDE (Jean Fréderic) né en Poméranie en 1732, paſteur, & inſpecteur des écoles luthériennes en Siléſie dans le diſtrict de Schweidnitz, a fait imprimer beaucoup de ſes ſermons.

THIESEN (Godefroi) né à Kœnigsberg en 1705, fut profeſſeur de médecine à l'univerſité de cette ville. Il ne publia qu'un petit traité *ſur les racines de la ciguë*. Mort en 1777.

THIESEN (Jean) fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1736. Il ſe deſtina à la pro-

feſſion de ſon père. Après quelques eſſais d'éloquence, il s'appliqua à l'hiſtoire naturelle & à la philoſophie. Il a donné en latin des diſſertations *ſur l'ame des plantes; ſur la diverſité des génies*, & *ſur le bien que fait le ſommeil à la ſanté*; enſuite pluſieurs ouvrages en allemand *ſur l'efficace de l'amitié; ſur le bonheur qui accompagne la vertu*, & quelques autres écrits. Mais à l'âge de trente ans il ceſſa de faire des livres, apparemment pour ſe donner tout à la pratique de la médecine.

THILE (Charles Godefroi de), mort conſeiller de guerre à Berlin en 1785, avoit donné en 1739 un ouvrage volumineux *ſur les impôts directs de l'électorat de Brandebourg*. Le titre ſeul ſemble indiquer la diverſité de ces impôts, & occuperoit ici une page entière. C'eſt l'ouvrage dont Mr de Mirabeau, ſans doute d'après ſon co-laborateur Mr de Mauvillon, dit n'avoir pu tirer que très-peu de notices, tant il le trouva diffus, mal ordonné, obſcur (a). L'auteur le compoſa dans le temps que l'on n'écrivoit pas en Allemagne comme l'on écrit

(a) V. *Monarchie pruſſienne*. Tom. IV. p. 72.

aujourd'hui. La première édition eſt de l'an 1739. Il faut cependant qu'il ait eu du débit, s'il eſt vrai qu'il ait été réimprimé deux autres fois, la dernière en 1768. Ce conſeiller de guerre a publié dans ſes vieux jours, en 1775, des traités ſur la métaphyſique. Il eſt mort depuis quelques années.

THIEFENSÉE (Chrétien Fréderic) a traduit de l'anglois de Baker l'*Hiſtoire de l'inquiſition*. Il étoit alors établi à Copenhague, où cette traduction parut en 1740. Il a été enſuite co-recteur du collége de Joachimsthal à Berlin, où il eſt mort en 1779.

THIEFENSÉE (Samuel) né à Wollin en Poméranie en 1720, a été long-temps profeſſeur de philologie, d'hiſtoire, & d'art poëtique au collége de Grevening à Stargard en Poméranie. Il a traduit l'Iliade en vers hexamètres allemands. Quels hexamètres pour tout autres oreilles que celles de l'auteur! Son *Prodromus lexici etymologici univerſalis* ſera lu ſans doute, ou du moins conſulté par plus de monde que ne peut l'être ſon Iliade, ſurtout après celle que donnera Mr Voſs.

THOMPSON (Guillaume). Le nom indiqueroit qu'il eſt au moins originaire de la grande Bretagne: auſſi le premier emploi qu'il eut, fut celui de profeſſeur de langue angloiſe dans un collége de Francfort ſur le Mein. Il ſe chargea enſuite de la direction d'une école de commerce établie à Hambourg; puis d'un collége *philantropin* de Hildesheim. Après cela il fit quelque ſéjour à Duisbourg; ce qui nous engage à faire mention de lui. Il compoſa quelques pièces de théâtre, & donna des règles pour apprendre l'anglois, & pour diriger les écoles de commerce. Rien de cela ne paſſe le médiocre, & ne ſort du commun.

THYM (Jaques Fréderic) inſpecteur des plantages à Berlin, a écrit ſur la culture de la ſoie. On a quatre éditions de ſon ouvrage depuis 1760 jusqu'à 1782. Il paroît s'accorder avec Mr Liverati, natif de Bologne, acteur muſicien établi à Potsdam, qui a fait auſſi un livre ſur le même ſujet. Ce petit livre de Mr Liverati parut en allemand en 1783, traduit ſur le manuſcrit italien de l'auteur.

TITIUS *ou* TIETZ (Jean Daniel) né à Kœnitz dans la Pruſſe occidentale l'an 1729, débuta par des traductions, comme presque tous les auteurs allemands. Il écrivit contre Descartes, qui avoit encore des partiſans vers le milieu du ſiècle. Il traduiſit les Eſſais de Montaigne, qui commençoient alors à redevenir à la mode, & le traité de Duhamel, ſur la manière de conſerver les grains. Il traduiſit de l'anglois le Babillard (*the Tattler*); enſuite il écrivit ſur toutes les parties de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle; & il eut toujours ſoin de concilier les phénomènes de la nature avec les vérités révélées de la religion. On a de lui plus de quatre-vingts ouvrages différens, les uns en latin, les autres en allemand. Il ſemble avoir conſtamment alterné, en écrivant tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces langues. Il eſt regardé comme un des meilleurs profeſſeurs de l'univerſité de Wittenberg, où il y en a pluſieurs de fort eſtimés.

TOELLNER (Jean Gottlieb) né à Charlottenbourg en 1724, embraſſa comme ſon père l'état eccléſiaſtique, & fut fait profeſſeur de

théologie à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. Il a beaucoup écrit ſur le fondement de la religion chrétienne, ſur les dogmes, ſur la théologie morale, ſur la théologie paſtorale. Il a traduit du latin l'hiſtoire eccléſiaſtique de Turretin. Il publia auſſi des ſermons. Ce fut lui qui en 1768 fit l'oraiſon funèbre du maréchal Schwérin. La plupart de ſes ouvrages ſont oubliés aujourd'hui. Il eſt mort vers l'an 1780.

TOUSSAINT (François Vincent) naquit à Paris en 1715. Ses parens étoient plus dévots que riches. Mais leur exemple ne fit point de lui un homme fort religieux. L'ouvrage qui le fit connoître, eſt un livre intitulé *les Mœurs*, que le parlement fit brûler, & qui obligea l'auteur à ſe retirer en Flandre. Le roi de Pruſſe lui accorda ſa protection, lui donna une place à l'académie des ſciences, & le fit profeſſeur à l'école militaire l'an 1764. Comme il ne fit jamais plus rien qui approchât de la force du livre ſur *les Mœurs*, cela fit douter que cet ouvrage fût de lui. Mais il faut obſerver que dans ce genre un ſeul ouvrage écrit fortement doit épuiſer l'auteur pour toujours, ou du moins pour

long-temps. Qu'auroit fait Épictète après ſon Manuel? Il n'auroit donné que des choſes traînantes. Si Théophraſte, ſi La Bruyère, chacun dans leur temps, euſſent voulu faire d'autres livres ſur les caractères, on auroit dit d'eux ce que l'on dit de Milton à l'égard de ſon *Paradis reconquis*. Quel ouvrage de morale auroit fait Montaigne après ſes Eſſais, malgré le déſordre & la négligence qui y règnent? Mr Touſſaint ſe borna à compoſer quelques mémoires qu'il lut à l'académie des ſciences, & à donner des leçons aux jeunes gentilshommes pour l'inſtruction desquels il étoit logé & payé. Ceux qui ont été de ſon temps à l'école militaire s'en louent beaucoup. Il a traduit auſſi quelques poëſies de Gellert; & il a été le ſeul des François attirés en Pruſſe, penſionnés par Fréderic II, qui ait travaillé à faire connoître à la France les auteurs allemands. (*V.* WINCKELMANN.) Cet habile profeſſeur, mort en 1773, étoit marié lorſqu'il vint à Berlin. Il laiſſa un fils & deux filles. S. A. R. le prince Henri, digne frère du grand Fréderic, les a protégés & ſoutenus. Ils méritoient tous par leurs talens la protection de ce prince auſſi éclairé qu'humain & bien-

faiſant. Le fils pourroit encore ſuivre la carrière de ſon père en qualité d'auteur : & l'on croit que les filles, dont une eſt mariée à un gentilhomme brandebourgeois, pourroient écrire avec goût des choſes utiles.

TRALLES (Balthazar Louis) né à Breslau en 1708, étudia à Halle, & s'étoit déjà établi comme médecin dans ſa patrie, lorsque le roi de Pruſſe en fit la conquête. Il a beaucoup écrit ſur la médecine, ſurtout ſur la cure & l'inoculation de la petite vérole, & ſur l'uſage de l'opium, & a fait pluſieurs autres ouvrages tant en latin & en françois qu'en allemand. L'un qui dut paroître ſingulier pour un médecin, eſt *ſur l'Euchariſtie* ou *ſur la préſence de Chriſt dans la ſainte Cène.* Ce médecin octogénaire vient de publier les entretiens qu'il a eus avec Frédéric le grand, l'impératrice Marie Thérèſe, & une ducheſſe de Saxe-Gotha.

TRAPP (Erneſt Chrétien) fameux pédagogiſte, né à Friderichsruhe dans le Holſtein, fut deux ans recteur d'une petite école à Itzehoe, puis deux ans profeſſeur au gymnaſe d'Altona;

enſuite il a été deux ans au *philantropin* de Deſſau. Il paſſa du *philantropin* de Deſſau au *pædagogium* de Halle, où il demeura en qualité de maître trois ou quatre ans. C'eſt à ce titre que nous faiſons ici mention de lui. Mr Trapp quitta Halle pour aller établir un inſtitut pédagogique à Hambourg, attiré par le ſuccès qu'y avoit Mr Campe. Il travaille de concert avec ce dernier à un journal philoſophique & pédagogique qui ſe publie à Bronswic; & il donne lui ſeul une autre eſpèce de journal ſous le titre de *Reviſion des geſamten Erziehungweſens.*

TRENCK (Fréderic, baron de) très-fameux par ſes aventures & par les mémoires romanesques qu'il a donnés de ſa vie, naquit à Kœnigsberg d'une famille noble de Pruſſe. " Mon „ père, dit-il dans ſes Mémoires, avoit pris les „ plus nobles meſures & les plus grands ſoins „ pour faire de moi un homme heureux; & en„ tr'autres choſes il m'exerça à la natation. Ce„ pendant trop d'indulgence d'un côté, trop de „ négligence de l'autre dans les principes fon„ damentaux ont fait le contraire". A l'âge de douze à treize ans on le mit en penſion chez

un maître d'école, nommé Kowalewsky. Quelques mois après ſon père mourut. Sa mère s'étant remariée & ayant quitté la Pruſſe, Mr de Derſchau, préſident à Kœnigsberg, aïeul maternel du jeune baron, en prit ſoin, & l'inſtruiſit lui-même. Cependant *cet aïeul lui donnoit toujours plus d'argent qu'il ne lui en falloit, & ſon indulgence a fait prendre un grand eſſor à l'impétuoſité de ſon caractère.* Il en donna bientôt des marques en ſe battant en duel avec un comte Wellenrodt. Le recteur de l'univerſité, à l'inſtance du bon Kowalewsky, le punit par trois heures de priſon. Mais le grand-père, charmé de la fierté du caractère de ſon petit-fils, le retira de cette penſion, & le mit dans un collége illuſtre de la fondation de Mr de Grœben, ſous le profeſſeur Chriſtiani, ſous la direction duquel il ſoutint des thèſes à l'univerſité avec une approbation générale. "Perſonne „ encore à l'âge de ſeize ans, dit Mr de Trenck, „ n'avoit joui d'un tel honneur, & ſoutenu de „ pareils eſſais". En 1742 il entra dans les gardes du corps, qui ne formoient alors qu'un eſcadron, & avoient leur quartier à Potsdam. L'année ſuivante à l'occaſion du départ de ces gar-

des, qui alloient accompagner jusqu'à Stettin une sœur de Fréderic II, mariée au roi de Suède, la figure de Mr de Trenck fit quelques impressions sur une personne qu'il ne nomme pas; mais qu'il ne laisse que trop deviner. De la manière dont il en parle, ce ne pouvoit être qu'une princesse de maison souveraine. En 1744, lorsque la seconde guerre de Silésie commença, il suivit le roi en qualité d'aide de camp. Quelques lettres interceptées le firent soupçonner d'une correspondance criminelle avec son cousin, chef des pandoures autrichiens. Il fut arrêté, & enfermé dans la forteresse de Glatz, où commandoit le général Fouquet, & sous celui-ci le malheureux major d'O. Mr de Trenck voulut s'échapper; en sortant des remparts il fut arrêté, & traité plus durement. Il séduisit des officiers, & se sauva avec un nommé Schnell. Il gagna la Bohème; & de là il alla à Elbing dans la Prusse polonoise, où il arriva au mois de Mars 1747. Il y trouva son ancien précepteur, nommé Prodowsky, & eut une intrigue avec sa femme. De là il va à Vienne, retourne à Nuremberg, s'engage au service de Russie; & après plusieurs aventures il arrive à Moscou;

l'impératrice y étoit avec ſa cour; & il gagne les bonnes grâces de la femme du grand chancelier Beſtuchef, favori d'Éliſabeth. Il va de Moscou à Pétersbourg; quitte Pétersbourg pour aller à Stockholm, enſuite à Copenhague; de là en Hollande, d'où il retourne à Vienne, pour tâcher d'être mis en poſſeſſion de l'héritage de ſon couſin, baron de Trenck, qui lui étoit conteſté. Mécontent de la cour & de la juſtice autrichienne il reprend le chemin de la Ruſſie, ſe laiſſe amuſer à Danzic, eſt arrêté par les inſtances du réſident de Pruſſe, & conduit à Magdebourg, où il paſſa dix ans en priſon. C'eſt là que les inſtructions qu'il avoit reçues chez Kowalewsky & Chriſtiani lui ſervirent de reſſource, & qu'il devint auteur. Heureux s'il ſe fût contenté de faire des vers, ſans chercher à ſéduire de nouveau des officiers & à miner comme une taupe ſa priſon, pour en ſortir; ce qui ne fit qu'aggraver la dureté de ſa détention! Il ne fut mis en liberté qu'après la fin de la guerre en 1763. Il publia en 1769 à Francfort ſur le Mein les poëſies qu'il avoit compoſées dans ſa priſon. On ne commença à ſavoir que vers 1770 que Mr de Trenck ſavoit faire des

vers & de la proſe tant bien que mal. Ce gentilhomme, qui cherche à accabler de ſarcasmes les gens de loi & les gens d'égliſe, & ſurtout à vanter ſa généroſité & ſa nobleſſe, parce que ſon père eut le rang de major-général (& non de lieutenant-général comme il dit) dément en mille endroits des mémoires de ſa vie les principes qu'il ſuppoſe avoir ſervi de règle à ſa conduite. Il donna enſuite quelques autres ouvrages à Aix-la-Chapelle, où il ſe chargea de la rédaction d'une gazette qui eut quelque ſuccès; & ſe maria avec une très-honnête & très-eſtimable femme, d'origine hollandoiſe. Le métier de gazetier commençant à l'ennuyer ou à devenir moins lucratif, parce que d'autres le faiſoient mieux que lui, Mr de Trenck voulut devenir marchand de vin. Il oublie de dire que la généroſité d'un miniſtre pruſſien qu'il vit à Aix-la-Chapelle, le mit en état d'aller faire ce commerce en Angleterre. Il a de même oublié dans ſes mémoires de dire que Mr de H*** lui prêta 400 ducats, comme il a oublié de les lui rendre lorſqu'il avoit déjà 40000 livres de profit. Sans l'honnêteté de ſon épouſe Mr de H*** n'auroit pas touché un ſou

un des meilleurs co-laborateurs de la *Bibliothèque germanique* de Mr Nicolaï.

TROSCHEL (Chrétien Louis) né à Berlin, parent de ceux qui ſuivent, commença à ſe faire connoître en 1760 par un traité moral ſur les obſtacles qui s'oppoſent au bonheur des mariages, & par quelques harangues prononcées dans des aſſemblées de francs-maçons, & quelques autres ouvrages. Il devint enſuite membre du magiſtrat ou conſeil municipal de Berlin; & en même temps il fut employé dans l'adminiſtration du tabac. Il eſt depuis 1787 conſeiller au bureau général des bâtimens royaux, avec le titre de conſeiller privé. Trois ou quatre emplois différens ne peuvent guére lui laiſſer le temps de faire de nouveaux livres. Auſſi n'eſt-ce que lorsqu'on n'a point d'occupations plus preſſantes & plus eſſentielles qu'on en doit faire.

TROSCHEL (Daniel Philippe) un des trois fils auteurs de Gottlob Troſchel qui vient ici après, a donné au public des inſtructions chrétiennes, des recueils de ſermons, tant de lui que de Samuel Wéſenfels, & une Vie de Jéſus qu'il dit traduite du grec.

TRO-

TROSCHEL (Gottlob Philippe Jacob) père du précédent & des ſuivans, naquit à Berlin vers le commencement du ſiècle. S'étant deſtiné à l'état eccléſiaſtique, d'autant plus facilement que ſon père étoit paſteur, il étudia à Berlin & à Halle; paſſa par quelques petits emplois, & fut fait paſteur à Heiligenbeil dans la Pruſſe orientale. Un catéchisme tiré de la bible, un livre de prières & quelques ſermons qu'il avoit fait imprimer lui ayant acquis de la réputation, on l'appela à Berlin pour remplacer à l'égliſe de Jéruſalem un prédicateur piétiſte & intrigant qu'on envoya à ſa place à Heiligenbeil. Ce Gottlob Troſchel, mort en 1777, laiſſa pluſieurs fils, tous bien élevés, bien inſtruits, & la plupart déjà employés.

TROSCHEL (Henri Gottlieb Népomucène) né à Heiligenbeil, fils du précédent, ſe deſtina à la médecine, dans laquelle il prit le doctorat à Francfort ſur l'Oder en 1754. Dans la même année il publia des *Obſervations d'un médecin malade*, en forme de lettres écrites en latin. Pendant la guerre de 1756 à 1762 il ſuivit l'armée pruſſienne, & eut occaſion de faire des

obſervations ſur les eaux minérales de la Bohême ; il les publia après la paix de 1763. Il fut appelé en Pologne en qualité de médecin & de chirurgien de l'hôpital de Varſovie, où il eſt mort vers l'an 1780.

TROSCHEL (Jaques Élie) fils de Gottlob, né en 1735 à Heiligenbeil, ſuivit ſon père à Berlin, & alla continuer ſes études de théologie à l'univerſité de Halle, où après avoir fait ſon cours il fut fait paſteur à l'égliſe de St Sébaſtien. Dans le temps qu'il deſſervoit cette égliſe il donna un ouvrage polémique contre un novateur qui prétendoit ſoutenir que le baptême n'étoit qu'une cérémonie arbitraire. Le ſuccès de cet ouvrage & de quelques autres eſſais qu'il avoit donnés ſur la religion, le fit transférer à l'égliſe paroiſſiale de St Pierre à Berlin, où il continua à prêcher & à écrire. En 1783 il fit un voyage en Siléſie, dont il donna la deſcription l'année d'après. On trouve pluſieurs de ſes ſermons propoſés comme modèles dans le *Manuel des prédicateurs*. S'étant marié à l'âge de trente ans environ, il a une famille auſſi belle, auſſi ſpirituelle que nombreuſe. Sa maiſon ſeule for-

meroit un couvent de nonnettes. Car il a, outre quelques garçons, neuf filles en vie.

TROTZ (Chrétien Henri) né à Colberg en Poméranie, étudia en Hollande, & devint profeſſeur de droit civil & féodal à Utrecht, où il a donné des éditions fort ſoignées & enrichies de préfaces de ſa compoſition des œuvres de Jaques Godefroi, de Chriſtan Wachter, d'Edmond Merillius, de Guillaume Maranus, & quelques ouvrages ſur le droit belgique. Le plus curieux eſt *Jus agrarium Belgii fœderati.* Il eſt mort en 1[illegible]3. Je ne ſais s'il étoit parent de ce Michel Abraham Trotz, auteur d'un dictionnaire polonois, allemand & françois, qui eſt mort maître de langue polonoiſe à Leipſic en 1775.

TRUMMER (Paul Gerhard) médecin à Kœnigsberg, où il naquit en 1729, a publié à Halle, lorsqu'il s'y fit créer docteur, une diſſertation : *de acrimonia ſanguinis humani.* Il a fourni enſuite pluſieurs mémoires que le docteur Kurella inſéra dans ſon Dictionnaire de médecine.

TSCHEGGEY (Sigismond) recteur d'une école luthérienne en Siléſie, a écrit ſur l'état des ames après la mort, & ſur l'utilité de l'hiſtoire par rapport à la religion.

TSCHIRNER (Charles Godefroi) auteur de quelques ouvrages ſur l'économie rurale qui regardent particulièrement la Siléſie, naquit à Oels en 1730. Il fut ſyndic à Breslau; & il eſt depuis 1775 paſteur à Langencels, village du diſtrict de Nimptſch : changement aſſez ſinguller, & dont j'ignore les raiſons.

U.

UDEN (Conrad Fréderic) fils d'un médecin de la vieille Marche, étudia la médecine avec ſuccès, & l'exerça premièrement à Stendal, enſuite à Spandau, où il étoit en 1783. Il vécut quelque temps à Berlin, ſurtout dans les ſociétés de francs-maçons, pour lesquels il compoſa un ouvrage, intitulé *Archives pour les francs-maçons*, & enſuite des éphémérides. Ni la libéralité de ſes confrères, ni les libraires de Berlin auxquels il fournit des ouvrages ſur la médecine, ni l'exercice de ſa profeſſion ne l'ayant mis à ſon aiſe, il ſe retira à Altona pour y vivre comme particulier, ou comme auteur. Ayant eu le bonheur d'être connu du célèbre docteur & chevalier Zimmermann, correſpondant de l'impératrice de Ruſſie, ce docteur le propoſa pour être à la tête d'une colonie que la cour de Pétersbourg envoya dans l'Uckraine. En 1788 il étoit établi & ſtipendié comme premier médecin à Tſchernigow.

UHDEN (Jean Chrétien) naquit à Égeln dans le duché de Magdebourg en 1695, d'un

marchand de cette petite ville. A l'âge de huit à neuf ans ayant perdu ſon père, un oncle paternel le retira chez lui à Weiſſenfels, où étoit alors une cour brillante ſous le dernier duc de cette branche de la maiſon de Saxe. Il fit ſon cours de droit à Halle, particulièrement ſous Thomaſius, qui le plaça en qualité de précepteur chez un Mr de Wulffen, préſident de la chambre de Roſtock dans le Mecklenbourg. Le célèbre Mylius, auteur d'une collection d'édits que l'on conſulte encore fort ſouvent, l'attira à Berlin & lui procura une place de ſecrétaire du feldmaréchal Natzmer. Il fut enſuite auditeur du régiment de Lœben, qui étoit en garniſon à Berlin. Son habileté étant connue de plus en plus, on le mit à la tête d'une cour de juſtice qu'on établit à Inſterbourg en Pruſſe. Il y demeura ſeize ans, & il y fit quelques réformes utiles. Coccéji le fit de nouveau rappeler à Berlin, ſur la fin du règne de Fréderic Guillaume I, & s'en ſervit pour la rédaction du code auquel il travailloit déjà; & quelques années après, ſous le règne de Fréderic II, il le plaça comme conſeiller au tribunal, nouvelle chambre qu'on venoit de créer. Bientôt après

il fut fait fiscal général; & Mr de Maupertuis l'attacha à l'académie en qualité de membre ordinaire, moins pour qu'il composât des mémoires, que pour qu'il veillât aux intérêts économiques de la nouvelle société. Aussi n'a-t-il rien fourni au recueil des mémoires. Son histoire ne concerne presqu'en rien celle des sciences & de la littérature; mais elle pourroit contenir l'histoire des abus & des réformes du système judiciaire, depuis 1720 jusqu'à 1780 (*a*). Il est mort en 1783, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il n'eut qu'un fils, auquel il survécut. Son petit-fils s'étant voué à la belle littérature, voyage actuellement en Italie. Sa fille est mariée à un conseiller privé très-estimé dans la magistrature, & premier bourgmestre de cette capitale (Mr Ransleben).

Uhl (Jean Louis) professeur de droit à Francfort sur l'Oder, naquit dans le margraviat d'Anspach en 1713. La collection de ses ouvrages (surtout si on y comprend les éditions de quelques autres juristes & publicistes célèbres, tels que Cujas, Grotius, Heineccius, Schilter,

(*a*) V. son Éloge avec les notes, par Mr Formey.

Ludewig, Thomaſius, éditions auxquelles il ajouta des préfaces ou des annotations,) formeroit une bibliothèque conſidérable pour tout homme qui s'applique à la juriſprudence. Ils ſont presque tous en latin. Le plus utile & le plus eſtimé nous paroît être celui qui a pour titre *Elementa juris cambialis*. Ce profeſſeur eſt mort en 1790.

ULRICH (Jean Henri Fréderic) ſavant prédicateur de la religion réformée à Berlin, né à Halle en 1751, débuta comme auteur par un eſſai ſur quelques ouvrages du fameux Baſedow. Il traduiſit la *Recherche de la vérité* de Malebranche, & y ajouta quelques remarques, ainſi qu'aux œuvres philoſophiques de Leibnitz, qu'il traduiſit auſſi du françois, ainſi que le Voyage d'Italie de Montaigne. En 1779 & 1780 il eut part à l'*Encyclopédie morale* dont nous avons parlé ailleurs; & il travailloit en même temps au Journal de Berlin qui a précédé celui de Meſſieurs Gedike & Bieſter. S'étant retiré de cette entrepriſe, il écrivit l'hiſtoire de la réformation & des controverſes qu'elle excita. C'eſt ſon ouvrage le plus conſidérable, d'autant

plus que cette hiſtoire eſt puiſée dans de bonnes ſources, ou du moins préſumées telles. Car les catholiques & les luthériens n'en conviendront pas tout-à-fait.

UNGER (Fréderique Hélène de Rothembourg) épouſe du ſuivant, naquit à Berlin en 1751. Ses parens, qui étoient gens de condition, lui donnèrent une éducation telle qu'on la donne aux jeunes demoiſelles de qualité. Mariée à un officier, Fréderique Hélène auroit figuré dans la ſociété par ſon eſprit & par ſon inſtruction. Ayant épouſé un artiſte qui eſt auſſi en quelque ſens homme de lettres, elle devint auteur. Elle a traduit les Confeſſions de J. J. Rouſſeau en 1783, & a donné en 1784 un petit roman de Juliette Grunthal, enſuite d'autres ouvrages ſur l'éducation des filles. Son *Almanach de la nature* a le même objet. Ce ſera cette femme auteur que les Berlinois compareront peut-être un jour à la célèbre Madame de la Roche. On trouve qu'elle traduit les comédies françoiſes en allemand avec une ſagacité & une adreſſe admirable.

UNGER (Jean Fréderic) fils du ſuivant, né à Berlin en 1750, commença par apprendre la ſculpture en bois, & devint enſuite un très-habile imprimeur, ainſi que ſon père, qui commença par l'imprimerie & finit par la gravure. Ayant fait ſon apprentiſſage ſous Mr Decker, imprimeur du roi, il établit l'imprimerie que Mr le comte de Rewiesky contribua beaucoup à mettre en vogue & aida à former. (*V.* REWIESKY.) Elle eſt aujourd'hui une des plus eſtimées. Il a donné une édition de Pétrone, & vient d'en donner une de Salluſte. Parmi les livres allemands les mieux imprimés qui ſont ſortis de ſes preſſes, les plus remarquables ſont le Tableau des campagnes de Fréderic II, & la traduction de Théocrite. (*V.* FINCKENSTEIN & MULLER.) Cependant comme l'imprimerie & la gravure ont beaucoup de rapport entr'elles, Mr Unger revint auſſi à cette dernière. Nous avons vu de lui des planches en bois gravées auſſi finement qu'elles le feroient en cuivre pour tirer des cartes géographiques.

UNGER (Jean George) graveur en bois, étoit artiſte habile dans un genre très-utile aux

ſciences, & trop peu eſtimé aujourd'hui par les progrès qu'a faits la gravure en cuivre. Avant qu'il pût ſoupçonner d'avoir ce talent il travailloit dans une chétive imprimerie à Pirna en Saxe, ville voiſine du village de Gos où il étoit né en 1715. Il vint chercher de l'ouvrage à Berlin pendant la troiſième guerre de Siléſie, qui cauſa tant de dégât à la Saxe. Il grava des vignettes & différentes pièces pour l'édition du *Spectacle de la nature & des arts* qu'on imprimoit en latin, allemand, françois, & italien chez Winter. Il eſt mort en 1788.

UNZER (Jean Auguſte) naquit à Halle en 1727. Il y avoit dans cette ville une famille patricienne d'Unzer dès le ſeizième ſiècle (*a*); mais il paroît qu'elle s'eſt éteinte, ou qu'elle étoit retombée au deſſous de la bourgeoiſie. Trois ou quatre frères de ce nom connus dans la littérature allemande, ſont, ſelon Dreyhaupt,

(*a*) Un Mathias Unzer, natif auſſi de Halle, après avoir étudié à Padoue, & à Bologne, où il ſe fit recevoir docteur, exerça la médecine dans ſa patrie, & compoſa différens ouvrages en latin, ſur le ſel, ſur le ſoufre, ſur la nature de l'hydrargyre, ſur l'épilepſie, & un *antidotarium peſtilentiale*. Il étoit né en 1581, & il eſt mort en 1629.

fils ou petits-fils d'un perruquier appelé Jean Chriſtophe, originaire de Magdebourg. L'aîné des fils de ce perruquier devint médecin, & s'établit à Wernigerode. Le premier ouvrage qui parut ſous ſon nom en latin, rouloit *ſur la difficulté de chaſſer les maux de tête*, *le grand ſcandale de la médecine.* C'eſt à peu près tout ce qu'on a de lui. Jean Auguſte dont nous parlons, qui également ſe voua à la médecine, avant même d'être reçu docteur s'étoit fait connoître comme bel eſprit, bon littérateur, & même philoſophe. Il s'établit à Altona, où il entreprit un journal de médecine qui ne démentit point l'opinion que ſes premiers eſſais ſur *la deſtinée des gens de lettres*, ſur *le ſommeil & les ſonges*, ſur *l'influence de l'ame ſur le corps*, avoient donnée de ſes talens. Il intitula cet ouvrage périodique *le Médecin* (*der Arzt*). On croit en Allemagne, & peut-être avec raiſon, qu'aucun journal de ce genre n'a paru ailleurs auſſi bien fait & auſſi intéreſſant. Il eſt ſûr qu'il a eu beaucoup de débit, & qu'il eſt recommandable même pour le ſtyle. Ce docteur fit pluſieurs autres ouvrages fort eſtimés, tel que celui ſur *la ſenſibilité des bêtes.* Il a beau-

coup écrit ſur la petite vérole. Une poudre fameuſe & d'un débit univerſel, qui porte le nom *d Unzer*, eſt de l'invention de ce docteur.

Sa femme, fille d'un conſeiller de Halle nommé Ziegler, a fait des ouvrages qui ne manquent ni de goût ni d'agrément (*a*). Elle eſt morte l'an 1782. Ses premiers ouvrages avoient paru à Halle en 1753 & 1754.

UNZER (Jean Chriſtophe) troiſième de ce nom, fils du précédent, étudia la médecine à Altona. Le ſujet de la diſſertation qu'il publia lorſqu'il ſe fit recevoir docteur eſt très-intéreſſant; mais il ne put rien dire que ce que tout le monde ſait: *Pourquoi les Européennes & particulièrement les femmes de qualité ſouffrent & risquent plus dans leurs couches que celles des autres nations, & plus que les payſannes?* Il vécut enſuite quelque temps à Hambourg; & obtint en 1775 une chaire dans ſa patrie. Sa profeſſion eſt la phyſique & l'hiſtoire naturelle. Auſſi la même année qu'il fut fait profeſſeur il écrivit ſur le magnétisme artificiel. Il cultivoit cependant l'hiſtoire politique & la

(*a*) V. *Kuttner, Caract. Deutſcher Dichter und Proſaiſten.*

poëſie. Il a fait des remarques ſur l'ouvrage de Mr de Dohm concernant l'état civil des Juifs. Il a donné une hiſtoire des *frères du ruban vert*. En 1783 il a traduit l'*Eſſai ſur l'homme* de Pope. On a auſſi de lui des poëſies inſérées dans l'Almanach des Muſes. Il a été quelque temps le rédacteur du Mercure littéraire d'Altona.

URSINUS (Auguſte Fréderic) né à Berlin en 1754, a été quelque temps ſecrétaire de Mr le général de Mœllendorff; & il eſt depuis 1786 ſecrétaire expédiant & conſeiller au grand directoire de cette capitale. On a de lui des ballades dans la manière des anciens poëtes anglois & écoſſois, qu'il donne comme traduites de l'anglois. Cela étoit bon pour un jeune homme de vingt-trois ans. On trouve quelques autres petits ouvrages poëtiques de ce conſeiller dans l'Almanach des Muſes, & dans le Manuel (*Taſchenbuch*) des poëtes & des amis des poëtes.

V.

VANGEROW (Guillaume Gottlieb) conſeiller de la régence, c'eſt-à-dire de la chambre de juſtice de Magdebourg, eſt né en 1745. Il ſe diſtingua fort jeune à l'univerſité de Halle par quatre diſſertations latines, qu'il publia ſucceſſivement en 1764 & 1766, ſur *Pierre Lambécius*, créateur en quelque ſens de la bibliothèque impériale de Vienne; ſur *les législateurs de la Grèce;* ſur *la métempſycoſe des anciens.* Il ſe voua enſuite totalement à des ſujets de la profeſſion qu'il avoit embraſſée; & il écrivit ſur le droit de change, ſur la théorie, ſur l'art de dreſſer les décrets juridiques.

VEAUX (Jean Charles Thiebault de la) né en Champagne vers 1740, entra dans l'ordre de St Dominique; & après le cours d'études que font à Clermont en Auvergne ces religieux, reçut la prêtriſe, & devint confeſſeur. Une de ſes pénitentes, d'une famille honnête, le ſéduiſit ou ſe laiſſa ſéduire; l'un quitta le froc & le couvent, l'autre ou la maiſon paternelle, ou le cloître; car on dit auſſi qu'elle

étoit religieuſe. Ils ſe retirèrent à Bâle; deux ans après ils vinrent à Berlin dans le deſſein d'établir une penſion. Cela n'ayant point réuſſi, Mr de la Veaux ſe contenta de donner des leçons de langue françoiſe. En 1782 il débuta comme écrivain par deux abominables pamflets, enſuite par un roman immoral imité du *Candide* de Voltaire, & par des *Nuits champêtres*, foible copie des *Promenades* de Rouſſeau. En 1783 il entreprit de donner des feuilles périodiques ſous le titre de *Maître de langue*, où il critiquoit les prédicateurs & autres gens de lettres de Berlin qui écrivoient en françois. Frédéric II, à qui il envoyoit ces feuilles, parut les approuver. Mr de la Veaux demanda le titre de profeſſeur, qu'il obtint d'autant plus facilement que le miniſtre chargé des affaires eccléſiaſtiques & ſcolaſtiques n'aimoit ni les prédicateurs que Mr de la Veaux attaquoit, ni un autre miniſtre d'état, très-peu content de Mr de la Veaux. Fier du titre de profeſſeur royal, & flatté de quelques termes gracieux par leſquels on lui marquoit la réception de ſes brochures, Mr de la Veaux ſe crut établi juge de tout ce qui ſe faiſoit en françois; & changeant le titre & le format

format de ſa feuille, au lieu de *Maitre de langue*, il l'intitula *Cours théorique & pratique de langue & de littérature françoiſe.* Il y donnoit par lambeaux la grammaire de Reſtaut, quelques paſſages du cours d'étude de l'abbé de Condillac, & y ajoutoit toujours ſur la fin quelques pages ſous le titre d'*Annonces & critiques.* Cela fit quelque bruit; mais le ſuccès ne répondit pas à l'attente de l'auteur. En 1785 Mr Thiebault, profeſſeur de grammaire françoiſe à l'école militaire, ayant obtenu ſon congé, Mr de la Veaux demanda ſa place à Fréderic II, qui la lui refuſa. Il écrivit de nouveau au roi, pour lui faire ſavoir qu'on lui offroit ailleurs des conditions avantageuſes, & qu'il alloit les accepter s'il n'obtenoit pas l'emploi qu'il avoit demandé. Le roi fit répondre qu'il lui ſouhaitoit un bon voyage; & Mr le profeſſeur royal s'en alla donner des leçons de langue & de littérature françoiſe dans un collége ducal de Stoutgard. Là il ſe mit à traduire tant bien que mal un excellent ouvrage de Mr de Knobel de Breslau, qui a pour titre *de la Siléſie avant & après* 1740. Il y a ajouté un fatras de menſonges & de notes impertinen-

tes, & quelques anecdotes ſuſpectes, entaſſées ſans ordre & ſans choix. Mr de la Veaux reconnut lui-même l'abſurdité de cette compilation, quoique l'intérêt du moment lui eût donné aſſez de vogue. Il refondit ſon ouvrage, & le donna en forme de lettres: reſſource ordinaire des écrivains ſans génie. On trouva que ces lettres étoient des choux réchauffés. Le plus louable de tous les travaux de ce profeſſeur laborieux eſt ſans contredit la traduction de l'*Hiſtoire des Allemands* de Mr Schmidt, malgré les fautes qu'on lui reproche, & qui ſont encore plus l'effet de l'ignorance de la matière, que de celle de la langue. C'eſt dommage que ce profeſſeur n'ait pas été jéſuite dans ſa jeuneſſe plutôt que dominicain. Il auroit acquis un fonds de littérature claſſique qu'on néglige chez les dominicains, & ſa condition ſeroit meilleure à beaucoup d'autres égards. Les jéſuites ne faiſoient pas ſitôt prendre les ordres ſacrés à leurs clercs, & ne les deſtinoient que dans un âge avancé au confeſſionnal. Car d'ailleurs Mr de la Veaux ne manque pas de talent, & il paroît aimer le travail.

VELTHEIM (Charles Chrétien de) naquit à Harpke dans le duché de Magdebourg, où ſes parens, ſortis à ce qu'il paroît d'une famille de théologiens de Halle, avoient des biens nobles. S'étant appliqué à la minéralogie, il a donné ſur cette ſcience quelques petits ouvrages. Il a été nommé conſeiller au département des mines par le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, & par le roi de Pruſſe. Retiré actuellement dans ſes biens à Harpke, il y a raſſemblé de belles ſéries de minéraux, qu'il a vendues dernièrement en Angleterre.

VERNOIS (Adrien Marie François de Verdis, chevalier du) natif d'Ornans en Franche-Comté, d'une famille originaire d'Eſpagne, ancien lieutenant-colonel de cavalerie au ſervice de France, eſt préſentement chambellan actuel de L. L. M. M. le roi & la reine régnante de Pruſſe, membre de l'académie royale de Berlin, ainſi que de celles de Stockholm, de Bavière, de Heſſe-Caſſel, de Heſſe-Hombourg. Quoique ſujet du roi de Pruſſe par des terres qu'il poſſède dans la principauté de Neuchâtel, quoique attaché à la cour & à l'académie de Ber-

novre & à Osnabruck. Il vient, dans cette année 1790, de reconſtruire une maiſon qu'il a achetée, d'une manière à faire voir qu'il entend auſſi parfaitement l'architecture pratique que la décoration. Peut-être le théâtre de l'opéra, qui eſt d'un goût ſi ſolide & ſi pur au dehors, ſeroit-il intérieurement plus beau & plus commode, ſi l'on avoit adopté le plan qu'il avoit donné en 1786, pour rétablir ce qui demandoit néceſſairement des réparations, ou qui dans la première conſtruction ne répondoit pas à la beauté de l'édifice.

VIERECK (Adam Otton de) né dans le Mecklenbourg, en 1684, d'une des plus anciennes familles de la nobleſſe de ce pays, étudia à Halle & à Francfort ſur l'Oder, & parvint ſous Fréderic Guillaume à tous les honneurs & emplois dont ſa naiſſance & ſes études le rendoient digne. Mais ce qu'il eſt de notre propos de rapporter ici, c'eſt qu'il fut le protecteur de l'ancienne ſociété des ſciences. Sous Fréderic I, lorsque la ſociété qui précéda l'académie fut inſtituée, il y avoit un préſident & un protecteur. Ces deux places ayant été

conſervées après la mort du fondateur, celle de protecteur fut conférée en 1733 à Mr de Viereck, qui étoit alors préſident de la chambre de guerre & des domaines. Il garda ce titre lorsqu'il fut fait miniſtre des finances. Par la manière dont en parloit le grand chancelier de Jarriges, alors ſecrétaire de la ſociété, il paroît que Mr de Viereck empêcha que la ſociété ne perdît le privilége eſſentiel que Fréderic I lui avoit accordé, & qui fait encore le fonds principal pour l'entretien de l'académie actuelle. Depuis ſon rétabliſſement la qualité de protecteur fut réſervée au roi; & Mr de Viereck ne fut plus que membre honoraire, comme quelques autres miniſtres d'état. *Mémoires de l'académie.* Tom. XVI.

VIGNOLES (Alphonſe de) né en 1649 en Languedoc, avoit quatre-vingt-dix ans & plus lorsque Fréderic II parvint au trône. Il eſt un exemple des plus convaincans pour prouver que les hommes paſſant d'un climat chaud à un climat froid, peuvent s'y habituer ſans riſque. Il avoit près de quarante ans lorsqu'il vint du Languedoc dans le Brandebourg, & il

en vécut encore plus de cinquante. Il mourut en 1747, la même année que l'académie fut rétablie. Sa Chronologie de l'hiſtoire ſainte, & quelques autres ouvrages ſur l'hiſtoire profane, ne ſont plus lus depuis que l'on en a tant d'autres du même genre.

VILLAUME (Pierre) profeſſeur au collége de Joachimsthal de Berlin, eſt né dans cette ville en 1746 d'un faiſeur de bas de famille françoiſe réfugiée. Ses parens n'étant point en état de le faire étudier, un vieux paſteur de la colonie le plaça dans l'école de charité, d'où il paſſa au collége françois. Lorsqu'il eut fait ſon cours de théologie on l'envoya paſteur à Schwedt; de là à Halberſtadt. Un troupeau compoſé d'une cinquantaine d'invidus de la religion réformée, la moins chargée de cérémonies de toutes les autres, ne l'occupoit pas beaucoup. Mais il ſe donna lui-même d'autres occupations qui lui ont fait une réputation diſtinguée. En 1786 lorsque Mr Engel, fait directeur du théâtre national, quitta le collége de Joachimsthal, où il étoit profeſſeur extraordinaire de philoſophie, on appela Mr Villaume pour le

remplacer. Rarement un bon ſujet dans une pareille place a pour ſucceſſeur un homme également capable de la remplir avec ſuccès. Mr Villaume penſe profondément, & écrit bien tant en françois qu'en allemand. On pourroit dire qu'il eſt le ſeul des gens de lettres de la colonie françoiſe qui écrive des ouvrages conſidérables dans les deux langues. Il a beaucoup écrit ſur l'éducation, & donné une hiſtoire de l'homme en deux volumes in-8°. Après pluſieurs autres de ſes mémoires qui ont été couronnés par différentes académies, il vient de remporter le prix de la ſociété royale de Metz. Cette illuſtre compagnie avoit en 1788 propoſé pour ſujet d'un prix à diſtribuer en 1790 cette queſtion: *Quels ſont les moyens conciliables avec la législation françoiſe d'animer, d'étendre le patriotisme dans le tiers état.* Il eſt à remarquer, comme la ſociété même en avertit dans ſon programme publié à l'occaſion du prix adjugé (a), que lorsque la queſtion fut propoſée, l'empire des abus étoit à ſon plus haut terme. C'eſt un an avant la révolution. Nous ne dirons rien ſur cela. Mais l'auteur du programme, qui finit

(a) V. dans le *Journal encyclop.* 15 Octobre 1790.

par cette exclamation en nommant Mr Villaume: *heureux augure, qui nous annonce que les idées utiles à l'humanité germent dans les ſols les plus ingrats!* ſemble ignorer l'hiſtoire du ſiècle. Nous examinerons ailleurs quelle raiſon peut avoir juſtifié une pareille expreſſion (*b*).

VOCKERODT (Jean Gottlieb) né à Gotha d'un maître d'école originaire de Mulhauſen dans la Thuringe, qui avoit auſſi été régent de claſſe à Halle. Il alla chercher de l'emploi en Ruſſie, où l'on nous aſſure qu'il a été ſecrétaire du fameux prince Cantemir. Il fut enſuite attaché à la légation de Pruſſe à Pétersbourg, d'où appelé à Berlin il fut employé dans le département des affaires étrangères. Il fut pendant pluſieurs années l'oracle du cabinet ſous les miniſtres d'état comtes de Borck & de Podewils. Il étoit même eſprit fort en matière de religion; ce qui ne lui fit aucun tort dans l'eſprit de Frédéric II. Comme il avoit beaucoup de connoiſſances en différens genres, il fut fait membre de l'académie. Il n'a cependant rien fait

(*b*) Dans les *Réflexions politiques* tirées de l'hiſtoire littéraire, inſérées dans le *Guide littéraire* de 1791—1792.

imprimer. Il eſt mort âgé de ſoixante-ſix ans en 1755.

Un frère de ce conſeiller académicien, qui étoit maître d'école ou co-recteur à Brandebourg, & à Halle où il eſt mort, avoit épouſé une fille native de Grimma, nommée Fulkruſſin, qui a fait imprimer à Halle un ouvrage de piété en italien: *Meditazioni ſopra i doni dello Spirito ſanto*, & la traduction, pareillement en italien, d'un diſcours du fameux profeſſeur Francke. *Dreyhaupt.*

VOELKNER (Chrétien Fréderic) ci-devant ſecrétaire du ſénat dirigeant, & conſeiller de cour à Pétersbourg, attaché particuliérement à l'académie des beaux arts, naquit à Halle; après y avoir fait ſes études, il eut quelque petit emploi en Livonie. Il a traduit du ſuédois une notice des Calmouques, & du ruſſe une oraiſon funèbre. Il travaille actuellement à une hiſtoire de Ruſſie.

VOGEL (Daniel) né dans la Pruſſe orientale en 1752, profeſſeur à l'école réelle de Breslau, a fait des livres élémentaires ſur la géographie.

VOIGT (Charles Chrétien) co-recteur d'une école de Quedlinbourg, ſe diſtingua dans la géométrie, dans laquelle il prétend avoir fait des découvertes. Son livre ſur ce ſujet eſt imprimé à Leipſic en 1781. Au reſte la profeſſion de ce recteur d'école ſemble être la théologie.

VOLKELT (Jean Gottlieb) né à Lauban en 1721, a traduit du françois quelques romans de Mr. d'Arnaud. Il a écrit ſur l'art poëtique d'après Horace & Boileau, & donné pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle de la Siléſie. Il eſt depuis très-long-temps co-recteur d'une école de Lignitz.

VOLKMAR (Fréderic Nathanaël) né à Pétersdorf près de Hirſchberg en Siléſie, où ſon pere qui ſuit étoit miniſtre du ſaint évangile, étudia le droit à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. S'étant fixé à Breslau, il fit imprimer quelques diſſertations latines ſur les lois d'Athénes & de Rome. En 1780 il donna en françois une hiſtoire de la tactique des Romains, de ſes progrès, de ſa décadence. Mr de Carmer l'attira à Berlin pour travailler ſous lui à

la rédaction du nouveau code. Il y travailla près de deux ans, & s'en retourna vivre à Breslau en ſimple particulier. On dit qu'il eſt depuis 1784 ſecrétaire d'un prince ruſſe.

VOLKMAR (Jean Tobias) né à Hirſchberg en 1718, a été paſteur dans un village de la province. S'étant fait connoître par quelques ouvrages ſur la religion chrétienne qui parurent en 1751, 53 & 60, on l'appela à Breslau, où il eſt prédicateur à ſainte Éliſabeth, & profeſſeur de théologie au collége réuni. En 1773 ce ſavant eccléſiaſtique a donné en allemand un ouvrage qui a pour titre *Deſcription géographique.* Mort en 1787.

VOLTAIRE (François Marie Arouet de). L'auteur le plus célèbre qui ait exiſté depuis bien des ſiècles, né à Paris en 1694, avoit une réputation comme poëte dès l'an 1720 & 1722, & comme proſateur quelques années après. Il devint l'auteur favori, le correſpondant du prince de Pruſſe vers 1735. Il connut ce prince devenu roi, Fréderic II, au moment qu'il monta ſur le trône; car il alla le voir à Wéſel au mois de Juillet 1740, & il vint lui

faire la cour à Berlin au mois de Décembre de la même année. Il y retourna dans l'hiver de 1743 à 1744 ſous prétexte de chercher un aſile contre les perſécutions de quelques évêques; mais peut-être pour engager le roi à s'allier avec la France contre l'Autriche. Il y revint en 1750 ſollicité par ce roi hiſtorien & poëte, qui vouloit lui faire corriger ſes écrits; & il paſſa près de trois ans partie à Potsdam, partie à Berlin. Voilà ce qui nous oblige à lui conſerver un article dans cet ouvrage. Il ſeroit cependant inutile de copier ici ce qu'on peut facilement lire dans d'autres dictionnaires hiſtoriques; & il ſeroit difficile de donner un extrait de l'éloge que Mr le marquis de Condorcet vient de publier ſous le titre de *Vie de Voltaire.* D'ailleurs nous avons déjà rapporté dans l'*Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II* l'hiſtoire de la vie de cet homme fameux autant qu'elle a du rapport à notre ſujet. Nous nous bornerons donc ici à faire quelques réflexions ſur l'influence que cet auteur très-fameux a eue dans la littérature pruſſienne & allemande. La foule des livres & des brochures qui ſortoient de la plume de ce génie extraordinaire, qui ſe ſui-

virent continuellement pendant l'eſpace d'un demi-ſiècle, & qui ſe faiſoient lire avec plaiſir, ne put qu'augmenter la diſpoſition où l'on étoit déjà partout d'étudier le françois. On a lu Voltaire en Allemagne, & particulièrement dans les cercles proteſtans, plus que dans aucun autre pays. Il a parcouru tous les genres de littérature; l'enſemble de ſes ouvrages forme une eſpèce d'encyclopédie. On y trouve beaucoup d'ouvrages hiſtoriques, quelques pièces d'éloquence; il a fait des poëſies en tout genre; il traita en pluſieurs ouvrages des ſujets philoſophiques & des matières de religion & de droit; s'étant mêlé de traduire ou de compiler Newton, il eſt entré dans la claſſe des écrivains de mathématique. Un auteur qui a toujours écrit de la manière la plus claire, la plus nette, la plus facile, dans une langue déjà fort répandue, un tel auteur devoit ſans doute influer ſur les opinions, ſur la littérature de ſon ſiècle. Il devoit contribuer plus qu'aucun autre, ſoit moderne, ſoit ancien, à former la littérature allemande, qui étoit en quelque manière naiſſante lorsque cet auteur faiſoit des livres & figuroit d'une manière inouïe au centre de l'Alle-

magne. Cependant on ne ſauroit presque nommer un ſeul genre de littérature dans lequel les Allemands aient imité Voltaire, ni où ils l'aient fait avec ſuccès. Il ſemble plutôt qu'un goût contraire à ce que Voltaire faiſoit & prêchoit, ait prévalu. Il critiquoit Shakespeare, & ce poëte anglois a été traduit par deux des plus eſtimés auteurs allemands, Wieland & Eſchembourg; & on voit ſes pièces repréſentées ſur tous les théâtres. Voltaire ne pouvoit ſouffrir la tragédie bourgeoiſe, & les pièces de ce genre ſont plus en vogue que la haute tragédie, qu'on avoit déjà cultivée en Allemagne avant que Voltaire y parût. Il ne goûtoit pas les operettes, & ce genre de ſpectacle ſe ſoutient plus que les autres. Sa Henriade lue, traduite, louée, critiquée, n'a point trouvé d'imitateur, & ne devoit point en trouver, en concurrence de trois ou quatre autres poëmes épiques. Un autre poëme épique de cet auteur, mais d'une autre eſpèce, n'a été que trop avidement lu en Allemagne; & quel eſt cependant le poëme allemand qui ait été fait dans ce goût & qui ait réuſſi médiocrement? Sans doute l'auteur d'Oberon avoit lu Voltaire; mais peut-on dire qu'il

qu'il l'ait pris pour modèle plutôt que l'Arioſte, le Taſſoni, le Fortiguerra? Les poëſies légères du poëte françois ont excité la verve de quelques faiſeurs de vers; mais ont-elles fait plus que celles de Chaulieu, de Bachaumont, ou que celles des Grecs & des Latins du même genre? Quelques-uns prétendent que l'eſſai de Voltaire *ſur les mœurs des nations* a introduit la réflexion & la philoſophie dans l'hiſtoire, ſurtout depuis que cet eſſai a reparu ſous le titre d'*hiſtoire univerſelle.* Mais quel eſt le livre hiſtorique fait en Allemagne qui lui reſſemble? Les Allemands ont l'eſprit trop ſolide, trop juſte, ils aiment trop l'exactitude & les citations, pour imiter la légéreté de cet ouvrage rempli de menſonges. La révolution qu'on ſuppoſe que Voltaire a faite dans la manière d'écrire l'hiſtoire, eſt moins importante que l'on ne s'imagine; & d'ailleurs elle eſt plutôt due à Hume qu'à Voltaire. Son hiſtoire de Charles XII eſt un aſſez bon modèle d'hiſtoire particulière; mais eſt-il meilleur que celui qu'avoit donné Péréfixe dans la vie de Henri IV? D'ailleurs quel effet ont-elles produit l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV, celle du roi de Suède &,

du czar Pierre I? Ont-elles rendu la compilation allemande moins volumineuſe? Je ſuis d'avis qu'on auroit bien fait de les imiter en partie pour la légéreté, les agrémens. Mais quel eſt l'hiſtoriographe allemand qui l'ait fait? Quelques bonnes hiſtoires ſur des ſujets modernes ou ſur des anciens, qu'on a faites depuis vingt ans; celles qui ſe font à préſent, autant qu'on a pu en juger par le rapport de ceux qui en ont vu les ébauches, ne ſont ni par le fond, ni par la forme de l'eſpèce de celles de Voltaire. Les autres pamflets ont à la vérité trouvé des imitateurs. Il y a une infinité d'écrivains en Allemagne qui font des brochures à tout propos comme en faiſoit Voltaire; & il ſe peut qu'en cela il ait de bons imitateurs journaliſtes. Il a prêché la tolérance, & y a fort accoutumé, dit-on, les gouvernemens & les nations civiliſées. Je ne ſais ſi Voltaire a fait en cela plus que Bayle, Bolingbrok & Shaftesbury. Voltaire a toujours crié contre les gazettes & les journaux, contre les anecdotes; & ces ouvrages ſe ſont multipliés de plus en plus. Il fit des brochures contre les prêtres, ſur l'inutilité de la prédication; & l'éloquence

de la chaire fut cultivée avec succès en Allemagne; & les prêtres conservèrent leur crédit, malgré le mépris qu'il tâcha d'inspirer pour eux au roi Fréderic. Il eut toujours de l'humeur contre les écrivains qui vendent leurs ouvrages aux libraires, ou qui travaillent pour eux; & le nombre de ces écrivains s'est accru en Allemagne à un point incroyable. Voltaire a écrit sur toutes sortes de matières, excepté sur l'économie (a); & cette branche de littérature est devenue pourtant la dominante. Enfin le séjour que Voltaire a fait en Prusse, au lieu de rendre plus commun l'usage de la langue françoise parmi les auteurs allemands, les en a éloignés. Tout le monde a su la réponse que Mr de Voltaire fit au général Manstein qui l'avoit prié de revoir ses mémoires écrits en françois. Voltaire répondit qu'il devoit auparavant blanchir le linge sale, c'est-à-dire les écrits que le roi lui envoyoit, & qu'il auroit ensuite le loisir de blanchir celui des autres. Depuis, ce mot de *blanchir* le linge sale est devenu très-commun. Quelques chétifs singes de Voltaire ont rappelé

(a) Il en parle dans quelques chapitres de *l'Homme à quarante écus*. Note de *N.*

cette phraſe, qu'il étoit de leur intérêt de faire oublier. La crainte de ſe l'entendre répéter empêcha beaucoup d'auteurs de communiquer leurs écrits à quelque perſonne capable d'y faire des changemens. Par là l'uſage d'écrire en françois devint plus rare. Effectivement on trouve beaucoup plus d'écrivains allemands qui ont donné des ouvrages en françois avant 1756 qu'on n'en trouve depuis cette époque. Mais en échange l'étude de la langue françoiſe eſt devenue plus commune, & fait partie de l'éducation, même dans la baſſe bourgeoiſie. Rien n'eſt plus ordinaire que de trouver des demoiſelles qui parlent beaucoup plus le françois que leurs pères & leurs mères. D'un autre côté le mépris que Voltaire a toujours marqué pour la langue, la littérature & même la nation allemande, a dû pendant long-temps retarder l'eſſor que l'eſprit de la nation devoit prendre, & ſans doute éloigner les autres nations de l'étude de cette langue & de ſes productions. En quoi il reprochoit fauſſement à Maupertuis ce qu'il avoit dit des Allemands (a). Il eſt vrai

(a) Lettre de Voltaire à Maupertuis de l'an 1733, rapportée par Mr de Luchet. Tom. I. p. 279.

que Voltaire prônoit beaucoup Locke & Bolingbrok, qu'il avoit loué beaucoup Pope & Swift. On ſavoit que la fortune auſſi bien que la réputation du poëte françois ne s'étoit bien établie qu'après ſon retour de Londres, & qu'il en étoit redevable en grande partie à un prince allemand, roi de la grande Bretagne. Il ſe peut que par tout cela Voltaire ait contribué à mettre en vogue la littérature angloiſe, que quelques ſavans leipſicois, particulièrement Guillaume Schulze, avoient commencé à faire goûter par des traductions. Il eſt très-probable que les ouvrages de Voltaire, écrits d'un ſtyle des plus faciles, des plus clairs, & répandus plus que les autres, même par les traductions qu'on en faiſoit, ont contribué au changement qui s'eſt fait de nos jours dans la langue allemande, ou pour mieux dire dans le ſtyle des écrivains allemands. Ce qui eſt très-ſûr, c'eſt que la lecture de Voltaire a fait de grandes brèches à la religion & à la morale en Allemagne, comme ailleurs.

Voss (Chrétien Fréderic) vieux paſteur d'un village dans le Brandebourg, né en 1718,

qui a publié des ſermons, & dont le nom intéreſſe plus que les écrits, parce qu'il paroît être père ou oncle d'un littérateur très-célèbre, conſeiller de cour de l'évêque de Lubeck, & auteur d'une traduction d'Homère que l'on compare à celle de Pope.

VOSSIUS (Lothaire Fréderic) Juriſconſulte berlinois, né en 1721, établi depuis long-temps à Vienne, où il a donné un parallèle des lois & coutumes autrichiennes avec les lois romaines.

W.

WACH (George Fréderic) né dans la Marche uckerane, près de Prenzlow, eſt conſeiller fiscal & commiſſaire à Halle. Son ouvrage hiſtorique & juridique *ſur l'origine de la baſſe nobleſſe* eſt curieux, & demanderoit bien des additions & de nouvelles réflexions.

WAGNER (Charles Chrétien) médecin à Brieg en Siléſie, où il eſt né en 1732, étudia à Leipſic, & travailla au *Journal de médecine* qui ſe publioit en latin dans cette ville. Il a traduit du françois en allemand des ouvrages de Geoffroi & de La Caſſe.

WAGNITZ (Henri Balthaſar) prédicateur & diacre à l'égliſe de Notre-Dame de Halle, a reproduit en 1781 un livre latin long-temps oublié, d'André Hypérius *ſur la manière de compoſer les ſermons & d'interpréter la ſainte écriture*, & a donné en allemand des recueils de ſermons, & un eſſai *ſur la manière de gouverner les maiſons de force.*

WAITZ (Jaques Sigismond, baron d'Eſchen) mort en 1776 miniſtre d'état & de guerre, & ſurintendant des mines du roi de Pruſſe, étoit fils d'un médecin de Gotha qui pouvoit très-bien être iſſu, comme on l'a dit dans ſon éloge, d'une ancienne famille de Hongrie. Ayant un frère qui s'étoit deſtiné à d'autres études & à d'autres états, lui Jaques Sigismond ſe voua à la théologie, & devint ſinon miniſtre du ſaint évangile, du moins candidat eccléſiaſtique. Cependant il ſe ménagea du loiſir pour s'appliquer aux ſciences, à la phyſique ſurtout. Il débuta aſſez tard dans cette carrière; mais il ne laiſſa pas de s'y diſtinguer. En 1745, à l'âge de quarante-ſept ans, il remporta le premier prix que l'académie de Berlin, ou plutôt la ſociété intermédiaire, avoit propoſé ſur l'électricité. Il fut enſuite long-temps employé dans la Heſſe, particulièrement dans les ſalines, ſous le landgrave Fréderic, roi de Suède, & ſous Guillaume ſon frère, puis ſous un troiſième landgrave, qui étoit Fréderic. En 1775, âgé de ſoixante & dix-ſept ans, Mr Waitz, que l'empereur François I avoit créé baron, quitta le ſervice du landgrave, & s'attacha à Fréderic II, roi de

Pruſſe, qui le fit miniſtre d'état au département des mines; & comme il avoit été agrégé depuis long-temps à l'académie comme aſſocié étranger, dès qu'il fut préſent, on le déclara membre honoraire. Mais il ne vécut plus que deux ans. Long-temps avant d'être fait baron d'Eſchen, il s'étoit marié avec la fille d'un conſeiller des mines de Caſſel. Il en eut huit enfans; mais il ne lui ſurvécut qu'une ſeule fille, mariée avec un conſeiller de Hanau, qui prit le nom de ſon beau-père. Il fut remplacé dans le département des mines par Mr de Heinitz.

WALD (Samuel Gottlieb) né à Breslau en 1760, étudia à Halle; il y fut employé comme maître dans l'inſtitut d'éducation, & s'établit dans la ſuite à Leipſic, où il eſt prédicateur à l'univerſité. Il écrit en allemand ſur l'hiſtoire des connoiſſances humaines, & en latin ſur la bible, particuliérement ſur les prophètes.

WALTER (Jean Gottlieb) célèbre anatomiſte, naquit à Kœnigsberg en Pruſſe. Son père, qui étoit économe du grand hôpital, avoit une extrême averſion pour l'anatomie, & l'inſpira à

ſon fils. Ses compagnons d'école, qui lui connoiſſoient cette averſion, le conduiſirent un jour à voir diſſéquer un monſtre, dans l'idée de le voir s'évanouir, ou s'enfuir de frayeur, & de ſe moquer de lui. Il en arriva tout le contraire. Le jeune Walter aſſiſta à la diſſection, & la maladreſſe avec laquelle le profeſſeur Buttner diſſéquoit, lui fit ſentir ce qu'il pouvoit faire lui-même. Oubliant la parole qu'il avoit donnée à ſon père, qui à ſon lit de mort lui avoit fait promettre qu'il ſe voueroit à la juriſprudence, Mr Walter réſolut à l'inſtant de s'appliquer à la médecine, & ſurtout à l'anatomie. Il en prit quelques principes du même Buttner, moins que médiocre anatomiſte, qui profeſſoit la médecine à Kœnigsberg. Il vint enſuite à Berlin, pour y continuer cette étude ſous le célèbre Meckel, & alla prendre le doctorat à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder en 1760. Ayant peu de ſecours de ſes parens & ne trouvant non plus des reſſources à Berlin pendant la guerre de ſept ans, il vendit pour cinq louis une diſſertation contenant des obſervations anatomiques très-importantes, leſquelles firent la réputation de celui qui acheta le manuſcrit & le

fit imprimer ſous ſon nom. Cependant en 1762 il fut employé au théâtre anatomique de Berlin, & fait ſecond profeſſeur d'anatomie. Meckel étant mort en 1774, il le remplaça tant au collége de médecine & de chirurgie qu'à l'académie des ſciences. Il a depuis-lors publié pluſieurs ouvrages très-eſtimés des gens de la profeſſion. Il donne chez lui des leçons d'anatomie & de phyſique à une foule d'étudians; & les honoraires qu'ils payent ſelon l'uſage font un ſurcroît très-conſidérable aux appointemens du profeſſeur. Ses principaux ouvrages ſont *l'Oſtéologie & la Myologie*; & il y a de lui d'excellens mémoires dans le recueil de l'académie. Nous parlons ici d'après un des plus célèbres profeſſeurs du même genre, qui eſt venu d'Italie presque exprès à Berlin pour le connoître & pour la riche collection des préparations anatomiques que ce profeſſeur a chez lui. Il y conſerve parmi d'autres raretés le monſtre qu'il a vu diſſéquer dans ſa jeuneſſe, & qui a donné lieu à la réſolution qu'il prit de s'appliquer à l'anatomie. Il a un fils, docteur en médecine, qui s'eſt déjà fait connoître en France, en Angleterre, où il a voyagé.

WALTHER (Antoine Balthaſar de) conſeiller du duc d'Oels, naquit à Breslau en 1705. Son traité latin *ſur l'autorité qu'a le ſouverain de faire grâce aux coupables condamnés*, eſt pour tous les pays. La *Siléſie diplomatique* eſt une bonne archive pour étudier l'hiſtoire de cette province. Mort en 1785.

WALTHER (Charles Samuel) né à Magdebourg, recteur de l'école de Stettin, a publié en 1764, 1769 & 1773 des programmes qui ſuffiroient ſeuls pour prouver que dans la froide Poméranie les lumières doivent être auſſi avancées que dans les provinces méridionales de la France. En voici les titres en original: *de ſpinis Ariſtotelicis in agris chriſtianorum; de erroribus circa efficaciam artis muſicæ; de vanitate philoſophica.*

WALTHER (Jaques Chrétien). L'hiſtoire de cet homme ſeroit très-curieuſe, peut-être inſtructive, ſi l'on en ſavoit les détails. Il naquit à Francfort ſur le Mein en 1738, étudia les belles lettres, la philoſophie & la théologie, & fut adjoint du ſaint miniſtère à Hombourg

ſur l'Ohm. Il devint enſuite recteur du *pædagogium* de Darmſtadt. Ayant quitté cet emploi il fut enrôlé comme ſimple ſoldat dans les troupes pruſſiennes. Il obtint ſon congé en 1767, & eut le grade de *magiſter*, avec la faculté de donner des leçons à Jéna. Il paſſa de là à Friedberg en Wettéravie, où il fut pendant deux ans *informator*. Ce titre en Allemagne répond à celui d'inſtituteur particulier. La différence entre *Informator* & *Hoffmeiſter* conſiſte en ce que l'on ne donne ce dernier titre qu'aux précepteurs des princes & des comtes. Il disparut pendant cinq ou ſix ans jusqu'en 1776, lorsqu'il eut le même emploi d'*informator* à Spandau, où il n'eſt pourtant pas connu. On a de lui des tables ſynoptiques en latin, des odes, des ſatires & autres petites pièces de poëſie en allemand qu'il a publiés étant à Hombourg & à Jéna.

WALTHER (Jean Henri) recteur d'une des écoles de la ville de Brandebourg, eſt né à Blanckenbourg ſur la Saale en 1748. Il a écrit ſur la théologie & ſur la ſainte écriture, & a donné différens programmes.

WARNERY (Charles Émanuel de) né à Morges dans le pays de Vaud en 1719, entra au ſervice de Sardaigne à l'âge de quatorze ans, & paſſa à celui de Pruſſe quelque temps après; il étoit lieutenant-colónel dans l'armée pruſſienne à l'ouverture de la guerre de ſept ans. Il s'y diſtingua dans la première campagne de telle ſorte, qu'il fut décoré de l'ordre pour le mérite. Mais lorsqu'en 1758 les généraux Sers & Grumkow rendirent Schweidnitz, où Mr de Warnery ſe trouvoit auſſi, il ſe crut obligé de demander ſon congé; & il paſſa du ſervice de Pruſſe à celui de Pologne, où il eut le grade de major-général. Peu de temps après ayant acquis des terres en Siléſie, il s'y retira, & vécut comme particulier, s'occupant d'étude & d'économie. En 1771 il fit imprimer à Breslau des remarques ſur le militaire des Turcs, ſur la manière de les combattre, avec des obſervations ſur les expéditions des Autrichiens & des Ruſſes en Turquie. Trois ans après ce tacticien envoya d'autres mémoires de la même nature à Mr Buſching, qui les inſéra dans le ſeizième volume de ſon Magaſin, pag. 121 — 232. Il publia à Varſovie en

1782 des remarques ſur la Tactique de Mr Guibert, enſuite ſur des commentaires que Mr le comte Turpin avoit faits ſur les Mémoires de Montecuculi. Il mourut en 1786, quelques mois avant Frédéric II. Après ſa mort on publia les campagnes de la guerre de ſept ans. Ce livre n'eſt pas bien écrit, mais il eſt curieux & intéreſſant: Fréderic II y paroît toujours avec cette force d'eſprit que tout le monde lui a connue. Cependant on voit que ſon génie s'eſt formé auſſi à force d'écouter & de conſulter les gens du métier. Winterfeld y fait presque la figure d'un Mentor, ou plutôt d'un Ulyſſe, politique, brave dans les entrepriſes; on le croiroit le moteur principal de la guerre. Seidlitz & Lentulus y paroiſſent quelquefois mécontens de leur maître, auſſi bien que le maréchal Schwérin. On entrevoit quelque jaloufie du roi à l'égard des ducs de Bronswic, dont les conſeils dans quelques occaſions lui paroiſſent néceſſaires, tandis qu'il auroit voulu pouvoir s'en paſſer. Une expreſſion du roi dans la narration des campagnes de 1758 ſemble confirmer ce que dit Mr de Warnery.

WATTEL (.....) né à Neuchâtel, vint à Berlin pour trouver de l'emploi. Il débuta par faire l'apologie de la métaphyſique de Leibnitz, qu'il dédia au roi inutilement. Il chercha la protection de la reine-mère, qui ne contribua pas davantage à lui procurer une place telle qu'il l'avoit ſouhaitée. Se voyant fruſtré de ſes eſpérances, il tourna ſes vues vers la Saxe, s'adreſſa au comte de Bruhl, favori du roi Auguſte III, & fut employé dans le département des affaires étrangères. Ce fut dans cet état qu'il donna ſon *Droit public*, qui eſt un aſſez bon ouvrage, & où il examine particuliérement dans quelle occaſion les ſujets peuvent ſecouer le joug d'un tyran qui les opprime. Il avoit épouſé à Dresde une aimable & belle Polonoiſe, dont il eut un fils, qui eſt officier au ſervice de Hollande. Sa veuve épouſa Mr le comte de Borck, actuellement envoyé de Pruſſe à Stockholm.

WATSON (Mat. Fréderic) profeſſeur de littérature latine dans un collége académique que le duc régnant de Courlande a établi à Mitau, naquit à Kœnigsberg en Pruſſe en 1733, &

& obtint le degré de maître-ès-arts en 1753. Il voyagea enſuite pour connoître les plus illuſtres univerſités de l'Allemagne; & il a donné dans quelques-unes des leçons de poëſie comme profeſſeur extraordinaire. En 1774 il obtint la place qu'il remplit; mais il n'y fait plus rien imprimer que des articles de gazettes littéraires. Sa diſſertation latine *ſur le Druide* nous paroît le plus intéreſſant de ſes écrits. Il eſt au reſte un des premiers qui étala l'épithète d'*æſthétique* à la tête de quelques obſervations qu'il publia ſur la ſeconde & la troiſiéme ode du ſecond livre d'Horace. Il n'avoit alors que vingt ans.

WÉDEL (Gottlob Magnus Léopold de) né en Siléſie d'une illuſtre famille pruſſienne, ayant été fait grand maître des forêts dans le duché de Siléſie & de Glatz, s'eſt fort appliqué à cette branche d'économie, & a donné ſur cela quelques ouvrages. Il eut des correſpondances littéraires & même quelquefois des diſputes avec d'autres gentilshommes qui ont auſſi écrit ſur cette partie, particuliérement avec Mr de Bourgsdorff, qui s'y eſt rendu célébre, & a

même pour cela mérité d'être fait membre d l'académie des ſciences.

WÉGUELIN (Jaques) naquit en 1721 à St Gal, patrie de Zollikofer, petite ville libre, alliée de la Suiſſe. Il ſe deſtina à la théologie & à l'état eccléſiaſtique, & il prêcha quelquefois. Mais ne trouvant pas une occupation ſatisfaiſante dans la carrière du miniſtère du ſaint évangile, il ſe tourna du côté de la littérature profane & de la philoſophie. Il s'annonça au public en qualité d'auteur à un âge de maturité; puiſque ſon premier eſſai, qu'il intitula *derniers Diſcours de Socrate & de ſes amis*, ne parut qu'en 1760. Il donna en 1761 une traduction allemande du diſcours préliminaire ſur l'encyclopédie de d'Alembert, avec quelques annotations. Il en fit de même du diſcours de Rouſſeau *ſur les ſpectacles*, & d'un ouvrage du célèbre Tronchin. Ces traductions & quelques écrits de ſa façon, qu'il fit imprimer à Lindau en 1762 & 1763, le firent connoître à l'Allemagne ſavante; de ſorte qu'après la paix de Hubertsbourg Fréderic II le fit venir à Berlin, pour être profeſſeur d'hiſtoire à l'école militaire,

& membre de l'académie des ſciences. Il écrivit depuis-lors presque toujours en françois & ſur des ſujets d'hiſtoire. L'ouvrage le plus conſidérable qu'il écrivit dans cette langue & qu'il traduiſit en allemand lui-même, avec la patience qu'avoit eue Thomaſſin en traduiſant ſon Traité de l'ancienne & nouvelle diſcipline de l'égliſe, eſt l'*Hiſtoire univerſelle diplomatique*. Il en a donné trois volumes. Le ſuccès ne répondit point á la peine qu'il prit à ce travail; peut-être parce qu'il négligea d'indiquer les ſources où il avoit puiſé; ce que l'épithète de *diplomatique* ſembloit exiger. Il a depuis fourni beaucoup de mémoires au recueil de l'académie. Les bonnes réflexions ne lui manquent pas, & ſa mémoire n'eſt jamais en défaut pour citer les exemples qui les appuient. Mr Véguelin étoit marié avant de venir à Berlin. Son fils eſt ſecrétaire de la légation pruſſienne à Copenhague depuis neuf à dix ans.

WEIDLICH (Chriſtophe) commiſſaire de la juſtice de Halle, où il étoit né en 1713, a beaucoup mérité de l'hiſtoire littéraire & même de l'hiſtoire civile de l'Allemagne par les no-

tices & les biographies qu'il donne depuis plus de quarante ans des jurisconsultes vivans. Il les donne par ordre alphabétique. Le premier volume de ces notices parut en 1748; & il donna des supplémens de temps en temps. Le dernier que nous avons vu est de l'année 1785.

WEGENER (Charles Fréderic) né en Poméranie, étudia la théologie, & fut pendant quelques années prédicateur & inspecteur à une maison d'éducation. En 1773 il fut fait professeur à l'école des cadets de Berlin pour enseigner le style épistolaire. Il cultiva la belle littérature; il donna des poësies & des ouvrages périodiques tantôt sous le titre de *Spectateur berlinois* ou de *Spectatrice berlinoise*, tantôt sous celui de *Patriote*. Il fit aussi quelques romans. Mais tout cela fit peu de sensation dans le temps, & fut bientôt parfaitement oublié. Il est mort en 1787.

WESTPHAL (Ernest Chrétien) né à Quedlinbourg en 1737, fils d'un pasteur luthérien, s'appliqua au droit, & devint professeur à l'université de Halle. Il a donné quantité d'ou-

vrages ſur le droit romain & ſur le droit germanique, dont la liſte rempliroit pluſieurs pages de ce volume. Pendant quelque temps il écrivit en latin; mais depuis quinze ans il n'écrit plus guère qu'en allemand.

WESTPHAL (George Chrétien) né en 1752, frère du précédent, miniſtre du ſaint évangile à une égliſe de Halberſtadt, a traduit du françois l'hiſtoire de la bibliothèque de Paris, & a donné deux brochures, dont une a pour titre *les Portraits*. Quel eſt le mot qui n'ait pas ſervi à intituler des brochures allemandes? Il travailla à continuer la traduction de Tite-Live que Jean Fréderic Wagner avoit commencée.

WIEDEBOURG (Fréderic) mort profeſſeur d'éloquence à l'univerſité de Halle en 1758, eſt auteur d'une hiſtoire d'Allemagne & de quelques autres ouvrages moins conſidérables. Il étoit né à Hambourg en 1718 d'un maître d'école de cette ville. Il y a eu de cette famille pluſieurs profeſſeurs à Jéna vers le milieu du ſiècle.

WIEDMER (Godefroi Rodolphe) ſecrétaire à la direction des acciſes & douanes de Breslau, depuis plus de quinze ans, eſt né en Luſace en 1740. Il étudia à Leipſic, & fit imprimer dans cette ville des contes moraux de ſa compoſition. Il traduiſit du françois des relations de voyages & l'hiſtoire des jéſuites; & de l'anglois l'hiſtoire du chevalier de Kilpar, roman de Fielding.

WIELAND (Erneſt Charles) né à Breslau en 1755, eſt depuis dix ans profeſſeur à Leipſic, où il a donné quelques ouvrages ſur le droit public. On ne ſait pas s'il eſt de la même famille que le célèbre Wieland, conſeiller du duc de Weimar, qui eſt né à Biberach. Mais l'on ſait bien qu'il eſt très-malheureux pour un auteur d'avoir le même nom qu'un autre auteur contemporain très-célèbre. Auſſi paroît-il que le profeſſeur leipſicois ne ſe ſoucie plus de faire imprimer de ſes écrits.

WILKE (Jean Mathias) auteur & relieur de livres à Magdebourg, où il a obtenu le droit de bourgeoiſie, eſt né en 1734 à Anclam. A cinquante ans il s'aviſa de ſe faire im-

primer; mais ces productions littéraires ne ſont pas grand' choſe.

WILMSEN (Fréderic Erneſt) né a Halle en 1736, élevé & inſtruit dans cette ville, eut aſſez jeune, en 1764, de l'emploi dans les égliſes de la religion réformée à Magdebourg. Dans ſa jeuneſſe il avoit donné quelques pièces de poëſie; mais dès qu'il ſe fut totalement fixé au miniſtère de la parole de Dieu, il ne publia ni ne traduiſit plus que des ſermons, des ouvrages de morale & de piété. Il en a donné beaucoup. Son épouſe l'aida très-utilement dans ſes travaux, ſurtout pour les traductions de l'anglois en allemand. Cependant cette épouſe ſtudieuſe rendit ſon mari père d'une famille fort nombreuſe. Depuis vingt-quatre ans qu'elle eſt mariée, elle a mis au monde, allaité & élevé dix-ſept enfans.

WILLAMOW (Jean Gottlieb) fils d'un paſteur de Mohrungen en Pruſſe, naquit en 1736. Il dut une grande partie de ſon inſtruction à ſon père, de qui il reçut les premiers fondemens des langues grecque, hébraïque & latine. Dans ſa jeuneſſe il parut avoir beaucoup de

goût pour l'aſtronomie & la peinture; & il ne montroit aucune diſpoſition pour la poëſie. Placé aſſez jeune comme compagnon d'étude auprès de quelques fils de je ne ſais quel comte, il eut le moyen de faire ſon cours de théologie, de belles lettres & de philoſophie à l'univerſité de Kœnigsberg. Il s'exerça même à la prédication, à laquelle il renonça pour être profeſſeur dans une école de Thorn. Étant enſuite venu à Berlin, ſes talens pour la poëſie & la belle littérature parurent ſe développer. Les ſujets des ouvrages qu'il compoſa, ont quelque choſe de nouveau & de ſingulier. Le premier, en latin, eſt intitulé *la Logique de Pindare.* C'étoit pour confirmer le jugement qu'en avoit porté Young. Un autre eſt *l'Athènes allemande*, où il compare Berlin à la capitale de la Grèce, & loue beaucoup les auteurs qui floriſſoient alors dans cette ville. En 1763 il donna des *dithyrambes*, genre de poëſie qui ne paroît guère fait pour des Allemands, ou qui conviendroit plus à un Raufseiſen, poëte ivrogne & ſoldat. Mais notre écolier pruſſien aimoit auſſi bien le vin que l'étude, & croyoit que c'étoit un titre pour chanter Bacchus. Il alla

chercher fortune à Pétersbourg, où il fut directeur d'une école allemande & maître d'arithmétique dans une eſpèce de couvent de demoiſelles, quoique ſa gaieté indécente le rendît peu propre à cet emploi. Quelquefois il fut mis en priſon pour des dettes que ſa diſſipation & ſon inconduite lui firent contracter. Il mourut de miſère en 1777, à l'âge de quarante-un ans. Ses poëſies ſont encore eſtimées aujourd'hui; & l'enſemble du caractère de ce poëte fait voir que les hommes au nord comme au ſud peuvent avoir beaucoup d'eſprit & peu de conduite.

WINANCKO (Charles Guſtave de) né en 1729 à Stanowitz, village de la Siléſie, près de Striegau, actuellement major dans le corps du génie & directeur de l'académie des ingénieurs à Potsdam, a traduit en 1763, étant à Glogau, l'Art pratique de la guerre de Ray de St Geniez, & fait imprimer des leçons ſur la manière de bien écrire l'allemand, à l'uſage de la jeune nobleſſe. On a auſſi de lui un abrégé de quelques ouvrages de Mr le comte de Turpin & de l'ingénieur Le Fèvre.

WINCKELMANN (Jean) né à Stenda dans la vieille Marche du Brandebourg en 1718, mort aſſaſſiné à Trieſte en 1768, eſt un de ceux qui ont fait le plus d'honneur au génie allemand, même dans la capitale de l'Italie. Fils d'un pauvre cordonnier il étudia comme il put dans les écoles de ſa patrie; & à l'âge de trente ans il n'étoit que collégue d'un maître d'école de village. Car comment appeler autrement la ville de Séehauſen, où l'on ne compte que quinze à ſeize cents ames? Le peu de moyens qu'il eut pour cultiver la belle littérature & la philoſophie, fut peut-être ce qui contribua le plus à le former. Forcé de ne lire que des auteurs anciens, dont les éditions ne ſont pas rares en Allemagne, tout ce qu'il put faire au delà, ce fut d'apprendre un peu de françois, comme on le voit par la première démarche qu'il fit pour ſe tirer de la pouſſière d'une petite école (a). Il ſavoit que le comte de Bunau, auteur d'une excellente hiſtoire de l'empire d'Allemagne, & miniſtre d'état d'Auguſte III roi de Pologne, non-ſeulement protégeoit les gens de lettres, mais en em-

(a) V. la première lettre au comte de Bunau, de l'an 1748.

ployoit plusieurs dans sa propre maison de Nothenitz à faire des extraits d'ouvrages historiques dans une riche bibliothèque qu'il possédoit. Il lui demanda & il obtint d'être de ce nombre. En travaillant à faire des catalogues & des extraits pour le savant ministre, il acquit alors, sans risque de se gâter le goût, ce fonds d'érudition qu'il n'avoit pas encore. La galerie de Dresde où il alloit souvent, quoique domicilié à Nothenitz, ne lui servit pas moins que la bibliothèque pour développer les dispositions particulières qu'il avoit à faire des réflexions philosophiques sur la peinture. La connoissance d'Oeser, habile peintre établi à Dresde, ne lui fut pas moins utile. Il ne commença à paroître comme auteur qu'à l'âge de trente-sept à trente-huit ans, lorsqu'il publia ses *Réflexions sur l'imitation des ouvrages des Grecs en peinture & en sculpture.* Ce livre eut beaucoup d'approbation & de succès. La cour d'Auguste III étant catholique, il s'y trouva plusieurs personnes zélées qui prirent à tâche de convertir l'auteur de ces Réflexions à la religion romaine. Le nonce Archinto s'en fit un devoir, & y réussit; & Winckelmann devint catholique. La lettre que

ce ſavant proſélyte écrivit à ſon bienfaiteur, comte de Bunau, pour juſtifier ſon changement de religion, nous laiſſe en doute s'il eut *en* vue d'opérer plus ſurement ſon ſalut éternel, ou de s'aſſurer un bien-être temporel. Le déſir ardent de voir les chefs-d'œuvre de l'art qui ſont en Italie, a peut-être concouru à lui faire *franchir le pas.* C'eſt de ce terme qu'*il* ſe ſervit en l'annonçant au comte de Bunau (*a*). La guerre qui ſurvint le décida à quitter Dresde plutôt qu'il n'avoit compté. En paſſant par Florence pour aller à Rome, en 1756, il connut le fameux baron de Stoſch; & il donna en françois le catalogue de ſes antiques. Ce petit ouvrage aida à le faire plus vîte connoître à Rome, où il alla vers la fin de la même année. Il y trouva le chevalier Mengs, qui étoit alors au ſervice du roi de Pologne. La connoiſſance de cet artiſte célèbre, celle du conſeiller Bianconi, & de beaucoup d'autres que le nonce Archinto dut lui procurer, le mirent en [illegible] tion avec deux perſonnes des plus ren[illegible] parmi les ſavans de Rome de c[illegible] c'étoient le cardinal Paſſionéi &

(*a*) Voyez ſes Lettres.

comelli. La bibliothèque du premier & le ſavoir du ſecond fournirent à l'antiquaire allemand de nouveaux moyens de s'inſtruire & de ſe faire connoître. Il ne s'étoit d'abord donné au public que comme artiſte; mais il prit l'habit d'abbé, & fut bientôt reconnu comme un homme de lettres & grand connoiſſeur des ouvrages de l'art. L'abbé Venuti, préfet des antiquités ou antiquaire du pape, étant mort ſur ces entrefaites, Winckelmann, malgré la foule des concurrens, obtint ſa place; & peu de temps après il en eut une autre également de ſon goût, & non moins avantageuſe, celle de copiſte (*ſcrittore*) de la bibliothèque vaticane. Sa petite fortune fut ainſi aſſurée; mais la tranquillité littéraire qu'il n'aimoit pas moins, fut auſſitôt perdue. A peine eut-il le temps de compoſer l'*hiſtoire de l'art*, qui toute célèbre, toute eſtimée qu'elle eſt, avoit beſoin d'être encore un peu plus méditée & ſoignée, qu'il lui arriva ce qui arrive à tous les ſavans de Rome. La foule des choſes qui attirent leur attention, & les occaſions continuelles d'être dans des ſociétés de gens d'eſprit, ou de voyageurs qui abordent & qui leur ſont adreſſés, les empê-

chent ordinairement de travailler autant qu'ils voudroient & qu'il faudroit dans leur cabinet. Il fit outre cela quelques voyages, & il en projeta pluſieurs. En 1768 il partit de Rome avec Mr Cavaceppi, pour venir voir ſes amis en Allemagne, & dans la vue de faire traduire ſon hiſtoire de l'art par Mr Touſſaint. Il s'arrêta à Vienne quelques ſemaines de plus qu'il ne s'étoit propoſé, entre la fin de Mai & le commencement de Juin. Quel qu'ait été le motif de ce changement de réſolution, au lieu de venir à Dresde & à Berlin, il reprit le chemin de Rome, portant avec lui des médailles d'or & d'autres préſens qu'il avoit reçus à Vienne. Il s'accompagna en route d'un Toscan de Piſtoia, nommé Arcangeli. Winckelmann ayant un caractère très-peu méfiant, lui fit voir ſes médailles & tout ce qu'il avoit de précieux dans ſon bagage. Le ſcélérat compagnon de voyage le perça de pluſieurs coups de couteau, pour lui ôter la vie & s'emparer de ſon or. Winckelmann employa les douloureux momens qui lui reſtèrent, pour donner des marques de religion, & pour faire ſon teſtament, dans lequel il laiſſa une nouvelle preuve de ſa paſſion pour

les antiquités & les arts. Il nomma ſon légataire univerſel le cardinal Alexandre Albani, connu par ſon goût, & la collection d'antiques & d'autres chefs-d'œuvre de l'art qu'il poſſédoit. J'ai entendu dire à des ſavans allemands qu'ils ne pouvoient pardonner à Fréderic II de n'avoir rien fait pour un homme de tant de mérite dans un genre que ce roi a beaucoup aimé. Il eſt vrai qu'il auroit été un ſujet excellent pour l'académie renouvelée dans le moment même que Winckelmann cherchoit la protection du comte de Bunau. Mais comment Fréderic ou Maupertuis pouvoient-ils s'imaginer qu'un pauvre maître d'école de Séehauſen, que perſonne ne connoiſſoit à Berlin, dût devenir un antiquaire claſſique aux yeux mêmes des Italiens? Le baron de Riedeſel, avec lequel il fut en correſpondance dans la ſuite, n'étoit pas encore à Berlin, & n'étoit même qu'enfant (a). Au reſte Winckelmann connoiſſoit mieux que perſonne de quel avantage étoient pour la république des lettres les établiſſemens que Fréderic II avoit faits; puisque c'étoit vers Berlin

(a) Voyez les Lettres de Winckelmann, & ci-deſſus l'article RIEDESEL.

qu'il tournoit ſes pas pour faire traduire de l'allemand en françois ſon principal ouvrage. Très-ſurement cet antiquaire auroit été un des ſavans Allemands que le prince Henri de Pruſſe auroit très-bien accueillis, d'autant plus que le traducteur qu'il venoit chercher étoit dans les bonnes grâces de S. A. R. Lorsqu'on eut à Vienne la nouvelle de la mort de Winckelmann, un ſecrétaire du cabinet de Marie Thérèſe écrivit à Mr Merian, de l'académie de Berlin, afin d'engager par ſon moyen le profeſſeur Touſſaint à exécuter la traduction que l'auteur avoit voulu venir ſolliciter & diriger. Touſſaint l'entreprit effectivement; mais il n'en acheva qu'une partie, qu'on envoya à Vienne. La traduction françoiſe que nous avons de l'*hiſtoire de l'art* de Winckelmann, eſt de Mr Huber, profeſſeur à Leipſic. La vie privée de l'illuſtre Brandebourgeois a été écrite par ſon collégue Paalzow. (*V. cet art.*) Son éloge, comme antiquaire philoſophe, a été fait par le plus célèbre littérateur de l'Allemagne, Mr Heyne. Nous ne ſavons pas ſi Mr de Winckelmann, député de la ville impériale de Cologne à la diète de Ratisbonne, auteur de différens ouvrages, eſt de

la

la même famille que le célèbre antiquaire. Mais nous connoiſſons dans le Brandebourg une autre famille de ce nom, alliée de Mr Necker de Genève, dont le père étoit auſſi Brandebourgeois.

WINDHEIM (Chriſtian Erneſt de) profeſſeur de philoſophie & de langues orientales à Gœttingue, enſuite à Erlang, auteur de quelques diſſertations ſur l'hiſtoire philoſophique & hébraïque, étoit né à Wernigerode.

WITTHOFF (Frédéric Théodore) né à Duisbourg & profeſſeur d'antiquités & de philoſophie à Lingen, a écrit en latin quantité de diſſertations ſur des paſſages de la bible & ſur quelques points particuliers de l'hiſtoire eccléſiaſtique, tels que la fauſſe tradition de *la lèpre de Conſtantin*, *la bonne odeur des corps des ſaints*. La plupart de ſes ouvrages ſont imprimés à Lingen entre les années 1760 & 1780.

WITTHOFF (Jean Philippe Laurent) docteur en médecine & profeſſeur d'éloquence & de langue grecque à Duisbourg, où il eſt né en 1725, n'a pas fait d'ouvrages plus connus

que ceux du précédent, dont il eſt frère, autant que nous en ſommes informés. La différence qu'il y a entre les profeſſeurs de la Weſtphalie & ceux de la haute & de la baſſe Saxe, ſaute aux yeux à tout moment.

WOELLNER (Jean Chrétien de). Il eſt neveu par ſa mère de Mr de Katſch, miniſtre d'état fort conſidéré ſous le roi Fréderic Guillaume I. Son père, qui étoit paſteur dans un village prés de Spandau, le mit en penſion ſous un bon recteur d'école de cette ville, nommé Ziegler. Il y apprit le latin, le grec & les humanités. A l'âge de dix-ſept ans il alla continuer ſon cours d'étude à l'univerſité de Halle, où il ne profita pas moins des leçons du philoſophe Wolff que de celles des profeſſeurs de théologie à laquelle il s'étoit deſtiné. Quelques années après qu'il eut achevé ſes études, ſon père lui réſigna ſa cure; & le jeune miniſtre fit alors des ſermons, tels que bien des évêques catholiques voudroient qu'on les fît dans leurs diocèſes; c'eſt d'enſeigner aux fidelles le moyen d'opérer leur ſalut éternel, & de ſe procurer en même temps le bien-être temporel par des moyens louables,

principalement par l'agriculture. S'étant par ſes manières concilié l'eſtime de la dame du lieu, elle lui donna ſa fille en mariage. Cette alliance excita de la jalouſie, & fut déſapprouvée de quelque parent de ſon épouſe. Cela le détermina à quitter ſa paroiſſe, où il fut remplacé par ſon père même qui la lui avoit réſignée. Pour ne pas quitter tout-à-fait l'état eccléſiaſtique, Mr de Wœllner obtint un canonicat dans le chapitre de Notre-Dame de Halberſtadt. Ce bénéfice ne l'obligeant point à la réſidence, il vint ſe domicilier à Berlin, où il entra dans la chambre des domaines de S. A. R. le prince Henri de Pruſſe, dont Mr de Hoffmann étoit, comme il l'eſt encore, le directeur. Autant que cet emploi lui laiſſoit de loiſir, il s'occupoit à l'étude de l'économie tant civile que rurale. En 1764 & 1765, il donna une bibliothèque économique, contenant des extraits choiſis des ouvrages de ce genre qui avoient paru & qui paroiſſoient dans le temps. Quelques-uns de ſes écrits dans le même genre, ont été diſtingués avantageuſement par la ſociété économique de Pétersbourg. Cependant il ne négligea pas les moyens de ſe tenir au courant de toutes

les affaires de finance de la monarchie pruſſienne; & il eut le bonheur dans une ſociété particulière d'être connu du prince de Pruſſe, qui trouva dans le caractère de Mr de Wœllner des qualités qui méritèrent ſa confiance. Ce prince ne fut pas plutôt parvenu au trône qu'il le fit conſeiller intime, ſurintendant des bâtimens royaux, enſuite miniſtre d'état au département des affaires eccléſiaſtiques, auquel eſt uni celui des univerſités que Mr le baron de Zedlitz avoit auparavant. (*V. l'art.* ZEDLITZ.) Mr de Wœllner eſt membre de l'académie des ſciences depuis 1786.

WOERDEMANN (Jean Gerhardt) grenadier dans le premier bataillon des gardes à Potsdam, né à Brême, a donné des leçons & publié quelques écrits ſur le change & le commerce.

WOHLFARTH (Jean Auguſte) profeſſeur extraordinaire de médecine à l'univerſité de Halle, n'a donné qu'une diſſertation latine ſur les vers qui ſortent du nez. Son fils, nommé au baptême du nom de ſon père, étudia la médecine auſſi. Il traduiſit l'Hiſtoire de la mé-

decine de Le Clerc, & publia quelques lettres sur la santé des dames. En 1774 il passa en Hollande, publia à Leyde une dissertation sur les os, & partit ensuite comme médecin au service de la compagnie des Indes orientales, où il est mort vers 1784.

WOIDE (Charles Godefroi) né à Lissa en Pologne, d'une famille allemande de la religion réformée, vint jouir à Berlin au collége de Joachimsthal d'une place ou bourse fondée par la famille de Radzivil, alliée de la maison de Brandebourg. Il passa de ce collége à l'université de Leyde pour y jouir d'une pareille place, & continua de s'exercer dans la langue égyptienne ou cophte, dont il avoit appris les rudimens à Berlin, & que Scholtz continua de lui enseigner par une correspondance épistolaire. Étant ensuite établi à Londres en qualité d'aumônier d'une église allemande & inspecteur du *musæum britannicum* à la place d'un littérateur grison, nommé Planta, il fit imprimer à Oxford le glossaire & la grammaire égyptienne de son maître dans cette langue. (*V.* SCHOLTZ.) Lessing le comptoit parmi les étrangers qui écri-

voient bien en anglois. On dit qu'il eſt mort depuis peu, âgé de ſoixante-ſix ans environ.

WOLFF (Chrétien, baron de) né à Breslau en 1679, mort profeſſeur & chancelier de l'univerſité de Halle en 1754, eſt l'auteur qui a le plus de titres d'occuper une grande place dans ce catalogue, d'autant plus que dans l'article *Wolff* du nouveau Dictionnaire hiſtorique il s'eſt gliſſé quelques erreurs, & qu'on y ſouhaite quelques particularités intéreſſantes ſur l'hiſtoire de cet homme très-illuſtre par ſes travaux, & par les perſécutions qu'il eſſuya.

§. 1. Charles Gunther Ludovici, profeſſeur à Leipſic, qui nomme tous les maîtres ſous qui Wolff étudia, dit ſimplement que ſon père étoit un artiſan (*ein Handwerksmann*). L'anonyme ſiléſien, auteur de l'ouvrage *de Vita & fatis Wolffii*, dit très-clairement qu'il étoit fils d'un tanneur (a). Un nommé Berend, qui avoit été condiſciple de Wolff, dit la même choſe. Drey-

(a) *Pater Wolffii Wratislaviæ honeſto nec illiberali opificio victum ſibi paravit, in cortis alumine ſubigendis, cineris inſperſu obfirmandis, perficiendis, & ad uſum aptandis operam conſumens* (ein Lohgerber). De Vita & fatis Wolffii. cap. 1. Wratislaviæ & Lipſiæ, 1739.

haupt ſeul, qui écrivoit en 1750 à Halle, dit que ce philoſophe étoit fils d'un boulanger. Dans le Dictionnaire hiſtorique on le fait fils d'un braſſeur, ſans aucun fondement. Il étudia d'abord dans ſa patrie, ſurtout au collége de ſainte Magdelaine, où il entendit entr'autres Chrétien Gryphius, poëte fort inférieur à André ſon père; mais aſſez bon littérateur. En faiſant ſes claſſes aux écoles luthériennes, il alloit ſouvent diſputer aux colléges catholiques, & chez les moines. Il avoua long-temps après que par ces diſputes il s'étoit accoutumé à lier des ſuites de ſyllogismes qui le conduiſirent à la méthode géométrique dont il fit uſage avec tant de ſuccès dans ſes ouvrages philoſophiques (a). Toute ſa bibliothèque conſiſtoit dans les Élémens d'Euclide, éclaircis par Clavius. Faute d'autres livres il liſoit & reliſoit celui-là. Pour lire l'algèbre de ce même jéſuite, il étoit obligé d'aller à la bibliothèque publique aux heures qu'elle étoit ouverte. Un de ſes com-

(a) *Quo factio intellexi demonſtrationes geometricas, ſi ad ſummam accurationem deducantur, conſtare ex ſyllogiſmis, eodem prorſus modo quo adoleſcens theſium probationem connectere conſueveram.* Wolf. Rit. prælection. pag. 129. §. 26. De vita & fatis Chriſt. Wolfii, cap. 2.

pagnons d'école lui prêta en même temps *les* Élémens d'arithmétique d'un paſteur, nommé Horch, qui venoient alors de paroître. Il ſe procura auſſi quelques ouvrages de Deſcartes. Ses parens n'étant point en état de l'envoyer aux univerſités, & celle de Breslau toute jéſuitique étant peu faite pour le fils d'un pauvre luthérien qui n'avoit pas même de quoi s'habiller décemment pour paroître dans les maiſons que ſes condiſciples fréquentoient, il obtint des ſecours du magiſtrat de ſa patrie pour aller étudier dans les univerſités ſaxonnes. Il ſe montra digne de ces ſecours par l'examen qu'il ſubit pendant quatre heures de ſuite à un concours inſtitué pour cet effet; afin que ces bienfaits ne fuſſent point jetés ſur un terrain ingrat. Dans ce temps l'univerſité la plus renommée & la plus floriſſante de toute l'Allemagne étoit celle de Jéna. Wolff étoit âgé de vingt ans lorſqu'il y alla en 1699. Les profeſſeurs dont il fréquenta les auditoires le plus régulièrement & avec le plus de profit, étoient un Philippe Muller, un Bechmann, tous deux théologiens, & un philoſophe franconien, nommé Hamberger, qui donnoit ſes leçons ſur un livre de

Sturm. Mais Wolff profita encore plus du livre intitulé *Medicina mentis* de Tschirnhaus, gentilhomme lusatien, que des leçons des professeurs. Il alloit même consulter l'auteur & conférer avec lui sur les doutes & les difficultés qu'il rencontroit. En 1702 Wolff quitta l'université de Jéna, pour aller continuer ses études à celle de Leipsic, qui n'étoit pas moins célèbre; il y entendit surtout les leçons de Godefroi Oléarius, théologien célèbre. Il y prit le grade de maître-ès-arts, qui en Allemagne vaut autant que le doctorat. A l'occasion de l'examen qu'il subit alors au mois de Janvier de 1703, il publia une dissertation sous le titre de *Philosophia practica universalis mathematica methodo conscripta*. C'est par là qu'il entra dans la carrière qu'il a parcourue depuis pendant un demi-siècle. Il en donna deux autres la même année sur d'autres sujets; & l'année suivante, 1704, une quatrième sur le calcul différentiel & infinitésimal; toutes *pro loco*, c'est-à-dire pour être reçu maître, & avoir la faculté d'enseigner. Comme il avoit fait ses études en théologie aussi bien qu'en philosophie, il s'étoit mis à Leipsic au nombre des candidats, & il prêcha quelque-

fois. Chrétien Ludovici, ſon compatriote, *qui* par ſon ſavoir & les places qu'il occupoit, avoit du crédit dans la Miſnie, l'ayant entendu prêcher, le fit nommer paſteur à Gleſin, village peu éloigné de Leipſic. Wolff, âgé alors de vingt-ſix ans, étoit près d'accepter cette cure, lorsque Leibnitz & le célèbre médecin Hoffmann le déterminèrent à courir plutôt la carrière des univerſités que celle des paroiſſes. Leibnitz, qui connut dans ce candidat ſiléſien un eſprit capable de ſoutenir un ſyſtème avec ſuccès, voulut en faire un apôtre de ſa philoſophie, en lui faiſant lire les ouvrages de Bayle pour l'y préparer. Effectivement le jeune philoſophe abandonna l'opinion de Deſcartes ſur les cauſes occaſionnelles, & embraſſa le ſyſtème de l'harmonie préétablie. Les diſſertations qu'il avoit publiées, & les recommandations de Leibnitz & d'autres hommes illuſtres qui l'avoient connu à Jéna & à Leipſic, lui attirèrent des propoſitions avantageuſes. On lui offrit en même temps une chaire à Gieſſen & une autre à Halle. Il accepta cette dernière, où il commença en 1707 à donner des leçons de mathématiques & de phyſique. Mais il ne tarda pas à en donner

ſur la philoſophie ſpéculative. En 1717 il publia ſes *Penſées raiſonnables ſur les forces de l'entendement humain*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il donnoit comme un traité de logique, n'eut d'abord qu'un ſuccès médiocre; & l'auteur continua encore ſix à ſept ans à ne publier des livres que ſur les mathématiques & ſur la phyſique; mais il s'occupoit journellement de beaucoup d'autres matières, en analyſant des ouvrages d'auteurs anglois, françois, italiens pour le journal latin de Leipſic, connu ſous le titre de *Acta eruditorum*. Il a fourni à ce journal pendant ſix années deux cent quatre-vingt-quatre extraits raiſonnés de toutes ſortes de livres, ſur la phyſique tant générale que particulière, ſur l'architecture & la fortification, ſur l'aſtronomie & ſur toutes les branches des mathématiques & de la philoſophie. En 1718 il publia ſes *Méditations ſur Dieu, le monde, & l'ame humaine*. Ce livre qui trouva beaucoup de lecteurs & beaucoup de contradicteurs, donna plus de vogue à l'ouvrage précédent ſur la force de l'entendement humain, qui fut réimprimé en 1719, & pluſieurs autres fois dans la ſuite.

§. 2. Depuis cette époque Wolff n'eut pl ni le loisir, ni l'envie de travailler pour d journaux. D'un côté la foule des étudians qu alloient entendre ſes leçons, l'obligeoit à com poſer des livres élémentaires pour leur inſtru ction. De l'autre côté les contradictions que ſ doctrine rencontroit, l'engageoient à des éclair ciſſemens & à des apologies, & l'occupoient trop de ſes propres querelles pour qu'il pût s'occuper de celles des autres en travaillant pour des ouvrages périodiques. On comptoit par centaines les écrits imprimés tant pour que contre la doctrine du philoſophe de Halle. Dans la foule de ſes adverſaires il y avoit un Daniel Strœhler, ſon élève, & Jean François Buddéus, jadis ſon collégue à Halle & ſon ami, alors profeſſeur à Jéna. L'intrigant Lange ſéduiſit l'un & l'autre. Il engagea Buddéus à lui écrire ce qu'il penſoit de la doctrine de Wolff, & publia cet écrit. Ce fut à Buddéus ſeul qu'il daigna adreſſer une juſtification catégorique; mais il ne négligea pourtant pas de repouſſer les attaques de ſon diſciple.

§. 3. L'hiſtoire de cette perſécution fameuſe unie à celles qu'avoient eſſuyées peu de tems

auparavant Puffendorff & Thomaſius, empêchera les proteſtans de reprocher aux catholiques les maux qu'ont éprouvés Gálilée, Sarpi, Giannone & quelques auteurs plus modernes. Il eſt auſſi difficile d'éviter & de prévenir abſolument ces ſcandales, qu'il le ſeroit de réformer le monde. Sans doute Joachim Lange & Jérôme Gundling, ainſi que pluſieurs de ſes collégues, jalouſoient Wolff, dont la manière d'enſeigner & la réputation qui s'enſuivoit, leur enlevoient les auditeurs, & par là les honoraires qu'on payoit pour le cours des leçons. Lange avoit de plus un autre intérêt de famille contraire au crédit de Wolff, qui fit déférer à ſon fidelle diſciple Thummingius une chaire que Lange briguoit pour ſon fils. Wolff de ſon côté ne montra pas toujours cette modération qui déſarme l'envie; & lorsqu'il obtint contre ſes adverſaires des reſcrits de la cour en ſa faveur, il ne put s'empêcher d'en triompher publiquement; ce qui ne manqua pas d'irriter ſes émules. Abſtraction faite de ces rivalités qui ont leur ſource dans l'ordre ſocial, Lange ne faiſoit guère que ſon métier en s'élevant contre la doctrine de Wolff. Il étoit dans le même cas que tant

de théologiens catholiques ſes contemporains, dont les uns perſécutoient les prétendus ſectateurs de Janſénius, les autres ceux de Molina & de Molinos. Chaque parti prétendoit avoir la parole infaillible de Dieu en ſa faveur, & s'imaginoit que la religion étoit perdue ſi une doctrine contraire à la leur prévaloit.

§. 4. La rivalité de Lange & de Wolff éclata lorsqu'en 1721 celui-ci dépoſa la dignité de recteur ou pré-recteur; car le recteur eſt le roi. Il devoit avoir pour ſucceſſeur le théologien Lange. C'eſt la coutume dans ces occaſions que l'ancien pro-recteur prononce un discours devant l'aſſemblée des profeſſeurs & des étudians. Lange, piqué de l'épithète de *polygraphe* que lui donna Wolff, trouva dans ce même discours un prétexte de crier contre le philoſophe qui avoit prodigué les éloges à la morale des Chinois, aſſez conforme à celle que Wolff même enſeignoit. Les attaques devinrent furieuſes. On écrivit en cour de part & d'autre. D'abord Wolff fut protégé & ſoutenu. Il parut même un ordre de 1721, portant défenſe d'écrire contre lui. Malgré cela on revint à la charge. On repréſenta Wolff comme un homme dont les

principes tendoient à l'athéisme & corrompoient les mœurs. Gundling & Lange, les plus intéressés à le perdre, attirèrent dans leur parti des gens de la cour, favoris du roi. Un frère du professeur Gundling, qui étoit président de la société des sciences fondée par Leibnitz, ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir, quoiqu'il jouât plutôt le rôle de bouffon du roi que de chef d'un corps scientifique. Ce savant bouffon plaisantoit sur l'harmonie préétablie. Par un effet de cette harmonie, disoit-il, le soldat se sent irrésistiblement forcé à lâcher le pied & à franchir les barrières & s'en aller. Les généraux Natzmer & Rœben, amis de Gundling, traitoient l'affaire sérieusement, & attribuoient au philosophe de Halle les fréquentes désertions. Il n'en fallut pas davantage pour ébranler Fréderic Guillaume. Ce roi dévot, & passionné pour ses soldats, signa une dépêche adressée au recteur de l'université, portant ordre en termes aussi forts que précis de notifier à Wolff qu'il étoit dépouillé de tous ses titres & appointemens, & de lui intimer que dans le terme de vingt-quatre heures il eût à être hors de Halle, & dans deux jours hors des

états de S. M., sous peine de mort. L'ordre étoit si foudroyant, que les ennemis mêmes de Wolff en furent effrayés. L'exemple pouvoit tirer à des conséquences fâcheuses pour tout le corps de l'université. Le philosophe disgracié eut à peine le temps de rassembler ses *livres* & de partir. Il alla d'abord à Leipsic, qui est à deux postes de Halle, & où il avoit des amis. Mais comme le landgrave de Hesse-Cassel, alors roi de Suède, lui avoit offert une chaire à Marbourg, avant qu'il eût accepté celle de Halle, il se rendit aussitôt à Cassel dans l'espérance d'obtenir encore ce qu'il n'avoit pas accepté seize ans auparavant. Il ne se trompa point : le landgrave n'avoit point changé à son égard, & lui offrit des conditions encore plus avantageuses. Wolff redevint professeur avec titre de conseiller & toutes les distinctions qu'il avoit eues à Halle. Il se remit alors au travail avec plus d'ardeur que jamais; & ce fut effectivement à Marbourg qu'il composa la meilleure partie de ses ouvrages, la *Cosmographie générale*, les *Élémens de mathématique*, la *Psychologie*, & quantité de programmes très-utiles.

§. 5. Halle

§. 5. Halle perdit une foule d'étudians, qui ſuivirent Wolff à Marbourg, & y en attirèrent d'autres. Le roi de Pruſſe fit alors ce qu'il auroit dû faire avant de chaſſer ſi violemment un profeſſeur ſi renommé. Il chargea quatre théologiens de Berlin, Jablonsky, Rheinbeck, Roloff, Carſtedt, d'en examiner les écrits. Ces eccléſiaſtiques étoient tous aſſez raiſonnables. Le jugement qu'ils portèrent ayant raſſuré le roi, on fit deux fois en 1733 & 1739 des démarches inutiles pour l'attirer de nouveau à l'univerſité de Halle. Sans doute, qu'outre la reconnoiſſance qu'il vouloit témoigner au landgrave, il ſe reſſentoit encore de l'impreſſion qu'avoit faite ſur lui l'ordre effrayant de 1723. Cependant le prince de Pruſſe, Fréderic II, qui eut toujours de l'attachement pour les hommes célèbres, étudioit la philoſophie de Wolff, que Mr de Suhm lui traduiſoit (a). Ce prince parvint au trône dans le temps qu'il étoit particulièrement occupé de cette philoſophie. Avant que vingt-quatre heures fuſſent écoulées depuis ſon avénement, il donna ordre de ſonder Wolff. On le trouva aſſez diſpoſé à accepter des con-

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. ch. 3.

ditions, parce qu'il n'ignoroit pas la différence de caractère qu'il y avoit entre le père & le fils. On obtint l'agrément du landgrave, roi de Suède; & Wolff retourna à Halle en qualité de professeur de droit de la nature & des gens, & de mathématique, avec deux mille écus d'appointemens & la liberté d'enseigner tout ce qu'il voudroit. Il eut le titre de conseiller privé, la charge de vice-chancelier de l'université; & après la mort de Ludwig, il en devint chancelier en chef. En 1745 il fut créé baron par Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de vicaire de l'empire entre la mort de Charles VII & l'élection de François I. Le philosophe étoit au comble de sa gloire; il n'avoit plus d'ennemis à Halle, & presque point d'envieux. Quoiqu'âgé de plus de soixante ans le baron de Wolff composa encore depuis son retour à Halle plusieurs ouvrages considérables, tels que *le Droit de la nature*, en huit volumes in-4°, & *la Philosophie morale*. Il ne se refusa pas à une sorte de complaisance fort commune en Allemagne, qui est de faire des préfaces aux ouvrages d'autrui. Une de ces préfaces, très-digne de Wolff, se trouve à la

tête d'un ouvrage de Sussmilch qui a tant servi à calculer le nombre des habitans dans chaque pays. Un autre moins analogue à son genre de science, est un discours préliminaire sur les sermons de feu Mr l'abbé Jérusalem, imprimés la première fois en 1748. Wolff régnoit alors dans presque toutes les universités de l'Europe. Il s'élevoit cependant une autre classe d'adversaires qui certes ne songèrent pas à le renverser de sa chaire, ni à le faire dépouiller des honneurs qu'on lui avoit déférés, mais qui travailloient de loin à miner son système & celui de Leibnitz son maître. Maupertuis & Voltaire, très-peu amis entr'eux, comme l'on sait, étoient également peu favorables au philosophe de Halle. Voltaire dans ses écrits & dans ses entretiens avec le roi, les princes & les grands, le persifloit. Il est sûr qu'il contribua beaucoup à diminuer cette espèce de vénération que Frédéric II avoit pour ce philosophe. Maupertuis de son côté attiroit à l'académie quelques anti-wolffiens. Il est est vrai que c'étoit plutôt pour introduire la liberté & l'indépendance que le crédit de Wolff & ses sectateurs fanatiques sembloient bannir des écoles philosophiques & des

ſociétés littéraires, que pour déprimer le wolffianisme. Car au reſte pluſieurs des amis & des créatures de Maupertuis étoient du parti de Wolff. Un d'eux, Mr Merian, qui étoit alors attaché à la claſſe de philoſophie, ſe déclara en quelque façon électique. Prémontval, qui n'étoit pas wolffien, eut à peine le temps de parler & d'écrire, que Sulzer tout wolffien prit pour ainſi dire le haut du pavé, & réveilla le wolffianisme, médiocrement aſſoupi. Le philoſophe auteur de la ſecte ne s'apperçut pas même que ſon crédit eût baiſſé. Il vit même Maupertuis accablé de traits par Voltaire, & celui-ci à ſon tour traité par Fréderic II presqu'auſſi ſévèrement que lui-même l'avoit été par le prédéceſſeur. Cet homme ſouverainement fameux mourut le 27 de Février 1754.

§. 6. Les adverſaires de Wolff de ſon vivant, & beaucoup d'autres ſavans après ſa mort, n'ont pas ſeulement attaqué ſes principes, mais auſſi ſa méthode & ſon ſtyle; cependant ſa méthode eſt celle qui a eu le plus d'imitateurs. Il avoit ſuppléé en quelque manière à une omiſſion qu'on trouvoit dans la méthode de Descartes, qui s'étoit borné à la ſpéculation philoſophi-

que ſans toucher à la pratique. Wolff l'étendit à l'une & à l'autre. Son perſécuteur Lange, qui étoit auſſi bon littérateur que théologien zélé, ne manqua pas de reprocher la barbarie du langage à celui qu'il accuſoit de fatalisme. Cette tache eſt reſtée à la mémoire de Wolff, ſurtout à l'égard de ſon latin. A la vérité ſon latin n'eſt pas élégant. Il reſſemble abſolument à celui des ſcolaſtiques du quinzième & quatorzième ſiècle. Mais il n'eſt rien moins qu'obſcur lorſqu'on s'y accoutume. Il écrivoit mieux l'allemand; & cela étoit également une ſuite de ſes premières inſtructions, & peut-être du génie même de la langue. Le dialecte ſiléſien eſt le même que le haut ſaxon, devenu langue littéraire de l'Allemagne. Son maître Chrétien Gryphius, quoique poëte médiocre, étoit puriſte dans la langue vulgaire juſqu'à la pédanterie. L'allemand étant plus propre que le latin pour compoſer des mots ſcientifiques & techniques, Wolff ſut l'employer très-à-propos. Les littérateurs allemands de nos jours avouent que ce philoſophe contribua beaucoup à enrichir la langue & à lui donner de la préciſion & une certaine énergie. Il ſeroit difficile de dire ſi c'eſt

la langue ſcolaſtique qui l'a porté à créer *des* mots allemands pour traduire les latins, ou ſi le mot allemand très-expreſſif & propre l'a forcé, pour le rendre en latin, de créer ou d'adopter des mots qui ne ſe trouvant point dans les anciens auteurs, ſont regardés comme barbares. Ce qui eſt remarquable, c'eſt que ſon latin, tel qu'il eſt, n'éloigna ni de ſon auditoire ni de la lecture de ſes livres ceux qui ſe piquoient d'éloquence & qui étoient nourris de la lecture des claſſiques. Témoin entr'autres l'auteur de ſa vie, publiée de ſon vivant en 1739, *de Vita & fatis Chriſtiani Wolffii*, qui eſt en aſſez bon latin, à un défaut près dont les ſavans allemands, ſurtout les proteſtans, ont une peine incroyable à ſe garantir (a). A l'égard du caractère moral de Wolff, on lit dans le Dictionnaire hiſtorique que les hon-

(a) Voici les fautes où tombent les Allemands qui écrivent en latin ou qui le parlent; c'eſt de ſe ſervir de l'imparfait pour le paſſé défini. L'auteur de la vie de Wolff, par exemple, dit pag 101. *Anno* CIↃIↃCCXII. *lucem* videbat *diſſertatio quæ inſcribebatur philoſophia practica..... Hoc ipſo anno prodibat in lucem diſſertatio de Loquela..... Hæc ſunt ſcripta quæ Wolfius annis hujus ſeculi tertio in lucem conſpectumque* proferebat. Dans l'hiſtoire de Struvius rien n'eſt plus fréquent

neurs & les disgrâces, la santé & la maladie altérèrent peu la tranquillité de son ame. Il traitoit ses ennemis avec douceur, & quelquefois avec générosité. La simplicité de ses mœurs le rendoit content de ce qu'il avoit. Il vivoit sobrement, mangeoit peu, & ne buvoit point de vin. On peut souscrire à ce jugement, en ajoutant toutefois qu'il ne traita pas toujours avec trop de douceur ses ennemis, & que la simplicité de ses mœurs & sa frugalité étoient des vertus qu'il dut autant à la modicité de la fortune dans laquelle il avoit été élevé, qu'à la philosophie. De trois fils qu'il eut de la fille d'un fermier ou bailli de Halle qu'il avoit épousée en 1718, il ne lui en survécut qu'un seul, qui s'est sagement retiré dans une terre que son père avoit acquise entre Halle & Leipsic, & il est mort sans succession.

que d'y trouver p. ex. *anno* 1250 moriebatur *Fredericus*..... *anno*... *imperator* eligebatur *Carolus*..... Cette faute a son origine dans le génie de la langue allemande, qui n'a d'autre inflexion pour le passé défini que celle de l'imparfait. Les écrivains catholiques tombent moins dans cette faute, parce qu'ils sont accoutumés à lire la bible en latin, où on ne lit pas *faciebat*, *dicebat*, *videbat*, *moriebatur* pour *fecit*, *dixit*, *vidit*, *mortuus est*.

WOLFF (Fréderic Auguſte) né à Nordhauſen dans la Thuringe en 1757, débuta comme auteur à l'âge de vingt-deux ans par un petit ouvrage qu'il avoit donné en anglois à vingt-un ans. Devenu recteur de l'école d'Oſterode, il ſe fit connoître du public par une traduction *du Feſtin de Platon*, enrichie de notes. Il fut enſuite directeur d'un collége à Hildesheim, puis profeſſeur de rhétorique & de pédagogie à l'univerſité de Halle en 1783. Un an après il fut fait profeſſeur de philoſophie. Dans le temps qu'il étoit profeſſeur de rhétorique il donna des éditions enrichies de notes des ouvrages d'Homère & d'Héſiode, d'après le texte imprimé par les Foulis de Glaſcow. Il écrivoit en latin. Depuis cinq ou ſix ans il n'écrit plus guère qu'en allemand. On peut voir les titres de ſes ouvrages dans les Supplémens de Meuſel en 1786, 1787 & années ſuivantes. Le plus conſidérable nous paroît être l'*Hiſtoire littéraire romaine*, en un volume, (in-8° de l'an 1787,) à l'uſage de ſes diſciples, pour leſquels il donna auſſi la *Tetralogia dramatum Græcorum*, qui comprend l'*Agamemnon* d'Eſchile, l'*Oedipe roi* de Sophocle, les *Phéniciennes* d'Euripide, &

les *Harangueuſes* d'Ariſtophane. Mr Wolff eſt un des profeſſeurs qui font & qui feront honneur à l'univerſité à la fin du ſiècle, comme un autre philoſophe du même nom lui en a fait dans ſon commencement. Il eſt à la tête d'un ſéminaire de précepteurs & de maîtres, qui a beaucoup proſpéré ſous ſa direction.

Un de ſes frères, maître de chapelle du comte de Wernigerode, a compoſé & publié en 1784 des inſtructions pour ceux qui apprennent à jouer du clavecin & à chanter.

WOLFF (Jean David) né à Lignitz, étudia la théologie parce qu'il étoit fils d'un miniſtre. Je ne ſais d'où vient qu'à l'âge de cinquante-cinq ans cet homme n'étoit encore que candidat. Cependant il eſt très-verſé dans la littérature grecque & latine, & dans l'hiſtoire de ſon pays. On a de lui différens ouvrages en latin & en allemand, tous imprimés depuis 1743 jusqu'à 1766. Le plus conſidérable roule ſur l'établiſſement du proteſtantisme en Siléſie.

WOLFF (Mad. de). Il y a à Breslau une dame de ce nom qui a traduit du françois un

ouvrage de dévotion, intitulé *le Jour ſanctifié par la prière*, & a donné des poëſies du même genre, imprimées à Breslau en 1774.

WOLFF (Martin Luther) depuis près de vingt ans paſteur de l'égliſe luthérienne de Pétersbourg, eſt né en 1744 dans la Pruſſe occidentale dans la petite ville de Strasbourg, & a été quelque temps recteur d'une école militaire à Réval en Livonie. Il a publié quelques ſermons, une oraiſon funèbre du comte de Suvers, grand-maréchal de la cour de Ruſſie, mort en 1775, & quelques autres bagatelles. *Goldbeck*, *Meuſel*.

WOLFF (Nathanaël Mathias de) ci-devant médecin du prince Adam Czartorinsky, naquit à Conitz dans la Pruſſe occidentale en 1726. Il a vécu long-temps à Danzic, où il eſt mort en 1784. On a de lui quelques brochures en françois ſur les diſſidens de Pologne, imprimées en 1767 & 1768. Il a écrit en latin ſur la botanique, & en allemand ſur l'inoculation de la petite vérole & ſur l'aſtronomie. Mais l'hiſtoire de ce médecin voyageur, plus célèbre

par l'obſervatoire qu'il fonda à Danzic que par ſes écrits, regarde infiniment plus la Pologne que la Pruſſe; & d'autant plus que la Pruſſe occidentale n'étoit point encore démembrée de la Pologne lorsqu'il naquit & lorsqu'il en ſortit. *Goldbeck.*

WOLFGANG (Jean George) naquit à Augsbourg en 1664 d'un orfèvre luſatien. Pour donner une idée des aventures de cet artiſte avant qu'il vînt à Berlin, il faudroit traduire ici un livre entier qui a été publié en 1758 ſous le titre de *Voyage & deſtinée merveilleuſe des deux frères Wolfgang.* Il s'y étoit presque totalement formé à la gravure, lorsqu'en 1684 il alla en Angleterre achever de ſe perfectionner & gagner plus qu'il ne pouvoit eſpérer dans ſa patrie. En revenant d'Angleterre en Hollande, dans ſon trajet il fut pris par des corſaires algériens. Ce déſaſtre ne nuiſit ni à ſes talens ni à ſa renommée. Rendu à ſa patrie il fut appelé au ſervice du roi de Pruſſe, Frédéric I, avec un autre graveur nommé Heiſs, en 1704. Il vécut à Berlin quarante ans, & y deſſina & grava une très-grande quantité d'e-

ſtampes. Les deſcriptions magnifiques des funérailles de la reine Charlotte, & de Frédéric I qui la ſuivit au tombeau neuf ans après, ſont gravées en grande partie par ce Wolfgang. Un de ſes derniers ouvrages eſt le portrait d'un enfant célèbre. *V.* BARATIER.

WOLTAER (Jean Chrétien) eſt né à Werder dans la moyenne Marche du Brandebourg en 1744. Ce nom de *Woltær*, qui ſe prononce de même que Voltaire, lui a été donné à lui ou à ſon père par ſobriquet, ou il le prit lui-même par fantaiſie (*a*). Cependant on ne voit pas qu'il affecte le bel eſprit. Il eſt profeſſeur en droit à l'univerſité de Halle & aſſeſſeur à la faculté juridique. Il n'écrivit long-temps que ſur le droit & en latin; ce qui n'eſt guère voltairien. Il eſt vrai que depuis dix ou douze ans il ne compoſe guère qu'en allemand, & il écrit auſſi pour des feuilles hebdomadaires.

WUNSCH (Chrétien Erneſt) né à Hohenſtein de Schœnebourg en Saxe, étudia à Leipſic,

(*a*) Un médecin de l'électeur palatin, connu par pluſieurs ouvrages, s'appeloit auſſi de Wolter.

& prit le doctorat dans la faculté de médecine; mais il s'appliqua bien plus encore à l'aſtronomie & à la météorologie. La poſition de ſon pays natal l'invitoit à l'une & à l'autre. Il a donné pluſieurs ouvrages de ce genre. Il avoit traduit en allemand le recueil des opuſcules de Boyſer, qui lui valurent la chaire de mathématique qu'il a à Halle depuis 1784. *Hiſtoire de l'aſtronomie* par le très-célèbre Mr Bailly.

dans des circonſtances très-fâcheuſes, qui faillirent à le perdre, & lui firent perdre effectivement la faveur de Fréderic II, mais non ſa place. C'eſt à l'occaſion de l'affaire fameuſe du meunier (a). La juſtice & l'amitié le portoient également à ſoutenir la ſentence du tribunal & à juſtifier Mr de Furſt ſon ami. Sa fermeté dans cette circonſtance, lui fit honneur. Depuis-lors il ne vit plus le roi, mais il garda ſa place, & ne dirigea même pas d'une manière moins deſpotique les affaires de ſon département.

On lui reproche particulièrement d'avoir privé l'univerſité de Halle de deux excellens ſujets, Mr Schutz, très-célèbre littérateur, à qui il donna brusquement ſon congé, lorsque ce profeſſeur lui fit part des propoſitions qu'on lui faiſoit pour l'attirer à Jéna; & Mr Gluck, natif de Halle, jurisconculte très-eſtimé, à qui il refuſa le ſimple titre de profeſſeur extraordinaire, au moyen de quoi il ſeroit reſté dans ſa patrie. (*V.* GLUCK & SCHUTZ.) Les profeſſeurs de Francfort ſe plaignoient en même temps de ce qu'il détournoit les revenus de leur

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. ch. 11.

leur univerſité, en les deſtinant à celle de Halle. Ce miniſtre en 1774 avoit donné le plan d'établir une *pépinière de pédagogues*. Le nom de cet établiſſement, en Italie ou en France, n'auroit pas trop encouragé les jeunes candidats à y entrer. Mais en Allemagne heureuſement le titre de *pédagogues* n'eſt pas aviliſſant; & celui de *pépinière* a été employé pour des établiſſemens d'un plus haut degré de conſidération que ne l'eſt celui des maîtres d'école. Effectivement cette pépinière a proſpéré, ſurtout à Halle depuis que Mr le profeſſeur Wolff la dirige. En 1786 Mr de Zedlitz obtint de la munificence du roi une ſomme annuelle de dix-ſept mille écus pour améliorer le ſort des maîtres d'école dans les petites villes & les villages. Le miniſtre a commencé par deſtiner une portion de cette ſomme à des conſeillers, qu'il créa pour former un collége dirigeant, tant pour des univerſités que pour les écoles. Il rendit presque nulle la libéralité du roi relativement à l'objet qu'on s'étoit propoſé. Les pauvres maîtres furent de plus en plus découragés, voyant détourner au profit des perſonnes dont ils envioient déjà le ſort, un bienfait

qui leur étoit deſtiné; & ils ſentent appeſantir par là le joug qu'on ſembloit vouloir alléger. Quelques profeſſeurs & recteurs d'école ſe plaignoient de ce que le conſiſtoire les tyranniſoit, les aviliſſoit. Mr de Zedlitz, très-diſpoſé à diminuer le crédit des eccléſiaſtiques qui compoſent la plus grande partie du conſiſtoire, établit un collége ſupérieur pour la direction des écoles. Cependant l'autorité du conſiſtoire ſubſiſte à peu près ſur le même pied, & devint plus incommode, parce que le conſiſtoire eſt plus jaloux qu'auparavant de ſon autorité. Les maîtres d'école ſe trouvent ſoumis à un ſecond corps dirigeant qui voudra ſans doute ſe faire valoir en donnant des ordres, en faiſant des reprimandes, & en puniſſant ceux qui leur paroîtront le mériter. Ainſi, au lieu de donner plus de crédit aux recteurs des écoles, on leur en ôta beaucoup. Ce nouvel établiſſement fit encore plus de tort aux univerſités qu'aux *gymnaſes* (a). Ordinairement ce ſont les profeſſeurs des univerſités & les plus anciens qui dirigent les écoles ſubalternes. Mr de Zedlitz a fait le

(a) On appelle *gymnaſes* en Allemagne les écoles moyennes entre les baſſes claſſes & les univerſités.

contraire en établiſſant le conſeil ſcolaſtique, (*Oberſchul-Collegium*,) par lequel les vieux profeſſeurs des univerſités ſe trouvoient ſoumis à des recteurs de gymnaſes qui n'avoient pas trente ans (*a*).

Comme chef du département eccléſiaſtique & ſcolaſtique, Mr le baron de Zedlitz étoit auſſi curateur des égliſes & des écoles catholiques. Il auroit dû aſſigner une portion de la ſomme que le roi lui accorda pour le ſoulagement des maîtres, à l'école catholique de Berlin & à celle de Potsdam, deſtinées à l'inſtruction des enfans des ſoldats preſqu'uniquement, & qui ne ſont entretenues que par des aumônes d'un petit nombre de catholiques qui ſont au ſervice du roi (*b*). Puiſqu'il prenoit ſur lui de diſpoſer des revenus de l'univerſité de Francfort, combien de raiſons n'auroit-il pas

(*a*) Ce collége ſubſiſte encore. Il auroit été peu prudent de le ſupprimer un ou deux ans après ſon inſtitution. Mais il eſt à croire qu'il ſera incorporé au conſiſtoire, & qu'on le réglera de manière qu'il ne dégradera point les univerſités & n'avilira pas davantage les autres profeſſeurs ou recteurs des écoles.

(*b*) Ce n'eſt que ſous le miniſtre qui l'a remplacé qu'on a commencé à ſecourir les pauvres maîtres de l'école catholique de Potsdam.

eues, même ſous Fréderic II, d'en convertir quelques centaines d'écus à l'établiſſement d'une école latine pour tant de milliers de pauvres catholiques qui ſe trouvent ſeulement dans la Marche de Brandebourg? Mr le baron de Zedlitz, qui ſe piquoit d'être impartial & tolérant, n'auroit-il pas dû rapprocher un peu la condition des catholiques, au moins de celle des réformés françois, en les regardant les uns & les autres comme des colonies étrangères utiles à l'état?

La place de chancelier de l'univerſité de Halle, remplie d'abord à l'époque de la fondation par Mr de Seckendorf, gentilhomme ſavant, puis par deux illuſtres & anciens profeſſeurs, Ludwig & Wolff, avoit été laiſſée vacante depuis la mort de ce dernier, pendant trente-deux ans. Mr de Zedlitz dès les premiers inſtans du nouveau règne ſe donna beaucoup de mouvement pour la faire remplir, propoſa & fit facilement agréer à ſa majeſté Mr de Hoffmann, directeur de la chambre de S. A. R. le prince Henri. Il eſt très-certain que Mr de Hoffmann par ſes connoiſſances, par ſes relations, par les biens qu'il poſſède aux environs de Halle, par ſon hoſpitalité très-connue, pou-

voit faire du bien tant aux profeſſeurs qu'aux étudians de Halle. Auſſi dans les quatre ans qu'il garda la place, il fit des établiſſemens fort utiles. Mais le miniſtre qui l'inſtalla, après avoir fait un choix qui ne pouvoit que déplaire aux anciens profeſſeurs qui aſpiroient à cette place, dégrada encore la dignité du rectorat, qui eſt toujours conférée à un profeſſeur. Car dans la fonction même de l'inſtallation, il fit placer le chancelier avant le recteur.

Mr de Zedlitz parut toujours peu favorable aux eccléſiaſtiques, que par la nature de ſa place il devoit protéger; & ouvertement fort porté pour les écrivains qui ſous prétexte de faire la guerre au fanatisme, attaquoient les théologiens & les miniſtres du ſaint évangile. Connoiſſoit-il aſſez peu les cours de juſtice auxquelles il a été attaché, pour ignorer que la plupart de ceux qui les compoſent & leur font honneur ſont fils ou petits-fils d'eccléſiaſtiques? Et pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il importe infiniment que cette claſſe de citoyens ne ſoit ni avilie aux yeux du public, ni privée de cet enthouſiasme religieux qui leur fait accepter de petites cures dans la province & dans la cam-

pagne, d'où ſortent enſuite des ſujets très-utiles de tout genre? Le roi régnant, très-perſuadé que l'irréligion eſt beaucoup plus contraire au bonheur des peuples que ne le ſeroit le fanatisme même, lorsque celui-ci ne dreſſe point de bûcher, & ne léve point de troupes de croiſés, diſpenſa Mr de Zedlitz des fonctions du miniſtère; d'autant plus qu'ayant recueilli un riche héritage en Siléſie, il pouvoit y aller vivre très-à ſon aiſe. Il le décora cependant de l'ordre de l'aigle noir.

ZEHENTER (Joſeph Chriſtophe) écuyer lettré, a été vers 1770 directeur du manége de Berlin. On a de lui des ouvrages allemands pour l'inſtruction des jeunes cavaliers, ſur la manière d'élever les chevaux & de connoître leurs qualités, imprimés les uns à Francfort ſur l'Oder, les autres à Berlin & à Leipſic.

ZEPERNIC (Charles Fréderic) employé dans l'échevinat & dans l'adminiſtration à Halle, où il eſt né en 1751, a beaucoup écrit en latin & en allemand ſur le droit romain, ſurtout ſur les *Novelles* de l'empereur Léon, ſurnommé le philoſophe.

ZEPLICAL (Antoine Michel) naquit à Trébitz en Moravie en 1737, entra chez les jéſuites, qui l'envoyèrent à leur collége de Breslau, quoique la Siléſie ne fût plus ſoumiſe à la maiſon d'Autriche. Il s'affectionna ſincèrement au pays où il vivoit, & au roi qui le gouvernoit. Il paroît même avoir été animé de l'eſprit qui règne plus dans les pays de Pruſſe que dans les pays autrichiens, puiſqu'il a fait des livres élémentaires pour l'inſtruction de la jeuneſſe, ainſi qu'en font les profeſſeurs & les eccléſiaſtiques proteſtans. Ses confrères de Moravie & des autres provinces autrichiennes n'en ont pas fait autant. Le miniſtère lui rendit juſtice, en le faiſant membre de la commiſſion ſcolaſtique & directeur de cette eſpèce d'univerſité catholique qui eſt à Breslau, & qui n'a pas perdu ſes titres par l'abolition de la compagnie. Les ſavans allemands, nonobſtant la différence de leurs opinions religieuſes, font beaucoup de cas & d'eſtime de Mr Zeplical. Nous avons lu, nous avons entendu des profeſſeurs & d'autres écrivains célèbres établis à Breslau, qui tous parlent de cet ex-jéſuite comme d'un homme d'un mérite diſtingué. Outre

ce qu'il a écrit en allemand pour différentes claſſes d'étudians, nous connoiſſons de lui une *géométrie des courbes appliquée à la phyſique*; des *principes philoſophiques ſur la loi de la néceſſité*; des *inſtitutions du droit de la nature & des gens*, & une *poëtique tirée des anciens auteurs claſſiques*: tous ouvrages utiles, & bien écrits en latin.

ZERRENER (Henri Gottlieb) né à Wernigerode en 1750, miniſtre du ſaint évangile dans un village du duché de Magdebourg, a fait imprimer quelques-uns de ſes ſermons, dans leſquels il exhorte les gens de la campagne à regarder la nature & l'agriculture comme un moyen de s'élever à la connoiſſance de la divinité. Voila un ſujet très-excellent pour être prêché dans des villages.

ZIMMERMANN (Fréderic Albert). Il y a beaucoup d'auteurs de ce nom en Allemagne & en Suiſſe. Celui-ci, qui eſt calculateur à la chambre de Breslau, a donné au public en 1782—1785 pluſieurs cahiers de mémoires pour ſervir à une topographie détaillée de la Siléſie.

ZIMMERMANN (Jean George de). Quelques écrivains berlinois qui n'aiment point ce docteur trouveront mauvais que je le place ici, ſurtout ſi j'en dis du bien. Je ne ſaurois cependant en dire du mal; & je crois devoir lui conſacrer un article, après avoir parlé de trois ou quatre auteurs qui n'avoient peut-être pas tant de titres que Mr de Zimmermann d'occuper une place dans la *Pruſſe littéraire*. Ce ſavant eſt né à Brugg, ſujet de la république de Berne, mais plus à la portée de fréquenter les gens de lettres de Zurich que les ariſtocrates bernois. Car ſa patrie eſt quatre fois plus éloignée de la capitale du canton, que de Zurich. Après ſes premières études il alla ſe vouer à la médecine à Gœttingue dans le temps que Haller y enſeignoit encore. La diſſertation inaugurale qu'il fit imprimer lorsqu'il fut reçu docteur, eſt de l'an 1751. Le premier ouvrage qu'il publia depuis, en 1755, ce fut la Vie de Haller, qui ſurvécut encore vingt-deux ans, & qui ayant été fait membre du conſeil ſouverain de Berne dans l'année que cette biographie parut, étoit devenu un de ſes maîtres dans l'état civil, après avoir été ſon maître dans

un autre ſens à Gœttingue. Mr de Zimmermann, qui étoit alors établi dans ſa ville natale de Brugg, ſtipendié comme médecin (*Stadtphyſicus*), donna l'année ſuivante quelques brochures ſur des tremblemens de terre & le premier eſſai *ſur la ſolitude*. En 1758 parut ſon livre ſur *l'Orgueil national* (*Vom National-Stolz*), qui fit la première réputation de ce ſavant comme philoſophe. On ſeroit curieux de ſavoir ſi ce ſont les Anglois qu'il connut à Gœttingue, les Allemands au milieu desquels il y vécut, ou les Suiſſes ariſtocrates, ſouverains du pays où il vivoit alors & où il étoit né, qui lui firent concevoir l'idée de cet ouvrage. Il exerçoit cependant la médecine avec ſuccès, & il conſervoit des mémoires ſur les cures qu'il faiſoit. Il livra au public le fruit de ſes obſervations en 1764, ſous le titre d'*Expérience dans la médecine* (*Erfahrung in der Arzneykunſt*). Ce livre lui fit une réputation très-diſtinguée comme médecin. Quelques années après, le roi d'Angleterre le fit appeler à Hanovre en qualité de ſon médecin. Il continua, il augmenta ſon ouvrage ſur la ſolitude (*über die Einſamkeit*), qui parut en 1773, & pluſieurs fois dans la ſuite

augmenté de nouveau. Il intéreſſa par ſes écrits l'impératrice de Ruſſie, qui pour avoir très-bien appris la langue françoiſe & la ruſſe ne négligea point celle de ſa nation. Mr de Zimmermann devint pour Catherine II, qui le créa chevalier, ce que Mr d'Alembert étoit pour Fréderic II. Peut-être nos neveux compareront-ils la correſpondance des uns & des autres. Étant très-connu à Berlin, tant par ſes écrits que pour y avoir été perſonnellement lorsqu'il vint ſe faire opérer chez le célèbre anatomiſte Meckel, Mr de Zimmermann étoit auſſi connu de Fréderic II, qui dans ſa dernière maladie qui finit avec les jours de ce monarque, l'appela à Potsdam, non moins comme philoſophe pour s'entretenir avec lui, que comme médecin pour le conſulter. Le docteur hanovrien ne put pas faire plus que ceux de Potsdam n'avoient fait avant lui. Après la mort de Fréderic II, dans l'enthouſiasme qu'on avoit de dire, de lire & d'entendre tout ce qui regardoit ce roi ſans exemple, Mr de Zimmermann publia les entretiens qu'il avoit eus avec lui. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de ſuccès, eſſuya des critiques, & fut ſuivi d'un autre, in-

titulé *Fragmens ſur Fréderic le grand*, dont Mr Nicolaï va donner une critique volumineuſe.

ZINZENDORFF (Fréderic Auguſte, comte de) envoyé de Saxe à Berlin, lieutenant-général dans l'armée ſaxonne, & chevalier de l'ordre de l'étoile polaire, eſt né en 1733 d'une famille très-illuſtre qui date ſes titres du ſiécle de l'empereur Rodolphe I, & dont le zélé protecteur des frères moraviens ou hernouthes a augmenté la renommée. Mr le comte de Zinzendorff, qui a ſigné comme miniſtre plénipotentiaire de Saxe la paix de Teſchen & la confédération germanique, eſt un des envoyés à la cour de Berlin qui ont contribué aux progrès des lettres & des arts dans les pays où il a réſidé & réſide. Peu de ſavans, peu d'artiſtes, de quelque nation qu'ils ſoient, ont été de ſon temps à Stockholm, & à Berlin, qu'ils n'aient été connus de lui & qu'ils n'en aient reçu des politeſſes. Peu de livres ont paru en Europe & ont fait ſenſation, qu'on n'ait trouvés dans ſon cabinet & dont on ne lui ait entendu parler très-ſenſément. On n'ignore pas que la traduction françoiſe d'un ouvrage de Mr Garve *ſur l'accord de la morale*

avec la politique eſt de Mr le comte de Zinzendorff; & c'eſt par cette raiſon que nous ne ſaurions nous diſpenſer de faire ici mention de ce ſeigneur, quoique ſon livre n'ait paru que ſous le règne préſent.

ZITTERLAND (Jean Guillaume) né à Kœnigsberg en Pruſſe en 1755, paſſa de l'étude du droit à celle de la théologie; ce qui eſt peu commun. Il fut reçu candidat, d'abord précepteur (*Hoffmeiſter*) dans la maiſon des comtes de Kalnein à Kilgis, & en 1781 aumônier du régiment de Blumenthal à Meve dans la Pruſſe occidentale. Il a fait inſérer des poëſies dans la *Tempé pruſſienne* & dans le *Florilége pruſſien*; il en a publié quelques-unes à part, & fourni des articles à la Gazette littéraire de Kœnigsberg. Depuis dix ans rien n'a plus paru ſous ſon nom.

ZOELLNER (Jean Fréderic) né en 1753 à Neuen-Damm, dans la principauté de Halberſtadt, d'un père eccléſiaſtique, étudia la théologie à Francfort ſur l'Oder. Le jeune théologien ſurpaſſa bientôt en célébrité les maîtres

auxquels il s'étoit attaché. Étant encore à Francfort, il donna en 1777 une feuille hebdomadaire. Établi à Berlin & attaché à l'égliſe de Sainte Marie en qualité de prédicateur, il publia d'autres ouvrages périodiques ſous le titre d'*Entretiens hebdomadaires ſur la terre & ſes habitans*, avec Mr Lange; un autre ouvrage de la même nature, & une *Encyclopédie morale*, avec Mr Ulrich, & à lui ſeul, autant qu'il paroît, un livre intitulé *Lecture pour tous les états* (*Leſebuch für alle Stände*). Ainſi que la plupart des ſavans allemands il traduiſit tantôt des livres anglois, tantôt des françois. Une de ces traductions eſt celle de l'*Hiſtoire de l'Europe moderne*, par Guillaume Ruſſel. Il travailla à la Gazette littéraire allemande de Berlin, qui ne fut plus continuée après que Mrs Gedike & Bieſter eurent commencé à donner leur journal ſous le titre de *Monatſchrift*. Il inſéra dans celui-ci quelques écrits ſur des ſujets intéreſſans. L'un eſt un parallèle de la manière de déclamer des prédicateurs avec celle des acteurs du théâtre; un autre, auquel donna lieu la rédaction qu'on entreprit d'un nouveau code des lois, eſt celui-ci : *Convient-il de ne*

plus ſanctionner le mariage par des cérémonies religieuſes? Loin de négliger les fonctions de ſon état, il cultiva avec ardeur & avec ſuccès l'éloquence de la chaire. Il paſſoit dès l'âge de trente ans pour l'eccléſiaſtique le plus capable de remplacer le patriarche des prédicateurs allemands, Mr Spalding. Auſſi, dès que ce reſpectable paſteur, en 1788, ne ſe crut plus en état de prêcher, on deſtina pour ſuppléer à ſes fonctions Mr Zœllner, qui fut fait en même temps conſeiller au conſiſtoire ſupérieur, & chargé de la cenſure des livres théologiques.

AVERTISSEMENT.

Le présent volume n'excédant pas les deux précédens ; & les additions qui vont suivre ne devant remplir qu'un petit nombre de feuilles, on les inférera ci-après ; moyennant quoi le quatrième volume qu'on avoit annoncé n'aura point lieu. Ainsi, lorsqu'on trouve quelque part **V. le Tom. IV,** *il faut lire* **Voyez le Supplément.**

SUPPLÉMENT.

RÉFLEXIONS

PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES

RELATIVES

A L'INTRODUCTION OU TABLEAU GÉNÉRAL QUI PRÉCÈDE L'OUVRAGE.

N. 1. [Add. aux Sect. III & IV.]

Influence du climat & du commerce ſur l'eſprit des nations.

LES auteurs qui ont eu le plus de ſuccès en Allemagne, ceux qui ont entraîné après eux des ſectateurs & qui ont formé une ſorte de ſecte ou d'école, ſont presque tous ſortis des provinces méridionales. Une foule de ſavans & d'artiſtes qui ont été attirés dans les états pruſſiens, ſont venus de la Suiſſe, des cercles du Rhin ou de la Souabe; d'autres y ſont venus de la Franconie, de la haute Saxe; d'autres viennent enfin de la Siléſie, où les ancêtres de quelques-uns d'eux étoient venus de la Bohême, de la Hongrie, de l'Italie, & même de l'Eſpagne (a). Il y en a un très-grand nombre qui ſont nés

(a) V. FRISCH, SCHMETTAU, STONER, SUAREZ.

ou ont été élevés dans la Thuringe, dans le cercle de la Saale, & dans les villes ſituées ſur le Harz, ou dans le pays d'Anhalt. La différence de l'air & du ſol de ces pays comparée aux provinces ſeptentrionales de l'Allemagne, telles que le Brandebourg, le Holſtein, le Mecklenbourg, la Poméranie & la Pruſſe, eſt très-ſenſible. Quelques auteurs de la première claſſe, nés à Berlin, à Stettin, à Kœnigsberg, ſe ſont formés en voyageant, & en vivant ailleurs. Peut-être que par des combinaiſons heureuſes ils ont reçu de leurs parens une conſtitution plus délicate qu'ils ne devoient pas attendre de la nature du ſol où ils ont vu le jour. Au reſte Haller & Gesner étoient Suiſſes. Le génie politique de Klopſtock ſemble s'être développé à Zurich. Mr Wieland eſt de Biberach en Souabe; Mr Gœthe eſt de Francfort ſur le Mein; le profeſſeur Schiller également bon poëte & bon hiſtorien, & l'acteur poëte Iſland ſont du Palatinat. Je ne ſais ſi Thomaſius, ou le conſeil de Fréderic I, en choiſiſſant Halle pour ſiége de la nouvelle univerſité qu'on vouloit fonder, ont fait réflexion au climat ou à l'air du cercle de la Saale, & au ſol où cette ville

eſt ſituée. Mais il eſt ſûr qu'à cet égard même l'univerſité eſt mieux placée ſur les frontières de la Thuringe que ſi elle l'étoit ſur celles du Holſtein, du Mecklenbourg, ou dans la Poméranie.

Les villes maritimes & commerçantes, telles que Hambourg, Lubeck, Stettin, par l'importation & l'uſage des denrées étrangères, compenſent les déſavantages de l'air & du terrain. Auſſi ces trois villes ont-elles produit des auteurs d'un eſprit plus fin ou plus vif que ceux qu'on trouve dans les pays qui les entourent. Le célèbre médecin Hoffmann a dit qu'au deçà du 51 degré de latitude méridionale le pays ne donne point de vin. L'hiſtoire littéraire ne démentiroit guère l'aſſertion, ſi l'on diſoit qu'au deçà de ce même degré le pays ne produit pas des poëtes. Le baron de Canitz, poëte plus élégant que ſublime, s'étoit formé en France. Deux auteurs célèbres de ce genre, nés tous deux au fond ſeptentrional de l'Allemagne, ne font pas grande exception à cette règle, ſi l'on conſidère l'éducation qu'ils ont eue & l'eſpèce de poëſie dans laquelle ils ſe ſont diſtingués (a). Sans Mr Spalding, qui eſt

(a) V. Kleist & Ramler.

de la Poméranie ſuédoiſe, nous pourrions dire la même choſe des prédicateurs. L'éloquence tant religieuſe que politique ne demande pas moins d'enthouſiasme que la poëſie. L'hiſtoire moderne de la Suède, & ſurtout celle de la Pologne, prouve qu'on peut être éloquent, orateur, ainſi que poëte agréable à 60 degrés de la latitude. Mais ceux que le talent de la parole fait remarquer à Stockholm & à Varſovie, ſont des princes & de puiſſans ſeigneurs dont le genre de vie les fait participer à l'avantage des pays méridionaux. En général les plus célèbres prédicateurs allemands ſont venus des provinces méridionales. Mosheim, qui étoit de Lubeck, deſcendoit d'une famille de la Hongrie; Spener étoit Alſatien; Mrs Lavater & Zollikofer ſont Suiſſes; Mr l'abbé Schneider & le père Jonathas ſont Bohémiens; feu Mr Sack & Mr Zœllner ſont venus des pays d'Anhalt & de Halberſtadt (a).

Dans l'aſtronomie, la minéralogie, les ſpéculations métaphyſiques, la philologie & la critique, le nord ſemble avoir eu de l'avantage ſur le ſud. Copernic étoit Pruſſien; Mrs Reccard & Kant le ſont auſſi; Linné & Ferber étoient Suédois.

(a) V. JONATHAS Suppl., SACK & ZOELLNER.

Il n'eſt pas étonnant de voir appeler des profeſſeurs du Mecklenbourg & du Holſtein aux univerſités de la Souabe, pour y enſeigner la littérature orientale, & qu'on ait à Halle ou à Berlin des botaniſtes, des minéralogiſtes ſuédois & poméraniens. Mais c'eſt une époque remarquable dans l'hiſtoire de la belle littérature & des beaux arts, que vers la fin du dix-huitième ſiècle des Mecklenbourgeois, des Poméraniens, des Holſteinois, & des Brandebourgeois, aient été eſtimés dans toute l'Allemagne méridionale comme des auteurs claſſiques par leur bon ton & leur goût. On obſervera cependant que les uns ont été dans leur jeuneſſe à Halle, à Gœttingue, à Leipſic. Quelques-uns d'eux, bien que natifs du Brandebourg, ſont peut-être originaires d'autres pays. La plupart des villes du nord ont été repeuplées par des colonies du ſud de l'Allemagne; & quoique dans l'origine la différence du climat ou du ſol ait produit diverſes races ſur le globe, l'eſpèce humaine ne change pas ſi facilement en changeant de place, ſurtout depuis que le commerce fournit une même nourriture à toutes les nations; du moins à certaines claſſes. Le commerce de Brême, de

Hambourg, celui de Danzic, de Kœnigsberg, autrefois celui de Lubeck, aujourd'hui celui d'Elbing, s'il nuit d'un côté aux mœurs nationales, contribue de l'autre au développement des talens & de l'eſprit. Le Danemark poſſède à préſent des artiſtes ſupérieurs à ceux qu'autrefois on faiſoit venir du ſud de l'Allemagne. Mais quelle foule d'artiſtes ainſi que de gens de lettres allemands, françois, italiens n'a-t-on pas attirés à Copenhague pendant un ſiècle? Une partie s'y eſt établie & a laiſſé des deſcendans; & on ſe nourrit dans cette ville riche & commerçante des mêmes productions dont on vit à Londres, en France, en Italie.

Dans les univerſités d'Allemagne on tient pour règle de ne point conférer de chaires aux fils des profeſſeurs. C'eſt pratiquer en quelque ſens ce que Fontenelle auroit voulu établir dans ſa république; que les fils des magiſtrats ne puſſent jamais l'être. Il y a néanmoins à Gœttingue, à Jéna, à Halle, à Leipſic & à Kiel beaucoup de fils de profeſſeurs: ils le ſont même pour la plupart; mais rarement ce ſont des fils de profeſſeurs de la même univerſité; ou s'ils le ſont, ils n'y ont été appelés qu'après avoir pro-

feſſé dans d'autres univerſités. Ainſi on trouve à Jéna & à Halle les fils des profeſſeurs de Gœttingue; & à Gœttingue ceux des profeſſeurs de Halle, de Jéna, de Helmſtedt. Les voyageurs allemands obſervent peut-être avec raiſon que pluſieurs univerſités d'Italie ſont dans une décadence très-ſenſible, pour avoir adopté la maxime, patriotique en apparence, de n'y placer que des profeſſeurs du pays, & parce qu'elles ne ſont plus en état de ſtipendier des étrangers. On voudroit trouver à Naples des Lombards, en Lombardie des Calabrois, à Veniſe des Toscans, & des Vénitiens, des Véronois, des Padouans à Piſe & à Sienne (*a*). Les voyageurs italiens à leur tour, les françois, & d'autres nations, prétendent préſager que l'académie de Pruſſe en devenant trop nationale perdra un peu dans l'étranger de la haute conſidération dont elle a joui ſous Fréderic II. Souvent auſſi en voulant trop chercher à rendre les établiſſemens littéraires directement utiles, on

(*a*) Joſeph II à cet égard a fait du bien au Milanez, en appelant à Pavie des profeſſeurs presque de toutes les nations. Léopold II fera encore davantage; parce qu'il a de l'attachechement pour les Toscans, & qu'il en prendra pour les Milanois, les Tyrolois, les Allemands, les Flamands.

risque de les rendre à la fin trés-inutiles, ou du moins de les replonger dans une obſcure médiocrité. Dans les arts & les ſciences, comme dans la perfection morale, ſi l'on n'avance pas, on recule; & on ne peut avancer ſans risquer de s'égarer quelquefois, ou d'aller plus loin qu'il ne faudroit.

Les étrangers devant être plus payés ou plus diſtingués, doivent être jalouſés, enviés. Mais cette jalouſie, cette envie ne ſera pas plus fatale que celle que ſe portent réciproquement les gens du même pays. Au reſte un patriotisme rigide & reſſerré devient l'ennemi du philanthropisme, dont il doit être ou le fils ou le frère.

Ce mélange de nations dans les univerſités catholiques, où la plupart des profeſſeurs ſont célibataires, n'a qu'un effet moral, qui eſt la communication des lumières & l'émulation. Dans les univerſités proteſtantes il peut avoir une influence phyſique dans quelque ſens, par les mariages des profeſſeurs & les familles qui en naiſſent.

N. 2. [Add. à la Sect. V.]

Sur la conſtitution politique & religieuſe des pays proteſtans; comment elle contribue aux progrès des ſciences & des arts.

UN reſte de conſtitution féodale ſagement corrigé, & le régime du roi Fréderic Guillaume I, ont poſé & affermi la baſe de la puiſſance pruſſienne, ainſi que de ſon luſtre, qui procède de la culture des arts. Les familles nobles partagent presqu'en portions égales les héritages. Dans un pays naturellement peu fertile un patrimoine diviſé, enſuite ſubdiviſé, ne peut laiſſer que de petits biens à chaque branche & à chaque individu. La modicité de leurs revenus les empêche néceſſairement d'aller ſe domicilier dans des villes. Ils ne ſortent de leurs terres que pour ſervir dans le militaire, & quelquefois dans le civil ou à la cour. La conſtitution du pays oblige cependant les gentilshommes à entretenir les maiſons des payſans, les empêche de s'emparer des terres que ceux-ci poſſédent, de ſe les approprier, & les met dans une ſorte de néceſſité de les conſerver, pour faire cultiver leurs terres ſeigneuriales moyennant

des corvées. De ces deux classes de sujets, les uns gentilshommes, les autres demi-serfs, les princes allemands ont de tout temps tiré leurs troupes & formé des armées. Mais ni l'une ni l'autre n'est propre à la culture des arts. Si l'on devoit en tirer les sujets nécessaires à l'état civil & au culte établi, ou l'on retomberoit dans l'ancienne barbarie, ou les arts resteroient éternellement dans l'enfance. Les nobles étant pour la plupart campagnards, manquent de motifs & d'occasions de cultiver soit les arts, soit les sciences au point de contribuer à leurs progrès. Les payſans & les pauvres villageois manquent de moyens de s'instruire. Si quelques-uns en fréquentant les écoles s'élèvent au dessus de leur état, c'est par les moyens que la religion établie leur fournit.

Toutes ces familles touchent au moment de leur extinction à mesure que les emplois, les dignités, les honneurs & les richesses les éloignent de la province & de la terre d'où elles sont sorties. Si une famille illustre dans quelque pays que ce soit, se relève à la quatrième génération, ou si elle ne tombe pas dans l'obscurité & dans le néant, c'est par un de ces

accidens qu'on appelle malheureux revers, & qui dans le fait eſt un bonheur pour elle & pour le public. C'eſt-à-dire ſi un favori disgracié, ſi un miniſtre, un magiſtrat perdant ſa place eſt obligé à ſe retirer dans une terre, c'eſt alors qu'il travaille à rétablir ſa fortune & à relever ſa famille; il répare en même temps le revers qu'il a éprouvé & le mal encore plus grand que la faveur conſtante auroit fait à ſa famille (a). Les honneurs, les richeſſes, les flatteries, le luxe, l'ambition, les vices l'auroient corrompue, elle ſe ſeroit très-probablement éteinte. Tout homme qui connoît un peu l'hiſtoire de ſon propre pays, trouvera plus d'exemples qu'il n'en faut pour ſe perſuader de la vérité de cette obſervation.

Il y a cependant dans la capitale de la monarchie des miniſtres d'état qui ont été également diſtingués par Fréderic II & par le ſucceſſeur, & dont les ancêtres étoient nobles & illuſtres. Mais ces miniſtres juſtement eſtimés, qui ſont même parvenus à dompter l'envie par leur mérite, n'ont pas été gâtés par l'air em-

(a) Voyez les articles ARNIM, DANCKELMANN, FINCKENSTEIN.

poiſonné de la faveur dans leur jeuneſſe. Ils ſont nés dans des villages, & ont été élevés dans des colléges de province.

Dans d'autres monarchies rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre blâmer les mariages de ceux qu'on ne croit pas en état d'entretenir femme & enfans d'une manière convenable à leur qualité; & ce ſont ces mariages tant blâmés d'abord qui relèvent les familles, leſquelles ſe feroient éteintes infailliblement ſi on eût attendu les arrangemens qu'on croit néceſſaires pour ſe marier convenablement.

On a dit ſouvent que l'expérience de quatre mille ans eſt perdue pour l'inſtruction du genre humain. Je dirai du moins que l'hiſtoire de trois ſiècles, qui eſt ſurement mieux connue que celle de deux & trois mille ans, n'a encore convaincu ni les particuliers, ni les gouvernemens que ce ne ſont pas les riches, ni les nobles, ni ce qu'on appelle les gens comme il faut qui font le bien, qui ſoutiennent les familles & les états; que le meilleur inſtituteur du genre humain eſt l'égalité de fortune, le meilleur légiſlateur, le beſoin. C'eſt ce que nous apprend le plus ſage des rois de l'ancienne Ro-

me. Numa Pompilius appeloit *Egeria* (la pauvreté) la déeſſe qui le conſeilloit.

On a tout fait pour laiſſer la poſtérité dans l'aiſance. Perſonne n'a jamais rien fait, ſi on excepte St François & quelques réformateurs de ſon ordre, pour mettre les gens dans la néceſſité de faire le bien. Encore on n'a jamais penſé dans les bonnes occaſions que ce ne ſont pas les biens qu'on nous laiſſe, ni l'aiſance qu'on nous procure, mais celle qu'on ſe procure ſoi-même qui rend les hommes heureux.

Que de lois, que d'établiſſemens publics & particuliers pour ſoutenir l'éclat des familles! Les princes ſe ſont imaginés qu'ils ne pouvoient ni gouverner, ni figurer ſur le théâtre du monde politique, s'ils n'avoient de très-riches ſeigneurs auprès d'eux. La moins mauvaiſe raiſon qu'on allégue pour ſoutenir les familles anciennes dans un certain bien-être, d'en avoir de bien riches, c'eſt pour qu'elles aient de quoi dépenſer dans les miſſions étrangères. Frédéric II a dû déſabuſer les rois ſes confrères de ce préjugé comme de bien d'autres. S'il porta les choſes trop loin, c'eſt qu'un juſte milieu eſt presqu'impoſſible à ſaiſir. On fait des legs, des

établiſſemens qui tendent tous à attirer les gens de la campagne, des villes de la province, à la capitale. Qu'a-t-on fait pour les retenir, pour les repouſſer, s'il eſt poſſible, dans les villages, dans les campagnes, dans les châteaux? Sans doute tous ces prétendus reſtaurateurs de leur famille, de leur patrie, ont oublié que ſi eux-mêmes étoient nés dans des villes & au ſein des commodités, ils n'auroient point fait la fortune qu'ils ont faite.

La poſtérité des artiſtes que leurs talens ont enrichis & en quelque ſorte anoblis, dégénère & ſe perd de la même manière que celle des grands militaires, des miniſtres d'état, des courtiſans. Leurs familles n'ont pas le même moyen qu'ont celles des gentilshommes, d'aller ſe rétablir, ſe renouveler dans des villages. Attachés à des profeſſions qui les retiennent dans les grandes villes, les fils des peintres, des ſculpteurs, des architectes, ainſi que ceux des autres gens à talens, contribuent rarement au bien de la ſociété par leur induſtrie & leurs travaux (a).

Le

(a) Le fils d'un peintre allemand qui a fait fortune à Rome, & le petit-fils d'un peintre françois qui l'a faite à Berlin, ont

Le véritable ſoutien de la littérature, ainſi que la pépinière des ſujets néceſſaires à toutes les branches de l'adminiſtration civile, ſe trouve pour les pays proteſtans dans les familles des eccléſiaſtiques.

Le célibat religieux a policé l'Allemagne, & y a formé des états. Sans un enthouſiasme religieux que le célibat monacal produiſoit & ſoutenoit, qui ſeroit venu dans le cinquième ſiècle de l'Italie, des Gaules, de l'Eſpagne prêcher l'évangile à des nations presque ſauvages, & fonder des égliſes & des couvens qui y ont introduit la civiliſation ? Cet eſprit monacal a même ſervi dans le ſiècle treizième à relever des villes, des bourgs, des châteaux, où les bourgeois & les gentilshommes vivoient dans l'ignorance & dans l'abrutiſſement. Mais depuis que le ſyſtème militaire attire tout à lui, que la ferveur religieuſe s'eſt refroidie, que

tué deux hommes, l'un en chaſſant, & l'autre en ſe faiſant aider d'un ſoldat à charger ſon fuſil à vent. Ce fut très-certainement par malheur. Mais ces deux triſtes accidens prouvent que Mr l'A. M...s en Italie, & Mr le D. J....d en Allemagne, deſcendant de deux hommes illuſtres, ne croyoient pas avoir beſoin de travailler pour avoir de quoi vivre, ou pour s'illuſtrer, & cherchoient à ſe divertir.

l'état eccléſiaſtique n'a plus d'attraits pour *les* nobles, il faudroit enlever à l'agriculture & aux arts de première néceſſité les ſujets qui doivent s'employer à l'inſtruction, ſoit religieuſe, ſoit littéraire du bas peuple dans les villes, & des habitans de la campagne, ſi le mariage des prêtres que la réformation a introduit ne fourniſſoit de nouveaux miniſtres pour deſſervir *les* paroiſſes, pour régenter les écoles des petites villes de province & des villages. Un peu d'enthouſiasme religieux, avec l'eſpérance de paſſer d'une petite paroiſſe à une autre meilleure, les y détermine. Ils ſe marient plus facilement dans un village ou dans une petite ville que dans une capitale. Par la ſuite de ces mariages ordinairement féconds & heureux, les villes mêmes envoient ſouvent de leur ſein des paſteurs aux campagnes; & ces paroiſſes champêtres ou provinciales à leur tour renvoient d'excellens ſujets aux villes, pour recruter preſque toutes les claſſes de citoyens que demande le ſyſtème ſocial (*a*).

(*a*) Voyez BAUMGARTEN, COCCÉJI, JABLONSKY, LESSING, ROLOF Suppl., TELLER, TEMPELHOFF, SCHMETTAU Suppl., STOSCH, STRUENSÉE.

Le zèle que Fréderic Guillaume, aïeul du roi régnant, montra toujours pour la religion chrétienne, a concilié plus de reſpect à ſes miniſtres; & le zèle des miniſtres, l'enthouſiasme religieux qui s'en enſuit, n'a pu que diſpoſer les jeunes candidats à quitter les villes pour aller deſſervir des égliſes de villages & régenter des écoles; & c'eſt de là que tirent leur origine les familles des profeſſeurs illuſtres, des magiſtrats ſavans, quelquefois même des miniſtres d'état.

Ce fait eſt très-certain. Qu'on ouvre le Dictionnaire hiſtorique de Jœcher & d'Adelung; qu'on parcoure les recueils biographiques des Allemands, ainſi que des Anglois & des Hollandois; que l'on prenne un almanach où ſont les noms des employés des grandes villes; qu'on s'informe de leur généalogie, & l'on trouvera que les conſeillers de cour, de juſtice, de guerre ou de finance, les préſidens, les chefs, les commis des bureaux ſont la plupart fils ou petits-fils d'un pauvre paſteur ou recteur d'école, d'un apothicaire, d'un chirurgien de petite ville de province, ou de village. Si l'on remonte à la première ſouche, on trouvera que le maître d'école, le paſteur étoient fils d'un payſan, d'un

pêcheur, d'un marguillier, d'un meunier, d'un maréchal ferrant, d'un tailleur, d'un tiſſerand, enfin d'un homme du peuple. De ce maître d'école, de ce paſteur ſont iſſus des juriſconſultes qui ſont parvenus à gouverner les états; comme de ce gentilhomme campagnard ſont iſſus des généraux qui ont commandé les armées avec des ſuccès éclatans. Que l'on ſuive enſuite l'hiſtoire de la famille de ce maître d'école, de ce curé de village, on trouvera qu'à meſure que les deſcendans ont été placés dans de grandes villes & qu'ils ont acquis des honneurs, des diſtinctions & des biens, le phyſique comme le moral ont dégénéré, & qu'enfin ce nom diſparoît du regître des vivans. Que ſont devenues tant de familles ſi nombreuſes & ſi floriſſantes, lorsqu'elles ne faiſoient que de ſortir de l'obſcurité d'une école ou d'une maiſon paroiſſiale? Elles ſont devenues ce que deviennent tous les jours les familles des médecins célèbres, des magiſtrats reſpectés, des courtiſans favoris, des vaillans généraux, dont les pères ou les aïeuls étoient apothicaires ou barbiers, baillis de village ou fermiers, ou pauvres gentilshommes cultivateurs de quelques arpens de terre. Ce

n'eſt que lorsqu'un haſard, un revers, ou un caractère ſingulier repouſſe dans un village quelqu'individu de ces familles qu'on les voit ſe reproduire & reparoître une autre fois, & ſurtout lorsqu'une vocation décidée pour l'état eccléſiaſtique ramène un jeune homme à l'état d'où étoit ſorti le père ou l'aïeul.

Les écrivains qui tournent en ridicule les paſteurs de la campagne, parce qu'ils ne trouvent pas dans leur ménage, dans leur entretien, dans leurs habillemens la propreté, le ton & le goût que l'on trouve dans les grandes villes, font beaucoup plus de tort qu'ils ne penſent & à la ſociété générale & aux arts mêmes, aux progrès desquels ils tâchent d'ailleurs de contribuer. On s'apperçoit déjà que le goût de la parure gagne chez les miniſtres proteſtans, & dans leurs familles. Il en arrivera que les curés de campagne aimeront mieux vivre avec une fille qu'avec une épouſe; & cette ſource d'une population utile tarira.

Sous prétexte de bannir le fanatisme, d'empêcher le papisme de renaître & de ſe propager, beaucoup d'auteurs pruſſiens ont attaqué en pluſieurs manières des eccléſiaſtiques, tant luthé-

riens que réformés, qui dans leurs ſermons ou dans leurs ouvrages ont paru s'approcher de la manière de penſer & d'écrire des catholiques. Ils ne ſongent pas que plus on s'écartera du catholicisme, tel que le profeſſoient les Arnaud, les Maſſillon, les Bourdaloue, les Nicole, les Duguet, plus on nuira à tous les arts qui intéreſſent l'humanité, la ſociété; qu'à l'exception de deux ou trois articles de diſcipline ſur leſquels l'égliſe de Rome pourroit encore ſe relâcher ſans changer de ſyſtème dogmatique, nulle religion ne fut jamais plus propre à faire le bien, même temporel, de l'humanité. Sans doute il faut contenir, il faut réprimer le fanatisme. Mais ce nom eſt devenu très-équivoque; & pour peu que l'on en étende la ſignification, on perſécute le *piétisme* comme fanatisme, & la religion comme piétisme (a). L'on

(a) On appelle *piétisme* dans les pays proteſtans ce que les catholiques appellent *aſcétique*, *dévotion* ou *piété*. Pajon parmi les calviniſtes françois, Spener parmi les réformés allemands, Mr Starck parmi les luthériens, Mr Lavater, Suiſſe, parmi les Zwingliens, ont été & ſont regardés comme des piétiſtes. De pareils auteurs chez les catholiques ſeroient mis dans la claſſe des Thomas de Kempis, des Scupoli, des Davila, des Rodriguez, des Palafox, de St François de Sales & de l'immortel Fénélon.

ôte ainſi à la morale ſon plus ferme appui & l'eſprit qui l'anime.

Les François réfugiés en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes, ont formé dans les états pruſſiens une colonie reſpectable, qui a donné à la Pruſſe un grand nombre de gens de lettres, d'artiſans induſtrieux & de négotians ſpéculatifs. On obſerve dans cette eſpèce de petite république les mêmes viciſſitudes que préſente l'hiſtoire de toutes les nations de toutes les familles. La détreſſe a formé les grands hommes; la proſpérité, les honneurs, les commodités ont, ſinon corrompu, au moins énervé les ſucceſſeurs, & diminué leur nombre. On comptoit vers 1690 près de onze mille François réfugiés, & on n'en compte pas aujourd'hui cinq mille cinq cents. Il eſt vrai qu'une partie de ces François eſt paſſée aux égliſes allemandes. Mais beaucoup d'Allemands, beaucoup de Suiſſes ont été depuis agrégés à la même colonie; ce qui pouvoit faire une compenſation des individus qui ſont devenus Allemands, ou qui ſe ſont répandus en Suède, en Pologne, en Courlande, en Ruſſie. La véritable cauſe de cette diminution eſt, que les Fran-

çois réfugiés s'étant établis dans les villes, ſe ſont adonnés aux lettres, aux arts, aux manufactures, & ont cherché des emplois dans l'état civil, dans l'état eccléſiaſtique. A peine quelques-uns ſont-ils allés s'établir dans les campagnes; parce qu'ils ne pouvoient guére en avoir. Il eſt arrivé, comme il arrive toujours, que dans les villes les familles ſe fondent à meſure qu'elles s'élévent à des conditions ſupérieures, ſuivant la marche générale que nous venons de remarquer. Quoique la colonie compte un grand nombre de jeunes hommes fils de profeſſeurs & de conſeillers eccléſiaſtiques de la capitale, qui promettent beaucoup, les quatre ou cinq auteurs d'entr'eux qui ont le plus de renommée ſont fils de pauvres artiſans, de jardiniers, ou de bourgeois de la province. Il eſt vrai qu'ils ont tous eu le moyen de fréquenter des écoles dans leur premiére jeuneſſe; ſans cela il auroit été impoſſible de parvenir à quelque choſe. Car aprés tout il faut aux génies quelques moyens pour ſe développer & ſe produire. Auſſi les catholiques qui ſont en beaucoup plus grand nombre à Berlin & dans les états pruſſiens que les réformés françois, n'ont-

ils pas donné à la république des lettres le plus médiocre écrivain; c'eſt qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici dans tout le Brandebourg où il y a des égliſes de leur culte, une ſeule école latine, ni pour ſe rendre capables d'inſtruire les autres, ni pour aſpirer à des places qui demandent quelque littérature. Ces places mêmes n'existent presque point pour des catholiques dans les pays pruſſiens. La maiſon des cadets, où l'on élève les enfans d'officiers de toutes les religions ne peut guère produire que des ingénieurs ou des tacticiens.

N. 3. [Add. aux Sect. V & VII.]

Sur la pédagogie allemande. Gymnaſtique, & arts mécaniques comme faiſant partie de l'éducation.

UNE foule d'écrivains ont écrit ſur l'éducation, ſur l'établiſſement ou la réforme des écoles publiques, ſur le devoir des inſtituteurs, ſur la manière d'en former. Nous ſommes bien éloignés de trouver mauvais que chacun cherche la meilleure manière de s'acquitter de ſes devoirs & qu'il propoſe des avis qu'il croit pouvoir con-

tribuer à la perfection de l'état ſocial. Il n'eſt pas douteux que par de bonnes méthodes on ne puiſſe faire gagner à la jeuneſſe un temps précieux. Mais il eſt très-facile que ſous l'apparence d'en avancer les progrès on les recule.

Il paroît que c'eſt l'étude de la langue latine qu'on voudroit bannir des écoles comme un obſtacle aux progrès des connoiſſances utiles. Oſeroit-on demander à ces coryphées de la nouvelle pédagogie ce qu'ils penſent de Thomaſius, de Leibnitz, de Wolff, de Hoffmann, de Stahl, de Leſſing? Je ne dis pas des Arioſte, des Taſſe, des Corneille, des Racine, des Montesquieu. J'ajouterai des l'Hôpital, des Colbert, des Dagueſſeau; & puiſque je parle à des écrivains qui ont prêché ou qui prêchent encore, je leur demanderai ce qu'ils penſent de Bourdaloue, de Maſſillon, de Saurin, de Sherlock, de Blair? Croit-on que ces hommes célèbres aient fait quelque choſe pour éclairer les hommes & pour le bien de la ſociété? Ou ſe flatte-t-on de les ſurpaſſer? Si l'on excepte Sully & Shakespeare, deux hommes très-différens, mais également renommés aujourd'hui plus que jamais, pourroit-on nous citer un

auteur ou un homme d'état qui n'ait pas appris le latin de la manière ordinaire, & presque tous avant que d'apprendre aucune autre chose? L'expérience de trois siècles, depuis la renaissance des lettres & les progrès marqués de la civilisation, nous prouve sans réplique que la peine qu'on se donne, quelque grande qu'elle soit réellement, pour apprendre dans l'enfance une langue morte, n'a point suffoqué les génies. On auroit même lieu de croire que cette étude pénible a beaucoup contribué à les former. Peut-être sans cette gêne les esprits vifs iroient trop vîte, ils s'égareroient facilement, ils se perdroient. Ces grands mots de connoissances utiles, d'histoire, de géographie, de géométrie; ces avis précieux, qu'il faut apprendre des choses plutôt que des paroles, & plutôt la langue qu'on doit parler que celles qu'on ne parle plus, doivent en imposer au vulgaire. Cela éblouit même les gens sensés, & les empêche de voir que cette étude des langues, & surtout de la latine, occupe un temps qui autrement seroit perdu, ou qui seroit peut-être employé à donner aux enfans de fausses idées. L'étude machinale d'une grammaire, dont on

ſe formera la métaphyſique dans un âge plus avancé, ne peut abſolument nuire d'aucune manière. Elle ſert même à réprimer la fougue, à corriger l'impertinence & la préſomption qui ne germe que trop facilement dans les enfans lorſqu'ils ont naturellement du talent. Ces habiles pédagogues n'ont-ils jamais réfléchi que la plupart des grands ſeigneurs ſont élevés à peu près comme ils voudroient qu'on élevât tous les autres, & que cependant il eſt très-rare qu'il ſorte des maiſons nobles & opulentes des hommes qui ſe diſtinguent véritablement par leur propre mérite? que même dans la carrière militaire où ils entrent presque tous, ils n'y portent guère des talens ſupérieurs, ſi par haſard ils n'ont pas fourni la carrière que courent ceux qui naiſſent dans la claſſe du peuple; c'eſt-à-dire en fréquentant les colléges, quels qu'en fuſſent les maîtres. Car quelque médiocres qu'ils puiſſent être, ils enſeignent le latin; ils ne peuvent guère nuire à leurs élèves par des inſtructions dangereuſes & de faux principes, comme il arrive lorſqu'on prétend leur enſeigner des choſes. Rarement ils leur feront perdre un temps précieux, ſi ce

n'eſt en trop inſiſtant ſur des difficultés grammaticales, ſur lesquelles il ſeroit mieux de paſſer légèrement, en laiſſant à la pratique à les applanir par elle-même. Il faut, dit-on, leur apprendre à raiſonner. Ils ne raiſonnent que trop. Laiſſez les acquérir des connoiſſances de faits, & s'il faut, comme il en faut ſans doute, de l'étude pour cela, la géométrie & même la philoſophie ſcolaſtique de collége les y formeront (*a*).

On prétend inſpirer à la jeuneſſe des ſentimens. Eſt-ce par des théories que leur en inſpireront les gouverneurs & les maîtres, & qu'on créera ainſi des poëtes capables de peindre Hector, Priam, Didon & Erminie? *L'æſthétique* connue des philoſophes anciens a fait de grands progrès depuis le milieu du ſiècle. A-t-elle contribué à former des poëtes & des orateurs, des hiſtoriens? Les Wieland, les Gœthe, les Schiller, les Iſland, les Babo, j'ajouterai volontiers les Hermes, les Muller (*b*), les Nicolaï, ont-ils appris à faire des drames qui ſoutiennent la repréſentation, & des romans qui

(*a*) V. l'art. WOLFF Chr.

(*b*) Libraire auteur à Itzehoe dans le Holſtein.

ſoutiennent la lecture par des théories æſthétiques? J'oſe dire que cette ſcience, ſi c'en eſt une, eſt pour les Allemands plus nuiſible qu'utile; puisqu'elle eſt contraire à l'eſſor de l'imagination qui chez eux ne paſſe pas pour être tranſcendante.

Nous ne ſaurions oublier à l'égard de ces théories que les grands poëtes, les artiſtes les plus célèbres ont partout précédé la théorie de l'art. Je dirai plus, conformément à l'obſervation que je viens de faire: jamais les livres æſthétiques n'animeront ni poëte, ni peintre, ni ſculpteur autant que la lecture de l'hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament, les vies des ſaints & des héros du chriſtianisme du vieux temps. Et cela eſt ſi vrai, que les poëtes les moins crédules ont dû emprunter du chriſtianisme, même du catholicisme tout ce qu'on lit de plus touchant dans leurs écrits: témoins Shaskepeare, Milton, Pope, Voltaire, Gesner, Klopſtock. C'eſt par cette raiſon que les modèles grecs ſeront toujours préférés aux latins, & que malgré ſes grands défauts Corneille eſt encore admiré, que Shakespeare ſera difficilement égalé par cette foule d'auteurs qui le ſuivent.

Une choſe très-louable ſans contredit, que quelques-uns des pédagogues allemands pratiquent dans leurs inſtituts, c'eſt la gymnaſtique. Il importe au bien-être de la ſociété & à celui des individus que chaque homme fortifie les facultés corporelles & acquière de la dextérité. Ce n'eſt pas que ce ſoit une invention de nos jours. Car la gymnaſtique étoit déjà fort en uſage dans les colléges des jéſuites; elle l'eſt encore dans toutes les maiſons d'éducation, ſurtout dans les académies ou colléges des nobles. L'on y jouoit à la paume, au billard, on y faiſoit des armes, on s'exerçoit à la danſe & au manége. Mais en Allemagne ces exercices étoient négligés, hormis dans les maiſons où l'on élève des gentilshommes & des militaires, où l'on a tâché de les rendre plus communs. Je m'étonne qu'on n'ait pas introduit certains jeux qui ſont en uſage en Eſpagne, en France, en Italie (*a*). D'ailleurs il nous ſemble qu'on s'en tient trop à ce qui ne

(*a*) Le jeu de quilles qui en Italie, en France, en Eſpagne eſt un jeu d'exercice & d'adreſſe pour les jeunes perſonnes; n'eſt en Allemagne qu'un jeu de pur haſard & presque ſédentaire. Car les joueurs ſe tenant à leur place ne ſont que mettre la boule ſur les planches encanalées qui la portent au mi-

doit être que le moyen, & qu'on ne va point au but véritable & général. Mr Campe, lorsqu'il établit ſon inſtitut à Hambourg, y faiſoit venir, y entretenoit des menuiſiers, des forgerons, d'autres ouvriers, pour apprendre à ſes élèves à manier les inſtrumens de ces métiers. Malheureuſement cette partie de la méthode du célèbre pédagogiſte eſt celle qui a été le moins ſuivie, quoique ce ſoit un article d'éducation ſur lequel tous les ſiècles, toutes les nations de toutes les religions mêmes ſont le plus généralement d'accord. Car les philoſophes grecs, les graves & ſages Romains, les apôtres du chriſtianisme, les pères de l'égliſe, les Arabes auteurs de l'Alcoran, les ſaints fondateurs des ordres religieux, nous ont tous unanimement transmis dans leurs livres, dans leurs lois, dans leurs règles, des préceptes, des conſeils, des exemples qui prouvent combien il importe d'apprendre dans la jeuneſſe quelques arts

lieu des quilles. On ne voit ni dans les maiſons d'éducation, ni dans les places ou dans les rues, ni autour des murs des villes ni gentilshommes, ni bourgeois, ni payſans les jours de fête jouer à la paume, au balon, aux boules, bien moins au billard à terre & aux gros boulets.

arts mécaniques, & de s'y exercer. Cela ſert non-ſeulement à prévenir l'ennui, à ſe préſerver des vices qu'entraîne l'oiſiveté, à fortifier & à conſerver la ſanté du corps, qu'aucun ſyſtème d'éducation ne peut négliger; mais peut ſervir auſſi dans le cours de la vie à fournir aux beſoins journaliers, à procurer des reſſources & des jouiſſances innocentes.

L'éducation de la province & de la campagne, ſi l'on a d'ailleurs quelques moyens de faire enſeigner aux enfans la grammaire & un peu d'hiſtoire & de géographie, offre encore cet avantage, qu'on peut facilement leur faire voir travailler des artiſans, & les laiſſer s'eſſayer tantôt à une choſe, tantôt à une autre. Tout leur plaît quand il s'agit de ſortir de l'école, de laiſſer là les livres & la leçon latine. Si d'un côté le latin & toutes les leçons faſtidieuſes ont l'avantage de rendre plus agréables les exercices du corps auxquels la nature porte naturellement la jeuneſſe; d'un autre côté, après ces exercices fatigans, un enfant reviendra avec moins de répugnance à lire, à écrire, à écouter ſon maître, & à s'aſſeoir auprès de lui.

Il eſt fort problématique, à mon avis, s'il eſt mieux de forcer les enfans de s'appliquer à ce qu'on veut leur faire apprendre, ou de les y conduire par des attraits. On ſuppoſe avec raiſon qu'ils prendront de l'éloignement plutôt que du goût pour tout exercice ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, lorsqu'on lès y forcera. Ordinairement ce ne ſont que les enfans de foible conſtitution qui reſtent volontiers à leur pupitre à étudier leur leçon & à faire leur ouvrage. Ceux qui ont de la vivacité ne s'appliquent qu'autant qu'on les y contraint: toutes les raiſons du monde ne leur feront pas quitter leurs jeux pour ſe fixer à l'étude; & il ne faut pas eſpérer que le déſir de ſavoir puiſſe dominer les hommes à dix ou douze ans. Quoique l'on ſoit curieux à tout âge par une ſorte d'inſtinct, l'émulation commence bien plutôt à agir ſur nous que l'amour de la ſcience; & l'émulation eſt ſans contredit le plus ſûr moyen de hâter les progrès des jeunes gens. C'eſt par cette raiſon principalement que l'éducation publique eſt préférable à la domeſtique. Auſſi dans cette foule d'auteurs allemands qui ont écrit ſur l'éducation, je ne ſaurois en indiquer un ſeul qui ne

ſoit de cet avis. Quelque inconvénient que puiſſe avoir la vie du collége & la fréquentation des écoles, l'aiguillon qu'y trouve la jeuneſſe dans l'étude des lettres, dans l'exercice des facultés ſpirituelles, compenſe tous les inconvéniens, qui au reſte ne ſont pas ſi conſidérables qu'on s'imagine. Les louanges qu'un enfant entend donner à ſon compagnon, celles qu'il reçoit lui-même en préſence des autres, fait plus d'effet que ne font les corrections lorsqu'il ſe néglige & qu'il manque.

Il ne faut pourtant pas croire que ce ſoient les condiſciples ſeuls & les égaux qui réveillent l'émulation de la jeuneſſe, qui les animent au travail, & qui les déterminent à embraſſer plutôt une profeſſion qu'une autre. Dans les petites villes des pays catholiques les enfans ſe ſentent facilement portés à l'état eccléſiaſtique; parce qu'ils voient encore les chanoines & quelquefois des moines reſpectés & fêtés. Dans les grandes villes où il y a des garniſons, ils prennent facilement du goût pour l'état militaire; parce qu'ils voient les officiers figurer à la parade, être bien accueillis de la mère, de la tante, de la ſœur, de la couſine dans

les maiſons où ils les rencontrent. Pourquoi les étudians des univerſités de Gœttingue, de Jéna, de Kiel, d'Erfurt, de Marbourg & d'Erlang s'affectionnent-ils à l'étude plus que ceux des univerſités de Vienne, de Prague & même de Maïence? C'eſt que dans les premières de ces villes il n'y a que les profeſſeurs qui jouiſſent de la conſidération de ce public au milieu duquel ils vivent; au lieu que dans les autres les profeſſeurs y font à peine la troiſième figure. Le fils d'un magiſtrat ou d'un miniſtre d'état ne s'aviſe pas de vouloir devenir profeſſeur : il eſt trop accoutumé à voir les gens de lettres faire la cour à ſon père. Quand même ſes ancêtres ſeroient paſſés par les chaires des univerſités, il voudra bien être honorablement placé; mais il dédaignera de parcourir la carrière par laquelle le père & l'aïeul ſont parvenus aux honneurs.

Il n'y a point à Berlin, comme à Paris, à Leipſic & à Rome, des inſtituts pour apprendre à parler aux muets, & faire entendre les ſourds. On ne peut que louer l'habileté & la patience des inſtituteurs, & le zèle de Pie VI, qui envoya à Paris de ſes ſujets pour apprendre la méthode de l'abbé Lépée. Mais a-t-on bien

calculé les avantages qu'il y a à eſpérer de tant de peines qu'on ſe donne pour faire entendre & répéter à ces infortunés les noms de Dieu & de Trinité, de péché originel & de rédemption, de paradis & d'enfer, & leur donner quelque idée de l'immortalité de l'ame & de la vie éternelle? Peut-on ſe flatter qu'avec une vingtaine de mots qu'on leur fera entendre ou articuler, ils pourront comprendre des choſes ſur leſquelles les philoſophes ſe diſputent depuis tant de ſiècles? Croit-on qu'avec ces mots ils ſeront plus en état de faire quelque choſe dans ce monde, & d'opérer leur ſalut éternel? Il eſt plus probable qu'en voulant leur faire acquérir des dons que la providence leur a réfuſés, on ne fera que les rendre plus malheureux, au lieu de leur procurer du bonheur. Un jeune peintre d'Anſpach, nommé Hoffmann, ſourd & muet depuis ſon enfance, qui eſt venu exercer ſon pinceau dans les galeries du roi dès les premières années du nouveau règne, a dû prouver par ſon exemple que le meilleur moyen d'inſtruire les enfans qui ſont dans cet état, eſt de leur laiſſer faire ce qu'ils voient faire, ſi cela n'eſt pas moralement mauvais, & de les ſecon-

der lorsqu'ils ſemblent avoir de la diſpoſition à quelques arts que ce ſoit. On en fera de bons tailleurs, de bons menuiſiers, des ſculpteurs & des peintres. Et ſi le jeune peintre franconien peut copier des tableaux, un autre ne pourroit-il pas copier des manuſcrits?

Tout le monde eſt perſuadé que la peinture & la ſculpture ſont des arts libéraux qui n'ôtent rien à la nobleſſe, & la donnent à ceux qui s'y diſtinguent. On trouve dans toutes les grandes ſociétés des ſeigneurs & de jeunes dames qui apprennent le deſſein. Quel eſt cependant le gentilhomme qui ſoit jamais devenu grand artiſte? Car quoique dans l'hiſtoire des peintres nous trouvions des chevaliers Miel, des chevaliers Bernini, des chevaliers Mengs, & Beaumont, on ſait bien qu'ils n'ont acquis ce titre que par leurs talens. C'eſt qu'il arrive très-rarement qu'un jeune ſeigneur qui a du talent connoiſſe un artiſte qui puiſſe exciter ſon ambition. Si on le conduit dans un attelier, il ne voit rien d'attrayant, & il prend les artiſtes pour des artiſans, & il ne prend que trop les artiſans pour des gens de rien. Au contraire, en France, malgré les cenſures eccléſiaſtiques dont

les comédiens ſont flétris, on a toute la peine du monde d'empêcher les jeunes gens de condition de *monter ſur les planches*, c'eſt-à-dire de s'engager dans une troupe de comédiens. C'eſt qu'ils ne voient ces gens qu'en beau; c'eſt qu'ils les voient applaudis, & même reçus avec diſtinction, au moins en apparence, dans la bonne compagnie.

Le ſuccès du peintre ſourd & muet d'Anſpach qui certes dans ſa première jeuneſſe a vu des honnêtes gens manier le pinceau, pourroit peut-être ſervir de règle générale aux pères & aux inſtituteurs. Le moyen le plus naturel, le plus ſûr de faire apprendre aux jeunes gens des ouvrages mécaniques, ſeroit de les mettre dans la ſituation de voir travailler des perſonnes qu'ils viſſent d'ailleurs honorées & diſtinguées. Il me ſemble que cette réflexion eſt échappée à des auteurs célèbres qui ont dit tant de choſes utiles ſur l'éducation.

N. 4. [Add. à la Sect. XIII.]

Sur les imprimeries allemandes, & ſur les arts de deſſein.

MAÏENCE, Spire, Strasbourg, qui ont presque également contribué à l'invention de l'imprimerie, n'ont rien fait dans ces derniers temps pour ſoutenir & perfectionner cet art admirable. Heidelberg, Helmſtedt & Jéna ont fait plus; elles ont fait plus encore que d'autres villes d'Allemagne plus conſidérables, telles que Leipſic & Halle, qui ont cependant fait beaucoup. Mais il paroît encore manquer à la typographie allemande une fineſſe de goût, une élégance à laquelle d'autres nations de nos jours ont atteint. Car nous avons vu ſortir des imprimeries de Paris, de Madrid & de Valence, de Londres, de Glascou, de Birmingham & de Parme des impreſſions comparables à celles des Manuce, des Étienne, des Plantin. Faiſant ici abſtraction du caractère gothique qu'on a conſervé dans les imprimeries allemandes, & qui a ſans doute empêché qu'on ſe ſoit appliqué davantage au caractère latin dont on ſe ſert dans tous les autres pays, il eſt en général aſſez

difficile de mettre une parfaite élégance dans une imprimerie. Un habile imprimeur ſe forme comme tous les grands artiſtes & les grands auteurs par le génie naturel, & par un concours de circonſtances favorables. Baskerville avant d'exercer l'imprimerie avoit été maître d'école. Verſé profondément dans les auteurs claſſiques, il n'eſt pas étonnant qu'il ait mis une ſi grande exactitude dans la correction de ſes éditions latines. Mais la beauté de ſes impreſſions vient de celle de ſes caractères, dont il forma lui-même les matrices & les poinçons. Or Birmingham, où il établit ſon imprimerie, eſt célèbre par ſes manufactures d'acier de toute ſorte. Et c'étoit là le pays le plus propre pour graver les poinçons. Mr Didot, imprimant à Paris, le ſiége du goût & de l'élégance européenne, ne pouvoit guère manquer de moyens pour égaler l'imprimeur anglois. Mais dans le temps que l'imprimeur pariſien ſe rendit célèbre, un Piémontois porta plus loin encore la perfection de cet art. Mr Bodoni, né à Saluces, ville féconde en bons eſprits, d'une famille qui faiſoit un petit commerce de librairie depuis pluſieurs générations, apprit le mécanisme de l'art presque

dans la chambre où il fut élevé, & dans laquelle ſon père avoit une preſſe. Il alla continuer ſon apprentiſſage dans de plus grandes villes, & ſe perfectionner à Rome dans la plus magnifique & la plus riche imprimerie de l'univers, qui eſt celle de la Propaganda. Il y fit connoiſſance avec des perſonnes qui par leur goût dans les arts, par leur ſavoir, par leur crédit ne pouvoient que donner de l'élévation à ſon génie naturel, & plus d'étendue à ſes connoiſſances. On le propoſa à la cour d'Eſpagne pour être directeur d'une imprimerie qu'on vouloit établir à Parme; & il ſe trouva dans cette ville avec cinq ou ſix ſavans du premier ordre en différens genres, qui uniſſoient à l'eſprit italien ce je ne ſais quoi de plus qu'y portèrent les François. Le père Paciaudi, un des plus grands littérateurs du ſiècle, & ſurtout grand bibliologue, préſidoit à la bibliothèque & à tous les établiſſemens littéraires, pour leſquels on avoit attiré à Parme de très-habiles profeſſeurs. De ce nombre étoient un père Pagnini, ſavant en grec, & l'abbé Deroſſi, très-connu en toute l'Europe par ſa vaſte & profonde érudition dans la littérature orientale. L'académie

des arts qui eſt à Parme ſur un très-bon pied, dirigée par le ſavant comte Rezzonico, ne fut pas inutile à l'imprimerie ni à la fonderie de Mr Bodoni; puisque l'une & l'autre ont beaucoup de rapport avec le deſſein. Mr Bodoni ſut auſſi choiſir & former les ouvriers pour la partie mécanique de ſa profeſſion, & particuliérement pour travailler l'acier. Il poſſède à préſent à lui ſeul un plus grand fonds & une plus grande variété de caractères que peut-être toutes enſemble les plus grandes imprimeries de l'Europe. Sans compter une centaine de langues anciennes & modernes pour lesquelles il a deſſiné & gravé les poinçons, & fait les matrices, il a pour la langue latine, & pour toutes ſes filles cent vingt-cinq aſſortimens de caractères différens.

Si un imprimeur de Berlin obtient des matrices de Bodoni, tandis qu'Unger en poſſède de celles de Didot, & qu'à Kehl ſur le bord du Rhin on fond des caractères ſur les matrices de Baskerville, la typographie ſera portée en Allemagne à un très-haut degré de perfection & de richeſſe. Il eſt même aſſez probable que la ville de Bâle reparoîtra parmi les villes typo-

graphiques avec diſtinction, comme elle a fait du temps d'Érasme. Mr Haas, fondeur bâlois, a voyagé en Italie, & a ſurtout viſité l'imprimerie de Parme. Il tâche d'imiter les caractères de Bodoni, comme Mr Prillwitz de Jéna cherche à imiter ceux de Didot.

En attendant il s'eſt fait quelque changement utile dans les imprimeries pruſſiennes & des pays voiſins. On s'accoutume à imprimer l'allemand avec des caractères latins. Une édition du Code pruſſien ſe fait actuellement avec ces caractères; & dans ce moment Mr Unger travaille à en faire qui tiennent le milieu entre les deux formes; afin que la lecture des livres allemands devienne plus facile pour les étrangers, & que le peuple, accoutumé au caractère gothique y trouve encore quelque reſſemblance.

Tôt ou tard des colporteurs entreprenans procureront aux imprimeurs le moyen d'avoir de meilleur papier, par des ſpéculations utiles ſur la matière néceſſaire pour le fabriquer (a).

(a) Le mauvais papier d'impreſſion qu'on emploie en Allemagne empêche entr'autres le commerce de librairie avec les étrangers, & renchérit exceſſivement les livres françois, anglois, &c; parce que les libraires d'ici ſont obligés de les payer comptant, & ne peuvent les échanger contre les leurs. On a dit dans une

N. 5.

Comparaiſon de la littérature angloiſe & allemande. Pour ſervir de ſuite générale à l'Introd.

L'ALLEMAGNE proteſtante, dont une grande partie eſt pruſſienne, a-t-elle égalé l'Angleterre, qu'elle paroît s'être propoſée pour modèle? Le génie allemand ne peut guère différer du génie britannique, de celui des Flamands & des Bataves. Les habitans de la grande Bretagne, ſoit qu'ils deſcendent des anciens Celtes, des Gaulois du moyen-âge ou des Saxons, des Danois, des Normands, ou de François, d'Italiens, d'Eſpagnols réfugiés depuis la grande révolution qui s'eſt faite dans les opinions religieuſes, ne ſont pas de race différente des Alle-

note ci-deſſus, Tom. III. p. 106, que les femmes brûlent leurs chiffons de linge pour s'en ſervir au lieu d'amadou. Il faut ajouter qu'elles n'ont aucun intérêt d'en avoir ſoin, puiſqu'on ne les achète pas; & qu'il faut même n'être pas délicat pour admettre dans un garde-meuble les femmes qui viennent offrir aux gouvernantes, aux ſervantes, aux pauvres mères de famille un paquet d'épingles ou un mince ruban, pour avoir leurs chiffons qu'ailleurs on paye argent comptant. Cette branche de commerce n'eſt point échappée aux Italiens, qui n'ont pas la matière première ſi abondante & ſi bonne qu'on l'a en Allemagne. Voyez l'*Introd.* Sect. XIII. p. 157—158.

Nuremberg & d'Augsbourg, avant que l'on parlât des manufactures de Londres & de Birkingham, & l'on voyageoit dans des voitures inventées à Berlin avant qu'on connût dans le continent les voitures angloiſes ſi fort en vogue aujourd'hui. Albert Durer & Lucas Cranach n'avoient certainement pas de rivaux dans la grande Bretagne de leur temps; & tout le monde ſait que le premier bon peintre qui figura en Angleterre étoit Kneller de Lubeck, ainſi que Hendel, le créateur de la muſique angloiſe, étoit de Halle. Il faut avouer malgré cela que même avant la fin du dernier ſiècle l'Angleterre a eu dans quelques genres de littérature des auteurs qu'à peine aujourd'hui l'Allemagne peut ſe flatter d'avoir égalés, & que pendant un demi-ſiècle qui s'eſt écoulé depuis la paix d'Utrecht jusqu'à celle de Hubertsbourg, tout le reſte de l'Europe a lu, traduit, imité les livres anglois, & admiré les manufactures d'Angleterre, tandis qu'à peine on connoiſſoit quelques livres allemands hors de l'Allemagne, que les villes manufacturières de la Souabe & de la Franconie ne fourniſſoient plus leurs productions qu'au bas peuple des pays voiſins.

voiſins. Dira-t-on en conſéquence que le génie des nations ait changé par des cauſes phyſiques, ou que des cauſes morales nouvellement ſurvenues aient fait prendre au génie anglois un eſſor qui les élève au deſſus des autres peuples que la nature a faits leurs égaux? Nous ne nous appeſantirons pas ſur l'hiſtoire de la conſtitution angloiſe. Nous ne voulons ni répéter les éloges que lui ont donnés Lolme & Adam, ni ſouſcrire à la critique que vient de publier contre ces deux panégyriſtes un cultivateur de la Nouvelle-Jerſey, probablement Mr Liwingſton. L'on ſait aſſez que l'Angleterre, ſubjuguée par les Romains, conquiſe enſuite par des Saxons & par des Danois, ſubjuguée de nouveau par des Normands, gouvernée par des prêtres & des moines étrangers, déchirée pendant deux ſiécles par des guerres inteſtines, ne commença à former un état reſpectable que ſous les derniers Tudor. L'hiſtoire du régne de Henri VIII & de ſa fille Éliſabeth prouve aſſez que la conſtitution n'étoit pas encore affermie. La maiſon de Tudor ayant manqué & celle des Stuart ayant réuni les deux royaumes, on fit revivre de vieilles chartres dont il n'avoit guére été

queſtion pendant pluſieurs ſiècles. Cependant il fallut encore eſſuyer les guerres civiles qui ont fini par la mort tragique de Charles I. Il fallut paſſer par le despotisme d'un uſurpateur. Un prince flamand vint encore écarter du trône ſes ſucceſſeurs légitimes. Guillaume, qui avoit de bonnes raiſons de ménager ſes nouveaux ſujets, la ville de Londres particulièrement, lui confirma les priviléges contenus dans la grande chartre de Henri III; & voilà la véritable époque de la conſtitution. George I, qui ſuccéda à la belle-ſœur de Guillaume III, & qui ſe trouvoit dans le même cas que celui-ci, accepta les conditions qu'on lui fit, pour obtenir une riche couronne qu'on auroit pu lui diſputer; & les priviléges de la nation furent alors ſolidement confirmés. Ce n'eſt pas ici le lieu de peſer les avantages de cette conſtitution comparativement au prix qu'elle a coûté, & qu'elle pourroit coûter à ceux qui voudroient l'imiter. Mais il eſt à propos d'obſerver qu'il n'y a pas eu un ſeul des grands ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à la grande Bretagne & qui ont mis en vogue la littérature angloiſe, qu'on puiſſe dire l'effet de la conſtitution. Shaskepeare vivoit

ſous Éliſabeth, Milton ſous Cromwell, Addiſſon, Pope & Swift ſous la reine Anne: tous ſous une adminiſtration peu différente de celle de la plupart des monarchies. Le genre dans lequel Newton s'eſt élevé au deſſus de la plupart des mortels, eſt abſolument indépendant de la conſtitution politique. Remarquons encore que dans le ſeul genre de littérature ſur lequel la conſtitution angloiſe auroit dû influer ſouverainement, je veux dire l'éloquence tant eccléſiaſtique que civile, on n'a pas même égalé ce que la France a produit.

Nous ne nions pas que la liberté de la preſſe, qui ſans doute tient à la conſtitution, ne contribue beaucoup aux progrès de la belle littérature & de toutes les ſciences Mais tout le monde ſait que cette liberté règne depuis quarante ans dans une grande partie de l'Allemagne; & ſi elle n'eſt pas auſſi illimitée qu'elle l'eſt en Angleterre, elle n'empêche abſolument la publication d'aucun ouvrage qui puiſſe véritablement enrichir la littérature. Au reſte ce n'eſt pas cette liberté ſeule qui influe le plus ſur les progrès des arts; ce ſont la proſpérité, la richeſſe de l'état, la conſidération dont il

jouit, ſon influence au dehors qui les font fleu-
rir. Cette proſpérité peut ſe trouver ſous des
conſtitutions très-différentes de la britannique.
Auſſi Veniſe à l'époque de la ligue de Cambrai,
le Portugal presque au même temps, ont été
l'aſile des arts, ainſi que Paris le fut depuis
Colbert; Londres l'eſt devenue dans ce ſiècle.

Londres offre des reſſources, des moyens,
& par conſéquent des encouragemens plus con-
ſidérables qu'aucune ville de l'Allemagne. Mais
s'enſuit-il de là que le génie allemand ne ſoit pas
capable de tout ce qu'on a vu faire à l'anglois.

Je ne ferai qu'en paſſant une courte réflé-
xion ſur la différence des manufactures angloiſes
& allemandes. Le commerce étant incompa-
rablement plus grand à Londres qu'il ne l'eſt
dans aucune partie de l'Allemagne, le prix de
toutes choſes y eſt néceſſairement plus conſi-
dérable. La ſubſiſtance, il eſt vrai, coûte auſſi
davantage; mais pour peu qu'un ouvrier (&
ainſi des artiſtes) ait de conduite & qu'il épar-
gne de ce qu'il gagne journellement, cette
épargne ſe monte à des ſommes beaucoup plus
fortes qu'elles ne le ſeroient en Allemagne. Le
public le ſait, & les Allemands vont en foule

chercher de l'ouvrage en Angleterre; & une grande partie des manufactures angloiſes ſortent de mains allemandes.

Les ſciences & la philoſophie ſpéculative ne demandent pas tant de moyens pour être cultivées avec un ſuccès éclatant: auſſi l'Allemagne ne fut-elle jamais en arrière à cet égard, comme nous venons de l'obſerver. Quelques genres de poëſies, tels que la paſtorale, l'érotique, la didactique en quelque ſorte peuvent trouver partout leur parnaſſe. Mais il y en a qui ne ſauroient offrir un grand intérêt au lecteur, ſi le poëte n'a pas vécu ou s'il n'a du moins voyagé dans des pays qui par la variété des objets puiſſent nourrir & féconder ſon imagination. Je dis plus, il faut que la foule des individus au milieu desquels ſes ouvrages doivent paroître au grand jour, donnent à l'auteur ce courage & cette hardieſſe qu'il ne peut avoir dans une ſociété trop bornée. Les François prétendent n'avoir pas beſoin de voyager pour connoître les autres nations; parce que celles-ci voyagent en France & leur ſont aſſez connues. Je ne ſais ſi cela eſt auſſi vrai qu'il eſt ſûr qu'ils le diſent. Les Anglois n'ont pas étalé

cette prétention; ils cherchent à connoître les autres peuples en voyageant, & leurs gens de lettres ont aſſez communément ce que leurs ſemblables n'ont pas dans les autres pays; c'eſt le moyen de voyager. Il eſt très-douteux ſi les jeunes ſeigneurs & les fils de riches négocians anglois qui font leur tour de l'Europe tirent une grande utilité de leurs voyages; mais leurs compagnons en profitent ſurement; & ces Mentors entrent la plupart dans la claſſe des auteurs. Il faut avouer que les avantages qu'en tire toute une nation, eſt non-ſeulement un effet de la richeſſe, mais auſſi de la conſtitution britannique. Un voyageur anglois peut voir & connoître toutes les claſſes de la ſociété dans le pays qu'il parcourt, plus facilement qu'un profeſſeur ou un candidat allemand qui voyage à ſes frais. L'économie politique de Fréderic II n'a pas été à cet égard favorable aux progrès de ſa nation. Le ſucceſſeur a adopté d'autres principes; & pluſieurs ſouverains d'Allemagne procurent à ceux qui leur ſont attachés les mêmes avantages que les riches particuliers d'Angleterre ont procurés aux gens de lettres leurs compatriotes.

Les grands poëmes & les ouvrages d'agrément ont eu plus ou moins de ſuccès en raiſon du pays plus ou moins floriſſant où les auteurs ont vécu. Le Taſſe n'étoit pas ſujet d'un puiſſant monarque, ni d'une république floriſſante; & Thompſon n'étoit pas né, ni n'avoit été élevé ſous le beau climat de Naples; mais l'un & l'autre avoient vu des pays auſſi variés que vaſtes & infiniment animés. Voilà une des raiſons pourquoi ni l'un dans les Ouvrages des ſix jours, ni l'autre dans les Quatre ſaiſons n'ont été égalés ni par le major de Kleiſt, ni par le profeſſeur Zachariæ. Ce dernier, qui n'avoit vu que quelques parties de l'Allemagne, a ſaiſi tout ce qui s'étoit offert à ſes yeux de plus frappant & de plus beau; le Harz, par exemple, pour les beautés de la nature, & la galerie de Salzthal pour celles de l'art. Que n'auroit-il pas fait s'il avoit vu la grande chaîne des Alpes, s'il avoit vu Rome, Veniſe & Florence, les ports & les magaſins d'Angleterre & de Hollande? Si ſon poëme des Quatre parties du jour n'eſt pas ſi piquant que celui de l'abbé Parini ſur le même ſujet, publié presque dans le même temps, c'eſt que Bronswic n'offroit pas aux yeux du poëte

des comtes & des marquis petits-maîtres, des dames d'un grand ton, un carnaval très-bruyant, les ſpectacles, les tumultes, le luxe & les intrigues de Milan. Ajoutons à cela que la qualité du pays où vit un auteur ne contribue pas ſeulement à féconder ſon imagination, mais l'encourage à la publication de ſes écrits, lorsqu'il eſt d'ailleurs capable d'imaginer. L'exemple de Rabener, que je vais citer, prouvera ce que j'avance de Molière, de Boileau & de la Bruyère: l'un dans ſes Comédies, l'autre dans ſes Satires, le troiſième dans ſes Caractères n'ont pas pris leurs modèles autant dans la nobleſſe que dans la bourgeoiſie; ils les ont pris dans toutes les claſſes de citoyens. L'auteur de Télémaque a tracé de grands caractères de rois, de miniſtres. Cervantes avant lui a oſé ſoumettre à ſa fine critique les grands d'Eſpagne parmi leſquels il vivoit. Pope & Swift ont eu ſous leurs yeux & ont retracé aux yeux de leurs lecteurs des ducs & pairs, & des ducheſſes. Cela donne plus d'intérêt que ſi l'on ſe borne à peindre des curés de village, des maîtres d'école & des baillis. Cependant Rabener, qui fit des volumes de ſatires aſſez piquantes, n'oſa point ſortir de la claſſe

moyenne. Dresde, alors remplie de nobleſſe, ne l'étoit pas aſſez pour que les portraits qu'il auroit pu faire de princes, de comtes & de barons puſſent reſſembler à plus d'un original. Cependant dans toute autre ville d'Allemagne Rabener n'auroit pu écrire ce qu'il écrivoit à Dresde ſous le roi de Pologne Auguſte III; parce que de tous les états d'Allemagne à peine l'Autriche jouiſſoit d'autant de conſidération, & aucun ne jouiſſoit d'autant de liberté. La puiſſance pruſſienne vers l'an 1750 ne paroiſſoit pas encore affermie, & l'influence que devoit avoir Fréderic II ſur ſon ſiècle n'étoit pas encore décidée. Les miniſtres n'étoient pas encore des ſavans renommés; ils n'étoient pas des patriotes philoſophes dont l'exemple & la protection puſſent inſpirer du courage aux hommes publics, tels que ſont les auteurs. La maiſon de Hanovre, alors alliée de celle d'Autriche, n'offroit encore à la philoſophie & à la littérature ni l'aſile reſpectable, ni les reſſources abondantes que l'on trouve préſentement dans ſes états, ni les moyens qu'elle offre depuis qu'on la voit attachée conſtamment & ſincèrement alliée à la maiſon de Pruſſe.

Quand même Rabener, après avoir connu la cour d'Auguſte III, ſe ſeroit trouvé à Hambourg dans l'état d'indépendance dans lequel ſe trouvoit Hagedorn, auroit-il oſé porter ſes traits ſur les miniſtres, les favoris, les courtiſans du roi de Pologne? L'intimité des deux cours de Vienne & de Dresde dans ce temps-là, la géne où la première tenoit encore les villes impériales, lui auroient-elles permis d'écrire & de mettre au jour tout ce qu'il auroit voulu? Ce n'eſt que depuis les vains efforts qu'on a faits entre 1755 & 1762 pour rabaiſſer la puiſſance pruſſienne; ce n'eſt qu'après que Fréderic II ſauva la Bavière; ce n'eſt que depuis que par leur union les différens états de l'Allemagne ſentent leur exiſtence; & c'eſt ſurtout par la grande confiance qu'ils ont dans le caractère de Frédéric Guillaume II & dans le zèle patriotique de ſes miniſtres éclairés, qui ſavent concilier l'intérêt de leur maître avec la gloire de toute la nation, que l'Allemagne eſt auſſi libre & auſſi indépendante dans toutes ſes parties que dans ſa totalité. Aſſuré de la protection & de l'appui d'une monarchie reſpectable, le moindre prince participe à l'éclat du corps dont il

eſt membre, & chaque individu y participe à proportion. Les idées s'étendent & s'élèvent; l'indépendance & la ſécurité des ſouverains ſe communiquent aux auteurs; & l'Allemagne littéraire va figurer dans l'univers auſſi bien que l'Allemagne politique.

Cependant il manque aux gens de lettres allemands une ſorte d'encouragement plus puiſſant que ne le ſont la faveur des princes, la protection des miniſtres & les rétributions des libraires; c'eſt d'être connus, lus par les nations étrangères. Tel eſt le ſort des auteurs qui créent la littérature de leur nation. Le grand Corneille n'a été traduit en Italie qu'un ſiècle après qu'il avoit fini d'écrire & de vivre. Shakeſpeare n'eſt traduit en France que de nos jours, & il a vécu deux cents ans avant nous. Si les Italiens du ſiècle de Léon X & les Eſpagnols du ſiècle ſuivant ont été plutôt connus & traduits dans les autres pays, c'eſt que le Boccace, le Pétrarque, Æneas Silvius avoient déjà établi la réputation de la littérature italienne. C'eſt lorſqu'une langue eſt totalement fixée, connue, répandue, qu'on rend les honneurs dus à ceux qui ont travaillé les premiers

à la régler & à l'enrichir. Les Anglois ont eu dans notre ſiècle plus de moyens de répandre ſur tout le globe leurs productions; & c'eſt ſurtout le caractère de leur langue qui leur donne cet avantage. On a dit avec raiſon que parmi les cauſes de l'univerſalité à laquelle la langue françoiſe étoit parvenue, l'une étoit ſa pauvreté. Je ne pourrois dire en un ſeul mot quel eſt le caractère de la langue angloiſe qui l'a rendue aujourd'hui presque auſſi univerſelle que l'eſt la françoiſe. Mais voici ce qu'en dit le plus célèbre des grammairiens anglois, Mr Harris: " Nous autres Bretons, dit-il, nous avons été „ de très-grands emprunteurs, comme notre „ langue bigarrée le prouve aſſez. Nos ter„ mes de belle littérature prouvent qu'elle eſt „ venue de la Grèce. Nos termes de muſi„ que & de peinture prouvent qu'ils ſont ve„ nus de l'Italie. Nos phraſes de cuiſine & „ de guerre montrent que nous avons pris ces „ arts des François. Nos phraſes concernant la „ navigation prouvent qu'elle nous a été en„ ſeignée par les Flamands & par les peu„ ples de la baſſe Allemagne. Les différentes „ ſources de notre langue pourroient être la

„ cauſe qu'elle manque ſi fort de régularité &
„ d'analogie. Cependant nous avons l'avantage
„ de compenſer ce défaut. Ce qui nous man-
„ que du côté de l'élégance, nous le gagnons
„ du côté de l'abondance. A cet égard peu de
„ langues peuvent être trouvées ſupérieures à
„ la nôtre (a)". Nous ne diſputons pas cette richeſſe à la langue angloiſe; mais nous devons ajouter à ce que dit Mr Harris, que la langue angloiſe n'ayant presque point d'inflexion, point de diſtinction de genres, très-peu d'articles, ayant la moitié des mots tirés du françois, les étrangers qui s'établiſſent à Londres ſont bientôt en état d'écrire plus que paſſablement l'anglois, comme ont fait de nos jours Mrs Cavallo & Baretti, l'un Napolitain, l'autre Piémontois; & l'on ſait bien que Mr Herſchel, Hanovrien, écrit auſſi en anglois. Dans tout un ſiècle on ne cite pas un ſeul étranger établi en Allemagne qui ait fait imprimer une feuille de ſa compoſition en allemand. Cela fait auſſi qu'en France, en Italie, en Eſpagne, & ſurtout en Allemagne on traduit plus facilement les livres anglois qu'on ne traduit hors de l'Allemagne

(a) *Grammaire univerſelle.* p. 408 & 409.

les livres allemands. On ne doit pas s'étonner par conſéquent ſi ces derniers ſont moins connus. Un Allemand qui ſait le latin ou le françois parvient en quelques jours à comprendre l'anglois; mais un Anglois, encore qu'il ſache le françois & le latin, ne parvient qu'avec peine à comprendre l'allemand. La langue allemande, fort ſupérieure à l'angloiſe par ſa régularité, ſon analogie, ſa force même, puisqu'elle compoſe plus facilement des mots très-expreſſifs, eſt beaucoup plus difficile que ne l'eſt l'angloiſe. Mais l'analogie qu'on trouve dans ſes inflexions & ſes compoſitions de mots, ſoulage à la longue ceux qui s'y appliquent.

On nous objectera ſans doute que ſur cinq ou ſix mille ouvrages allemands qui paroiſſent aux foires de Leipſic chaque année, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui ſoient originaux & nouveaux; que la plupart ne ſont que des traductions, des compilations, des reproductions d'anciens ouvrages avec quelques préfaces & quelques notes. Mais que l'on regarde les catalogues des livres qu'on imprimoit en France du temps de Richelieu & même de Colbert; qu'on parcoure les vieux journaux an-

glois, & l'on verra qu'il n'en étoit pas autrement de la France & de l'Angleterre dans les premiers luſtres de leur littérature. Au reſte, il eſt certain que dans les ſciences, ſoit démonſtratives, ſoit expérimentales, l'Allemagne a contribué & contribue actuellement à leurs progrès autant ou plus qu'aucune nation; que dans la philoſophie ſpéculative il n'y a aujourd'hui ni Anglois, ni Eſpagnol, ni Italien, ni François qui égale la profondeur des philoſophes allemands; que dans l'hiſtoire & la politique l'Allemagne a des écrivains qui ne cèdent point aux plus célèbres Anglois. On ne diſſimulera pas que le théâtre allemand n'égale ni le françois, ni l'anglois; mais on verra qu'à cet égard l'Allemagne eſt comparativement à l'Angleterre & à la France ce qu'étoit Rome en comparaiſon d'Athènes. Mais l'Allemagne qui par les raiſons que nous avons indiquées ne peut égaler les nations voiſines dans ce genre, a fait cependant plus que n'a fait l'Italie romaine dans le temps qu'elle étoit le centre des pays policés & connus. Il y a eu & il y a à Vienne, à Manheim, à Hambourg des auteurs dramatiques qui peuvent être comparés ſinon aux Grecs, certaine-

ment aux trois Romains qui nous ſont reſtés, à Plaute, Térence & Sénèque.

Nous venons de dire que l'imagination n'eſt pas la partie dominante du génie allemand; & nous n'avons pas diſſimulé que la méthode ordinaire de l'éducation nationale, excellente à pluſieurs égards, n'eſt pas en tout ſens favorable à cette faculté de l'eſprit humain; & que le commerce, la tolérance, le mélange des nations facilitent de jour en jour le progrès des facultés ſpirituelles. Plus de voyages, plus de promenades, plus d'exercices du corps, & moins de théorie y contribueront de même. Mais haſarderons-nous ici une penſée dans laquelle la voix unanime de tous les gens de lettres vivans en Allemagne, & qui ne ſont pas totalement allemands, nous confirme? C'eſt que les Allemands s'étant trop tôt flattés d'être parvenus au ſommet du Parnaſſe, & d'être la première nation de l'univers, cette préſomption mettra un obſtacle aux progrès qu'ils pourroient encore faire.

ARTICLES

ARTICLES

A SUPPLÉER DANS CET OUVRAGE.

ACH ARC ARN

L'article de Mr ACHARD (Tom. I. p. 186.) demanderoit beaucoup d'additions; car ce célèbre phyſicien a fait & continue de faire des expériences très-intéreſſantes, & donne gratuitement des leçons publiques auxquelles aſſiſtent plus de trois cents étudians.

Mr d'ARCHENHOLTZ a inſéré dans une gazette littéraire ce que nous ignorions (p. 207) ſur les raiſons qui lui firent quitter le ſervice de Pruſſe (a). Quelles qu'ayent été ces raiſons, il eſt certain que le changement d'état de ce gentilhomme a donné à l'Italie un détracteur injuſte, à l'Angleterre un panégyriſte outré, à l'Allemagne un bon écrivain.

ARND (Jean Godefroi) né à Halle en 1737, y fit ſes études, & entra dans une maiſon bourgeoiſe comme précepteur. Il devint

(a) V. *Neue Litter. und Valk. Zeitung.* Octob. 1790.

enſuite maître d'école à Arensberg dans l'île d'Oeſel, d'où il paſſa en 1748 à Riga pour être co-recteur d'un collége de cette ville. Il y employa ſes loiſirs à éclaircir l'hiſtoire de la Livonie. La Chronique qu'on a de lui eſt en deux volumes in-folio; quoiqu'il ne l'ait pouſſée que jusqu'à 1762. Il mourut en 1767, âgé de quarante ans. *Adelung.*

AUGUSTIN (Fréderic Sigismond) diacre à l'égliſe de St Nicolas de Berlin, eſt né dans cette ville en 1738. Une diſſertation imprimée & quelques ſoins donnés à l'édition d'une paraphraſe du nouveau Teſtament d'Érasme ne ſuffiroient peut-être pas pour faire placer cet eccléſiaſtique dans l'hiſtoire de la Pruſſe; mais le catalogue qu'il a rédigé d'une grande bibliothéque, en y joignant des annotations remplies d'érudition & de ſaine critique, prouve qu'il eſt profondément verſé dans l'hiſtoire de la littérature ancienne & moderne. *Nous avons vu* avec d'autant plus de ſatisfaction la manière dont Mr Auguſtin écrit en latin, que quelques écrivains, étrangers au pays dont nous parlons, prétendent qu'en Saxe on écrit le latin *mieux*

qu'en Pruſſe. J'oſerai avancer que ce diacre berlinois écrit dans cette langue auſſi bien que les profeſſeurs des univerſités de la Saxe électorale & de la baſſe Saxe. La bibliothèque dont il a rédigé le catalogue, de concert avec un autre ſavant eccléſiaſtique (Mr Schmid), a été achetée par le roi, & unie à la bibliothèque royale. *V.* ROLOFF. *Suppl.*

BARDOU (Émanuel) né à Bâle en 1744 d'un Languedocien fabricant de bas, qui ne pouvant jamais eſpérer d'être à Bâle maître fabricant, vint à Potsdam, & quelques années après à Berlin. Ses deux fils ſe deſtinèrent aux arts. Émanuel apprit à modeler ſous Sigibert Michel, ſculpteur françois, qui avoit remplacé Adam. Il alla avec lui en 1770 à Paris, où il connut le frère de Sigibert, nommé Clodion, ſculpteur eſtimé, & il en étudia la manière. De retour à Berlin, il modela à la fabrique de porcelaine & fit à ſon choix la ſtatue équeſtre de Fréderic II, qui eut plus de ſuccès qu'il n'auroit fallu pour ſon intérêt. Car cette ſtatue, haute d'environ un pied quatre pouces, trouva tant d'approbation par l'atti-

tude & la reſſemblance que l'artiſte avoit parfaitement ſaiſies, qu'elle fut contrefaite. Ces copies colportées, malgré leur imperfection, eurent un débit prodigieux, au préjudice de celui qui avoit le moule original & parfait. Celles que le ſculpteur jeta en métal (dont une fut envoyée à la Haie à la princeſſe d'Orange, les autres achetées par des connoiſſeurs, & envoyées à Paris, à Moscou & en Saxe) ne perdront pas de leur prix après que la grande ſtatue équeſtre que le roi régnant va faire ériger à ſon prédéceſſeur ſera contrefaite ou répétée en petit. Ce ſculpteur étant allé en Ruſſie en 1777 pour voir ſon frère, il y fit quelques ouvrages. Revenu à Berlin, où il avoit laiſſé ſa famille, il continua à modeler, tant de grandes que de moyennes figures. On a vu de lui à l'académie de Berlin différentes pièces très-bien exécutées. Mais dans un pays où il n'y a ni religieux ni religieuſes qui faſſent travailler pour leurs égliſes & leurs couvens, & où la nobleſſe n'eſt pas riche, ce n'eſt que le ſouverain qui fait faire des ſtatues en marbre; & ces commiſſions ne ſont pas fréquentes.

BARDOU (Paul Joſeph) né à Bâle en 1746, frère cadet du précédent, vint à Berlin qu'il n'étoit encore qu'enfant. Il étudia au collége françois, ainſi que ſon frère, & apprit de le Sueur à deſſiner & à peindre. L'approbation qu'eurent ſes ouvrages à Berlin, à Leipſic, à Francfort ſur l'Oder, à Breslau, le détermina d'aller exercer ſon talent à Varſovie, à Moscou, & à Pétersbourg, où il fit d'après nature le portrait de l'impératrice régnante & ceux d'une foule de ſeigneurs & de dames. Après ſept ou huit ans d'abſence il revint à Berlin en 1788. Il ne s'étoit encore fait connoître que comme peintre en paſtel; mais il peint à préſent également à l'huile des portraits & des ſujets d'hiſtoire.

BARON (Erneſt Gottlieb) célèbre joueur de téorbe, né à Breslau, eſt mort vers l'an 1770 au ſervice du roi de Pruſſe. Nous n'avons pas compris dans notre plan ces artiſtes muſiciens; mais Baron étoit auteur. Mr Marbourg, dans ſes Mémoires pour ſervir aux progrès de la muſique, rapporte trois ou quatre traités de ce joueur d'inſtrumens à cordes, qui d'ailleurs

dès l'an 1727 avoit publié des recherches hiſtoriques ſur le luth. *Hamberger.*

BASS (Henri) fils d'un chirurgien de Brême, né en 1690, étudia la médecine & la chirurgie. Il fut reçu docteur à Halle en 1713, & la même année il fut fait profeſſeur. Il eſt mort âgé de ſoixante-quatre ans, en 1754. On a de lui en latin une diſſertation ſur la manière de traiter la fiſtule à l'anus, & des obſervations *Medico-chirurgicæ;* en allemand des inſtructions ſur le bandage, & différentes expériences.

BELAIR (Mr de) fils d'un banquier de Paris dont les affaires ont mal tourné, prit le parti des études, & s'appliqua au génie. Il étoit capitaine d'artillerie dans la légion de Maillebois au ſervice de Hollande. Ayant été réformé, comme tant d'autres, il fut réduit à la moitié de ſa paye. Il en reçut le capital: il le joua dans l'eſpérance de le doubler, & le perdit. Il vint à Berlin en 1786, croyant trouver de l'emploi convenable à ſes talens. Je ne ſais ſi l'on fit des difficultés de lui accorder les conditions qu'il vouloit, ou ſi c'eſt parce que les

expériences qu'il propoſa de faire ne réuſſirent pas bien; mais après avoir paſſé deux ans à Berlin dans la plus fâcheuſe détreſſe, il en partit, ſe plaignant de ce que la jalouſie de quelques officiers d'artillerie l'avoit empêché d'y être établi. Pendant ſon ſéjour ici il publia des Lettres ſur la Hollande, des Réflexions ſur une lettre du marquis de Montalembert, & un Eſſai général ſur pluſieurs branches d'adminiſtration, où l'on trouve des faits intéreſſans, des réflexions très-juſtes. Une partie de ces ouvrages n'ont paru que dans la gazette littéraire de Berlin, au rédacteur de laquelle il les abandonna (*a*). Mais il fit imprimer en 1787 un ouvrage dédié à S. M. pruſſienne, ſous le titre de *Nouvelle Science des Ingénieurs*, qui certainement offre des leçons utiles à tous ceux qui ſe deſtinent au génie.

C'eſt dommage que Mr BERNOULLI, qui devint académicien de Pruſſe avec penſion à l'âge de dix-neuf ans en 1763, (étant né en 1744, & non en 1741, comme on l'a imprimé à la pag. 254. Tom. I.) ait été attaché à l'aſtronomie. Quoiqu'il y ait travaillé avec ſuccès,

(*a*) V. cette gazette de l'an 1787.

ſon génie le portoit à l'hiſtoire littéraire & à la géographie. Peu de ſavans ont plus de connoiſſances des auteurs qui ont fleuri vers le milieu du ſiècle & dans ces derniers temps, & des établiſſemens littéraires qu'on a dans toute l'Europe. La collection des voyages de différens auteurs, en ſeize volumes petit in-8°, moyennant la table qui forme le dix-ſeptième volume eſt très-utile aux voyageurs & aux amateurs de l'hiſtoire littéraire. La Deſcription de l'Inde par le jéſuite Tieffenthal, dont Mr Bernoulli donna une édition magnifique, ſurtout en françois, eſt en trois volumes in-4°. C'eſt un ouvrage claſſique, qui ſervira ſurtout à compléter la Géographie de Buſching, qui ne s'étend pas hors de l'Europe.

BERTRAND (Louis) profeſſeur de mathématiques à Genève, a reſté trois ans à Berlin pour ſe perfectionner ſous Mr Euler, chez lequel il logeoit. Il fut reçu membre de l'académie en 1754 avec Mr le chevalier de Cogolin & Mr Lehmann. Il s'étoit fait connoître par des ouvrages de minéralogie. Mais on a de lui le *Développement nouveau de la partie élé-*

mentaire des mathématiques, en deux volumes in-4°, (Genève 1778.) & un mémoire dans le recueil de l'académie.

Il y a un autre ſavant de ce nom, Mr Élias Bertrand, miniſtre, auteur d'un excellent ouvrage ſur les montagnes, qui eſt auſſi membre de la même académie; mais il n'eſt qu'externe, & n'a jamais été à Berlin.

BETTKOBER (Henri Sigismond) ſculpteur, né en 1746, fils d'un jardinier berlinois qui dans ſon métier étoit une manière d'artiſte (*Kunſtgærtner*), avoit commencé à travailler ſous Sigibert Michel, & il étoit entretenu par le roi. Sigibert ayant quitté Berlin & n'étant pas d'abord remplacé, ſon élève Bettkober alla s'exercer chez le graveur Schmidt. Comme la nature du pays ne donne guère occaſion de travailler en marbre, Mr Bettkober fait ſes figures ordinairement en plâtre. On a de lui les buſtes du célèbre général Winterfeld, & du poëte Gellert, plus célèbre encore que ce brave général, & un mauſolée que les héritiers d'un marchand, nommé Schutze, ont fait ériger à l'égliſe de St Nicolas.

Mr BIESTER vient de traduire *le Jeune Anacharſis* de Mr l'abbé Barthélemi : ce qui nous prouve de plus en plus qu'il aime mieux donner à la littérature allemande des ouvrages étrangers que de donner, comme il pourroit le faire, des ouvrages allemands à la littérature étrangère. Le journal dont il eſt à préſent le ſeul rédacteur, ſemble ſoutenir ſa réputation ; & les pièces intéreſſantes qu'il offre, commencent à être citées par des auteurs non allemands.

BLANCKENBOURG (Frédéric de) né dans une terre noble de ſa famille près de Colberg en Poméranie, ſervit dans un régiment de dragons à Luben en Siléſie. Il demanda & obtint ſon congé en 1771 avec le rang de capitaine dans l'armée. Il ſe livra totalement à ſon goût pour la littérature, & s'établit à Leipſic. Trois ans avant de quitter le ſervice il avoit donné un Eſſai ſur les romans, enſuite un petit roman, qu'il intitula *Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de l'empire d'Allemagne & des mœurs des Allemands.* En 1781 il entreprit la traduction de la Vie des poëtes anglois de Samuel Johnſon. Il a fourni au Magaſin de Mr

Adelung quelques pièces ſur la langue & la littérature allemande.

BLASCHE (Jean Chrétien) fils d'un miniſtre luthérien de la principauté de Jauer en Siléſie, où il naquit en 1718, étudia à l'univerſité de Jéna; il y devint profeſſeur extraordinaire de théologie & recteur d'une école. Il a publié beaucoup de programmes latins tendant à éclaircir des paſſages de la bible, & quelques autres ouvrages en langue vulgaire, particuliérement ſur les prophètes.

Mr Pierre François de BOATON, outre les autres ouvrages dont il eſt fait mention pag. 268 & 269, a traduit les Idylles de Gesner en vers françois, (Berlin 1775, & Copenhague 1780) & vient d'achever la traduction du poëme de *la Mort d'Abel* du même auteur.

BOEHME (Charles Guillaume) peintre ſaxon qu'on attira de la fabrique de porcelaine de Misnie à celle de Berlin en 1762, a beaucoup contribué, dit-on, à la perfection de cette belle manufacture.

BOEHME (Jean Gottlob) jurisconsulte & hiſtoriographe célèbre, fils d'un aubergiſte de Wurzen, né en 1717, fit ſes études à l'école de Pforte en Saxe, puis à Leipſic. Il fut, en ſortant de l'univerſité, précepteur des deux frères barons de Zedlitz en Siléſie, enſuite d'un Mr de Loſs qui fut après miniſtre d'état en Saxe. Bœhme, après avoir dirigé deux éducations particulières, donna des leçons publiques en qualité de maître-ès-arts à Leipſic, où après la mort de Jœcher, auteur d'un dictionnaire hiſtorique, il devint profeſſeur d'hiſtoire. En 1766 il obtint une chaire de droit public à Utrecht. Il revint quelques années après en Saxe, où il fut conſeiller de cour & hiſtoriographe. Il eſt mort en 1780. Ses ouvrages ſont presque tous en latin.

BOEHMER (Jean Benjamin) né en 1729, fils d'un apothicaire de Lignitz en Siléſie, profeſſeur de médecine & de chirurgie à Leipſic, où il mourut en 1753, a publié des diſſertations & des programmes.

Mr BORRELLI (Tom. I. p. 283 & 284) a adreſſé en 1789 à l'aſſemblée nationale de France

un *Examen des droits reſpectifs du monarque & de la nation;* & vient de lire à l'académie, en 1790, le plan d'un *Cours élémentaire des beaux arts*, avec des traités préliminaires: ouvrage auquel il travaille depuis long-temps.

BOROWSKY (George Henri) naquit en 1746 à Kœnigsberg en Pruſſe. Son père le deſtina à la théologie; mais il ſe tourna bientôt du côté de la phyſique & de l'économie politique. Il ſe chargea enſuite de l'éducation particulière de quelques jeunes gentilshommes, qu'il accompagna à l'univerſité. Il fut admis dans la ſociété allemande de Kœnigsberg, d'où après avoir paſſé quelques années dans la ſociété des profeſſeurs & des étudians, il alla en 1774 ſe faire recevoir maître-ès-arts à l'univerſité de Gripswalde dans la Poméranie ſuédoiſe. Il avoit alors vingt-huit ans. Et ce n'eſt guère qu'à cet âge qu'on peut être en état d'enſeigner publiquement. Dans la même année, 1774, à l'occaſion du grade qu'il prit, il donna une diſſertation latine ſur *la ſenſation du plaiſir & de l'ennui;* enſuite il entra comme inſpecteur & maître dans le collége de nobles de Brande-

bourg. Mais le désir d'étendre ses connoissances dans un genre qu'il aimoit par préférence, le conduisit à Berlin, où il continua d'étudier la chimie, la minéralogie, la botanique, & les autres parties de l'histoire naturelle, en fréquentant Mrs Gerhard, Gleditsch, Bloch, Martini, & autres savans. Pendant les deux années qu'il passa à Berlin, il fit imprimer des tables systématiques sur l'histoire naturelle, générale & particulière. Le goût des tables pour l'instruction étoit déjà fort répandu dans tous les établissemens scolastiques (a). Le collége de Stargard posséda ensuite George Borowsky comme professeur d'histoire naturelle, & comme directeur d'un institut d'éducation qu'on venoit d'établir

(a) L'usage de ces tables, ou *tablettes*, & des nouvelles méthodes d'instruction, qui semble l'ouvrage d'une imagination froide & tranquille, nous est venu d'un enthousiaste moravien, que le public traitoit de fou & de visionnaire. Il l'étoit certainement à plus d'un égard. Il s'appeloit Jean Amos Comenius. Son histoire seroit ici déplacée; mais je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire qu'en 1673, année de sa mort, un Jean Seidel fit réimprimer en trois langues, en latin, en hollandois & en allemand, le *Vestibule des langues & des choses*, à Amsterdam, avec une très-grande quantité de petits tableaux, où presque tout ce qu'on raconte dans le commerce de la vie humaine est représenté. L'ouvrage est dédié par l'éditeur Seidel au magistrat de Groningue.

à Heidesheim. Mais il quitta cet emploi en 1778 pour voyager. Il alla à Strasbourg, & à Manheim, où il reçut beaucoup de témoignages d'eſtime. A ſon retour Mr le baron de Zedlitz le fit profeſſeur d'hiſtoire naturelle à Francfort ſur l'Oder, où il travaille depuis onze ans dans ſon genre favori. On a de lui pluſieurs volumes, ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle, univerſellement utile, du règne végétal* &c. (*Gemeinnützige Naturgeſchichte des Thierreichs*). Dans ſa jeuneſſe il avoit publié quelques petits ouvrages d'agrément, ſavoir *l'Hermite & le Voyageur*, conte; *Menalca & Chloris*.

BOROWSKY (Louis Erneſt) frère du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1740. Après avoir été aumônier d'un régiment, il fut fait en 1770 archiprêtre & inſpecteur à Schaacken dans la Pruſſe orientale. Il a publié des ſermons, quelques éloges funèbres, & de petits ouvrages ſur la religion.

BORZ (George Henri) né en 1714 à Engelſtein en Pruſſe, étudia à Kœnigsberg; puis à Leipſic, où il eſt profeſſeur de mathématiques depuis près de quarante ans. On a de lui des

programmes en latin ſur la géométrie, & ſur l'aſtronomie phyſique, & quelques-uns ſur la métaphyſique.

BOURDAIS (Sébaſtien) auteur du portrait de Fréderic II, dont nous avons fait mention dans l'avant-propos de notre hiſtoire de ce roi, eſt né à Beſançon. Étant à Berlin il fut d'abord attaché à la cour du prince Henri, ſoit comme compoſiteur de muſique, ſoit comme poëte dramatique & comme acteur pour le théâtre que S. A. R. a à Rheinsberg. Il devoit ſuccéder à Mr l'abbé de Francheville en qualité de lecteur & de bibliothécaire, lorsque cet abbé obtint un canonicat à Glogau. Cette place lui ayant manqué, il paſſa au ſervice du prince de Pruſſe, qui l'employa à compoſer de la muſique & à donner des leçons à deux princeſſes ſes filles. Il étoit alors établi à Potsdam; & c'eſt d'après les entretiens des perſonnes qui voyoient régulièrement le roi qu'il en traça le portrait. Le prince parvenu au trône le déclara inſtituteur de L. L. A. A. Outre cela S. M. le fit profeſſeur de ſtyle françois à l'académie des gentilshommes.

Mr

Mr Charles Guillaume BRUMBEY, non pas *Brumbery*, comme il eſt imprimé, Tom. I. p. 302, eſt fils d'un prédicateur de Berlin du même nom. Il a donné, outre la pièce de théâtre qu'il intitula *l'Éducation du genre humain*, pluſieurs autres ouvrages tant en proſe qu'en vers.

BRUNN (Fréderic Léopold) né à Zerbſt d'un père recteur d'école & paſteur, fut fort jeune placé comme maître dans une maiſon d'éducation à Colmar, où il traduiſit du françois en allemand, avec des remarques, l'*Hiſtoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre.* Ce travail ſemble l'avoir conduit à l'étude de l'économie politique qu'en Allemagne on appelle *ſtatiſtique*, d'un mot tiré de l'italien. Il dreſſa des tables où d'un coup d'œil l'on voit quelle eſt la population, quels ſont les revenus de chaque état. Ces tables, tirées principalement de la géographie de Buſching, comme pluſieurs autres d'autres auteurs, ont mérité l'approbation de deux ſavans, qui les ont honorées d'une préface de leur compoſition. Je doute ſi en Italie il auroit ſi facilement trouvé de pareils approba-

teurs pour ſa traduction des *Nòces céleſtes de Ferante Pallavicino*, livre digne du ſiècle dans lequel il fut fait. Mr Brunn fut appelé en qualité de profeſſeur au collége de Joachimsthal à Berlin, où il fait également honneur à ſa place & à ſa patrie; quoique quelques-uns de ſes discours n'ayent pas été à l'abri d'une juſte critique (a). Sachant pluſieurs langues, parlant très-bien la ſienne, & s'étant diſtingué de bonne heure dans la partie de l'hiſtoire, la plus convenable à ceux qui ſont deſtinés au gouvernement, il a l'honneur d'en donner des leçons aux fils du roi.

BRUNN (Léopold Louis Guillaume) frère du précédent, né à Zerbſt en 1750, a donné

(a) Voyez une lettre adreſſée à Mr Meierotto dans le ſecond volume de la traduction françoiſe de nos *Vicende della letteratura*. Mr Brunn fait imprimer actuellement une réponſe à nos obſervations ſur un discours qu'il prononça & qu'il fit imprimer en 1789. Nous eſpérons qu'il avertira le lecteur de quelques fautes d'impreſſion qui ſe ſont gliſſées dans ces lettres: qu'à la page 493, l. 4, il faut lire *celui*, au lieu de *la ville*, & qu'à la page 521, l. 5, en changeant un *m* en *ſi*, on imprima Lossi, au lieu de Lom, jeune négociant de *Séville*, très-inſtruit, que Mr. Brunn a peut-être connu à Berlin. Mais nous ne ſaurions deviner de quelle manière il ſoutiendra ſes ſavantes antithèſes au ſujet de l'Italie, pag. 41—45, *der Preuſſiſche Staat der glücklichſte*, &c.

une traduction de *l'Eſprit* de Leibnitz, & une autre des *Fragmens* ou *paſſages contradictoires des philoſophes modernes.* Ces deux traductions ſont imprimées à Wittenberg entre 1774 & 1781. Il eſt depuis 1778 paſteur d'une égliſe réformée allemande à Stettin. Nous ne ſavons pas ſi depuis 1781, dans laquelle année parut la quatrième partie de ſa traduction des Fragmens contradictoires, ce paſteur a fait imprimer d'autres ouvrages.

BUDDÉUS (Charles François) conſeiller du duc de Saxe-Gotha, & auteur de pluſieurs écrits, tant latins qu'allemands, ſur différens points de droit civil & public, & ſur des objets de littérature, mort en 1753, étoit né à Halle, où ſon père qui fut enſuite profeſſeur de théologie à l'univerſité de Jéna, étoit alors profeſſeur de philoſophie. *Dreyhaupt*, *Jœcher*, & *Adelung.*

BURGHARDT (Godefroi Henri) né à Reichenbach en Siléſie en 1705, ſe deſtina comme ſon père à la médecine, & donna ſur cette ſcience quelques ouvrages. Dans les premières années du règne de Fréderic II il fut fait pro-

feſſeur de mathématiques & de philoſophie à Brieg; & quelques années après il dut faire des recherches & des eſſais minéralogiques par ordre du roi. Il a traduit les *Pronoſtics* de Boerhaave en allemand, en y ajoutant de *ſes* remarques. Il fit la même choſe d'une hiſtoire des rois de Hongrie. Son ouvrage le plus curieux nous ſemble être *Medicorum Sileſiacorum ſatyræ, &c*, qu'il donna ſucceſſivement par cahiers depuis 1736 juſqu'à 1742.

BURGSDORFF (Fréderic Auguſte Louis de) deſcendant d'une illuſtre famille ſiléſienne, fils du grand-veneur du duc de Saxe-Gotha, & d'une baronne de Stein, naquit à Leipſic, où ſes parens ſe trouvoient en 1747. L'emploi de ſon père lui donna occaſion de s'appliquer à une branche d'économie particuliére & très-eſſentielle dans tous les pays civiliſés, qui eſt celle des bois. Ayant été connu de Fréderic II, il fut fait en 1777 conſeiller au département des forêts de la moyenne Marche & de la Marche uckerane. Il donna au public le premier eſſai dans le genre auquel il s'étoit appliqué en 1780. Trois ans après il en donna un autre, auquel

le célèbre Gleditſch fit la préface. Il a pour titre *Eſſai d'une hiſtoire complète des principales eſpèces de bois.* Il fut ſuivi de pluſieurs autres ouvrages du même genre, & tous fort eſtimés des connoiſſeurs. La réputation qu'il ſe fit dans une branche d'économie ſi utile, ſi néceſſaire, détermina le roi régnant à employer ſes talens à l'inſtruction d'une claſſe de perſonnes deſtinées à la conſervation & à l'amélioration des forêts. Mr de Burgsdorff, qui demeuroit auparavant à ſa terre de Tegel, devenue célèbre par les ſoins du propriétaire cultivateur, vint s'établir à Berlin, où il fut fait conſeiller privé, enſuite grand-forêtier de toute la Marche électorale, & membre de l'acacadémie des ſciences. Il donne dans cette capitale des leçons publiques aux forêtiers & à tous ceux qui ſe deſtinent à l'économie rurale. Il a pour cela une penſion de huit cents écus. C'eſt un exemple des plus dignes d'être imité par les gens de qualité qui ne ſe ſentent pas portés au ſervice militaire, lequel d'ailleurs philoſophiquement parlant n'eſt certainement pas préférable à la grande & noble culture des terres. On ſera curieux de ſavoir que Thierry de Burgsdorff,

noble silésien, un des ancêtres du gentilhomme forétier, a été dans le quinzième siècle professeur, & en 1459 recteur de l'université de Leipsic, ensuite évêque de Naumbourg, & auteur entr'autres ouvrages de plusieurs discours académiques qu'il publia sous le titre d'*Orationum Scholasticarum liber* (a).

L'article BUSCHING étoit imprimé lorsque ce savant géographe, attaqué d'une hydropisie dont il ne semble pas espérer de revenir, publia l'histoire de sa vie avec beaucoup de détails intéressans. Cette biographie fourniroit matière à une longue addition, mais ne changeroit rien à ce que nous avons dit de cet auteur très-célèbre. J'ajouterai cependant qu'il commença à composer sa Géographie lorsqu'il étoit à Gœttingue en 1751; qu'il fut chargé de la rédaction des articles géographiques d'un journal, & que l'exemption des payemens du port de lettres lui épargnoit 800 écus, c'est-à-dire plus de 3000 livres de France par an (b).

(a) V. Hanke *de Silesiis indigenis eruditis*; Jœcher *Gel. Lexicon*; Gauhe *Adels-Lexicon*.

(b) V. ci-après l'art. MUNCHHAUSEN.

En d'autres temps ſa correſpondance lui coûta quelquefois plus de mille écus.

CALLENBERG (Caſpar) né dans le comté de la Mark en 1678, profeſſa la théologie à Munſter, à Paderborn, à Tréves & à Aix-la-Chapelle. Mort en 1742. Il a fait une *Apologie de la primauté du pape* & de l'immunité eccléſiaſtique : ouvrage qui ne ſeroit pas fort applaudi préſentement, pas même dans la Weſtphalie.

Mr le baron de CARMER a été créé chevalier de l'ordre de l'aigle noir depuis la publication de l'article qui le concerne, Tom. I p. 315—317. Le nouveau Code va inceſſamment ſortir de la preſſe. Ce ſera en comparant ce code avec celui qui a paru dans les premiéres années de Fréderic II qu'on pourra juger des progrés qu'a faits dans ce ſiécle la philoſophie législative. *V.* CARMER, COCCÉJI, SUAREZ.

CATEL (Samuel Henri) prédicateur catéchiſte à l'égliſe réformée françoiſe, & profeſſeur de langue hébraïque, eſt né à Berlin vers 1755. Il étudia au collége françois; mais il ne cultiva pas moins la littérature allemande. Outre dif-

noble silésien, un des ancêtres d... forétier, a été dans le quin... fesseur, & en 1459 recteur ... Leipsic, ensuite évêque d... teur entr'autres ouvrag... académiques qu'il pu... *num Scholasticarum*, ...

L'article Br... que ce savant ... pisie dont j' ... nir, publi ... de détail ... roit m... chan... cet ... qu' ... c ... acilité l'allemand, le ...

CATTEAU (Jean Pierre) né à Angermunde, où son père, François réfugié d'origine, étoit juge d'une petite colonie de la nation. Après quelque peu de grammaire qu'il apprit dans sa ville natale, il vint en 1779 pour continuer ses

études au collége françois de Berlin & au séminaire qu'on venoit d'y joindre, parce qu'il se destinoit à l'état ecclésiastique. A peine sorti du séminaire, il publia un ouvrage de vingt-cinq à trente pages *sur la vie de Renée de France, ducheſſe de Ferrare*, dont la mémoire est aussi révérée des calvinistes qu'elle l'est peu des catholiques. L'église françoise des réformés de Stockholm ayant demandé à ceux de Berlin un pasteur, on recommanda Mr Catteau, qui occupe ce poste depuis près de dix ans, non-seulement à la satisfaction de sa colonie, mais de toute la république des lettres de Suède. Il a travaillé & travaille à faire connoître ses productions littéraires aux nations étrangères, & dans une langue que les Suédois préfèrent à celle de leurs voisins. L'ouvrage de Mr Catteau, intitulé *Bibliothèque ſuédoiſe*, offre des choses dignes d'être connues; & il intéresse à proportion que les ouvrages dont il donne l'extrait sont intéressans. Il faudroit sans doute qu'il eût à rapporter des ouvrages singuliers par des idées étranges, tel que celui de Swédenborg, ou qu'il y en eût de fort solides, comme ceux de Linné. Mr Catteau, lorsqu'en 1789 il voya-

férentes autres tra … en Suiſſe, fit imprimer à … vrages françois … eau général de la Suède, en … une des Fable … in-8°: ouvrage utile & très-… coup d'hon… conſéquer…

… Coccéji (T. I. p. 336 & *ſuiv.*) C… dit-on, à des perſonnes qui s'y trou… les … intéreſſées. Nous ne ſaurions pourtant y & … une ſeule ligne. Car quant aux ancê…, nous ſommes très-aſſurés que le père du …nd-chancelier a été profeſſeur à deux ou …ois univerſités, comme nous l'avons dit, & qu'il fut créé baron en 1713 par l'empereur Charles VI. Nous ne ſaurions douter non plus qu'il ne fût de la famille de ce Jean Cock ou *Coccei*, dont parle Jœcher dans ſon *Dictionnaire des ſavans*. Dans un ſiècle philoſophique, en 1791, Meſſieurs de Coccéji aimeroient-ils mieux être petits-fils d'un chambellan ou d'un maréchal de cour ignoré à deux lieues de ſa réſidence, que d'un ſavant, d'un juriſconſulte célèbre, & petits-neveux d'un eccléſiaſtique philoſophe (a)?

(a) V. ci-deſſus les *Réflexions*.

COGOLIN (Joſeph Cuers, chevalier de) avoit ſervi dans la marine pendant dix-ſept ans, malgré les maux qu'il éprouvoit toutes les fois qu'il ſe trouvoit ſur mer. Il quitta enfin ce ſervice en 1744, & ſe voua tout entier à la poëſie, & voyagea. Étant déjà connu par des traductions heureuſes de quelques morceaux de Virgile & d'Ovide, lorsqu'il vint à Berlin, Mr de Maupertuis, qui lui fut utile dans bien des affaires, le fit agréger à l'académie en même temps que Mr Louis Bertrand & le phyſicien Lehmann. L'auteur du nouveau Dictionnaire, qui loue les talens de ce chevalier, dit que "les „ égards qu'il croyoit dus à ſa naiſſance le ren„ doient délicat, difficile, & quelquefois épi„ neux". Il auroit pu ajouter que pour ſoutenir ſon rang, ayant peu de fortune, ou peu d'économie, il laiſſa des dettes partout où il fit quelque ſéjour. Il eſt mort en 1760.

COLINI (Côme) né à Florence, y fit ſes premières études, & alla les continuer à l'univerſité de Piſe, où il ſe lia d'amitié avec un certain Cheli, étudiant à la même univerſité. Cheli devint amoureux d'une religieuſe de la

maiſon Malaspina, & Colini l'aida pour l'enlever du couvent. Cette aventure l'obligea apparemment de s'expatrier, & il vint à Berlin. Ses parens ſachant qu'il ſe trouvoit ici avec Cheli, ne lui envoyoient plus de ſecours. Il étoit logé chez la veuve Moulines; & il devint ami & compagnon du fils (*V.* MOULINES), qui lui apprit le françois, & le propoſa à Mr de Voltaire, qui vouloit s'attacher quelque jeune homme capable de lui ſervir de ſecrétaire. Mr Colini partit avec le poëte disgracié, & demeura ſix ou ſept ans avec lui. L'électeur palatin le prit à la recommandation du philoſophe de Ferney, le fit ſon bibliothécaire & ſecrétaire de l'académie que ce prince venoit de fonder à Manheim, où il eſt toujours. Le premier ouvrage qu'il fit imprimer eſt un discours ſur l'hiſtoire de l'Allemagne, qui parut en 1761. Un an après il donna un précis de l'*hiſtoire du Palatinat*. Mais la pièce qui intéreſſa le public plus que les deux précédentes, quoique le ſujet en ſoit infiniment moins important, eſt une diſſertation ſur le prétendu *cartel* que Charles Louis, électeur palatin, envoya au *vicomte de Turenne*. Cependant Mr Colini s'appliqua particuliére-

ment à la minéralogie, objet principal de l'académie palatine dont il eſt ſecrétaire. Il publia en françois quelques ouvrages ſur cette partie; & il fournit actuellement des mémoires ſur les mines d'argent qui ſe trouvent dans le Palatinat, & ſur d'autres ſujets d'hiſtoire naturelle. Il eſt étonnant qu'un Florentin qui à vingt ans ne ſavoit que ſa langue & le latin de l'école, ait pu enſuite faire des ouvrages en bon françois, & à ce qu'il paroît, même en allemand.

Mr CONRAD, prédicateur de la cour, naquit en 1738 à Berlin, où ſon père a été pendant quarante-ſix ans régent de claſſe au collége de Joachimsthal. Après qu'il eut achevé ſes études, en 1759, à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, il entra chez Mr le comte de Finckenſtein, miniſtre d'état, en qualité d'inſtituteur de ſes fils, dont il accompagna l'aîné à l'univerſité de Halle. *V.* le reſte dans le Tom. I. p. 342.

Mr CRICHTON (Tom. I. p. 346) a écrit une hiſtoire des Memnonites qui ont des éta-

bliſſemens conſidérables en Pruſſe, & qui ſe font eſtimer par leur induſtrie dans l'agriculture autant que les Hernouthes le ſont par leurs manufactures.

CRUGER (Jean Daniel) archidiacre à Perleberg dans la Marche de Brandebourg, a traduit ou paraphraſé le premier livre de la *Genèſe*, qu'il intitula *Traduction réelle &c.* C'eſt par conſéquent une eſpèce de cosmogonie. On a de lui une réponſe à cette queſtion : *s'il eſt mieux de jeter les peuples dans de nouvelles erreurs, ou de les laiſſer dans les anciennes?*

CRUGER (Théodore) ſavant eccléſiaſtique, fils d'un marchand poméranien, naquit à Stettin en 1694. Il étudia dans ſa ville natale, puis à l'univerſité de Jéna avec ſon compatriote Buddéus, enſuite à Halle. Thomaſius, qui vivoit encore, lui permit un libre accès dans ſa bibliothèque, de laquelle Cruger, par reconnoiſſance, rédigea & publia dans la ſuite le catalogue. Après quelques autres emplois qu'il eut dans la Luſace, il fut ſur le point d'avoir une place de paſteur à Stettin en 1721; mais

le miniſtère de Berlin s'y oppoſa; parce que le candidat avoit étudié à Wittenberg. Cruger continua à être employé dans la Luſace juſqu'en 1735. Il fut alors fait ſurintendant eccléſiaſtique à Chemnitz en Saxe, & prit deux ans après le doctorat à Wittenberg, à l'âge de quarante-quatre ans. Il mourut en 1751, après avoir donné en latin, pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique, & ſur la théologie morale. *Adelung.*

CRUGOT (Martin) né à Brême en 1725, chapelain du prince de Carolath-Schœnaich dans une province de la Siléſie, eſt auteur du *Chrétien dans la ſolitude*, ouvrage qui a eu beaucoup de ſuccès, malgré le ſocinianisme qu'il reſpire. Le zélé & orthodoxe Sturm compoſa ſon *véritable Chrétien dans la ſolitude* pour l'oppoſer au Chrétien ſolitaire de Crugot.

CUNINGHAM (Edmond François) naquit en Écoſſe vers 1742 d'une famille illuſtre. Son père, frère cadet d'un duc de Cuningham & colonel dans les troupes écoſſoiſes, ayant été impliqué dans les guerres civiles de ſa patrie en faveur du prétendant, paſſa en Italie, & s'ar-

rêta pendant la guerre de 1744 & 1748 à Plaiſance, où il fit élever ſon enfant. Ne jugeant point à propos de lui faire porter le nom de Cuningham, il ne le nomma que du nom de la ville de Kelſo ou Kalſo, où il l'avoit eu. De Plaiſance le colonel Cuningham s'étant transféré à Parme après que l'infant Don Philippe y fut établi, le jeune Kalſo, que les Italiens appeloient *Calſa* ou *Calza*, montra beaucoup de goût & de diſpoſition pour la peinture, & en apprit les principes à l'académie que le nouveau ſouverain venoit de fonder dans ſa réſidence. Il ſe forma ſur les grands ouvrages de Coreggio & du Parmeggiano. En 1757 & 1758 il alla à Rome, & il étudia la manière de Battoni & de Mengs dont il ne fut pourtant pas grand admirateur. A Naples il étudia ſoigneuſement les ouvrages de Solimene & de Corrado, & travailla ſous Franceſello. Il retourna en Lombardie, & connut auſſi l'école vénitienne. Mr du Tillot, favori du duc de Parme, rappela Calza dans cette ville, où il ne s'arrêta que quelques années. En 1764 il alla en Angleterre, où il gagna beaucoup par ſon art, auſſitôt qu'il eut donné des marques de

ſon

ſon habileté. Ce fut ſurtout à l'occaſion du voyage du roi de Danemark en Flandre & en France, que Mr Calza ſe fit connoître. Car il peignit à Dunkerque ſi promptement & avec tant de reſſemblance en grandeur naturelle le monarque danois, qu'une foule de courtiſans, & pluſieurs ſeigneurs & princes voulurent avoir leurs portraits du pinceau de ce peintre. Peu de temps après il hérita des biens conſidérables, tant de ſon père que de ſa mère. Ces héritages le jetèrent dans la diſſipation. Des revers de fortune cauſés ſoit par ſon genre de vie, ſoit par des entrepriſes qui l'entraînèrent dans des dépenſes énormes (puisqu'il ne s'agiſſoit pas de moins que de bâtir tout un quartier à neuf dans la ville de Londres,) l'obligèrent de ſe retirer en France vers l'an 1777. Un nouvel héritage qu'il recueillit après la mort d'un héritier fiduciaire qu'un de ſes parens avoit nommé, le fit retourner à Londres, d'où les pourſuites de ſes anciens créanciers l'obligèrent encore de s'éloigner. Il en partit avec la ducheſſe de Kingſton, avec laquelle il vint pour la première fois à Berlin entre 1781 & 1782. Cette dame, qui avoit de grands biens

en Ruſſie, vouloit y aller vivre & les partager avec cet artiſte, qu'elle préſentoit comme gentilhomme & comme ſon compagnon de voyage. Ce fut alors probablement qu'au lieu de Calza il prit le nom de *Cuningham*. Le goût pour les arts l'enleva à la ducheſſe de Kingſton. Il s'aſſocia à Pétersbourg avec le premier peintre de l'impératrice, nommé Bromſton. Celui-ci étant mort au bout de quelques mois, avant d'avoir pu faire obtenir, comme il avoit eſpéré, une penſion à ſon aſſocié, Mr Trombara, premier architecte de la cour, voulut auſſi l'aſſocier à ſes travaux. Mais Cuningham ne trouvant pas que le climat de Pétersbourg & la manière d'y vivre lui convinſſent, dégoûté outre cela par la lenteur des payemens, en partit avec des paſſe-ports de l'envoyé d'Angleterre en 1784, & vint à Berlin. Le docteur Baylies, qui l'avoit connu à Londres, lui fit naître l'idée d'établir ici un commerce de gravures, pour lequel le peintre pouvoit lui-même fournir les deſſeins; puisqu'il peignoit avec ſuccès non moins l'hiſtoire que le portrait. Moyennant la protection du duc Fréderic de Bronswic qui lui fit voir le roi de près, il commença par pein-

dre Fréderic II, ſans que ce monarque s'en apperçût. Le duc d'Yorck, évêque d'Osnabruck, ſe trouvoit alors aux revues, qui furent très-brillantes. Mr Cuningham conçut l'idée de repréſenter ſur un grand tableau le roi, le prince de Pruſſe, le duc d'Yorck, & tous les généraux qui ſe trouvoient auprès de lui. Ce tableau, d'une très-grande compoſition, remporta le premier prix à l'académie de peinture, & vient d'être gravé par un très-habile artiſte, Mr Clemens, que le peintre attira à ſes frais de Copenhague. L'académie de peinture ayant pris conſiſtance ſous le règne préſent & par le zèle du miniſtre qui en eſt le curateur, (*V.* HEINITZ.) Mr Cuningham préſenta en 1789 un autre tableau, auquel fut également adjugé le premier prix.

DENSO (Jean Daniel) né dans la Poméranie ultérieure au Nouveau-Stettin, eſt profeſſeur & recteur d'une grande école de Wismar dans le Mecklenbourg. Il s'eſt beaucoup occupé de phyſique, de minéralogie. La traduction qu'il a donnée du ſuédois de la *Minéralogie* de Walerius eſt eſtimée. Celle de l'*Hi-*

ſtoire naturelle de Pline ne l'eſt pas autant, quoiqu'utile. Elle fut ſuivie d'un dictionnaire pour expliquer les mots dont Pline s'eſt ſervi, *Pliniſches Wœrterbuch.*

DUNCKER (Daniel Jean) recteur de l'école, enſuite paſteur d'une égliſe de Salzwedel, a donné quelques programmes de ſuite, ſous le titre de *Maître d'école* (*Schulmann*) en 1774 jusqu'à 1777. Il écrivit depuis l'hiſtoire d'un ancien couvent de la ville où il eſt établi.

EHRENREICH (Jean Éberhard Louis) né à Francfort ſur le Mein en 1722, fut élevé & inſtruit à Caſſel, & y étudia ſurtout la chimie. Après quelques voyages qu'il fit en France & en Angleterre, il devint médecin à la cour de Suède. Le prince qui l'y avoit appelé étant mort, il ſe retira à un petit bien qu'il avoit près de Stockholm, & s'occupa de chimie & d'économie. Il retourna à Stockholm, & y établit une fabrique de faïence, qu'il céda à ſon beau-fils, pour aller en établir une ſemblable à Stralſund. Enſuite il s'arrêta quelque temps à Danzic, en 1769, lorsque la flotte ruſſe y paſſa; & il y fabriqua du vinaigre con-

centré, comme un préſervatif contre la peſte. De Danzic il ſe transféra à Kœnigsberg; & il établit pour une troiſiéme fois une fabrique de poterie, (*Erdwaaren-Fabrique*,) pour laquelle il obtint un privilége de Fréderic II en 1775. Il faiſoit en même temps des expériences ſur la poudre antiſeptique; & il a donné ſur tout cela des mémoires qui ſont imprimés. En 1778 il publia une diſſertation ſur l'utilité & la culture de l'herbe *patience*. Ce médecin potier vit encore. Quoiqu'on l'accuſe de trop entreprendre, on ne lui diſpute pas un grand talent; & l'on a vu qu'il a réuſſi en beaucoup de choſes.

ELS (Jean Henri) paſteur de la religion réformée dans un village près de Brandebourg, naquit à Zerbſt en 1733. Étant recteur d'une école de Magdebourg, il donna des programmes en latin ſur *les viciſſitudes de la phyſique* avant & après Bacon de Verulame.

FALLOIS (Joſeph de) auteur d'une *École de fortification*, imprimée à Dresde en 1768, & d'un *Traité de caſtramétation*, imprimé à Berlin en 1771, eſt né à Strasbourg, ou du moins dans l'Alſace. Après avoir ſervi dans les trou-

pes de quelque prince de l'empire, il paſſa au ſervicé de Pruſſe vers l'an 1770. Fréderic II lui ayant ou promis ou fait eſpérer des avancemens, que probablement le zèle ou la jalouſie de quelques officiers traverſèrent, Mr de Fallois, alors major-ingénieur à Magdebourg, en écrivit au roi, pour ſolliciter l'accompliſſement de ce qu'on lui avoit promis. Ne recevant point la réponſe qu'il attendoit, il demanda au général qui commandoit à Magdebourg la permiſſion d'aller à Zerbſt pour voir ſa femme & ſes parens. De là il écrivit de nouveau à Fréderic avec une vivacité qui déplut à ce roi; & ſur cela il eut ſon congé, & alla ſervir en Ruſſie. Mr de Fallois fut encore moins content de ce ſervice qu'il ne l'avoit été de celui de Pruſſe. Il revint à Berlin en 1789. Il n'a pas encore obtenu les conditions qu'il demande; & en attendant il vit à Zerbſt. Un de ſes fils eſt lieutenant dans un régiment d'infanterie au ſervice du roi.

FISCHBACH (Charles Fréderic) né à Berlin, où il eſt employé au directoire général des finances en qualité de ſecrétaire, travaille

depuis 1781 à un journal qui embraſſe toutes les branches de l'économie politique, & qui ne regarde cependant que les états pruſſiens. C'eſt une topographie économique.

FISCHER (Jean Adolphe) peintre en miniature à Berlin, naquit à Magdebourg en 1752. Son père, relieur de livres, vouloit le fixer au même métier. Le jeune homme en travaillant à plier des feuilles, obſervoit les gravures qui s'y trouvoient; & ſon talent pour la peinture ſe développa avant qu'il eût vu un ſeul peintre manier le pinceau. En attendant il gagnoit quelques écus à peindre à la plume de grandes lettres ſur les livres des marchands. A Magdebourg il ne trouva rien qui méritât ſon attention, hormis dans les cabinets de Mr Guiſchard, frère du célèbre Quintus Icilius, & du conſeiller Muller. Mr de Buſch, qui a de jolis tableaux, ne les laiſſe pas voir facilement. Mais Fiſcher apprit qu'à Salzthal, près de Wolffenbuttel, il y avoit une riche galerie; & ce fut là qu'il ſe forma le goût en examinant des chefs-d'œuvre des peintres italiens & flamands, de Titien, de Raphaël, de Wandick, de Vander-Werf.

FLEISCHER (Jean Laurent) professeur à l'université de Francfort, mort en 1749, a laissé plusieurs ouvrages sur le droit de la nature & des gens, & sur le droit féodal. *Jœcher.*

FLOEGEL (Charles Fréderic) né en 1729, enseigna la philosophie dans une école de Jauer sa patrie, jusqu'à ce qu'en 1774 il fut fait professeur de philosophie dans un collége de nobles à Lignitz. Il dut cet avancement à un livre qu'il intitula *Histoire de l'entendement;* ouvrage plus érudit que philosophique, qui peut-être n'égale point ceux qu'ont donnés à peu près sur le même sujet Isaac Iselin, Mr Meiner, & quelques autres avant & après Flœgel. Cependant cet ouvrage a eu du succès dans l'étranger. Un professeur de l'université impériale de Pavie, nommé Ridolfi, l'a traduit en langue italienne; & il a pris de là occasion de donner aux Italiens quelques notices de la littérature allemande. Au reste Mr Flœgel, mort depuis deux ans, est connu & estimé en Allemagne par un genre de littérature fort à la mode, qui est la *pédagogie.* On a de lui plusieurs écrits sur les abus qui se sont introduits dans les écoles, &

ſur la manière de les corriger. Il a écrit auſſi ſur la philoſophie d'Épicure d'après Batteux; il a travaillé à des journaux, & a donné en quatre petits volumes *l'Hiſtoire de la littérature comique*, qui paſſe pour un de ſes meilleurs ouvrages. L'on eſt étonné qu'en vivant dans de petites villes de province, ce profeſſeur ait pu avoir tant de livres & raſſemblé tant de notices ſur un objet qui ſemble réſervé à ceux qui vivent dans de très-grandes capitales.

FLORKE (Jean Erneſt de) né à Magdebourg, fut fait profeſſeur de juriſprudence à Halle en 1730. Il profeſſoit ſurtout le droit canon, ſur l'utilité duquel il donna quelques diſſertations écrites en allemand. Le duc de Saxe-Gotha l'attira dans ſa réſidence en 1744 en qualité de conſeiller de cour & de juſtice, & lui fit expédier des patentes de nobleſſe. Dix ans après il ſouhaita de retourner à Halle, & il y fut rétabli dans les mêmes places qu'il avoit quittées; c'eſt-à-dire il fut de nouveau profeſſeur principal de droit, (*profeſſor primarius jurium*,) aſſeſſeur à la juſtice de cour & à celle des échevins. Il mourut à Nurenberg dans un voyage

qu'il fit en 1762. Son ouvrage le plus intéreſſant pour les amateurs de l'hiſtoire littéraire eſt la Notice des auteurs eccléſiaſtiques qui ont été hériſtes. Cet ouvrage eſt écrit en allemand. Parmi les écrits qu'il publia en latin, on en diſtingue un qui roule *ſur les chanoines ſcolaſtiques.*

Mr FORMEY dont nous avons donné une courte biographie, (Tom. II. p. 49—55.) eſt entré en 1791 dans la ſoixante-unième année de ſon miniſtère eccléſiaſtique. Quoiqu'il ait abdiqué la place qu'il avoit de paſteur, il continua cependant de prêcher comme s'il eût eu cette place. Le *Philoſophe chrétien*, un de ſes ouvrages qui ont eu le plus de ſuccès, eſt compoſé des ſermons qu'il avoit prononcés. Il a fait exactement ce que le célèbre P. Valzecchi, profeſſeur à l'univerſité de Padoue, fit à peu près dans le même temps lorsqu'il ceſſa de prêcher regulièrement les carêmes. Les deux ouvrages de ces deux auteurs ont beaucoup de rapport entr'eux, quoique l'un ſoit d'un théologien catholique & dominicain, l'autre d'un miniſtre de la religion réformée, père de famille. Ce philoſophe octogénaire eſt non-ſeu-

lement ſecrétaire de l'académie comme il l'étoit déjà en 1746; mais auſſi depuis 1788 directeur de la claſſe philoſophique. Nous avons ſu trop tard qu'un très-grand nombre d'articles de l'Encyclopédie de la première édition de Paris ſont de lui, & que l'abbé de Gua de Malve ayant dès l'an 1742 formé le premier plan de l'Encyclopédie que Diderot & d'Alembert exécutèrent enſuite, avoit recherché Mr Formey pour travailler à ce grand ouvrage.

Si jamais on entreprend de donner les vies des membres étrangers de l'académie de Berlin pour les unir au préſent ouvrage, les *Souvenirs* que Mr Formey a publiés, & ceux qu'il publiera probablement encore, fourniront les principaux renſeignemens, & ſerviront de guide pour s'en procurer de plus détaillés.

FORSTER. Cet article (pag. 57) eſt incomplet. Il faut y ajouter que Mr Forſter père étudia au collége de Joachimsthal à Berlin, où il y a des bourſes fondées pour des étudians polonois qui profeſſent la religion réformée, & qu'il continua ſes études à l'univerſité de Halle. Étant miniſtre à un village près de Danzic, il

fut appelé en Ruſſie en 1763 pour diriger une nouvelle colonie que la cour envoyoit à Sawatow. Depuis il vécut quelques années à Pétersbourg, conſervant néanmoins ſa cure de Naſſenhof, à laquelle il renonça en 1766 pour aller en Angleterre, où il fut profeſſeur à l'académie privée de Warrington dans la province de Lancaſtre. Il avoit quitté cette place, & vivoit à Londres comme particulier lorsqu'en 1772 il s'embarqua avec le célèbre capitaine Cook, conduiſant ſon fils avec lui. L'hiſtoire de ce fils, ſur le mérite duquel il n'y a qu'une ſeule voix, ne ſeroit pas moins intéreſſante que celle du père, & elle ſeroit plus édifiante & plus conſolante. Mais quoique Mr George Forſter ſoit depuis quelques années, ainſi que ſon père, membre externe de l'académie des ſciences de Berlin, ſon article n'entre point dans le plan de cet ouvrage. Il eſt né à Naſſenhof; & il étoit déjà profeſſeur à Caſſel lorsque le père eſt venu s'établir à Halle. Il eſt à préſent conſeiller privé à Maïence.

FRENTZEL (Charles Henri) conſeiller de guerre depuis le mois de Mars de l'année cou-

rante 1791, ſecrétaire du roi au département des affaires étrangères & dans la chancellerie d'état, & ſecrétaire de la commiſſion économique de l'académie des ſciences de Berlin, naquit à Bernau en 1758 d'un père fabricant de drap. Après les premières inſtructions qu'il reçut dans ſa ville natale, il étudia trois ans à l'univerſité de Halle, où il s'attacha particulièrement au profeſſeur Semler & à un hiſtoriographe ſuédois, nommé Thunmann. Il voulut enſuite entendre quelques-uns des profeſſeurs d'économie & de droit public de Gœttingue, & ſurtout Mrs Schlœtzer, Putter & Beckmann. Il débuta comme écrivain par quelques traductions d'hiſtoires & de quelques ouvrages d'agrément, & par des eſſais critiques & philoſophiques qui ſont inſérés dans la Bibliothèque des gens de goût, dans les Éphémérides de la littérature & du théâtre. Depuis qu'il eſt employé, il paroît vouloir ſe borner à des ouvrages analogues à ſes emplois. Étant attaché à un très-ſavant & très-zélé miniſtre, il peut ſe procurer des matériaux précieux pour des ouvrages hiſtoriques & politiques qu'il médite.

FREYBERG (Fréderic Gottlieb) né d'une famille saxonne d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres, étoit employé comme secrétaire dans la chancellerie de la chambre de guerre & des domaines à Magdebourg, lorsque Mr le comte Fréderic Guillaume de Schulenbourg-Kænnert en fut fait préſident vers l'an 1771. Il avoit des connoiſſances hiſtoriques; & ſe trouvant honoré d'avoir pour chef un homme très-eſtimable par ſes qualités perſonnelles & iſſu d'une famille des plus anciennes & des plus illuſtres qui ſoient dans les états du roi de Pruſſe, il entreprit d'en écrire l'hiſtoire généalogique, à laquelle il travailla dans les loiſirs que lui laiſſoit ſon emploi; & il l'acheva en 1779. L'ouvrage n'eſt pas imprimé. Nous avons eu occaſion de le voir en manuſcrit; & il nous paroît tel que nous oſerions conſeiller à la perſonne à qui l'auteur a conſacré ce travail, de le livrer à la preſſe.

GEORGI (Nicolas) né en Suède, mort vers 1783 après avoir été médailleur du roi de Pruſſe, étoit élève d'un célèbre médailleur de la cour de Stockholm, nommé Hedlinger. Il ne paroît pas que Georgi, dont on a pourtant

quelques belles médailles, ait égalé ni ſon maître ſuédois, ni le Juif Abramſon, Berlinois, qui lui a ſuccédé lorsqu'il retourna en Suède.

GLASBACH (Chriſtian Benjamin) né à Magdebourg en 1726, devint un aſſez habile graveur à Berlin ſous le célèbre Schmidt. Il a des fils qui ont appris de lui la gravure, & qui travaillent, comme le père, pour des libraires.

GOECKING (Léopold Fréderic Gunther) né à Gruningen en Souabe en 1745, fit connoître ſes talens à Halberſtadt par quelques poëſies qu'il publia en 1772, & qui furent ſuivies de quelques autres pièces. Il ſe maria fort jeune avec une perſonne qu'il aimoit paſſionnément. Les ſentimens qu'il avoit pour elle lui dictèrent des odes qu'il donna au public ſous le titre de *Chants de deux amans*. Depuis-lors Mr Gœcking fut regardé comme un auteur ſentimental. Auſſi dans toutes les collections de poëſies qui paroiſſent périodiquement en Allemagne ſous le titre de *Magaſin*, de *Muſeum*, d'*Almanach des Muſes*, on trouve quelques pièces de lui. Il fut quelque temps ſecrétaire de l'adminiſtration à

Elrich, petite ville pruſſienne du comté de Hohenſtein dans la Thuringe. Un écrit qu'il publia ſur *le droit de la chaſſe* déplut à quelque prince eccléſiaſtique qui aimoit ce divertiſſement, ſouvent nuiſible aux cultivateurs. L'auteur eſſuya pour cela des déſagrémens qui le déterminérent à chercher de l'emploi dans d'autres pays. Mais la perſécution diplomatique ceſſa; & Mr Gœcking eut à Magdebourg une place plus digne de lui que n'étoit celle qu'il avoit à Elrich.

GOLDBECK (Jean Fréderic) né à Inſterbourg, aumônier d'un régiment d'infanterie à Graudenz dans la Pruſſe occidentale, a travaillé ſurtout à faire connoître la littérature de ſon pays, c'eſt-à-dire de la Pruſſe proprement dite. Cet aumônier a rendu de bons ſervices à tous les ſavans voyageurs qui ſe ſont adreſſés à lui. Sa *Topographie pruſſienne*, dont la premiére partie parut en 1785, paſſe pour être faite avec beaucoup d'exactitude. Malgré ces pénibles ouvrages il a auſſi écrit ſur l'éducation des enfans, & compoſé des cantiques.

GOLDENHAGEN (Euſtache Moritz) ſurintendant général des égliſes réformées de la principauté de Minden, a publié une traduction des tragédies de Sophocle en 1777, à peu près dans le même temps que Mr Prevoſt donnoit celle d'Euripide. Mais il paroît que le traducteur allemand n'a pas eu autant de ſuccès que le françois. Mort vers l'an 1786.

GOMPERZ (ci-devant Léon, juif, à préſent chrétien avec le nom de Louis) naquit à Metz en Lorraine l'an 1748. Il reçut d'abord l'inſtruction que l'on donne à tous les juifs: c'eſt de leur faire lire le vieux Teſtament & le Talmud. Mais il apprit le latin d'un maître chrétien. Il fut copiſte chez un bailli, enſuite chez le directeur d'un bureau qu'on appelle *du vingtième*; puis il entra dans un grand comptoir de négocians juifs à Kœnigsberg. Il conſacroit à la lecture des anciens & à l'étude de la philoſophie les heures de loiſir que le commerce lui laiſſoit, & il alloit le ſoir aſſiſter à des leçons particulières de quelques profeſſeurs. En 1771 il fit un tour en Danemark, dans le Holſtein, & vint à Berlin, où il fit connoiſſance avec phi-

ſieurs ſavans & artiſtes. De retour à Kœnigsberg, il s'aſſocia à une autre compagnie de commerce, dont il eut la direction. Il eſt actuellement employé dans la banque d'Elbing. S'étant fait baptiſer, il embraſſa la religion luthérienne. Il n'écrit ni ſur le judaïsme, ni ſur le chriſtianisme, ni ſur la philoſophie comme a fait Mendelſohn & comme fait Maimon, ni ſur la phyſique & ſur l'hiſtoire naturelle comme font les docteurs Herz & Bloch, mais ſur la littérature, & ſur le théâtre particulièrement. Avant de ſe faire chrétien il avoit adreſſé, en 1781, une lettre en françois à Fréderic II *ſur la langue & la littérature allemande.*

GONTHARD (Charles de) capitaine & architecte au ſervice de Pruſſe, naquit à Manheim en 1738. Son père le conduiſit à Bareuth, où il apprit le deſſein ſous un nommé Sempier. Le margrave le fit voyager à ſes frais. Mr de Gonthard alla en France, où il ſe perfectionna ſous Blondel. Il ſuivit depuis le margrave de Bareuth & ſon épouſe dans le voyage qu'ils firent en Italie, en Sicile & en Grèce. Après la mort de ce prince le margraviat de Bareuth étant

réuni à celui d'Anſpach, Mr de Gonthard, âgé alors de vingt-ſept ans, vint chercher de l'emploi auprès de Fréderic II, à qui probablement la margrave ſa ſœur l'avoit recommandé. Le roi l'employa effectivement, tant aux ouvrages qu'il fit faire à Sans-Souci, que dans d'autres qu'il ordonna à Potsdam. A Berlin la bibliothèque royale, les tours de la place des gendarmes ont été bâties d'après les deſſeins que cet architecte a donnés. Ces bâtimens ne ſont pas d'un bon goût. Mais comme l'on ſait que le roi faiſoit toujours quelque changement aux deſſeins qu'on lui préſentoit, ou qu'il les choiſiſſoit lui-même dans des recueils d'eſtampes, on ne peut guère ni louer ni blâmer les architectes qu'il employoit. Mr de Gonthard a eu plus de vingt enfans d'une ſeule épouſe. Quelques-uns d'eux avoient appris l'architecture; mais les chagrins que le père eſſuya lorsque les tours de la place des gendarmes s'écroulèrent, ont dégoûté les fils de cette profeſſion; & ils ont demandé de l'emploi dans l'armée.

GRÆHL *ou* GRAHL, né dans un village près de Schwedt dans le Brandebourg, apprit

l'architecture de Bœhm & de Dietrichs. A l'âge de seize ans il obtint la place de Bœhm son maître. Il n'avoit pas vingt-cinq ans lorsqu'il bâtit deux des plus belles maisons qui soient dans la rue des tilleuls (a). Malgré le défaut qu'on trouve à ces hôtels, à cause des perrons ou escaliers externes, Græhl paroît avoir été le premier Brandebourgeois qui ait fait de grands ouvrages dans son art à Berlin & à Potsdam; car les autres de son temps étoient tous étrangers. Ses talens ne firent pas son bonheur. On avoit rebâti d'après son dessein l'église de St Pierre en 1734, & on avoit aussi d'après son dessein commencé la tour. Le roi Fréderic Guillaume I s'avisa de la faire continuer par Gerlach, antagoniste de Græhl. La tour tomba avant d'être achevée. On accusa Græhl d'avoir sous main causé ce désastre par jalousie de métier. Il fut mis aux arrêts, & on vouloit l'enrôler comme simple soldat. On le relâcha cependant; mais il eut ordre de sortir des états du roi dans l'espace de vingt-quatre heures. Il alla à Schwedt, où le margrave le tint caché, & lui fit faire quelques desseins qui ont passé

(a) Celles des comtes Kamecke & Borck.

pour des chefs-d'œuvre. De Schwedt il alla à Bareuth, où il fut fait directeur des bâtimens. Mais le chagrin que lui causèrent sa disgrâce & le triomphe de ses ennemis, l'affecta extrêmement. Il mourut d'hydropisie à l'âge de trente-deux ans, en 1740, sans que Frédéric II eût le temps de penser à lui & de le rappeler, comme il auroit fait très-probablement. *Fuesseli. Nicolai.*

HAAS. Il y a trois frères artistes de ce nom, tous nés à Copenhague, dont un, nommé Meno Haas, travaille à Berlin comme graveur depuis quelques années.

HÆNDEL (George Fréderic) très-célèbre compositeur de musique, naquit à Halle en 1685. Son père, qui avoit été valet de chambre chirurgien du dernier archevêque ou administrateur de Magdebourg, étant passé dans la même qualité au service d'un duc de Saxe-Weissenfels, conduisit avec lui ce fils, qui à l'âge de sept ans tiroit des sons charmans du clavecin & d'autres instrumens à corde, sans avoir eu d'autre maître que son génie naturel. Ses

parens, qui vouloient en faire un jurisconsulte, firent ce qu'il purent pour le détourner de la musique; mais l'enfant, né pour cet art, trouva un mauvais clavecin détraqué qu'il cacha dans sa chambre; & lorsque tout le monde dormoit il s'y exerçoit tout seul. Cet apprentissage clandestin dura quelques mois. On lui permettoit cependant de toucher les orgues dans l'église. Le duc de Weissenfels ayant un jour entendu un air touchant, demanda quel étoit le maître qui jouoit. Ayant appris que c'étoit un enfant, fils de son valet de chambre chirurgien, il persuada au père de laisser cet enfant suivre son inclination & exercer le talent qu'il avoit. On l'envoya à Halle, & on le mit sous un maître nommé Zachau, pour qui à l'âge de *neuf* ans Hændel composoit déjà de la musique. En 1696 le père sachant qu'il y avoit à Berlin un grand opéra, & un maître de chapelle, nommé Attilio, y envoya le jeune musicien, qui fit sous ce maître des progrès très-rapides. De Berlin le jeune compositeur alla à Hambourg; y ayant épargné quelqu'argent il voyagea en Italie, où il demeura six ans. De retour en Allemagne, il composa à Hanovre un *Te Deum*, que l'éle-

ſteur George I lui ordonna pour célébrer la paix d'Utrecht. Hændel avec la permiſſion de l'électeur alla à Londres, & oublia la promeſſe qu'il avoit donnée de revenir à Hanovre. Mais George, devenu roi d'Angleterre, oublia à ſon tour l'infidélité de ſon maître de chapelle, & le reprit à ſon ſervice. Hændel ſe fit à Londres une réputation éclatante, qui lui valut beaucoup d'argent, lui attira beaucoup de louanges, & beaucoup d'envieux. Il s'y fit même des ennemis par un ton d'orgueil qu'il ne put jamais quitter, & ſe brouilla avec d'autres profeſſeurs de ſon art. La belle voix de Farinelli fit un peu négliger le génie de Hændel, qui alla chercher des reſſources à Dublin, où il compoſa des *oratorio* à la manière des Italiens. Ce genre de compoſition n'étant pas encore connu en Angleterre, trouva d'abord plus de contradiction que d'applaudiſſement. Mais dès qu'on eut entendu ſon *Meſſias*, les contradictions firent place aux applaudiſſemens; & Hændel devint depuis-lors l'oracle, le dieu de la muſique chez les Anglois. Il eſt mort en 1759. Le docteur Pearce, évêque de Rocheſter, lui fit ériger un monument dans l'abbaye de Weſtminſter. On trouve

ſa vie étrite en anglois par Mr Burnay, & traduite en allemand par Mr Eſchenbourg, le méme qui a traduit avec tant de ſuccès les œuvres de Shakespeare. Nous avons cru que ce grand maître de muſique devoit avoir place dans *la Pruſſe littéraire*, puisque Dreyhaupt l'a placé parmi les écrivains de Halle, & Mr Adelung dans ſon *Dictionnaire des ſavans*. Les piéces de muſique compoſées par Hændel ont été recueillies & publiées en 1761 à Hambourg par Matheſon.

HAUCHECORNE (Fréderic Guillaume) paſteur à l'égliſe françoiſe de Berlin, & un des maîtres du ſéminaire de la colonie, auteur de quelques ouvrages pour ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe, naquit en 1753 à Bareuth, où ſon père, natif de Berlin, d'une famille réfugiée, fût d'abord attaché au théâtre du margrave, enſuite lecteur de Madame la margrave, ſœur de Fréderic II roi de Pruſſe. Conduit à Berlin dès ſon enfance, Mr Hauchecorne fit ſes études au collége françois, & ſe deſtina au miniſtère de l'évangile. S'étant marié avec une des filles de Mr Formey, il établit chez lui une penſion

qui eſt devenue une eſpèce de collége de nobles, par le nombre & la qualité des penſionnaires, auxquels le roi accorda la permiſſion de porter un uniforme ſemblable à celui des élèves de l'école militaire. Ses connoiſſances en plus d'un genre le mettent en état de diriger parfaitement cette jeuneſſe. Mr Hauchecorne dirige en même temps une école de jeunes filles de ſa colonie. Parmi les ouvrages qu'il fait imprimer pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on eſtime principalement ſes Recueils de morceaux choiſis des meilleurs auteurs françois.

Mr le baron de HEINITZ, miniſtre d'état, chef & curateur auſſi zélé que généreux de l'académie des beaux arts, (Tom. II. p. 176 & 177.) a été fait chevalier de l'ordre de l'aigle noir en 1790. Il vient d'être chargé par le roi régnant de faire exécuter en bronze une ſtatue équeſtre de Fréderic II.

HENNE (Éberhard Siegfried) jeune & habile graveur, né dans un village de la principauté de Halberſtadt en 1759, avoit été deſtiné à la théologie; mais ſon penchant pour les arts l'emporta; & à l'âge de vingt ans il apprit les

premières règles du deſſein à Leipſic; enſuite à Berlin, où il vint en 1780; & il ne tarda pas à ſe diſtinguer. Après pluſieurs autres ouvrages, qui ſont pour la plupart des portraits, il grave maintenant le Sacrifice d'Iphigénie, peint par Vanloo.

HERMBSTÆDT (Sigismond Auguſte), docteur en médecine & adminiſtrateur de l'apothicairerie royale de Berlin, naquit en 1758 à Erfurt, où juſqu'à l'âge de dix-ſept ans il fit ſon cours ordinaire aux écoles de la ville. Dès qu'il fut en état de ſe décider pour une profeſſion, il ſe voua à la pharmacie, & ſurtout à la chimie, dont il alla apprendre les principes & la pratique à Langenſalze, à quelques lieues d'Erfurt, chez un apothicaire très-célèbre, Mr Weidleb. Il entendit des leçons & obſerva les opérations chimiques pendant deux à trois ans. De retour à Erfurt il étudia chez lui, presque ſans maître, la médecine, & ſe fit quelques années après recevoir docteur. Avant d'être décoré de ce titre il avoit déjà donné quantité d'extraits raiſonnés pour la Bibliothèque chimique de Mr Crell. Il vint à Berlin en

1785, & se lia bientôt avec tous les principaux médecins & apothicaires de cette capitale, surtout avec Mr Selle & Mr Klaproth, ainsi qu'avec Mr Meyer de Stettin, & entra en correspondance avec des chimistes françois & anglois, entr'autres avec Mr La Metherie & Mr Kyrvan. En 1786 il donna le premier volume de ses essais de physique & de chimie. Le second volume ne parut que trois ans après. Son habileté étant reconnue, il obtint une pension du roi en 1790, & eut l'administration de l'apothicairerie de sa cour, attenante au château royal. Il travaille depuis quelque temps à une nouvelle bibliothèque de chimie, dont on a déjà quatre volumes in-8°.

L'imprimeur Unger a publié une seconde édition des *écrits publics* de Mr le comte de HERZBERG, dont nous avons fait mention à la page 236 & 237 du Tom. II. Ce ministre a constamment suivi le plan qu'il s'est proposé depuis 1781, qui est de traiter dans les assemblées publiques de l'académie quelque matière littéraire ou politique, & de donner en même temps un abrégé historique des principaux évé-

nemens de l'année qui a précédé; ce qu'il a fait avec la même noble franchiſe qu'il a montrée pendant le règne de Fréderic II. Il a lu dans l'aſſemblée publique de l'académie du 1 Octobre 1789 un mémoire ſur la troiſième année du règne de Fréderic Guillaume II, où il prouve *que le gouvernement pruſſien n'eſt pas deſpotique.* Le 30 Septembre 1790 (quatrième année du règne de ce monarque) il en a lu un autre *ſur la nobleſſe héréditaire.* Le dernier de ces diſcours a fait ſenſation en France, où le bruit s'en eſt répandu, & a attiré à Mr le comte de Herzberg des critiques amères, outrageantes & non méritées, dans des gazettes & des journaux de Paris. Ce miniſtre a été trop occupé pendant le cours des années 1789, 1790 & 1791 des négociations importantes qui ont été ſur le tapis entre la Pruſſe, la Porte ottomanne, les cours de Vienne, de Pétersbourg, de Suède & de Varſovie, pour pouvoir vaquer avec ſon aſſiduité ordinaire à des travaux littéraires & académiques. Il a négocié & conclu dans le fameux congrès de Reichenbach le traité connu du 27 Juillet 1790, par lequel l'empire ottoman a été ſauvé, & ſon exiſtence en Europe

a été conſervée. On ſait pourtant par des traditions verbales, devenues aſſez publiques pour qu'on en ait fait quelque mention dans le courier du bas Rhin & dans le journal politique de Mr de Schirach, que des circonſtances dont Mr le comte de Herzberg n'a pas été le maître, ont été cauſe que ce traité de Reichenbach, d'ailleurs ſi important, a été plutôt honorable pour la monarchie pruſſienne que favorable à ſes intérêts particuliers. On en trouvera peut-être un développement dans le troiſième volume des *écrits publics* de ce miniſtre infatigable, qui paroîtra apparemment lorsque la tranquillité générale ſera rétablie. On peut s'attendre à y trouver des écrits & des correſpondances qui ont eu lieu au ſujet de la négociation de Reichenbach, de Siſtowe, ſur le maintien de l'équilibre dans l'orient & dans le nord, ainſi que ſur les affaires mineures, mais très-bruyantes de Danzic, de Liége, &c, qui ont occupé le public curieux depuis la révolution de Hollande.

HIMBOURG (Chrétien Fréderic) libraire à Berlin, eſt connu par des entrepriſes hardies

qui tantôt ont eu du ſuccès, tantôt lui ont attiré des affaires. Ce libraire eſt né à Halle; & il eſt peut-être redevable au climat du cercle de la Saale de cette liberté d'eſprit qui l'a diſtingué parmi ceux de ſa profeſſion. S'il a eu du bonheur dans ſes entrepriſes, il a auſſi *montré* de l'intelligence dans le choix des ouvrages qu'il a fait traduire, & du goût dans l'exécution typographique. Quoiqu'il ne ſoit *point* imprimeur, il règle comme éditeur le format, choiſit le caractère, & fournit le papier. On ne lui diſpute pas le mérite d'avoir contribué aux progrès de la librairie berlinoiſe.

HOLLAND (George Henri, baron de) naquit en 1742 à Roſenfeld dans le Wurtemberg, où ſon père étoit paſteur. Il étudia à Tubingue la théologie, qu'il quitta enſuite pour s'appliquer aux mathématiques; & à l'âge de vingt-un ans il publia des lettres critiques ſur la méthode de calculer en ontologie de Mr Plouquet. Le duc de Wurtemberg le donna pour précepteur ou ſous-gouverneur au prince Fréderic Eugène ſon fils, & lui deſtina une chaire à l'univerſité de Tubingue. Mais la ſœur de ce prince étant

devenue grande-ducheſſe de Ruſſie, l'impératrice Catherine II donna à ce profeſſeur le titre de baron & le rang de capitaine. Il vivoit cependant à Lubben en Siléſie, où étoit le régiment du prince ſon élève, qui étoit au ſervice de Pruſſe. Mr de Holland s'y maria, quelque dangereux que ſoit l'état du mariage pour un homme d'étude qui vit dans une garniſon & attaché à un jeune prince. En 1782, le prince avant de paſſer au ſervice de Ruſſie voyagea en Italie, où nous connumes Mr le baron de Holland. Il nous parut un homme d'un grand mérite, tel que les ſavans Berlinois l'ont trouvé généralement. En 1772 il avoit fait imprimer à Lauſanne deux petits volumes de réflexions philoſophiques ſur le *Syſtème de la nature*, c'eſt-à-dire contre l'auteur d'un ouvrage qui porte ce titre. Mr Bernoulli a publié la correſpondance de Holland avec Lambert; & ce n'eſt pas la partie la moins intéreſſante du recueil des correſpondances de ce dernier. *Meuſel*, *Adelung*.

JONATHAS (le révér. père) capucin prédicateur à Breslau, eſt né à Brux en Bohème l'an 1730. On dit qu'avant de ſe faire moine

il avoit été houſard. Ce n'eſt pas le ſeul militaire de ce ſiècle qui ſoit entré dans l'ordre des capucins. Après qu'il eut fait ſes vœux, le père Jonathas dirigea toutes ſes études à un but que ſe propoſent ordinairement les prêtres de ſon ordre. Auſſi l'ordre fournit-il à l'hiſtoire de la prédication moderne trois ou quatre ſujets, ſans compter le fameux bernardin Ochin, qui ont fait époque, Jérôme de Narni, le cardinal Caſſini, & l'évêque actuel de Parme, ci-devant précepteur des princes fils du duc régnant. L'éloquent capucin dont il eſt ici queſtion, porta ſur la chaire des diſpoſitions très-particulières, & ſurpaſſa non-ſeulement ſes confrères de Bohême & de Siléſie, mais les autres prédicateurs dans toutes les villes où il a prêché. *A Breslau* au milieu de beaucoup de bons orateurs tant luthériens que réformés, il attire une foule de proteſtans à ſes ſermons. Il n'en a fait imprimer qu'un très-petit nombre, deux en 177 & 1777, trois en 1779: tous ſur des ſujets peu communs. Le plus remarquable me paroît être celui qu'il prononça à l'occaſion de la paix de Teſchen. C'étoit un ſujet tout particulier pour un moine catholique, né ſujet de l'impérat-

re

reine de Hongrie, établi honorablement dans les états d'un prince proteſtant, & qui avoit vu l'une & l'autre de ſes patries menacées du fléau de la guerre.

KANT. Nous avons parlé de ce philoſophe très-célèbre, non-ſeulement dans un article particulier (Tom. II. p. 305—307.) & dans des articles concernant ſes ſectateurs ou ſes adverſaires, mais auſſi dans quelques autres de nos ouvrages (a). Dans ſon article on ne ſauroit dire ſi c'eſt par inadvertance de l'auteur, du copiſte, ou de l'imprimeur qu'il manque une période où il étoit parlé de ſa *Critique de la raiſon pure*, le plus remarquable des ouvrages de ce profeſſeur. Dans l'article EBERHARD il s'eſt gliſſé une petite faute d'impreſſion qui a cauſé du bruit; au lieu d'*abſtruſités*, mot nouveau que nous haſardions, on a imprimé *abſurdités*; & un ami qui rédigea l'*errata* ne jugea pas à propos de noter ce mot.

KLEIN (Charles Gottlieb) frère de Mr Klein, conſeiller à la chambre de juſtice, dont

(a) V. *Viciſſitudes de la littérature*. Tom. II. p. 562.

nous avons parlé Tom. II. p. 337 & 338, eſt miniſtre dans un village de la Siléſie, près de Breslau. Il a publié en 1771 & 1772 des prières & des chanſons pour les enfans.

KLEIN (Jaques) né à Elbing en 1721, eſt allé en 1746 comme miſſionnaire à Tranquebar, où il a donné quelques écrits dans la langue du pays. On ne ſait pas s'il vit encore.

KOEHLER (Jean Bernard) ci-devant profeſſeur de langues orientales à l'univerſité de Kœnigsberg, auteur de pluſieurs diſſertations latines ſur les diverſes éditions de la ſainte Écriture & ſur l'Hiſtoire des Saraſins d'Elmacin, eſt né à Lubeck en 1741. On a l'hiſtoire de ſes études, des voyages qu'il fit, des emplois qu'il eut en Hollande, en Angleterre, à Lubeck, à Kiel & dans la capitale de la Pruſſe dans les *Notices littéraires de Pruſſe* de Goldbeck, Part. II. Depuis 1786 il s'eſt retiré dans ſa patrie.

KNEBEL (Henri, baron de) attaché depuis vingt-ſept ans au ſervice de Pruſſe, actuellement gouverneur du prince héréditaire d'Anhalt-Deſſau, & capitaine à la ſuite du roi, eſt

ſorti d'une famille d'Anſpach, illuſtre à pluſieurs égards. Nous avons lieu de croire qu'il a eu part à pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire militaire, & ſur la topographie, qui ont été compoſés à Potsdam du vivant de Fréderic II. Il étoit alors dans le régiment des gardes.

KRATZENSTEIN (Chrétien Gottlieb) un des plus renommés profeſſeurs de l'univerſité de Copenhague, docteur en médecine, & cependant conſeiller de juſtice du roi de Danemark, naquit en 1723 à Wernigerode, d'où eſt ſorti un nombre incroyable de ſavans de nos jours. Il étudia à Halle, & il fut des premiers qui écrivirent en Allemagne ſur l'électricité. Il embraſſa dans la ſuite toutes les parties de l'hiſtoire naturelle qui étoient alors en vogue, écrivant tantôt en latin, tantôt en allemand. En 1784 il donna en françois une brochure *ſur l'art de naviguer dans l'air.*

KRATZENSTEIN (Jean Henri) frère du précédent, né à Wernigerode en 1728, débuta à Helmſtedt comme auteur en 1751 par des *Inſtituts du droit civil pour les dames.* Il a

donné depuis quelques autres ouvrages ſur le droit; & il eſt à Helmſtedt aſſeſſeur de la faculté juridique, directeur de la maiſon des orphelins, & prévôt du monaſtère de Marienbourg.

Un autre Kratzenſtein, parent de ces deux, eſt officier au ſervice de l'électeur de Maïence.

KRAUS (Chrétien Jaques) profeſſeur de philoſophie pratique à Kœnigsberg, naquit en 1753 en Pruſſe. Il étudia aux univerſités de Gœttingue & de Halle, & fut reçu à cette dernière maître-ès-arts. Avant d'être profeſſeur public dans la capitale de ſa patrie, il avoit été quelque temps précepteur des comtes de Kayſerling. On a de lui entr'autres ouvrages une traduction de l'anglois de l'*Arithmétique politique* par Arthur Young.

KRAUSE (Jean Chriſtophe) né dans le comté de Mansfeld en 1749, eſt profeſſeur de philoſophie à Halle depuis 1787, & auteur de pluſieurs ouvrages hiſtoriques. Il avoit été collaborateur de Bertram, qui écrivit l'hiſtoire de la maiſon & de la principauté d'Anhalt. Il donna enſuite une introduction à l'hiſtoire de

l'empire, & un abrégé hiſtorique de la guerre qui précéda la paix de Weſtphalie. Il avoit commencé un ouvrage périodique ſous ce titre: *l'Ami allemand des citoyens* (*der Deutſche Bürgerfreund*); mais il ne l'a pas continué. On a de lui quelques diſſertations en latin ſur des ſujets d'hiſtoire du moyen âge.

LANGENAU (Louis Guillaume de) gentilhomme octogénaire, parut comme auteur dès l'an 1736; mais depuis vingt-cinq ans il n'écrit plus, ou ne fait plus rien imprimer. Il étoit jadis employé à la régence de Breslau. Marié depuis long-temps il s'eſt retiré dans des terres qu'il poſſède dans la nouvelle Marche. Outre quelques autres pièces de poëſie, dont une eſt adreſſée au grand-chancelier Jarriges, on a de lui la tragédie de Louis le ſévère, avec des remarques hiſtoriques.

LEHMANN (D....) minéralogiſte & chimiſte eſtimé, fut fait membre ordinaire de l'académie des ſciences de Berlin en 1754. L'abſence, enſuite la mort de Mr de Maupertuis, & la guerre qui commença en 1756, le laiſſè-

rent dans de grandes détreſſes. En 1761 l'impératrice Éliſabeth l'attira en Ruſſie, où il eut mille roubles de penſion. Il y eſt mort en 1766. On ſeroit curieux de ſavoir ce qu'eſt devenue la nombreuſe famille qu'il conduiſit avec lui à Pétersbourg, & dont Mr Buſching, avec lequel il s'embarqua à Lubeck, fait mention (*a*).

LEHMANN (Henri Louis) né à Dietrishagen dans le duché de Magdebourg en 1734, précepteur de Meſſieurs de Jæcklin à Teglio, enſuite prédicateur à St Gal en Suiſſe, puis maître d'école à Buren dans le canton de Berne, a donné l'hiſtoire de la famille de Jæcklin, & une notice de tous les ouvrages du célèbre Lavater jusqu'à l'an 1783.

LEHMANN (Jaques Chrétien) né à Stettin en 1726, eſt mort recteur d'une école à Soeſt dans le comté de la Mark vers 1780. On a de lui en latin quelques ouvrages de philoſophie ſpéculative, & des diſſertations ſur la création du monde *ex nihilo*, & ſur le baptême des enfans. *Hamberger.*

(*a*) *Hiſt. de la vie de Mr Buſching*, en allemand, p. 351.

LEHMUS (Chrétien Balthaſar) recteur d'une école à Soeſt vers 1784, dans laquelle année il eut un pareil emploi dans ſa patrie à Rothenbourg ſur la Tauber, eſt un des trois fils auteurs de Jean Adam Lehmus, recteur d'une école, & conſeiller eccléſiaſtique à Rothenbourg.

Mr LEUCHSENRING n'a pas été auſſi intimément lié avec les adverſaires de Mr Lavater qu'on l'a ſuppoſé. Une déclaration qu'il adreſſa à Mr Schloſſer, non à Mr Schlœtzer, comme il eſt dit Tom. II. p. 405, atteſte aſſez ſa modération & un eſprit véritable de tolérance, que ceux qui écrivent contre le diacre zuricois ne montrent pas toujours. Il vit de nouveau à Berlin comme particulier depuis deux ou trois ans.

LOEPER (Chrétien) né en Poméranie, ou du moins d'un père poméranien qui a été chef d'une troupe de comédiens, ſe voua à la littérature ſans renoncer totalement à la profeſſion de ſon père (a). Il n'y a cependant encore joué que des rôles ſubalternes. Il entreprit pluſieurs

(a) V. *Schmidt, Chronologie du théâtre*, en allemand.

fois des feuilles hebdomadaires ſous différens titres, dont un eſt celui-ci: *Lis-moi ou je te mange* (*Lies mich oder ich freſſe dich*). Mais aucun ne fut continué. En 1762 il étoit correcteur d'une imprimerie à Vienne. De là il ſe transféra à Leipſic, où il ſe tourna du côté des ſciences économiques. *Meuſel.*

LUCANUS (Jean Henri) conſeiller à la chambre de juſtice de Halberſtadt, a donné des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de cette principauté, dont une partie a été imprimée en 1778, & l'autre en 1784.

Mr MEIEROTTO, quoique profeſſeur d'éloquence & attaché à la claſſe philologique de l'académie, eſt très-verſé dans l'hiſtoire naturelle. Outre le mémoire fort curieux & très-bien écrit *ſur l'antiquité phyſique du nord*, cité ci-deſſus, Tom. III. p. 5, vient de lire des réflexions non moins intéreſſantes ſur des marais, dont le célèbre géographe Mr Robert a adreſſé une relation à l'académie de Berlin.

MEINERT (Fréderic) fils d'un bas-officier ſiléſien, naquit à Gœllſchau, village de la prin-

cipauté de Lignitz, en 1757. Il fut reçu maître-ès-arts (*philoſophiæ magiſter*) en 1783 à Halle, où il avoit donné la même année une hiſtoire abrégée de l'aſtronomie. En 1786 il fut fait profeſſeur extraordinaire de mathématiques. Il a fourni des articles à une feuille périodique de Halle, & s'occupe à préſent d'ouvrages plus conſidérables.

MEINHARD (Jean Nicolas) a vécu long-temps à Berlin comme ſimple homme de lettres. Il avoit voyagé en Italie en compagnie de quelques jeunes gentilshommes, & il avoit acquis une aſſez juſte connoiſſance des principaux poëtes italiens, ſur lesquels il donna en 1763 un eſſai qui eſt encore eſtimé, & qu'on réimprima à Bronswic en 1774. Il traduiſit de l'anglois *les Élémens de la critique* de Henri Home, & du grec l'*Hiſtoire de Théogènes & Chariclée*, roman fameux d'Héliodore. Mort en 1767.

MELLIN (Auguſte Guillaume, comte de) gentilhomme poméranien, chambellan du roi, mais qui vit dans ſon village de Danzicow près de Stéttin, a donné au public des ouvrages

fois des feuilles hebdomadaires s[illegible]
tres, dont un eſt celui-ci: *[illegible]*
mange (*Lies mich oder ich*
aucun ne fut continué.
recteur d'une imprimeri[illegible]
transféra à Leipſic, où
ſciences économiqu[illegible]

LUCANUS [illegible] nous
chambre de juſ[illegible], tant en bien
mémoires po[illegible]et homme fameux.
cipauté, d[illegible] etoit *Honoré;* celui de
1778, &[illegible], ou plutôt *Richetti*, origi-

Mr. [illegible] ſl doit être né en 1750, puis-
loque[illegible]rt le 3 d'Avril 1791, âgé de qua-
l'aca[illegible]ans. Dans ce moment, le 14 *Avril*,
rell[illegible]ſiant du collége de Joachimsthal, à l'exa-
bi[illegible]public, vient de faire un parallèle de Ci-
[illegible]ron, comme auteur des Philippiques, & du
comte de Mirabeau. Il n'a pas oublié la maxime *Orator debet eſſe vir bonus.* Et le jeune étudiant a donné, comme on peut bien le croire, la préférence à l'orateur romain. Ce parallèle étoit annoncé depuis quelques jours par un programme imprimé dans ces termes: *Guſtavus*

Fridericus Dœllen, Meſomarch. M. T. Ciceronem, auctorem Philippicarum & comitem Mirabellum inter ſe comparatos dabit.

MOENNICH (Bernard François) né dans l'île de Rugen ſur les côtes de la Poméranie ſuédoiſe en 1741, étudia à Greifswalde, où il demeura onze ans, d'abord comme étudiant à l'univerſité, enſuite comme maître ou répétiteur, en donnant des leçons de géométrie & de langue grecque. En 1770 on l'attira au collége de Cloſterberge près de Magdebourg. En 1778 il fut fait profeſſeur de phyſique à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. En 1783 Mr de Heinitz le fit faire conſeiller au département des mines à Berlin. En 1789 il remplaça Mr Ferber à l'académie des ſciences. Outre quelques livres élémentaires de mathématiques, on a de lui trois ou quatre ouvrages ſur la mécanique, particulièrement des moulins.

Mr MOERSCHELL ne ſe nomme pas François, comme il eſt dit T. III. p. 64, mais Daniel Éberhardt. Il eſt natif de Berlin. Outre ſon Hiſtoire du Brandebourg, dont il a paru une

grès des lettres en Allemagne. J'ai quelque regret qu'il n'ait pas été, comme d'autres miniſtres, agrégé à l'académie; je placerois ici ſon éloge un peu détaillé, avec un extrait de l'hiſtoire de ſa famille qu'un profeſſeur de Gœttingue a compoſée. *V. ci-après* TREUER.

OESTEREICH (Mathias) inſpecteur de la galerie de Sans-Souci à Potsdam, où il eſt mort en 1777, étoit né à Hambourg, neveu par ſa mère du célèbre peintre Kneller de Lubeck. Il avoit appris le deſſein à Dresde de Jean-Baptiſte Croni. Il voyagea deux fois en Italie, & il acquit une grande connoiſſance des tableaux. Mais lui-même n'étoit qu'un peintre médiocre. Son goût & ſon genre étoient les caricatures. On a de lui un catalogue critique des tableaux qui ſont dans la galerie de Sans-Souci.

PESNE (Antoine) premier peintre de la cour ſous les trois premiers rois de Pruſſe, naquit à Paris en 1683. Il étoit fils d'un peintre très-médiocre, & neveu d'un autre aſſez bon peintre, nommé La Foſſe. Il prit heureuſe-

connoître de Fréderic II qui ne liſoit point d'ouvrages allemands, Mr Muller fit imprimer quelques eſſais hiſtoriques en françois. Le livre & l'auteur enſuite furent préſentés au roi; & il fut queſtion de l'attacher à l'académie. Avant que Fréderic ſe décidât de le placer & de lui faire une penſion, ce ſavant Suiſſe retourna à Genève chez Mr Tronchin, d'où il étoit venu. Il eſt à Maïence depuis 1786. Une notice plus détaillée de ſa vie & de ſes ouvrages ſeroit ici déplacée. Nous aurons peut-être lieu de la donner ailleurs.

MUNCHHAUSEN (Erneſt Friedemann, baron de) mort miniſtre d'état à Berlin en 1784, naquit dans la Thuringe. Nous ne connoiſſons qu'un auteur de cette famille très-illuſtre; & cet auteur, mort à l'âge de dix-huit ans en 1742, n'entre pas dans le plan de cet ouvrage. Celui dont je crois devoir ici faire mention, n'a rien fait imprimer que l'on ſache, hormis quelques rapports juridiques. Mais ce miniſtre de Fréderic II roi de Pruſſe, & celui qui eut un pareil emploi dans l'électorat de Hanovre ſous George II, ont beaucoup contribué aux pro-

cette ville; il ne paroît pas même qu'il ſoit ſorti de l'Italie. En ſuppoſant que Pesne l'ait connu, comment auroit-il eu de Celeſti l'idée de venir établir une académie de peinture à Berlin, où cette académie exiſtoit déjà dix ans avant que Pesne eût voyagé en Italie? Il y a cependant en cela quelque choſe qui approche du vrai. Le baron de Knyphauſen, qui fut enſuite miniſtre d'état, étoit à Veniſe du vivant de Celeſti; & il eſt très-poſſible que dans ſes entretiens avec Celeſti on ait parlé de l'académie de peinture qui s'établiſſoit alors à Berlin, & que le baron de Knyphauſen y ait enſuite fait adopter quelques idées du peintre vénitien. Mais c'eſt ſans doute ce baron qui propoſa à Fréderic I le peintre dont nous parlons. Pesne ſe trouvoit à Veniſe lorsque le baron de Knyphauſen y alla en revenant d'Eſpagne, où il avoit été envoyé auprès de l'archiduc Charles d'Autriche. Ce baron voulut avoir ſon portrait de la main de ce peintre, qui avoit déjà de la célébrité; & de retour à Berlin il le montra au roi Fréderic I. Quelques années après, Travert, peintre de la cour, étant mort, on fit venir Pesne pour le remplacer. Après la mort de Fréderic I,

Pesne

Pesne fut presque le seul des hommes à talens qui n'éprouva aucun changement de fortune par la réforme générale que fit alors Fréderic Guillaume I. Ce roi, qui aimoit sa famille, quoiqu'il la traitât quelquefois rudement, n'étoit pas fâché d'avoir à son service un bon peintre de portraits; d'autant plus que lui-même peignoit aussi un peu dans ce genre. Il ordonna même à Pesne d'aller en Angleterre, où il fut appelé pour peindre la famille de George I. De retour à Berlin, ce peintre continua d'être bien traité de Fréderic Guillaume. Il vécut encore dix-sept ans sous Fréderic II, qu'il avoit merveilleusement peint à l'âge de trois ans (a), & qui devenu roi l'employa beaucoup. A l'exemple du monarque, les favoris & les courtisans se firent peindre eux & leurs maîtresses. (*V.* GOTTER.) Quoique Pesne peignît assez bien l'histoire, comme on peut le voir dans quelques-uns de ses tableaux & dans un pla-

(a) Ce tableau composé de trois figures, Fréderic, une de ses sœurs & un nègre, a été gravé par Cunego en 1789, chez Pascal à Berlin. On voit dans l'air & l'attitude du prince le guerrier & le conquérant. On le croiroit peint après coup vers 1746, ou en 1763, si l'on n'étoit pas très-assuré de la date du tableau.

fond du château de Charlottenbourg, il excelloit beaucoup plus dans le coloris que dans la compoſition. Aucun peintre n'eut l'honneur de peindre d'après nature autant de têtes couronnées. On en compte jusqu'à douze: trois rois de Pruſſe, le czar Pierre I, Stanislas & Auguſte, rois de Pologne; le roi de Suède, père du roi régnant; deux rois d'Angleterre, & quelques autres ſouverains. Cet artiſte paroît avoir eu un excellent caractère. Il aimoit ſes parens, ſes amis & les autres artiſtes. Il admettoit dans ſon attelier tous les jeunes gens qui vouloient apprendre le deſſein, & dirigeoit avec douceur leurs crayons ou leurs pinceaux. Pesne n'a jamais été directeur de l'académie de peinture, comme le dit Fuesli, mais ſans doute *il* avoit beaucoup d'influence dans la direction. Ce fut lui qui propoſa & fit venir de Paris le Sueur. J'ai vu chez Mr Bardou le portrait que Pesne même a fait de le Sueur, & qu'il n'a pas pu tout-à-fait achever. Pesne, mort en 1757, s'étoit marié fort jeune avec la fille d'un peintre françois, nommé du Buiſſon, qu'il avoit connue à Naples. De cette femme, qui n'avoit que treize ans lorsqu'il l'épouſa, il laiſſa trois filles, dont

une, à préſent octogénaire, eſt religieuſe à Égeln près de Magdebourg; une autre eſt mariée à Vienne; la troiſième eſt à Berlin veuve d'un nommé Joyard, maître d'hôtel du feu roi. C'eſt dans le logement de cette veuve que l'on voit quantité de tableaux de Pesne, & ſurtout ſon portrait peint merveilleuſement par lui-même.

RAUMER (Jean George de) conſeiller à la chambre de juſtice de Berlin, auteur de quelques petits ouvrages en françois, de pluſieurs discours en allemand ſur des ſujets intéreſſans, & d'une traduction d'un ouvrage anglois d'Aikin ſur cette queſtion: *les couvens n'ont-ils pas auſſi leurs avantages?* Il eſt né à Deſſau d'une famille noble qui s'eſt diſtinguée dans le civil, auſſi bien que dans le militaire au ſervice du roi de Pruſſe.

Mr le comte de REWITZKY n'eſt pas envoyé à Naples, comme le dit Mr Auguſtin ci-après, pag. 153; & il n'eſt plus en Angleterre en qualité d'envoyé, comme nous l'avons dit ci-deſſus Tom. III. p. 224; mais il vit à Lon-

dres en ſimple particulier, ayant obtenu d'être déchargé de ſa commiſſion.

Mr le docteur RICHTER, conſeiller au collége ſupérieur de médecine à Berlin, eſt petit-fils de Chrétien Richter à qui l'apothicairerie de la maiſon des orphelins de Halle doit ſa réputation par des remèdes qu'il a inventés (a).

Mr RIEM, ci-devant miniſtre au grand hôpital de *Fréderic* à Berlin, non de luthériens ſeuls, comme il eſt dit ci-deſſus à la page 232, mais de luthériens & de réformés, eſt depuis chanoine honoraire d'une collégiale à Herford en Weſtphalie. Il a écrit auſſi ſur la peinture des anciens. Il donne depuis 1787 avec Mr Fiſcher de Halberſtadt un journal qui a pour titre *Progrès des lumières*.

ROLOFF (Chrétien Louis) médecin très-eſtimé à la cour & dans la ville de Berlin, frère cadet du ſuivant, naquit dans cette capitale, où ſon père Michel, qui ſuit auſſi, étoit déjà transféré. Il donna en 1746 un catalogue des

(a) V. *Dreyhaupt.* Tom. II. p. 696.

plantes qu'on entretenoit dans le jardin d'un docteur nommé Krauſe. En 1750, lorsqu'il ſe fit recevoir docteur à Francfort ſur l'Oder, il donna une diſſertation ſur *la rate.*

ROLOFF (Fréderic Guillaume) théologien littérateur, dont on a des diſſertations latines ſur les trois noms de l'apôtre St Paul, ſur les Denis tyrans de Syracuſe, ſur les éditions des anciens auteurs, & des remarques ſur quelques ouvrages de Henri Étienne, étoit né à Mittenwalde, où Michel Roloff ſon père étoit alors curé ou prévôt. Il eſt mort âgé de vingt-ſept ans recteur d'une école, profeſſeur extraordinaire & bibliothécaire de l'univerſité de Francfort ſur l'Oder.

ROLOFF (Fréderic Jaques) frère du précédent, mort en 1788 paſteur d'une égliſe de Berlin qui porte le titre de Jéruſalem, n'a rien fait imprimer, ſi ce n'eſt quelques extraits dans des journaux. Mais cet eccléſiaſtique a influé & doit déſormais influer dans la littérature pruſſienne plus qu'une foule d'autres qui ont fait imprimer des traités & des programmes

ou des ſermons. C'eſt lui qui raſſembla cette collection de livres rares & choiſis que le roi régnant a achetée pour l'incorporer à la bibliothèque royale. Nous transcrirons ci-deſſous ce qu'en a dit Mr Auguſtin (*) à la tête du catalogue qu'il en a rédigé. *V.* AUGUSTIN *Sup.*

(*) „Jam juvenis ille magno æque ac laudabili impetu fere„batur in univerſum campum hiſtoriæ litterariæ, adeoque & „notitiæ librorum, quos noſtri juvenes elegantiores vulgo non „ſapiunt, ne nomine quidem norunt. Aluit id ſtudium CHRIST„GAVIUS, eo tempore Gymnaſii Berolinenſis conrector, qui „ipſe litterator doctiſſimus id magno opere agebat, ut diſci„plinæ ſuæ alumnos omni litterarum humaniorum cognitione „probe imbueret, ſimulque cupiditatem eis inſtillaret augeret„que, familiaritatem quamdam contrahendi cum ſcriptoribus, „qui ad intelligentiam veterum auctorum, eorumque uſum cri„ticum inprimis facerent. Acceſſit denique exemplum & con„ſilium parentis Frid. ROLOFII V. D. miniſtri in templo Mariæ „optime meriti, qui animadvertens, quanta alacritate filius ad „optima quævis ſtudia contenderet, præſtantiſſimum bibliothecæ „ſuæ theſaurum ei reclusit, viamque ad exactam librorum co„gnitionem patefecit, munivit. Ita exultus & locupletatus, „haud multo poſt occaſionem nactus eſt noſter, publico ſpeci„mine declarandi, quantum profecerit in hac arte, quæ qui„dem non in commemorandis librorum titulis verſatur, ſed in „eorumdem habitu & valore recte ac ſubtiliter definiendo, quæ„que non ſine accurata diligentia & multo uſu diſci poteſt. „Namque redux ex academia Halenſi factus, elaboravit indicem „bibliothecæ paternæ, quæ delectu & copia librorum, inprimis „Bibliorum rariſſimorum excellebat, & nunc orbata poſſeſſore „ſuo divendenda erat. Qua in re talem ſe præſtitit, ut catalo-

ROLOFF (George Louis) né à Berlin en 1716, étudia à Halle & à Kœnigsberg en Pruſſe. Il étoit quatrième diacre à l'égliſe de St Nicolas à Berlin lorsqu'il mourut, comme ſon aîné Fréderic Guillaume, à l'âge de vingt-ſept ans, en 1743. On a de lui un ouvrage qui inté-

„gus ille, Berolini anno CIↃDCCXLIV. 8. excuſus, claſſicam „quamdam auctoritatem adeptus ſit, & ad eum tamquam pro„batum teſtem provocaverint SALTHENIUS aliique complures, „qui de libris rarioribus commentati ſunt.

„Ex eo tempore id curæ cordique ipſi fuit, ut ſuppellecti„lem librariam non pleniſſimam & lautiſſimam, quod quidem „rei domeſticæ & ſumma in egenos munificentia nullo modo „ferebant, attamen utilitate ac raritate valde commendabilem „ſibi pararet. Cui conſilio quomodo ſatisfecerit, quamque di„ligenter & curioſe per quadraginta annos congeſſerit, quidquid „ad augendam & ornandam bibliothecam conferret, cuivis „hunc indicem luſtranti facile conſtabit. Præterquam enim „quod complura in eo eminent, quæ mole ſua & nitore typo„graphico ſint conſpicua, quæque non niſi magno aere redimi „poſſint, locuples etiam eſt aliis ex omni diſciplinarum genere „rarioribus atque rariſſimis operibus, illamque habet præci„puam & ſingularem dotem, quod non modo complectatur li„bros, qui MANUTIORUM, JUNTARUM, STEPHANORUM aliorum„que ſeculi XV. typographorum opera & ſtudio prodierunt, ſed „etiam permultos ab artis typographicæ incunabulis ad annum „usque MDXX. typis deſcriptos, quorum eſt tanta raritas tam„que inſigne pretium, ut codicibus manuſcriptis non modo „æquiparentur, ſed ex parte etiam præferantur. His accedunt „tot alii, qui alias ob cauſas, & varia, quæ ſubierunt, diſcri„mina rerum, inventu perdifficiles ſunt & magni faciendi.

reſſeroit encore plus aujourd'hui que lorsqu'il parut. Ce ſont des obſervations ſur le concile

„Neque vero raritatem modo in libris ſpectabat ROLOFFIUS, „neglecta bonitate; quin potius eorum inprimis rationem ha„bebat, quibus ingenium animumque juvare & doctrinæ co„piam augere poſſet. Procul enim aberat a vanitate illorum ho„minum, qui cura & impenſa conquirunt libros ad oſtentatio„nem, ceterum inter cuneos ſuos oſcitant & in ipſis divitiis „inopes ſunt, ſed habuit libros, ut legeret & in uſum ſuum „converteret; quod profecto etiam arguunt notæ litterariæ fron„tibus librorum manu ſua frequenter inſcriptæ, quibus de eo„rumdem raritate & præſtantia vel ex ſua, vel aliorum ſenten„tia accurate decernit. In hoc ſtudio magnum adjumentum ha„bebat vitæ genus, quod ſequebatur, & quale litteris maxime „convenit, σιωπησιν nempe, quam valde amabat, ſecundum „Græcorum illud, φιλον σιωπου· αριστον. Oſtia ſcilicet Deorum ma„jorum & minorum gentium quotidie pulſare, ſalutationibus „per ſpeciem humanitatis obeundis, aut aſſidua & promiſcua „cum aliis conſuetudine tempus perdere, id ab ingenuo & ho„neſto, ſuæ præſertim dignitatis viro, alieniſſimum eſſe puta„bat, numquam, ut ſapienter olim de ſapiente dictum eſt, ſe „minus ſolum exiſtimans, quam cum inter libros ſuos ageret, „numquam magis, quam cum inter homines, quibuscum nihil „loqui liceret de communibus litteris. Proinde non facile, niſi „cum muneris ratio poſtularet, a ſuaviſſimo ſuo Muſarum con„tubernio divelli ſe paſſus eſt. Hoc ei fuit Athenæum, hæc aca„demia, hæ umbræ, hic habitare ipſi in votis erat, inter has „delicias conſeneſcere.

„Neque tamen ita invigilabat theſauro ſuo, ut alios quos„cumque acceſſu & uſu arceret, ſed, cum percrebeſcente fama „bibliothecæ multi ad eam viſendam conflluerent, eum facilli„mum habebant, quinimo ſi bona hæc ſecum communicari „vellent, paratiſſimum. Id inprimis ei accidit valde gratum &

de Trente, où il montre les ſuites bonnes & mauvaiſes qui en ſont réſultées pour l'égliſe ro-

„ honorificum, quod illuſtriſſimus Comes de Revitzky, quon-
„ dam in Boruſſia, nunc autem Neapoli legati Cæſarei munere
„ fungens, cum ante aliquot annos Berolini commoraretur, haud
„ dedignatus ſit, iterum iterumque eum convenire, hunc appa-
„ ratum non ſine admiratione & voluptate luſtrare, de re litte-
„ raria, præſertim de auctoribus claſſicis, eorumque primariis
„ editionibus docte cum eo colloqui, denique hortari eum, ut
„ illorum κειμηλιων publicaret recenſionem criticam, qualem
„ quod attinet græcos & latinos auctores, quibus illuſtriſſimi
„ Comitis bibliotheca ſplendet, ipſe hic non minus dignitate,
„ quam doctrina & humanitate conſpicuus vir jam ediderat.
„ Tanti litteratoris ſuffragium omni reliqua commendatione prius
„ eſt; & ſi quid umquam movere Roloffium potuiſſet, cœptum
„ conſilium de edendo bibliothecæ ſuæ catalogo ut exſequere-
„ tur, moviſſet ſane tam intelligentis & accurati judicis auctori-
„ tas. Sed propter ingraveſcentem ætatem, jamque nimis fra-
„ ctam corporis valetudinem ſerio, ut aiebat, de vaſis colligen-
„ dis ei cogitandum erat; nec inanem illam cogitationem fuiſſe,
„ docuit eventus, quippe quod anno ſuperiori ineunte, graviori
„ morbo correptus, vita recte & utiliter acta deceſſit.

„ Quod abſolvere non potuit noſter, id mihi demandatum
„ eſt opus, arduum profecto & difficile, cujusque magnitudo
„ alium in hoc ſtudiorum genere magis exercitatum, variisque
„ negotiis minus impeditum deterrere poterat. Attamen ſuſcepi
„ laborem eo majori alacritate, quod ſocium ſe mihi adjungere
„ non recuſavit S. R. Gottl. Ern. Schmidius, ſacrorum antiſtes
„ in orphanotrophæo Fridericiano regio, vir eruditiſſimus & ac-
„ curata βιβλιογνωσια inſtructus, qui ſectionem I. VII. XI. XV
„ & XVI. ſtrenua & indefeſſa cura elaboravit. Qua in re quid
„ a nobis ſit præſtitum, quamque rationem tenuerimus, ſive in
„ libris juſto ordine diſponendis, ſive in definienda eorum rari-

maine, & les avantages qu'en tire le luthéranisme : *Quantum ex eo* (concilio) *noſtra Eccleſia* (lutherana) *ceperit emolumenti.*

ROLOFF (Michel) père des précédens, né à Aſchersleben dans la principauté de Halberſtadt en 1684, étudia à Halle dans le premier luſtre de l'univerſité. Fréderic Guillaume I, alors prince héréditaire, le prit pour aumônier de ſon régiment dans les campagnes de Brabant de 1710 & 1711. L'année d'après cet aumônier eut une cure à Mittenwalde, d'où en 1714 il fut transféré à Berlin à l'égliſe du Frie-

„tate ac præſtantia, nunc æquis & peritis harum rerum arbitris „judicandum relinquo. Id modo velim cogitent, nos non com„mentarium ſcribere voluiſſe, quod neque conſilii neque tem„poris ratio ferebat, ſed catalogum, in quo concinnando quam„quam non defuerit uberior differendi materia, brevitati ſtu„dendum erat. Si igitur in adjunctis obſervationibus litterariis „videantur nonnulla majori ακριβεια & amplitudine dici po„tuiſſe, lectores rogamus, ut teſtes a nobis allegatos audiant, „qui rem accuratius expoſuerunt, ac ſi forte occurrant, quæ in„curia fudit, quæque in tanta rerum copia & ſubtilitate parum „cavet humana diligentia, ut benevole excuſent & corrigant, „nosque omnino TULLII effato metiantur : Prima ſequentem ho„neſtum eſt, in ſecundis & tertiis conſiſtere.

„Jam tempus inſtabat, quo communem ſortem bibliotheca„rum hæc quoque ſubire, & publica auctione vendi deberet. „Quod cum multi dolerent, ſimulque pie defuncti hæredes bene

derichswerder, & fait conſeiller au conſiſtoire. Il n'a publié que des ſermons, & une préface à un ouvrage de Schinmeier, intitulé *Préſervatif contre la peſte ſpirituelle des enfans.* Il eſt mort en 1748.

SCHLICTHER (Chrétien Louis) ſavant miniſtre de la religion réformée, enſeigna l'hiſtoire ancienne à Halle, & a laiſſé pluſieurs diſſertations latines ſur les antiquités judaïques, ſur les dixmes, ſur les croix, ſur l'uſage myſtérieux des tables à quatre faces, ſur la tourterelle, ſur l'iris, & ſur d'autres pareils ſujets, dont on tiroit des emblèmes & des prédictions. *Dreyhaupt.*

„memores eſſent, eam quidem non fuiſſe mentem poſſeſſoris, „ut publice diſtraherentur libri, quos tanto ſtudio conquiſive- „rat, & ex quibus tantum utilitatis & delectationis percepe- „rat, REGEM noſtrum clementiſſimum adierunt, ſubmiſſe ro- „gantes, ut ſummo ſuo patrocinio hos veluti parente ſuo or- „batos dignari & de eorumdem meliori fortuna diſpicere velit. „Non abnuit votis Auguſtiſſimus PRINCEPS, ſed ea, qua eſt, „propenſiſſima in artes atque diſciplinas voluntate, clariſſimum „D. BIESTERUM, bibliothecæ regiæ præfectum juſſit, collectio- „nem Roloffianam luſtrare, & qualis illa ſit, diligenter explo- „rare. Quam REGIS voluntatem cum expleſſet vir ille huma- „niſſimus reique litterariæ maxime gnarus, atque, quod juſtum „eſſet pretium, huic librorum ſuppellectili ſtatuiſſet, eamdem „haud indignam judicavit PRINCEPS clementiſſimus, quæ „regiæ bibliothecæ inſereretur.

SCHLUTER (Joachim André) archiviſte, conſeiller de guerre, & cenſeur royal à Berlin, n'a pas fait des livres, mais il eut part aux progrès que firent la littérature & la librairie ſous Fréderic II. Nous croyons devoir faire mention de lui par la même raiſon que nous avons parlé du baron de Munchhauſen. Il eſt né à Ratenau dans la Marche électorale de Brandebourg en 1723. Son père, mort en 1730, étoit un négociant aſſez riche pour une petite ville, & lui laiſſa les moyens de fréquenter les meilleures écoles du pays & les meilleurs maîtres, parmi leſquels étoient Mutzel & Heine au collége de Joachimsthal à Berlin, Baumgarten & Fleiſcher à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. En 1743 il alla continuer ſes études à *Leipſic*, où il entendit le célèbre hiſtorien Mascow, & ce Jean Jaques Zinck qui dans ce temps-là commençoit à introduire l'étude de l'économie politique. Le jeune étudiant brandebourgeois ſe deſtinoit aux finances, ſoit par inclination, ſoit parce qu'il avoit un parent préſident à la chambre des domaines. Mais celui-ci fut disgracié, & le ſucceſſeur n'eut garde d'avancer les parens du rival qu'il avoit ſupplanté. Quoiqu'il

qu'il eût partagé l'héritage paternel avec deux frères & trois sœurs, Mr Schluter avoit encore assez de bien; & ayant obtenu outre cela un canonicat à Magdebourg en 1746, il ne chercha point d'autres emplois, & se livra à son goût pour la belle littérature pendant quinze à seize ans. Cependant Mr de Herzberg, qui le connoissoit depuis long-temps, étant à la veille d'entrer dans le ministère, le désignoit pour lui succéder dans la place qu'il avoit alors aux archives secrètes. Mais avant que cela eût lieu, un Mr de Lithe, conseiller privé, qui avoit la direction des grandes archives, mourut; & Mr Schluter remplaça celui-ci en 1761. Chargé de la tâche pénible de repasser toutes les dépêches ministérielles & les expéditions de vingt ans que l'âge avancé & l'indolence habituelle du prédécesseur avoient laissées dans une grande confusion, & de continuer d'année en année le même travail & le même arrangement, il eut tout le moyen de connoître à fond l'histoire de ce règne brillant. Mais cette occupation journalière ne lui laissa pas le loisir de composer des livres, quand même d'autres égards ne l'eussent point empêché d'en faire

dans le genre où il auroit pu en donner d'intéreſſans. En 1775 le conſeiller Kahle étant mort (a), Mr Schluter fut auſſi chargé de la cenſure des livres de la partie hiſtorique, qui comprend tous les ouvrages de littérature, de philoſophie, de politique & d'économie, c'eſt-à-dire deux tiers des livres qui s'impriment à Berlin, où il s'en imprimoit beaucoup depuis vingt à trente ans. Le bon *ſens* du cenſeur a facilité ce commerce très-conſidérable; & un très-grand fonds de connoiſſances en fait d'hiſtoire, dont il n'eſt nullement avare, a été d'un grand ſecours à tous ceux qui ont eu l'occaſion de le conſulter. C'eſt à lui qu'on eſt en grande partie redevable de la meilleure collection diplomatique concernant l'électorat & les états pruſſiens. *V.* GERCKEN.

SCHMETTAU. Le général Schmettau qui a fourni des mémoires à Mr de Maupertuis, lorsque celui-ci fit l'éloge du célèbre Maréchal (b), n'a pas jugé à propos de dire que c'étoit le ſavant théologien Henri Schmettau,

(a) V. cet article, Tom. II. p. 304.
(b) V. ci-deſſus Tom. III. p. 281.

ſon oncle, qui dans le dernier ſiècle avoit attiré ſa famille de la Siléſie dans le Brandebourg. Ce Henri Schmettau dont parle Jœcher, avoit fort jeune été ſurintendant des égliſes réformées de la Siléſie, & premier chapelain du prince de Lignitz. Mais ſon enthouſiasme pour la religion réformée, qui l'avoit quelquefois rendu perſécuteur des catholiques, lui attira des perſécutions à ſon tour. L'empereur Ferdinand II obligea le prince de Lignitz à congédier ſon ſurintendant; & Schmettau ſe retira à Francfort ſur l'Oder, où il fut miniſtre & profeſſeur extraordinaire. Le grand électeur le fit enſuite conſeiller eccléſiaſtique & prédicateur de ſa cour Il eſt mort ſous le roi Fréderic I en 1705.

SCHMIDT (Gottlieb Erneſt) prédicateur à la grande maiſon des orphelins de Potsdam. Nous pourrions répéter ici, en parlant de ce ſavant & honnête eccléſiaſtique, l'éloge qu'on vient de lire de Roloff. Mr Schmidt, qui a rédigé une partie du catalogue avec des obſervations & des notes critiques, & qui arrange cette collection dans la bibliothèque royale de Berlin, poſſède lui-même une collection de li-

vres rares. Nous ne ſommes pas autoriſés à dire quels ſont les écrits qu'on a imprimés de lui. Il faudroit le demander au rédacteur de la *Bibliothèque univerſelle allemande* (a).

SCHMIDT (Louis) graveur à Berlin, ſera le ſecond artiſte célèbre de ce nom que les Brandebourgeois citeront parmi leurs compatriotes. Celui-ci excelle à graver les cartes géographiques; l'autre excelloit à graver les portraits. Les cartes qu'il a gravées d'après le deſſein de Sotzmann, pour l'hiſtoire de l'expédition de Hollande de 1787, ſont très-belles.

SCHULZ (Jean) peintre fleuriſte très-eſtimé dans ſon genre, eſt un de ces artiſtes qu'on attira de la Saxe lorsqu'on établit à *Berlin* la fabrique de porcelaine. On nous aſſure qu'il a fait de l'ouvrage pour quatre; tandis que d'autres qui ont fait peu ont été payés quatre fois plus que lui. Ce que nous ſavons, c'eſt qu'en ſoignant extrêmement ſes ouvrages en miniature il a fort affoibli ſa vue & ſa ſanté. Il n'a cependant que quarante-deux à quarante-trois ans. Il eſt né en Saxe en 1748.

(a) V. ci-deſſus l'art. NICOLAÏ §. 1.

SEMLER. Ce très-célèbre professeur de Halle (ci-dessus, pag. 328 — 331.) vient de finir ses jours à la fin de Mars 1791.

SOTZMANN (David Fréderic) secrétaire & calculateur au département de la guerre, géographe de l'académie, a mis une telle exactitude & netteté dans les cartes géographiques qu'il dessine & qu'il fait graver, qu'à cet égard Berlin ne cède peut-être à aucune grande ville. Il est né à Spandau, où son père, simple artiste, vit encore.

SPENER (Jean Charles) libraire à Berlin vers le milieu du siècle, étoit petit-fils de Philippe Jaques Spener, qu'on dit avoir été l'auteur de la secte des piétistes, & qui jouissoit d'une grande considération par son savoir, & son zèle pour la religion & la morale. Ce fameux docteur luthérien, mort conseiller du consistoire & pasteur à Berlin, est de tous les hommes illustres par leur doctrine celui dont la famille a le plus solidement prospéré; probablement parce qu'elle est moins que les autres sortie de sa sphère. Deux de ses fils ont été professeurs & auteurs estimés en différens genres. Un de ses

petits-fils ſe deſtina au commerce de librairie, & deux fils de celui-ci ſont actuellement l'un libraire, l'autre imprimeur à Berlin. Leurs couſins ſont employés à divers départemens. J'aimerois autant à voir la généalogie de cette famille que celle d'un général & d'un miniſtre d'état. Charles Spener s'étant allié & aſſocié avec un autre libraire, nommé Haude, eſt le ſeul dont on trouve le nom ſur des éditions eſtimées de livres latins & claſſiques. L'imprimerie étant alors fort peu avancée à Berlin, Haude & Spener faiſoient imprimer à Heidelberg ſous la direction d'un ſavant littérateur, nommé Muller.

TAGLIAZUCCHI (Véronica) *femme auteur*, qui a fait imprimer à Berlin en 1760 un volume de ſes poëſies italiennes, eſt née à Bologne d'une maiſon honnête, nommée Cantelli. Elle s'appliqua également à la peinture & à la poëſie, & réuſſit aſſez bien dans l'une & dans l'autre; de ſorte qu'elle mérita d'être membre de l'académie de peinture à Bologne, & de celle des Arcades de Rome. Mariée à un homme de lettres de Modène, elle ſuivit ſon mari, que

Fréderic II fit venir, à la recommandation probablement du comte Algarotti, ou de l'abbé Baſtiani, pour compoſer des opéra ſur le plan qu'ordinairement il traçoit lui-même. On prétend que la femme les compoſoit pour le mari. Quoi qu'il en ſoit de ces opéra que nous n'avons pas vus, mais qu'on trouvoit très-bien verſifiés, nous obſervons qu'*Oriana Ecalidea* (nom académique de cette femme poëte) a mis dans ſes ſonnets faits pour différentes occaſions, & adreſſés à diverſes perſonnes illuſtres de ſon temps, le ſtyle d'Ange de Coſtanzo, poëte napolitain très-eſtimé du ſeizième ſiècle. Ce couple poëtique quitta Berlin vers la fin de la guerre de ſept ans pour aller à Manheim.

TREUER (Gottlieb Samuel) un des premiers profeſſeurs qui ont illuſtré l'univerſité de Gœttingue, fils d'un miniſtre de Jacobsdorf, village près de Francfort ſur l'Oder, naquit en 1683. Quoiqu'il eût une célèbre univerſité à la porte de la maiſon paternelle, il alla étudier à celle de Leipſic; parce qu'il étoit luthérien, & que l'univerſité de Francfort eſt par conſtitution réformée. Il fut profeſſeur au col-

lége des nobles de Bronswic, puis compagnon de voyage d'un gentilhomme, enſuite profeſſeur de morale & de polltique à l'univerſité de Helmſtedt. De là il fut appelé à celle de Gœttingue pour y enſeigner le droit public. Il y eſt mort en 1743. On a de lui quantité d'ouvrages ſur des ſujets nouveaux & curieux, la plupart en latin. Il en donna pluſieurs en allemand, parmi lesquels le plus intéreſſant nous paroît être l'*Introduction à l'hiſtoire de Ruſſie*, dont dans un autre ouvrage il fait deſcendre les czars d'une même tige que la maiſon de Bronswic. Il tira de pluſieurs archives l'hiſtoire généalogique de la maiſon de Munchhauſen; elle a été magnifiquement imprimée à Gœttingue.

VANLOO (Charles Amédée) un des quatre ou cinq peintres d'une famille de ce nom, a été quelques années premier peintre de Fréderic II après la mort de Pesne. Il étoit d'une famille originaire des Pays-bas; mais établie à Nice ou à Aix en Provence. On voit de lui des plafonds bien peints; mais ils n'atteignent pas la perfection de ceux de Jean-Baptiſte ſon père & de Charles André ſon oncle. C'eſt qu'il n'eut

pas occaſion de peindre l'hiſtoire des ſaints dans des couvens, comme ſes ancêtres.

WINTER (George Louis) imprimeur à Berlin, eſt celui qui a le premier mis de l'élégance & de la correction dans la typographie berlinoiſe, ſurtout en imprimant des livres françois. La belle édition des Mémoires de Brandebourg de Fréderic II eſt ſortie de ſes preſſes. Il eſt à regretter qu'il n'ait pas laiſſé de grands biens, quoique le fonds de ſon imprimerie fût très-conſidérable. Son exemple ne ſeroit guère propre à encourager les imprimeurs à faire bien ſoigner leurs éditions. Son imprimerie ſubſiſte encore; mais elle ne pourroit pas être comptée pour la dixième parmi celles de Berlin.

WOLFF (Gaſpard Fréderic) un des illuſtres & dignes membres de l'académie de Pétersbourg, célèbre ſurtout dans l'anatomie, naquit à Berlin en 1735. Sa Théorie de la génération, imprimée pluſieurs fois en latin, enſuite en allemand, eſt un ouvrage très-eſtimé.

WOLFF (Jean Chrétien) mort profeſſeur de phyſique & de poëſie à Hambourg en 1770,

âgé de quatre-vingt & un ans, étoit né à Wernigerode, où ſon père, théologien célèbre, natif de Magdebourg, étoit alors paſteur à l'égliſe de St Silveſtre, ſurintendant, & conſeiller au conſiſtoire. Nous avons de Jean Chrétien Wolfi des poëſies latines, des éloges des femmes illuſtres que la Grèce a eues. Mais ſon ouvrage le plus eſtimé eſt celui qu'il intitula *Monumenta typographyica*, pour ſervir à l'hiſtoire de l'imprimerie. Un de ſes frères, qui mourut paſteur principal de l'égliſe de Ste Catherine à Hambourg en 1739, poſſédoit une collection de livres conſidérable. Jean Chrétien l'augmenta pendant plus de trente ans qu'il lui ſurvécut. Il la deſtina à l'uſage du public en la léguant à la ville de Hambourg, qui l'incorpora à ſon ancienne bibliothèque. Le magiſtrat lui fit ériger un monument en reconnoiſſance.

ZIMMERMANN (Joachim Jean Daniel) né à Salzwedel dans la vieille Marche de Brandebourg en 1710, mort premier prédicateur de l'égliſe principale de Hambourg en 1757, a fait imprimer quantité de ſermons & d'oraiſons funèbres qu'il avoit prononcés en différentes oc-

caſions, & quelques autres écrits inſérés dans des collections.

ZORN (Pierre) littérateur célèbre vers le milieu du ſiècle, a été quelque temps profeſſeur à Stettin, & a publié à Berlin en 1724 & 1725 ſa *Bibliotheca antiquaria*. On a auſſi de lui, outre quelques opuscules ſur la ſainte Écriture, un traité latin ſur les libertés de l'égliſe gallicane, ancienne & moderne, imprimé à Roſtock, & une hiſtoire *du fiſc judaïque ſous les empereurs romains*. Il eſt mort recteur de l'école & bibliothécaire de la ville de Thorn en 1746. Il étoit natif de Hambourg.

ERRATA.

Un livre de la nature de celui-ci, où il eſt parlé de la vie & des ouvrages d'auteurs & d'artiſtes pour la plupart vivans, demanderoit des additions & des corrections de ſix en ſix mois. Il nous eſt même arrivé que dans l'eſpace de deux ou trois jours, depuis qu'on avoit livré la copie, jusqu'au moment qu'on voyoit les épreuves, de nouveaux ouvrages qui paroiſſoient ou qu'on annonçoit, & des remplacemens de profeſſeurs ou d'autres écrivains employés en divers départemens, nous ont obligés à faire des changemens ſur les épreuves. Nous avons dans ce Supplément rectifié quelques articles des volumes précédens. Nous indiquerons ici les fautes les plus eſſentielles.

Page 23. ligne 20. philoſophique, *liſez* philologique.
— 33. — 11. métaphyſique, *liſez* mathématique. *Il faut effacer les deux dernières lignes de l'article.*
— 85. — 15. Pierre II, *liſez* Pierre III.
— 106. — 17. plus de cinquante, *liſez* près de cent.
— 241. *Note.* ligne 1. Flecheim, *liſ.* Fechheim.
— 253. ligne 12. Caſſel-Hombourg, *liſ.* Heſſe-Hombourg.
— 272. — 8. que, *liſ.* ſi.
— 279. — *pén.* Charles X, *liſ.* Charles XII.
— 281. — 15. 1784, *liſ.* 1684.
— 312. — 2. a rétabli, *liſ.* à rétablir.
— 313. *Note.* ligne *dern.* Hiſtoire &c, *liſ.* Nouvelles littéraires, Cahier I. pag. 51.
— 315. ligne 2. *liſ.* eſt peut-être ſon *Spitzbart*, Hiſtoire &c.
— 344. — 13. *liſ.* avec des remarques la vie.

ERRATA.

Page 351. ligne 6. STEINWEHER, *lif.* STEINWEHR.
— 363. — 18. vingt, *lif.* vingt-quatre.
— 366. — 7. quatre-vingt-neuvième, *lifez* quatre-vingt deuxième.
— 407. — 21. deux, *lif.* trois.
— 410. — 11. Wellenrodt, *lif.* Wallenrodt.
— 416. — *pén.* Wefenfels, *lif.* Werenfels.
— 430. — 3. du ruban vert, *lif.* de l'alliance verte.
— 440. — 2. 1747, *lif.* 1744.
— 445. — 14. *lif.* Defcription géographique de Wattel.
— 467. — 18. fon fils, *lif.* un de fes trois fils.
— 500. — 6. éleclique, *lif.* ecleclique.
— 506. — 11. Suvers, *lif.* Sievers.
— 509. — 7. Boyfer, *lif.* Rofier.
— 519. — 1. ZEPLICAL, *lif.* ZEPLICHAL.

SUPPLÉMENT.

Page 50. ligne *dern.* Shaskepeare, *lif.* Shakespear.
— 72. — 11. Tieffenthal, *lif.* Tieffenthaler.

OCT 9 - 1930

OCT 9 - 1930